This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

G
11
.5682

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Troisième Série.

TOME VIII.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(ÉLECTIONS DU 30 AVRIL 1847.)

Président. M. le comte MOLÉ, pair de France.

Vice-Présidents. M. DROUYN DE LHUYS. — M. DE LA ROQUETTE.

Scrutateurs. M. BAJOT. — M. VAUVILLIERS.

Secrétaire. M. POULAIN DE BOSSAY.

Liste des Présidents honoraires de la Société, depuis son origine.

MM.

Le marquis de LAPLACE.
Le marquis de PASTORET.
Le vicomte de CHATEAUBRIAND.
Le comte CHABROL DE VOLVIC.
BECQUEY.
Le baron ALEX. DE HUMBOLDT.
Le comte CHABROL DE CROUSOL.
Le baron CUVIER.
Le baron HYDE DE NEUVILLE.
Le duc de DOUDEAUVILLE.
J.-B. EYRIÈS.
Le comte de RIGNY.
DUMONT D'URVILLE.
Le duc DECAZES.

MM.

Le comte de MONTALIVET.
Le baron de BARANTE.
Le lieutenant-général PELET.
GUIZOT.
DE SALVANDY.
Le baron TUPINIER.
Le comte de LAS CASES.
VILLEMAIN.
CUNIN GRIDAINE.
L'amiral baron ROUSSIN.
Le vice-amiral baron de MACKAU.
Le vice-amiral HALGAN.
Le baron WALCKENAER.

Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.

MM.

Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.
H. S. TANNER, à Philadelphie.
W. WOODBRIDGE, à Boston.
Le lt-col. EDWARD SABINE, à Londres.
Le colonel POINSETT, à Washington.
Le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.
Le professeur SCHUMACHER, à Altona.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.
Le professeur RAFN, à Copenhague.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.
AINSWORTH, à Edimbourg.
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.
Le comte GRABERG DE HEMSÖ, à Florence.

MM.

Le colonel LONG, à Philadelphie.
Sir John BARROW, à Londres.
Le capitaine MACONOCHIE, à Sydney.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.
Le capitaine G. BACK.
F. DUBOIS DE MONTPERREUX, à Neuchâtel.
Le cap. John WASHINGTON, à Londres.
Le col. Ferdinand VISCONTI, à Naples.
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.
Le docteur KRIEGK, à Francfort.
Adolphe ERMAN, à Berlin.
Le docteur WAPPAUS, à Goettingue.
Le colonel JACKSON, à Londres.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET
rue Jacob, 30.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Troisième Série.

Tome huitième.

PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

1847.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 8 janvier 1847.)

Président. M. JOMARD.
Vice-Présidents. MM. le vicomte DE SANTAREM, ROUX DE ROCHELLE.
Secrétaire-général. M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Section de Correspondance.

MM. Bajot.
Callier.
Cochelet.
Guigniaut.
Lafond.
Lebas.
C. Moreau.
Noël-Desvergers.
D'Orbigny.
Poulain de Bossay.
Baron Roger.
Texier.

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.
D'Avezac.
Berthelot.
Cortambert.
Daussy.
De Froberville.
Gay.
Imbert des Mottelettes.
Baron de Ladoucette.
Letronne.
Ternaux-Compans.
Le baron Walckenaer.

Section de Comptabilité.

MM. Ansart.
Le colonel Corabœuf.
Couthaud.
Isambert.
De la Roquette.
Thomassy.

Comité chargé de la publication du Bulletin.

MM. Albert-Montémont.
D'Avezac.
Berthelot.
Cochelet
Cortambert.
Daussy.
Guigniaut.
Jomard.
De la Roquette.
Roux de Rochelle.
Vicomte de Santarem.
Vivien.

M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue Saint-Honoré, 370.
M. Noirot, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Université, 23.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1847.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Exploration *dans la Tartarie mongole et au Tibet, de* **1844** *à* **1846**, *par* **MM. Gabet** *et* **Huc**, *missionnaires français. Fragment inséré au cahier de juillet* **1847** *des* **Annales de la Propagation de la foi**, *et analysé par* **M. Albert-Montémont**, *membre de la Commission centrale.*

—

Les premiers prêtres français qui, en 1796, furent envoyés dans la Mongolie, étaient des missionnaires lazaristes, dont le supérieur demeurait alors à Pékin. Un décret de l'empereur actuel, Tao-Kouang, ayant en 1827 expulsé de la capitale les missionnaires européens et détruit leur église, les lazaristes se réfugièrent dans la Tartarie, à Siwan, station qui devint alors le siége d'un vicariat apostolique, embrassant une zone d'environ 300 lieues de long sur 100 de large, et comprenant divers peuples échelonnés à droite et à gauche de la grande muraille.

En 1844, les ecclésiastiques français Gabet et Huc, afin d'étendre de plus en plus la connaissance des vérités de l'Évangile, quittèrent la vallée des Eaux-Noires, chétienté située à près de 100 lieues au nord de Pékin ; ils emmenaient avec eux un jeune lama de la province de Kan-Sou, d'où il s'était échappé dès l'âge de onze ans, pour essayer de la vie errante, et qui venait d'être instruit et baptisé par M. Gabet. Deux chameaux portaient les bagages; M. Gabet montait une grande chamelle, M. Huc un cheval blanc, et le jeune lama un mulet.

Ce dernier n'étant pas mieux instruit qu'eux des routes de la Tartarie, nos voyageurs s'aventurèrent dans les déserts, n'ayant pour seuls guides qu'une boussole et une carte de l'empire chinois. Après huit jours de marche à travers les fertiles prairies du royaume de *Géchekten*, ils rencontrèrent de nombreuses caravanes qui les avertirent du voisinage de la grande ville de *Tolon-Noor*. Ils aperçurent bientôt la toiture dorée de deux magnifiques lamazeries, ou demeures de lamas; puis ils cheminèrent au milieu des tombeaux innombrables qui environnent la ville et qui sont entremêlés de jardins, où, à force de soins, on cultive quelques misérables légumes, le sol sur lequel repose la cité ne produisant rien autre chose; car le pays est aride, sablonneux, et les eaux y sont extrêmement rares.

Tolon-Noor n'est pas une ville murée; c'est une vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées. Les rues sont tortueuses, sales, et boueuses. Cependant, malgré le peu d'agrément que présente Tolon-Noor, malgré la stérilité de ses environs, l'extrême froidure de l'hiver et les chaleurs étouffantes

de l'été, sa population, dit M. Huc, est immense ; le commerce y est prodigieux ; règle générale, ajoute-t-il, sur ce grand marché les Chinois finissent toujours par faire fortune, et les Tartares par se ruiner. Tolon-Noor est comme une monstrueuse pompe pneumatique qui réussit merveilleusement à faire le vide dans les bourses mongoles.

Cette grande ville commerçante, appelée par les Tartares *Tolon-Noor* (sept lacs), par les Chinois *Lamaniao* (temple lamanesque), est désignée sur la carte d'Andriveau Goujon, sous le nom de *Djonaimansoume.* Cette ville appartient au royaume de Géchekten, pays fertile et pittoresque. Mais d'année en année il perd sa couleur tartare. Les Chinois, par une combinaison de finesse et d'audace, finissent peu à peu par l'envahir. Les timides et simples Mongols se laissent faire, et, dans peu de temps, ils seront obligés, dit M. Huc, de reculer vers le nord et d'aller demander au désert un peu d'herbe pour leurs troupeaux.

Du royaume de Géchekten, nos voyageurs passèrent dans le *Thakhar*, que les Chinois nomment *Paki* (huit bannières). Ce pays fut donné aux Tartares qui étaient venus aider la dynastie actuelle à faire la conquête de la Chine. Les miliciens enrôlés sous les huit bannières sont tous soldats de l'empereur et, dit-on, les plus valeureux de l'empire. Ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité qu'on les met en mouvement. Le Thakhar, dit M. Huc, est un pays magnifique ; les pâturages y sont gras, les eaux bonnes et intarissables. C'est là que se trouvent les grands troupeaux de l'empereur. Dans ces steppes si vastes, point de villes, point d'édifices, point d'art, point d'industrie, point de culture. C'est partout et toujours une prairie quel-

quefois entrecoupée de grands lacs, de fleuves majestueux, de hardies et imposantes montagnes, quelquefois se déroulant en incommensurables plaines. Alors, quand on erre au milieu de ces verdoyantes solitudes, dont les bords vont se perdre à l'horizon, vous croiriez être, dit M. Huc, par un temps calme au sein de l'Océan. Les blanches tentes mongoles surmontées de bannières qu'on voit se dessiner dans le lointain, sur ce fond de verdure, font assez l'effet de petits navires aux mâts pavoisés. Quand une fumée noire et épaisse s'élève de ces iourtes, vous croiriez voir des bateaux à vapeur sur le point d'appareiller. Au reste, ajoute le narrateur, le marin et le Mongol ont entre eux de frappantes analogies de caractère. De même que le premier s'identifie avec son navire qu'il ne quitte jamais, l'autre en quelque sorte ne fait qu'un avec son cheval Plus le coursier du désert est fougueux et sauvage, plus il s'élance par sauts et par bonds à travers les précipices, plus aussi le cavalier est à son aise. C'est comme un matelot qui aime à se trouver sur un navire agité par la tempête. Le Mongol et le marin, quand ils ont mis pied à terre, se sentent déconcertés et comme jetés hors de leur sphère; ils ont la démarche pesante et lourde; la forme arquée de leurs jambes, leur buste toujours penché en avant, les regards qu'ils jettent à droite et à gauche, tout annonce des hommes qui passent la plus grande partie de leurs jours, non pas sur la terre, mais sur un cheval ou sur un navire.

Suivant M. Huc, les solitudes de la Mongolie et la vaste étendue des mers agissent sur l'âme à peu près de la même manière; leur aspect n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de

l'autre, un sentiment mélancolique et religieux qui peu à peu élève l'âme, sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici-bas; sentiment qui tient plus du ciel que de la terre, et qui paraît bien conforme à la nature d'une intelligence servie par des organes.

Après quelques journées de marche dans le Thakhar, nos pèlerins rencontrèrent une vieille ville déserte, ruine imposante et majestueuse. Les remparts crénelés, les tours d'observation, les quatre grandes portes situées aux quatre points cardinaux, tout était conservé; mais, tout était comme autrefois aux trois quarts enfoncé dans la terre et recouvert de gazon. Depuis que cette ville avait été abandonnée, le sol s'était élevé, et était presque monté jusqu'à la hauteur des créneaux. Dans l'intérieur de cette ville abandonnée on n'apercevait ni décombres ni ruines, mais seulement la forme d'une grande et belle cité, enterrée à demi, et que les herbes enveloppaient comme d'un linceul funèbre. L'inégalité du terrain dessinait encore la place des rues et des monuments. M. Huc rencontra un jeune berger mongol qui fumait silencieusement sa pipe, assis sur un monticule, pendant que son grand troupeau de chèvres broutait l'herbe au-dessus des remparts et dans les rues désertes. Suivant M. Huc, il n'est pas rare de découvrir en Mongolie des traces de villes, autres Palmyres, autres Ninives, jadis bâties et occupées par les Chinois.

Non loin de la vieille ville est une large route allant du nord au midi; c'est celle que suivent ordinairement les ambassades russes qui se rendent à Pékin. Les marchands chinois qui vont faire le commerce à Kiakta, ville fontière de la Sibérie, suivent aussi cet itinéraire.

M. Timbouski, dans la relation de son voyage à Pékin, dit qu'il n'a jamais pu savoir pourquoi leurs guides leur faisaient prendre une route différente que celle que les ambassades précédentes avaient suivie. M. Huc en donne la raison : c'était, dit-il, une précaution politique du gouvernement. Il ordonnait de faire avancer les Russes par des circuits et des détours, afin qu'ils ne pussent pas reconnaître les chemins.

Après cette vieille cité, on arrive à *Koukou-Hote* (ville bleue), appelée par les Chinois *Koui-Hoa-Tcheu*. Il y avait un mois que nos pieux voyageurs étaient en marche. Il existe, dit M. Huc, deux villes du même nom à cinq lis(1) de distance l'une de l'autre, la ville neuve et la vieille. Cette dernière est entourée de murs; mais le commerce y est si grand qu'il a fini par franchir les remparts. Peu à peu des maisons se sont élevées, de grands quartiers se sont formés en dehors de la première enceinte, et maintenant l'extra muros est devenu beaucoup plus important que l'intérieur. La ville neuve, peu distante de sa sœur aînée, compte peu d'années d'existence. Elle a, suivant M. Huc, un aspect beau, grandiose, et qui serait même admiré en Europe. Au dedans, les maisons, basses et de style chinois, n'ont rien qui soit en rapport avec les hauts et larges remparts d'alentour. Le commerce d'ailleurs n'y est d'aucune importance.

De Koukou-Hote on se rendit à *Thagau-Kouren* (enceinte blanche), ville bâtie sur les bords du fleuve Jaune. Thagau-Kouren n'a de remarquable que la propreté des rues, la bonne tenue des maisons et le calme qu'on voit régner partout. Son commerce est

(1) Le *li* chinois équivaut à un peu plus d'un demi-kilomètre.

loin de pouvoir être comparé à celui de Koukou-Hote Toutes ces villes qu'on rencontre dans la Tartarie, à des distances plus ou moins éloignées des frontières de la Chine, sont des marchés très fréquentés, où se rendent les Tartares de tous les points de la Mongolie.

Avant de pénétrer dans le pays d'*Ortous*, nos argonautes évangéliques avaient à traverser le fleuve Jaune, qui venait d'éprouver un affreux débordement, et dont les eaux n'étaient pas encore rentrées dans leur lit. Pendant trois jours entiers, ils chevauchèrent dans des marais inconnus, s'abandonnant à la providence et laissant aller leurs montures d'après leur instinct. Quand elle rencontra le lit du fleuve, la petite caravane monta sur une barque de passage, et gagna miraculeusement le pays d'Ortous.

Les rives du fleuve Jaune sont ordinairement couvertes de flaques d'eau et de marécages. Quand les ténèbres commencent à se répandre dans le désert, on entend s'élever petit à petit un tumulte harmonieux qui, allant toujours croissant, ne cesse que vers le milieu de la nuit. Ce sont, dit M. Huc, les mille voix, les concerts bruyants des oiseaux aquatiques, arrivant par troupes, folâtrant sur la surface des eaux, et se disputant avec acharnement les touffes de joncs et les larges feuilles de nénuphar où ils veulent passer la nuit. La Tartarie est peuplée de ces oiseaux nomades qui passent sans cesse par nombreux bataillons, en formant dans les airs par leur vol régulièrement capricieux mille dessins bizarres.

Le pays d'Ortous, selon nos voyageurs, est misérable et désolé : partout des sables mouvants ou des montagnes stériles. Tous les jours, quand l'heure de dres-

ser la tente était venue, on était forcé de prolonger encore la marche, pour tâcher de découvrir un moins triste campement. L'eau était l'objet de la continuelle sollicitude de nos voyageurs. Lorsqu'ils rencontraient des lagunes ou quelques citernes, ils y remplissaient deux seaux de bois qu'ils s'étaient procurés à Koukou-Hote. Ces eaux saumâtres et fétides sont dans l'Ortous d'une rareté extrême, et il arriva plus d'une fois à nos voyageurs de passer des journées entières sans pouvoir humecter leurs lèvres. Leurs animaux ne trouvaient non plus à brouter que des broussailles chargées de nitre et quelques herbes courtes, maigres et poudreuses. Aussi les bœufs et les chevaux que les Mongols nourrissent dans l'Ortous sont-ils misérables et de pauvre mine; mais les chameaux, les moutons et les chèvres y prospèrent merveilleusement, parce qu'ils aiment les plantes nitreuses, et qu'ils se désaltèrent volontiers dans les eaux saumâtres.

A dix journées de marche du fleuve Jaune, nos missionnaires trouvèrent une route fort bien tracée, conduisant au *Tabos-Noor*, mot qui veut dire lac du sel. Comme elle serpentait vers l'occident, ils la suivirent, et arrivèrent bientôt à ce lac salé, ou plutôt à un grand réservoir de sel gemme, mélangé d'efflorescences nitreuses. Ces dernières sont d'un blanc mat et friables au moindre contact; on peut facilement les distinguer du sel gemme, qui a une teinte un peu grisâtre, et dont la cassure est luisante et cristalline. Le Tabos-Noor a au moins 2 lieues de circonférence. On voit s'élever çà et là quelques iourtes habitées par les Mongols qui font l'exploitation de cette magnifique saline. Quand le sel est convenablement purifié, ils le transportent sur les marchés chinois les plus

voisins, et l'échangent contre du thé, du tabac et d l'eau-de-vie.

MM. Gabet et Huc traversèrent le Tabos-Noor dans toute sa largeur de l'est à l'ouest, en marchant avec beaucoup de précaution sur ce sol toujours humide et quelquefois mouvant, où il existe même des gouffres très profonds. Deux jours après avoir laissé derrière eux ce lac de sel, ils trouvèrent une vallée fertile où ils purent camper pour reposer leurs animaux qui commençaient à dépérir. Ils firent en ce lieu la rencontre de Mongols qui y avaient dressé leurs tentes, et qui, prenant nos deux missionnaires pour des lamas, leur donnèrent une fête.

Avant de quitter l'Ortous, nos voyageurs trouvèrent sur leur route des montagnes qui paraissaient avoir été jadis lentement travaillées par la mer, car les inondations du fleuve Jaune, comme le remarque M. Huc, n'auraient jamais pu arriver à une si grande élévation. Lorsqu'on fut parvenu sur la cime de ces monts pittoresques, on aperçut à leurs pieds le fleuve Jaune lui-même, qui roulait majestueusement ses ondes du midi au nord. Après l'avoir franchi, on se trouva en Chine, et nos voyageurs dirent adieu à la Tartarie.

Ils avaient eu d'abord l'intention de se diriger vers le royaume de Halechan ; mais ils en furent détournés par les indigènes, à cause de la difficulté de faire vivre les animaux dans les plaines sablonneuses de ce royaume, et ils prirent le chemin de la province de *Kan-Sou*, afin de pouvoir pénétrer ensuite chez les Mongols du Koukou-Noor.

Le *Kan-Sou* est borné à l'est par le Chen-Si, au sud par le Su-Tchuen, à l'ouest parle Koukou-Noor, et le

pays des Si-Fan, au nord par les monts Halechan et les Eleuts.

Ning-Hia est la première grande ville que MM. Huc et Gabet rencontrèrent sur leur route. Ses remparts, de belle apparence, sont environnés de marais, de joncs et de roseaux. L'intérieur de la ville est pauvre et misérable; les rues sont sales, étroites et guenilleuses; les maisons enfumées et comme disloquées. On voit, dit M. Huc, que Ning-Hia est une très vieille ville. Quoique située non loin des frontières de la Tartarie, le commerce n'y est d'aucune importance. Autrefois, c'est-à-dire du temps des Royaumes-Unis, c'était une cité royale.

Bientôt on arriva à *Tsoug-Wei*, ville bâtie sur les bords du fleuve Jaune. La propreté, la bonne tenue et l'air d'aisance de cette cité contrastent singulièrement avec la misère de Ning-Hia. Tsoug-Wei est, selon M. Huc, une ville très commerçante, à en juger par ses innombrables boutiques, toutes très bien achalandées, et par la grande population qui incessamment encombre les rues.

Quand on eut quitté Tsoug-Wei et passé la grande muraille, on traversa la crête des monts Halechan pour rentrer de nouveau en Chine. Cette longue chaîne de montagnes est exclusivement composée de sable mouvant, et tellement fin, qu'en le touchant, on le sent couler entre les doigts comme un liquide. Il est inutile, dit M. Huc, de remarquer qu'au milieu de ces sablières on ne rencontre pas la moindre trace de végétation. A chaque pas les chameaux s'enfonçaient jusqu'au ventre, et ce n'était que par soubresauts qu'ils pouvaient avancer. Les chevaux éprouvaient en-

core plus d'embarras, parce que la corne de leurs pieds avait sur le sable moins de prise que les larges pattes des chameaux. Dans cette pénible marche on devait être bien attentif pour ne pas rouler du haut en bas des collines mouvantes jusque dans le fleuve Jaune, que l'on apercevait aux pieds de ces montagnes.

Après avoir traversé Halechan, on rencontra la route qui se rend à *Ili*, le Botany-Bay de l'empire chinois. C'est là qu'on déporte les criminels condamnés à l'exil. Avant d'arriver à ce lointain pays, les malheureux exilés sont obligés de traverser les monts *Moussous* (glaciers). Ces montagnes gigantesques sont uniquement formées de glaçons entassés les uns sur les autres. Pour faciliter le passage, on doit tailler dans la glace un escalier. Ili, dit M. Huc, est renfermé dans le *Torgot*, pays évidemment tartare-mongol. Rien ne distingue les Tartares du Torgot des autres peuples de la Mongolie, ni langage, ni mœurs, ni costume. Quand M. Huc demandait à ces lamas d'où ils étaient, ils répondaient toujours : « Nous sommes Mongols du royaume de Torgot. »

La route d'Ili conduisit nos voyageurs jusqu'à la grande muraille qu'ils franchirent de nouveau. Voici quelques uns des détails que nous donne M. Huc sur ce monument si renommé.

« On sait que l'idée d'élever des murailles pour se fortifier contre les invasions des ennemis n'a pas été particulière à la Chine ; l'antiquité nous offre plusieurs exemples de semblables travaux. Outre ce qui fut exécuté en ce genre chez les Assyriens, les Égyptiens et les Mèdes, en Europe, une muraille fut construite au nord de la Grande-Bretagne par ordre de l'empereur

Septime Sévère. Mais aucune nation n'a rien fait d'aussi grandiose que la grande muraille élevée par Tsin-Che-Hoang, l'an 214 de J.-C. Un nombre prodigieux d'ouvriers y fut employé, et les travaux gigantesques de cette entreprise durèrent dix ans. La grande muraille s'étend depuis le point le plus occidental du Kan-Sou jusqu'à la mer orientale. L'importance de cet immense travail a été différemment jugée par ceux qui ont écrit sur la Chine. Les uns l'ont exalté outre mesure, et les autres se sont efforces de le tourner en ridicule. Je crois que cette divergence des opinions vient de ce que chacun a voulu juger de l'ensemble de l'ouvrage d'après l'échantillon qu'il avait sous les yeux. M. Barow, qui vint en Chine en 1793 avec l'ambassade anglaise de lord Macartney, a fait le calcul suivant. Il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et dans l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à 2,000 pieds, il avance qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la grande muraille chinoise. Selon lui, elle suffirait pour construire un mur qui ferait deux fois le tour du globe. M. Barow prend sans doute pour base la grande muraille telle qu'elle existe vers le nord de Pékin. Sur ce point, la construction en est réellement belle et imposante; mais il ne faudrait pas croire que cette barrière élevée contre les invasions des Tartares est dans son étendue également large et solide. Nous avons eu occasion de traverser la grande muraille sur plus de quinze points différents; plusieurs fois nous avons voyagé pendant des journées entières en suivant sa direction et sans jamais la perdre de vue. Souvent nous n'avons rencontré qu'une simple maçonnerie au lieu de ces doubles murailles qui existent aux envi-

rons de Pékin. Quelquefois c'est une élévation en terre ; il nous est même arrivé de voir cette fameuse barrière, uniquement composée de quelques cailloux amoncelés. Pour ce qui est des fondements dont parle M. Barrow, et qui consisteraient en grandes pierres de taille cimentées avec du mortier, nulle part nous n'en avons trouvé le moindre vestige. Au reste, on doit concevoir que Tsin-Che-Hoang dans cette grande entreprise s'est appliqué à fortifier d'une manière spéciale les environs de la capitale de l'empire, où ordinairement se portaient, tout d'abord, les hordes tartares. Du côté de l'Ortous et des monts Halechan, les fortifications n'étaient guère nécessaires : le fleuve Jaune garde bien mieux le pays que ne saurait le faire un mur d'enceinte. »

Après avoir franchi la grande muraille, MM. Huc et Gabet se trouvèrent en présence de la barrière de *San-Yen-Tsin*, célèbre par une grande sévérité à l'égard des étrangers. On fit d'abord des difficultés à nos deux voyageurs; mais tout se borna à une assez violente querelle avec les soldats de la douane. Ils voulaient absolument de l'argent ; ils finirent par laisser le chemin libre, en recommandant aux étrangers de ne pas dire aux Tartares qu'ils étaient passés gratis.

De San-Yen-Tsin on se rendit à *Tchouang-Loung-In*, vulgairement appelé dans le pays *Ping-Fan*. Son commerce est assez vivant ; la ville, prosaïquement taillée sur les patrons ordinaires, n'offre, dit M. Huc, aucun trait particulier de laideur ni de beauté.

Pour arriver à la grande ville de *Si Ning-Fou*, on suivit un chemin affreux ; on eut à traverser la haute montagne de Ping-Kéou, dont les aspérités offraient aux chameaux des obstacles presque insurmontables.

Chemin faisant, on était obligé de pousser continuellement de grands cris pour avertir les muletiers qui auraient pu se trouver sur le sentier, de conduire leurs bêtes à l'écart. La voie était si étroite, et la caravane inspirait à ces animaux tant de frayeur, qu'il était souvent à craindre, dit M. Huc, de les voir se précipiter dans des gouffres. Quand on fut arrivé au bas de la montagne de Ping-Kéou, on continua pendant deux jours de marcher à travers des rochers et le long d'un profond torrent, dont les eaux tumultueuses bondissaient aux pieds des voyageurs. L'abîme était toujours béant à côté d'eux ; il eût suffi d'un faux pas pour y rouler.

Si-Ning-Fou est une ville immense, dit M. Huc, mais peu habitée. Son commerce est intercepté par *Tang-Kéou-Cul*, petite ville située sur les bords de la rivière *Kéou-Ho*, et à la frontière qui sépare le Kan-Sou du Kou-Kou-Noor. Ce lieu n'est pas marqué sur la carte; il est cependant, selon M. Huc, d'une très haute importance sous le point de vue commercial.

A l'égard de Kan-Sou, cette province est belle et paraît assez riche. L'admirable variété de ses produits est due à un climat tempéré, à un sol naturellement fertile, mais surtout à l'activité et au savoir faire des agriculteurs. M. Huc avait eu occasion d'admirer un magnifique système d'irrigation par le moyen, dit-il, des canaux superposés. A l'aide de petites écluses, construites avec simplicité, l'eau est distribuée dans tous les champs avec régularité et sans effort ; elle monte, descend, circule, et se joue en quelque sorte à travers ces riches campagnes au gré des cultivateurs. Dans le Kan-Sou, le froment est beau et abondant; les moutons et les chèvres y sont de belle espèce;

de nombreuses et inépuisables mines de charbon mettent le chauffage à la portée de tout le monde ; en un mot, il est facile de se procurer dans ce pays un bon confortable à peu de frais.

« Les Kanssonnais, ajoute M. Huc, diffèrent beaucoup par leur langage et leurs mœurs des habitants des autres provinces de l'empire ; mais c'est surtout leur caractère religieux qui les distingue le plus des Chinois, ordinairement si indifférents et si sceptiques. Dans le Kan-Sou on rencontre de nombreuses et florissantes lamazeries qui suivent le culte réformé du Boudhisme. Tout porte à croire que le pays a été occupé autrefois par les Si-Fan ou Thibétains orientaux.

» Les Dchiahours sont peut-être la race la plus saillante de la province du Kan-Sou. Ils occupent le pays appelé communément San-Tchouan. Ces Dchiahours ont toute la fourberie et l'astuce des Chinois, moins leurs manières polies et les formes honnêtes de leur langage. Aussi sont-ils craints et détestés de tous leurs voisins. Quand ils se croient lésés dans leurs droits, c'est pour l'ordinaire à coups de poignard qu'ils se font raison. Parmi eux, l'homme le plus honoré est toujours celui qui a commis le plus grand nombre de meurtres. Ils parlent entre eux une langue particulière, incompréhensible, mélange de mongol, de chinois et de thibétain oriental. A les en croire, ils sont d'origine tartare. Quoique soumis à l'empereur chinois, ils sont gouvernés par une espèce de souverain héréditaire appartenant à leur tribu, et qui porte le nom de Tousse. Il existe dans le Kan-Sou et sur les frontières du Su-Tchuen plusieurs tribus semblables, qui se gouvernent ainsi d'elles-mêmes et d'après leurs

lois spéciales. Toutes portent le nom de Tousse, auquel on ajoute souvent le nom de la famille de leur chef ou souverain. Yan-Tousse est la plus célèbre et la plus redoutable. Revenant par quelques mots sur Tang-Kéou-Cul, M. Huc dit que cette ville a peu d'étendue, mais qu'elle est très populeuse, très active et très commerçante. C'est une vraie Babel où se trouvent réunis les gens de toutes langues; des Thibétains orientaux, des Yong-Mao-Cul ou longues chevelures, des Tartares de la mer Bleue, des Chinois de toutes les provinces et des Houydze-Turcs, descendants d'anciennes migrations indiennes. Tout porte dans cette ville le caractère de la violence. Chacun marche dans les rues armé d'un grand sabre, et affectant dans sa démarche une féroce indépendance. Il est impossible de sortir sans être témoin de querelles, qui ordinairement s'éteignent dans le sang. »

Après quelques jours de repos à Tang-Kéou-Cul, MM. Huc et Gabet allèrent visiter la lamazerie de Koumboun chez les Si-Fan ou Thibétains orientaux. Afin de mieux s'initier à la connaissance de la langue thibétaine et des doctrines du Boudhisme, ils séjournèrent plus de six mois dans ce célèbre couvent de lamas, dont un des chefs, appelé Tsonka Rembout-chi, devint le Luther ou le Calvin du Boudhisme au Thibet. C'est qu'il commença à établir la réforme boudhique dans les habits religieux et les formules liturgiques. Cette réforme est suivie dans le Thibet et la Tartarie. Maintenant on distingue des lamas de deux espèces; les lamas à habits jaunes et les lamas à habits gris, c'est-à-dire les bonzes de Chine, qui n'ont pas voulu entrer dans les principes de la réforme.

Koumboun est une lamazerie qui jouit de la plus

grande célébrité; elle compte plus de trois mille lamas. Sa position, dit M. Huc, offre à la vue un aspect vraiment enchanteur. « Qu'on se figure une montagne partagée par un profond ravin, d'où s'élèvent de grands arbres peuplés de corneilles au bec jaune. Des deux côtés du ravin et sur les flancs de la montagne, s'élèvent en amphithéâtre les blanches habitations des lamas, toutes de grandeurs différentes, toutes entourées de petits jardins et surmontées de belvédères. Parmi ces modestes maisons, dont la propreté et la blancheur font toute la richesse, on voit saillir de nombreux temples boudhiques aux toits dorés, étincelant de mille couleurs et entourés d'élégants péristyles. Pourtant ce qui frappe le plus, c'est de voir circuler dans les nombreuses rues de la lamazerie tout ce peuple de lamas, revêtus d'habits rouges et coiffés d'un grand bonnet jaune en forme de mitre. Leur démarche est ordinairement grave et silencieuse; la paix et la concorde règnent toujours parmi eux; ils se traitent avec respect et politesse; les devoirs de l'hospitalité sont remplis chez eux avec une cordiale générosité. »

Après un séjour de trois mois à Koumboun, nos voyageurs n'ayant pas pris le costume voulu par la règle des lamas, on les conduisit à la petite lamazerie de Tchogortan, distante de Koumboun de près de vingt minutes de chemin. Ils demeurèrent là quelques mois, continuant à étudier le thibétain. En août 1845, on se remit en marche, et on alla dresser la tente sur les bords de la mer Bleue, c'est-à-dire dans le Kou-Kou-Noor.

Le *Kou-Kou-Noor* (lac Bleu) est appelé par les Chinois *Hin Hai* (mer bleue). Les Chinois ont raison, dit M. Huc, d'appeler mer plutôt que lac cet immense

réservoir d'eau qui se trouve dans la Tartarie. Il a en effet son flux et reflux; son eau est amère et salée, et quand on en approche, l'odorat est saisi par une forte odeur marine. Au milieu de la mer Bleue, vers la partie occidentale, est une petite île où est bâtie une lamazerie. Une vingtaine de lamas contemplatifs l'habitent. On ne peut les aller visiter, car il n'y a pas une seule barque sur toute l'étendue de la mer Bleue. Mais en hiver, au temps des grands froids, et lorsque la mer est glacée, les Tartares organisent leurs caravanes, et vont en pélerinage à la petite lamazerie. Ils apportent leurs offrandes aux lamas contemplatifs dont ils reçoivent en échange des bénédictions pour la bonté des pâturages et la prospérité des troupeaux.

Le Kou-Kou-Noor est d'une grande fertilité. Quoique dépourvu d'arbres et de forêts, son séjour, suivant M. Huc, est assez agréable. Les herbes y sont d'une prodigieuse hauteur. Le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux qui fertilisent le sol, et permettent aux grands troupeaux de se désaltérer à satiété. Mais les habitants vivent toujours dans l'appréhension des attaques des brigands du Thibet, connus sous la dénomination de Kolo. Quand ceux-ci paraissent, on se livre un combat à outrance, et si les brigands sont les plus forts, ils emmènent les troupeaux et mettent le feu aux tourtes. Aussi les Mongols des bords de la mer Bleue veillent-ils à la garde de leurs troupeaux toujours à cheval, la lance à la main, un fusil en bandoulière, et un grand sabre passé à la ceinture.

Après une quarantaine de jours écoulés sur les bords de la mer Bleue, les nouvelles de l'arrivée des brigands forcèrent nos voyageurs à décamper et à suivre

les caravanes tartares qui ne faisaient que changer de place, sans jamais s'éloigner des magnifiques pâturages qui avoisinent le Noor.

Le 15 octobre, l'ambassade thibétaine arriva dans le Kou-Kou-Noor, et nos missionnaires purent continuer leur voyage. La troupe avait été grossie d'un grand nombre de caravanes mongoles qui se rendaient au Thibet : on était au moins 2,000 hommes avec 1,200 chameaux, 1,200 chevaux et 15,000 bœufs à long poil, connus sous le nom d'Yack ou bœufs grognants.

Après quinze jours de marche parmi les magnifiques plaines de Kou-Kou-Noor, on arriva chez les Mongols du *Tsaidam*, pays infécond et sauvage, au sol aride et salpétreux, à la nature triste et morose, qui donne la même tristesse aux habitants. On arriva ensuite au pied de la montagne *Borhan-Bota*, où l'on eut à redouter des vapeurs pestilentielles. On grimpa difficilement sur les flancs de cette montagne, où les visages blanchissent, où le cœur s'affadit, et où les jambes ont tant de peine à fonctionner. Mais une fois au sommet, les poumons se dilatent et la descente n'est plus qu'un jeu.

Continuant à s'avancer, on rencontra le mont *Chuga*, dont l'ascension est plus dangereuse encore. La neige, le vent et le froid sévirent contre la caravane. On entrait dans les steppes du Thibet, c'est-à-dire, ajoute M. Huc, dans le pays le plus affreux qu'on puisse imaginer. Les hommes et les animaux étaient sans cesse obligés de fouiller dans la neige, ceux-ci pour brouter un peu d'herbe, et ceux-là pour déblayer quelques argols (1), unique chauffage qu'on

(1) Quand la fiente des animaux est propre à être brûlée, les Tartares l'appellent *Argol*.

rencontre dans le désert. Dès ce moment, la mort commença à planer sur la grande caravane. Tous les jours on était forcé d'abandonner sur la route des chameaux, des bœufs, des chevaux qui ne pouvaient plus se traîner. Le tour des hommes vint un peu plus tard. On cheminait du reste comme dans un vaste cimetière; les ossements humains et les carcasses d'animaux qu'on rencontrait à chaque pas semblaient dire sans cesse à la caravane que sur cette terre meurtrière et au milieu de cette nature sauvage, les caravanes précédentes n'avaient pas trouvé un sort meilleur.

On arriva devant les montagnes *Bayen-Hara*, couvertes des pieds à la cime d'une épaisse couche de neige. Il fallut les franchir pour aller ensuite dresser la tente sur les bords du *Mouren-Ousson*, fleuve ainsi nommé vers sa source, mais appelé plus bas *Kin-Cha-Kiang* et vulgairement *Ya-dsé-Kiang* ou fleuve Bleu. On passa le Mouren-Ousson sur la glace, et M. Huc, ici, eut l'occasion de remarquer de loin un singulier tableau : c'était une cinquantaine de bœufs sauvages qui avaient été surpris dans le fleuve par le froid et gelés sur place, leurs grandes têtes surmontées de cornes monstrueuses étaient à découvert, tandis que le reste du corps se trouvait dérobé sous la couche glacée.

Il paraît que ces bœufs sauvages sont nombreux dans les déserts du Thibet; nos missionnaires en rencontrèrent souvent par troupes et d'une grosseur démesurée. Leur poil est long et ordinairement noir; quelquefois il tire sur le fauve. Ces bœufs, dit M. Huc, sont surtout remarquables par la grandeur, comme on vient de le voir, et la belle forme de leurs cornes. On rencontre aussi des mulets sauvages qui

ont le corps petit et effilé. Leur poil est invariablement roux sur le dos, mais sous le ventre, à la tête et aux jambes, il tire sur le blanc; les oreilles sont longues et semblables à celles des ânes et des mulets ordinaires. La tête est grosse et disgracieuse. Ces animaux sont très agiles et peu farouches. On voit aussi beaucoup de chèvres jaunes, ainsi que des rennes et des bouquetins.

Après le passage du Mouren-Ousson, la grande caravane commença à se débander. Ceux qui avaient des chameaux prirent les devants, pour n'être point retardés par la marche lente des bœufs. Un affreux ouragan qui dura quinze jours se joignit à l'intensité du froid, et toutes sortes de misères, comme à la retraite de Moscou, atteignirent nos pauvres voyageurs, qui commençaient à manquer de provisions. En outre, ils furent assaillis par les Kolo ou brigands du pays dont nous avons parlé. Heureusement, ceux-ci, prenant nos missionnaires pour de vrais lamas, les laissèrent continuer leur route.

On gravit la vaste chaîne des monts *Tanla*, dont le sommet ne put être atteint qu'après six jours de pénible ascension. On voyagea pendant douze autres jours sur ce fameux plateau, puis on descendit pendant quatre jours entiers, et l'on rencontra des sources thermales d'une extrême magnificence, où les malades thibétains se rendent quelquefois de bien loin pour prendre des bains.

Enfin, on arrivait insensiblement vers les pays habités, et l'on commençait à découvrir quelques tentes noires. Les Thibétains nomades, ainsi que le remarque M. Huc, ne logent pas dans les iourtes de feutre comme les Mongols; ils demeurent sous de grandes

tentes faites avec de la toile noire. La forme de ces tentes est ordinairement hexagone, mais le système de perches et de cordages qui les tiennent est très bizarre, et deviendrait difficile à décrire.

La station thibétaine la plus importante que nos pèlerins rencontrèrent en sortant des montagnes qu'ils venaient de franchir, est située sur les bords de la rivière *Naptchu*, que les Mongols appellent *Khara-Ousson*, c'est-à-dire eau noire. Là on changea de système de transport, à cause de la difficulté des chemins, et l'on substitua aux chameaux les bœufs à longs poils. La route qui conduit à Naptchu est rocailleuse et fatigante, surtout lorsqu'on arrive à la chaîne des monts *Koiran;* mais les tentes noires qu'on aperçoit de distance en distance, et la rencontre des pèlerins qui se rendent à *Lassa*, capitale du Thibet, semblent, en quelque sorte, abréger le chemin. On rencontre d'ailleurs quelques champs cultivés, et à mesure qu'on approche de Lassa, mot qui veut dire la terre des esprits, les maisons remplacent les tentes noires; enfin les bergers disparaissent, et l'on se trouve au milieu d'un peuple agricole.

Arrivé dans la vallée de *Pampou*, faussement appelée *Panetou*, selon M. Huc, on trouva une agriculture florissante, et des fermes d'un aspect magnifique. Là on fut encore obligé de changer le mode de transport : on remplaça les bœufs à longs poils par des ânes. On n'était plus séparé de Lassa que par une montagne, il est vrai très ardue et très escarpée, mais que les Thibétains et les Mongols gravissent avec une extrême dévotion. Les pèlerins, qui, selon ces indigènes, ont le bonheur d'arriver au sommet, obtiennent la rémission complète de leurs péchés.

Enfin nos voyageurs entrèrent dans une belle et spacieuse vallée, et ils découvrirent la ville de Lassa, entourée d'arbres séculaires et remplie de temples nombreux aux toitures dorées, parmi lesquels brille surtout le *Boudda-La*, qui renferme le palais grandiose du grand lama. Ce fut le 29 janvier 1846 que nos compatriotes arrivèrent dans cette capitale du Thibet. Il y avait dix-huit mois qu'ils avaient quitté la vallée des Eaux noires.

Au bout d'un séjour de deux mois à Lassa, ils furent arrachés à leur douce quiétude par l'ambassadeur chinois qui les fit enlever et reconduire à Canton. On les fit passer par la grande ville de *SSétchouen*, résidence d'un vice-roi, dont un officier, après un long interrogatoire, les conduisit sous escorte jusqu'à l'établissement portugais de Macao. C'est de ce dernier port que M. Huc a transmis en Europe la relation dont nous venons d'offrir l'analyse.

THE WILD SPORTS OF SOUTHERN AFRICA ; *being the narrative of an expedition from the cape of Good Hope through the territories of the chief Moselakatse, to the tropic of Capricorn ; by captain* HARRIS. *London*, 1841, 1 *vol. in*-8°. —*Scènes sauvages de l'Afrique méridionale, ou récit d'une expédition depuis le cap de Bonne-Espérance, à travers les contrées placées sous la domination du chef Moselekatse, jusqu'au tropique du Capricorne.* (*Analyse par* M. ALBERT-MONTÉMONT, *membre de la commission centrale.*)

—

L'auteur dont nous allons analyser rapidement le voyage quitta, le 16 mars 1836, le port de Bombay,

où il était employé comme officier dans l'armée britannique de l'Inde, et il fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, où il toucha le 31 mai suivant.

La première vue des rivages africains excita en son âme une vive émotion. Dans la ville du Cap, il se mit en rapport avec le voyageur Smith, qui venait d'accomplir avec succès une expédition assez loin dans l'intérieur, et d'après les informations qu'il en obtint, il put bientôt réaliser ses projets de chasse aux bêtes fauves, et son désir d'explorer quelques unes des régions inconnues, en dehors du territoire civilisé de la colonie. Il acheta un attelage de bœufs, suivant la coutume du pays, et réunit toutes ses provisions ainsi que les présents qu'il devait offrir à un chef cafre, du nom de Moselekatse, redouté à cent lieues à la ronde, et dont il allait visiter les domaines.

Il s'embarqua le 2 juillet sur un petit schooner pour la baie *Algoa*, qu'il ne faut pas confondre avec la baie *Dellagoa* ou de *Lagoa*, car près de deux cent cinquante lieues les séparent l'une de l'autre. La première est située par environ 34° latitude S., entre le cap de Bonne-Espérance, situé lui-même par 33°, et Port-Natal, situé par 29° 50′; et la seconde,c'est-à-dire Dellagoa-Bay, se trouve au-delà de Port-Natal, par 25° 50′, vers le canal de Mozambique.

La baie Algoa est très ouverte et peu sûre pour les vaisseaux à l'ancre. Durant les gros vents, un terrible ressac rend le mouillage dangereux, et il est alors quelquefois impossible aux bateaux de gagner le rivage. Sur cette baie est assise la ville de *Port-Elisabeth*, qui, bien que s'accroissant d'une manière très rapide, ne consiste guère encore qu'en cent cinquante maisons. Le sol des environs est assez fertile et produit

de l'orge et du blé, sans qu'il ait besoin d'irrigation, le voisinage de la mer lui apportant une suffisante humidité.

Après un repos de huit jours, au Port-Élisabeth, M. Harris, voulant s'avancer dans les terres, partit pour *Graham's-Town*, où il arriva au bout de sept journées de marche. Cette ville, aujourd'hui le chef-lieu de la province située à l'est de celle du Cap, réunit déjà environ 16,000 habitants. Elle est placée près de la source de la rivière Cowie, à 650 milles ou environ deux cent dix-sept lieues de la ville du Cap, et à 30 milles ou dix lieues du point le plus rapproché de la côte orientale. Elle est bien bâtie, et contient près de sept cents maisons, habitées principalement par des esclaves anglais. Là notre voyageur trouva un excellent hôtel, mais il eut beaucoup de peine à se procurer les chevaux qui lui étaient indispensables pour continuer sa route au nord.

De Graham's-Town il gagna *Graaff-Reinet*, chef-lieu d'un district limitrophe de la Cafrerie. Avant d'atteindre cet endroit reculé, il fit une halte à *Somerset*, petite ville naissante formée d'une trentaine de maisons anglaises, et qui se développe dans un marais au pied occidental d'une chaîne de montagnes appelées les Zurbergen. Cette ville est, aux trois autres côtés, environnée par la petite rivière du Poisson.

La petite ville ou plus exactement le pittoresque village hollandais de *Graaff-Reinet*, avec ses jardins et ses champs adjacents, est entourée presque entièrement par la rivière Sunday, qui prend sa source dans les hautes montagnes de Sneuwbergen, situées vers le nord, et qui coule à travers les districts de Candebou et d'Uitenhague, pour aller déboucher à l'est dans la

baie d'Algoa. Ce gros village est abrité de chaque côté par ces montagnes coniques décorées d'une verdure éternelle, due à l'abondance des herbes tachetées qui en couvrent les flancs. Le cours sinueux de la rivière est bordé de saules et d'acacias; ces derniers arbres sont ornés d'une vigne grimpante qui s'y entrelace en festons jusqu'aux derniers rameaux.

Le district de Graaff-Reinet fut créé en 1786 sous l'administration du gouverneur hollandais Van-der-Graaff, dont il reçut le nom avec l'adjonction de celui de sa femme Reinet. Rien n'égale la propreté des jolies petites maisons hollandaises de ce lieu, dont le climat salubre est sans rival dans le sud de l'Afrique, et où le produit des jardins et des vignobles peut aller de pair avec ceux de l'Europe. Les fruits et les végétaux croissent à Graaff-Reinet avec une abondance et une excellence pour ainsi dire miraculeuses. M. Harris était entré de nuit dans ce village; le lendemain matin, en ouvrant la fenêtre de son appartement, il fut étonné de voir les rues couvertes d'une couche de neige, pendant que les haies des jardins offraient des coins, des citrons et autres fruits mûrs, composant une décoration aussi belle que nouvelle pour un œil indien.

Notre voyageur fit de Graaff-Reinet le centre ou la base de ses opérations. Son objet actuel était de parcourir rapidement une grande étendue de pays, afin d'atteindre le plus tôt possible le point extrême qu'il voulait visiter. Il résolut de gagner d'abord *Kuruman* ou le *Nouveau-Litakou*, station de missionnaires assez importante, située par 27° 20′ lat. S., 24° 10′ long. E. du méridien de Greenwich, à 400 milles vers le nord, et de continuer de là sa marche pour gagner la contrée de Moselekatse, roi des Abazoulous-Matabilis,

monarque aussi puissant que despote, dont les terres, abondantes en gibier, avaient encore été jusque là peu fréquentées par des Européens. M. Harris comptait ensuite s'avancer à tout hasard jusqu'au tropique du Capricorne, et même jusqu'au grand lac supposé exister bien plus loin dans l'intérieur. Enfin il projetait de revenir par la voie jusqu'alors inexplorée de Likwa ou Vaal-Rivier, qui, bien que la plus directe, se trouvait interdite par Moselekatse aux étrangers.

A l'époque où M. Harris arrivait à Graaff-Reinet, l'émigration des Boers ou fermiers hollandais était devenue très considérable, et il éprouva de plus grandes difficultés pour se procurer un wagon supplémentaire. Ne voulant pas prolonger son séjour en ce lieu au-delà du 1er septembre, il s'arrangea avec un des colons, et parvint à compléter ses approvisionnements de route, comme aussi à louer des gens de service pour six mois.

Il partit, en effet, le 1er septembre, et franchit les montagnes Neigeuses qui bordent la colonie. Un trajet de 30 milles le porta à *Vogel-Valley*, où il vit pour la première fois de grands troupeaux de *gnous*, espèces de taureaux sauvages, maladroits et grotesques, anomalies de la nature qu'on ne saurait, dit-il, regarder sans rire. Tournant et caracolant dans toutes les directions, mettant sa tête velue et chargée de barbe entre ses jambes grêles et musculaires, et agitant dans les airs sa longue queue, le gnou a, tout ensemble, une apparence et féroce et burlesque. S'arrêtant soudain pour montrer un front imposant, et secouant la tête en manière de défi, ses yeux lancent la flamme, et son grognement, semblable au rugissement du lion, est répété avec une rare énergie. Alors, se bat-

tant les flancs avec sa queue, il bondit, se cabre, et en un moment s'élance en faisant voler derrière lui la poussière à mesure qu'il dévore l'espace.

On était, le 7, à Boks-Fontein, dans le voisinage du district appelé nouveau Hantam, par 31° lat. S., 24° 50′ long. E.; puis on gagne les *Sept-Fontaines*. Ici la campagne était littéralement blanche de *spring-bucks* ou *gazelles euchores*, qui présentaient au voyageur un supplément de nourriture délicieuse. Lorsqu'on livre une chasse à ces élégants animaux, ils font des bonds extraordinaires et s'élèvent dans les airs comme pour prendre l'essor, et cherchent ainsi à dérober leur trace; leur disposition naturelle à regarder l'homme à l'égal d'un ennemi les porte donc jusqu'à se défier du sol qu'il a foulé. Les *Trek-Boken*, ainsi que les colons appellent l'émigration au séjour de la civilisation, de ces innombrables essaims d'antilopes, prouvent la fécondité extraordinaire de la vie animale. Les antilopes pullulent comme les sauterelles, et leur passage détruit en un clin d'œil la verdure des champs.

M. Harris, après trois jours d'une marche pénible, arriva dans un pays nu, privé tout à la fois de verdure et d'eau; puis il atteignit l'extrême frontière de la colonie, marquée par le *Nu-Garip* ou rivière Noire, coulant de l'est au nord-ouest, pour aller joindre par 29° 10 lat. S., 24° 30′ long. E., le Garip ou fleuve Orange, dont cette rivière est une des deux principales branches. Là il dressa la tente pour goûter les délices du bain et faire laver son linge. Il avait perdu déjà plusieurs de ses bœufs, qui, morts de privation ou de fatigue, devinrent la proie des bêtes sauvages. Le commandant de la frontière fit bon accueil à notre voyageur.

Des limites de la colonie il passa dans la région stérile et inhospitalière habitée par les *Buschmen* ou *Buschjesmans*, c'est-à-dire hommes des bois, restes des hordes hottentotes, ces farouches aborigènes de la contrée, qui, reculant à mesure des empiétements des colons européens, vont chercher un refuge dans le sein des déserts. Ces peuplades malheureuses sont naturellement hostiles à l'homme civilisé, qui les refoule au surplus à outrance. Elles vivent au jour la journée, sans soin du lendemain, et oubliant le passé, sans lois, ni arts, ni religion, n'ayant qu'un faible instinct pour les guider dans l'obscur sentier de l'existence humaine. Vivant des produits de la chasse ou des présents spontanés de la nature, ils partagent le désert avec les bêtes féroces, et n'occupent guère qu'un degré au-dessus dans l'échelle de la vie.

De la frontière pour arriver à *Kuruman*, il y a environ 200 milles, et dans ce trajet, M. Harris perdit encore un certain nombre de ses bœufs, faute d'eau pour les désaltérer et d'herbes pour les nourrir; les pauvres bêtes étaient quelquefois deux jours entiers sans pouvoir trouver ni nourriture ni eau quelconque. On avançait à travers des plaines sans fin et complétement arides; nul buisson pour récréer la vue, nul être vivant, sauf de temps à autre une autruche marchant à grands pas dans le sombre et lointain horizon, ou quelque vautour solitaire prenant son essor vers les campagnes azurées. Enfin ce n'était partout qu'une désolante stérilité; on avait devant soi une terre de plus en plus déshéritée de la nature, et sur sa tête un ciel de feu. Si dans le jour la chaleur était accablante, les nuits, au contraire, étaient glaciales, et on ne trouvait nulle part de bois pour se chauffer. Chaque

matin le sol était couvert de givre ; mais l'absence de vapeur et de brouillard propres à diminuer l'ardeur du soleil ne rendait que plus visible la nudité de la terre. Le mirage, en ces régions brûlantes, offre dans le lointain au voyageur altéré une illusion aussi flatteuse qu'elle est désespérante; les lacs bleus si trompeurs, dont la surface semble agitée et ridée par une sorte de vague, reculent à mesure que l'on avance, et disparaissent finalement sans laisser aucune trace après eux.

Au bout de quatre journées de marche, on atteignit le cours même du fleuve Orange dont nous venons de parler, le seul cours d'eau considérable de ces contrées qui mérite, en effet, ce nom. La vue de ce magnifique tributaire de l'océan Atlantique, où, en se déchargeant, il ne conserve pas, il est vrai, la majesté de son cours supérieur, parut faire oublier toutes les souffrances qu'on avait jusqu'alors endurées. A l'endroit où M. Harris l'aborda, il présentait 300 pieds de largeur, coulant dans un lit tranquille, et pareil à la surface d'un lac resplendissant, ainsi qu'une glace polie; ses eaux glissaient comme à regret vers la mer, en réfléchissant sur leur sein aussi limpide que le cristal, l'image de leurs bords ombragés de saules pleureurs, et qu'elles paraissaient baiser en leur disant adieu.

La profondeur du fleuve obligea M. Harris d'élever une plateforme sur le wagon, afin d'y placer les bagages. Le courant traversé, il gagna la station religieuse de Campbellsdorp, par 28° 40′ lat. S., 24° 30′ long. E. En chemin, il avait rencontré une troupe de Corannas, indigènes qui, à pied, couraient avec une vitesse étonnante après une autruche qu'ils espé-

raient atteindre. Ils portaient pour unique vêtement un manteau de cuir, et avaient la peau barbouillée de graisse et d'ocre rouge. Près du Kraal ou village de Daniels-Kuil, habité par des Griquas ou Hottentots mulâtres, M. Harris se mit en rapport avec leur chef, qui, en 1831, avait échappé avec un autre Griqua au massacre de leur armée exécuté par les soldats de Moselekatse.

Continuant à s'avancer au nord, il rencontra le jour suivant à un lieu nommé Kramers-Fontein, par 28° lat. S., 24° 40′ long., E., une vieille et hideuse femme de la tribu des Buschjesmans, qui était venue de son Kraal pour remplir d'eau des œufs d'autruche. La misère lui avait rongé la chair jusqu'aux os, et ce n'était plus qu'un squelette couvert d'une peau ridée, n'ayant plus guère pour bras et pour jambes que ses seuls ossements, analogues à des bâtons noueux et mal joints. Elle avait le corps tout chargé de vermine, dont elle se nourrissait de temps en temps, ainsi qu'une chétive petite créature à moitié animée qu'elle portait sur son dos.

M. Harris donna un peu de tabac à cette femme, dont la tribu habite des trous, des crevasses, des rochers, ou quelquefois de misérables huttes, qui ne sauraient protéger leurs hôtes contre l'intempérie des saisons. La crainte d'être découverts habitue ces tristes indigènes à se cacher dans des lieux éloignés de l'eau, précaution à laquelle ils ont aussi recours afin de guetter et de tuer plus sûrement les bêtes sauvages, auxquelles ils lancent des flèches empoisonnées, et qu'ils dévorent sur place. Ils n'ont ni troupeaux, ni champs, ni biens quelconques, et ne possèdent que leurs armes et quelques chiens affamés comme leurs

maîtres. Sans aucun soin que celui du moment, ils vivent presque uniquement de racines, de sauterelles, de reptiles et de fourmis. On ne peut, dans la route, découvrir aucune trace de leurs habitations, et le voyageur passerait au milieu d'elles sans apercevoir aucun être vivant, ni soupçonner aucune demeure quelconque. Leur défiance à l'égard des visiteurs étrangers est si grande que nul d'entre eux ne voulut s'approcher des Européens.

Ces Buschjesmans ont une taille invariablement inférieure à cinq pieds anglais, ou un mètre et demi. Les mâles sont maigres, cagneux, mal faits, et cependant très agiles. Leur complexion est d'un pâle brun, que dérobent à la vue la saleté et la graisse. Leur seul vêtement est un manteau de peau jeté sur leurs épaules, et leur unique défense est un carquois avec de petites flèches empoisonnées, semblables à des joujous d'enfant.

Les femmes, qui étaient moins réservées que les hommes, et qui ne manquaient pas de suivre les wagons pour avoir du tabac, en échange d'œufs d'autruche, sont mieux proportionnées, mais frêles, ayant des mains et des pieds d'une dimension vraiment lilliputienne. Jeunes, elles ont une physionomie expressive, et s'efforcent de se barbouiller d'ocre les narines et les joues dans l'espoir d'attirer davantage l'attention. Quelques unes s'étaient parées de colliers composés d'entrailles fraîches de bêtes fauves; d'autres avaient des coquillages, de vieux os et des boutons entremêlés à leur chevelure. Mais leur genre de vie, leur longue abstinence et leur contact continuel avec le vent et le soleil dans un pays sec et ouvert, les accoutument de bonne heure à tenir leurs yeux à

demi fermés; leur beauté ou leur grâce est très éphémère, et ne dure pas au-delà du jeune âge. Les femmes sont plus agiles encore que les hommes et ont des gestes plus animés. Mais leur voix n'est qu'une suite de clapements de la langue sur les dents et le palais, et leurs accents sont plutôt analogues aux cris du singe qu'à un langage humain.

On arriva le 26 à *Kuruman*, ou Nouveau-Litakou, assez joli endroit, sorte d'oasis dans le désert, dont il est complétement environné, petite goutte de civilisation tombée comme par hasard dans le cœur de cette vaste étendue, pour ainsi dire abandonnée et de Dieu et des hommes.

M. Harris quitta Kuruman le 29 septembre pour se diriger vers *Mosega*, capitale de Moselekatse, située par 25° 40′ lat. S., 27° 20′ long. E., à environ 200 milles plus loin au nord-est. Il fut en route abordé par un Béchuana de distinction, plus noir que le cuir d'une botte et dont la peau ressemblait à celle du rhinocéros, bien qu'il eût une espèce de parasol fait de plumes d'autruche pour se garantir des rayons du soleil; il laissait derrière lui deux petites filles, montées sur un jeune bœuf et prenant soin d'elles-mêmes. On s'avançait par une chaleur dévorante à travers des plaines incommensurables, sans autre paysage que la voûte des cieux, ayant après soi les bleuâtres sommets des monts Kamhanni, près de Kuruman. Quatorze milles de marche conduisirent notre voyageur sur les bords de la rivière périodique de *Matluarin*, qu'il aborda par 27° 10′ lat. S., 24° 40′ long. E., et qui sort de quelques marais dont l'eau est à peine potable; les bœufs de la caravane trouvèrent là quelques joncs et un rare gazon pour seule pâture. Ensuite on gagna

Little Chooi, ou le *petit Choui*, par 26° 80′ lat. S., 26° long. E., grand lac salé entouré de bandes nombreuses d'autruches et de spring-bucks ou gazelles, attirées là par la verdure cassante et amère que les troupeaux refuseraient de goûter, et par un petit lac d'eau alkaline qu'il devint impossible à M. Harris de purifier.

Notre voyageur eut ici la visite des Barolongs et des Batlarous, tribus de la nation Béchuana, qui vinrent lui demander du tabac. Il vit ensuite des troupes de zèbres de différentes espèces, en entrant dans le désert de Choui, entièrement nu, sans aucun arbre, et d'une stérilité monotone. Il fit halte au grand Choui, autre grand lac salé, qu'il atteignit le jour suivant. Le 9 octobre, il était sur les bords de la rivière *Meritsane*, qu'il franchit par 26° 10′ lat. S., 26° 30′ long. E., et où il revit des troupes de gnous et de zèbres, auxquels il fit une chasse suivie et obstinée.

Le 14, continuant sa marche, il atteignit au bout de 38 milles le Lotlokane, par 26° lat. S., 26° 40′ long. E. C'est un petit canal desséché d'une rivière périodique dont les eaux se jettent vers l'ouest, par 25° 40′ lat. S.; 26° 30′ long. E., dans la rivière *Molopo*, elle-même souvent à sec, et dont l'antilope aime assez les rivages. M. Harris gagna et traversa la Molopo à quelques milles plus loin et à peu de distance de sa source. Cette rivière, qui forme à l'ouest la limite du territoire de Moselekatse, offre un lit assez large, couvert de tuf, traversé par un profond courant large lui-même d'environ dix pieds, et plein de grandes racines. Le sol, sur les deux rives, est noir, orné de gazons et de bouquets d'acacias. M. Harris campa sur la rive septentrionale sous un arbre autour duquel

existait une clôture pour le bétail. Durant la nuit, il eut la visite des hippopotames, qui sont nombreux dans cette rivière, et le jour suivant, il fit la chasse à l'élan et au gembosk (*Oryx capensis*), dernier animal de la grosseur d'un âne, qui peut avoir donné lieu à la fabuleuse unicorne et qui est une des plus belles antilopes de l'univers.

Enfin, on passa par 25° 30′ lat. S., 27° 10′ long. E., la rivière *Mimori* qui coule à cinq lieues de Mosega. Une chaîne de lacs, voisine du campement de notre voyageur, recélait un troupeau du buffles sauvages, dont les têtes formidables, pareilles à des masses de rochers, s'élevaient du sein des eaux parmi des joncs flottants, le reste de leur corps demeurant immergé.

Ici M. Harris reçut la visite de quatre guerriers Matabilis, envoyés de Mosega, par le lieutenant de Moselekatse, en l'absence de sa majesté noire. C'étaient des hommes bien proportionnés, vigoureux, aux traits réguliers, et qui, bien qu'entièrement noirs, étaient supérieurs à ceux des tribus que jusqu'alors on avait vues. Leur tête rasée était couronnée d'un anneau ou cercle attaché au péricrâne, et une de leurs oreilles perforée portait une petite gourde de tabac. Leur vêtement consistait en une ceinture de cuir, ornée de quelques bandelettes de peau de chat suspendues devant et derrière. Chacun de ces guerriers était armé de deux courtes javelines et d'un bâton noueux destiné à lancer et à frapper. Tous les Matabilis sont passionnés pour le tabac; partager avec eux le contenu de votre boîte est la plus grande politesse que vous puissiez leur faire, et rien n'égale la joie qu'ils éprouvent à renifler une prise : malheur à quiconque troublerait une pareille jouissance!

Après cinq milles de marche dans des plaines ondulées, couvertes d'une assez riche verdure, on descendit au fond d'une fertile vallée ayant la forme d'un bassin de dix ou douze milles de circonférence, borné au nord et au nord-est par la chaîne des monts Kurrichane, et contenant les sources de la rivière *Mariqua*. Cette vallée, avant d'être occupée par les Matabilis, formait la principale résidence de la tribu des Baharoutzis. Elle est maintenant cultivée avec soin, et renferme la ville militaire de *Mosega*, ainsi qu'une quinzaine de kraals ou villages principaux de Moselekatse. Quelques maisons de missionnaires américains se voient dans cette vallée, située par 25° 30′ lat. S., 27° 20′ long. E.

A l'arrivée de la caravane européenne, les naturels, qui travaillaient dans les champs, les quittèrent pour grossir le cortége, jusqu'à l'endroit affecté à la halte. Là, on apprit que le roi était allé à la tête d'un commando, mot qui, dans l'Afrique australe, signifie expédition militaire, compléter, à *Vaal-Rivier*, la destruction qu'il avait commencée des fermiers hollandais installés sur ce point. Cette circonstance détermina M. Harris à adopter la direction de Vaal Rivier, et, à cet effet, il se remit bientôt en route.

Nous passerons sous silence le récit qu'il nous fait dans son livre d'un chef noir appelé *Chaka*, et surnommé à juste titre le *sanguinaire*. Ce récit n'est qu'une succession de meurtres ou plutôt de boucheries, d'atrocités de tout genre, à la manière des Cafres, qui n'ont ni foi, ni loi, et ne connaissent de frein que la lassitude du carnage. Ce Chaka, révolté contre son frère ou parent Dingaan, roi des Amazoulous, s'était enfui d'un district voisin de la baie Delagoa, et après une longue série d'assassinats, parvenu à organiser une ar-

mée disciplinée, il était devenu la terreur des pays limitrophes. Tout fier de son harem, il possédait à titre de servantes ou sœurs, pour contenter ses bizarres fantaisies, jusqu'à cinq cents jeunes filles, toutes plus jolies les unes que les autres. Dès que l'une d'elles devenait enceinte, il la faisait, pour un crime supposé, livrer à un exécuteur qui, aussitôt, plaçant une main sur le haut de la tête et l'autre sous le menton, lui tordait le cou sans rémission ; après quoi le corps de la victime était traîné hors du village et abandonné aux hyènes et aux oiseaux de proie. C'est ainsi que toute la contrée soumise au terrible Chaka était comme un sépulcre blanchi par les ossements de ses sujets égorgés ou étranglés. Un jour un vieux sorcier du Kraal lui ayant raconté qu'il avait vu en songe des guerriers polluer son harem, le tyran roua de coups sa propre mère pour n'avoir pas eu soin de ses filles, et il fit sur l'heure périr au milieu des tortures 170 personnes des deux sexes. Une autre fois, il fit passer au fil de l'épée un régiment de 1,000 hommes qui lui avait déplu. Enfin la mort arrêta la carrière de ce monstre, qui fut assassiné lui-même par un de ses sujets.

Quittant le séjour de la mission religieuse de Mosega, le 22 octobre, M. Harris reprit sa direction vers les monts Kurrichane au nord, et il traversa du nord à l'ouest une certain nombre de villages matabilis, ayant tous la même forme et le même aspect, bien que variant d'étendue et d'importance. Une clôture circulaire en épines, haute de 6 à 8 pieds, avec une seule entrée, enferme l'aire établie en pente, et autour de sa circonférence sont construites les habitations ou huttes des indigènes. Le troupeau passe la nuit dans une clôture semblable. Les demeures sont des cabanes

sales et basses, de forme également circulaire, avec une petite porte s'ouvrant vers le centre, et laissant à peine à un homme l'espace suffisant pour se traîner en rampant sur ses mains et ses genoux. Une multitude de femmes et d'enfants se tenaient devant ces demeures pour voir M. Harris, et lui tendaient leurs mains ou les plaçaient sous leurs narines en reniflant avec bruit, en signe de demande de tabac, la plus grande de leurs jouissances, comme nous l'avons dit tout à l'heure d'autres indigènes de la contrée.

La chaîne des Kurrichanes offre un aspect majestueux, qui contraste avec l'uniformité des plaines immenses que le voyageur venait de traverser depuis Kuruman et les monts Sneuwbergen. La terre était cultivée partout dans la vallée où le bassin se prolongeait au loin, et de nombreux troupeaux paissaient sur le flanc des collines. On déjeuna près d'une source de la Mariqua, puis on commença à gravir les montagnes, non sans d'extrêmes difficultés pour les bœufs attelés aux wagons. Ces montagnes franchies, on se rendit à *Kapain*, lieu situé par 25° 10′ lat. S., 27° 40′ long. E., et où l'on rencontra Moselekastse, qui fit bon accueil à notre voyageur, mais en l'accablant d'obsessions pour voir ses diverses marchandises. M. Harris n'ignorant point la sordide avarice des sauvages et leur insatiable envie d'accumuler pour le seul plaisir de posséder, ne négligea aucune précaution dans la vue de lui cacher ce qu'il portait.

M. Harris, après les cadeaux obligés et la promesse d'abandonner sa tente de voyage à Moselekatse, fit des dispositions pour le retour, comme nous venons de le dire. Mais avant de le suivre, offrons encore quelques détails sur ce prince barbare, dont la principale

et presque unique richesse consiste en innombrables troupeaux de bêtes à cornes.

Il les distribue dans les diverses parties de ses domaines, et ils y occupent une partie de ses sujets, qu'il appelle *chiens*, et qui, soutenus par ses libéralités pour vivre, tirent néanmoins davantage de la chasse leurs moyens d'existence. Les morts et les accidents qui surviennent parmi les bœufs ou autres animaux sont régulièrement notés, et toujours l'objet de rapports particuliers. A cet effet, les guerriers chargés de faire ces rapports, accourent de toute leur vitesse jusqu'à cinquante pas du roi, puis déposent leurs armes sur le sol, et prenant la posture la plus humble, le front dans la poussière, ils se traînent jusqu'au tuyau de l'oreille du prince, tandis que ceux qui l'environnent s'ecrient : *Hayah! hayah!* Alors le compte-rendu s'accomplit à haute voix. Cela terminé, le soldat qui l'a fait demeure encore quelques secondes étendu le ventre à terre, les yeux attachés sur le sol, et si le monarque n'a pas de question à adresser, soudain le guerrier se relève en répétant, *hayah!* et il court vite reprendre ses armes. Tous les sujets ou chiens du roi qui passent devant sa majesté sont obligés de se courber la moitié du corps et de garder cette posture inclinée plusieurs pas avant et après leur traversée en présence du despote, qui, du reste, ne se déplace jamais sans un cortége de courtisans et de hérauts d'armes, sautillant à l'exemple des bêtes sauvages et louant à grands cris « le noble éléphant, » titre qu'ils donnent à leur souverain.

Moselekatse ayant aperçu près d'un des compagnons de M. Harris une boîte renfermant divers grains, sauta dessus rapidement et voulut se l'appro-

prier. Notre voyageur trouva un biais pour s'excuser, en disant que cette boîte en effet était destinée au monarque, mais que, selon une coutume de son pays d'Europe, lui Harris devait la conserver jusqu'au moment où il prendrait congé du prince. Moselekatse alors s'écria : « Donnez, donnez ! je vous permets, dès à présent, de partir, et je vous donnerai des guides sûrs pour vous accompagner dès demain matin. » M. Harris, enchanté d'avoir pu ainsi obtenir une permission, qu'il redoutait de n'avoir pas de sitôt, en profita pour reprendre la direction sud et gagner Vaal-Rivier.

Avant d'y accompagner notre voyageur, arrêtons-nous encore un moment avec Moselekatse, et parlons de son harem impérial. Il se composait de trente dames noires qui se tenaient en plein air auprès de leur maître absolu. Elles étaient d'un noir basané et d'un certain embonpoint qui touchait même à l'obésité ; elles avaient les mamelles pendantes et la tête rasée, sauf une petite touffe de cheveux sur le haut, où étaient suspendues diverses plumes d'oiseaux. Leur vêtement consistait en bandelettes de cuir et en verroteries de couleurs variées, ainsi qu'en une foule d'ornements créés sans doute en vue de plaire à l'imagination fantastique de leur royal époux. Parmi ces femmes du harem se trouvait une jeune captive Griqua, fille d'un chef de Baastards Lishuanis, que les guerriers de Moselekatse avaient faite prisonnière dans une expédition à Vaal-Rivier. Le prince envoya cette Hébé africaine, comme ballon d'essai à M. Harris, dans l'espérance qu'en la voyant celui-ci se dessaisirait pour elle de quelques nouveaux présents, ce qu'il se garda de faire, tout en compatissant au triste sort de l'infortunée,

qui, entendant parler de son pays, s'en retourna les yeux en pleurs, après avoir prié M. Harris de la rappeler au souvenir de ses parents.

Le 27 octobre, notre voyageur partit en prenant le chemin de la rivière Mariqua qu'il franchit par 25° 20′ lat. S., 27° 50′ long. E. pour gagner bientôt la rivière Tolaan, près de laquelle il rencontra un autre chef noir; puis la rivière Simalakate, assez profonde et visitée souvent par des lions et des rhinocéros. Ce cours d'eau traversé le 1er novembre, on atteignit les monts Cashan et la rivière Bagobone par 25° 40′ lat. S., 28° 10′ long. E.

Là notre voyageur fit une pointe vers le nord, franchit la rivière *Linoang* par 25° 30′ lat. S., 28° 20′ long. E., puis s'avança jusque près de la rivière *Ori* ou *Limpopo*, que l'on présume déboucher sous le nom de *Manice* dans la baie Delagoa. Revenant sur ses pas en chassant les buffles sauvages, les aigocerus ou sortes de daims, les éléphants et les lions, puis les girafes, et repassant près des monts Cashan que l'on quitta le 16 décembre, il gagna enfin Vaal-Rivier, qu'il trouva le 19, par 28° 10′ lat. S., 27° 20′ long. E. Ce cours d'eau qui descend de l'est au sud-ouest est un bras éloigné du Garip ou fleuve Orange, et il forme la limite méridionale du territoire sur lequel Moselekatse prétend régner. Vaal-Rivier s'est grossie de la Chonapas, qui vient du nord, et lorsque sous le nom de Ky-Garip, elle a au sud-ouest, réunie à la Modder, porté ses eaux à l'Orange, ce fleuve traverse le continent sud africain de l'est à l'ouest, comme une grande artère, et après un cours de mille milles ou environ 337 lieues, va déboucher dans l'océan Atlantique. A l'endroit où M. Harris traversa le Garip, sa largeur

n'excédait pas 150 pieds; mais cette largeur est plus grande lors des crues périodiques. Ce cours d'eau était rempli d'hippopotames.

Le 20 décembre, M. Harris quitta le territoire des Matabilis pour traverser celui de Nama-Hari. Il erra pendant trois jours dans le désert, chassa les bêtes fauves, et après avoir dit adieu aux vastes plaines de Vaal-Rivier, et avoir eu ensuite à repousser les attaques des maraudeurs indigènes, il rencontra les Boers, qui lui prêtèrent une bien précieuse assistance.

M. Harris rentrait le 14 janvier 1837 sur le territoire de la civilisation, et il revoyait Graaff-Reinet le 24 du même mois, après avoir perdu presque tous ses bœufs, au passage des monts Sneuwbergen, et éprouvé lui-même toutes sortes de privations et de misères.

L'ouvrage de M. Harris, enrichi de belles vignettes représentant des portraits d'indigènes et d'animaux des contrées qu'il a explorées, se termine par plusieurs chapitres sur l'émigration des Boers ou fermiers hollandais, qui, préférant la liberté du désert à l'esclavage policé que leur offrait le pouvoir britannique, abandonnèrent spontanément les lieux qui les avaient vus naître, les tombeaux de leurs aïeux, tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde, et s'en allèrent au nombre d'environ cinq à six mille individus chercher à se créer une autre patrie au-delà des limites du territoire civilisé. M. Harris les juge, ce semble, avec une grande dureté, sans vouloir bien comprendre tout ce qu'il y avait d'élevé, de noble et d'héroïque dans une telle résolution : la raison en est simple, il est Anglais et plaide pour son gouvernement. Nous ne suivrons point le narrateur dans les développements qu'il donne à ce sujet, sur lequel il nous sera possible de revenir ultérieu-

rement à l'occasion d'un autre voyage accompli vers le même temps et à peu près dans les mêmes contrées, ou du moins dans celles qui les touchent vers l'est; l'auteur de cet autre voyage, M. Delegorgue, est plus juste à l'égard de ces malheureux exilés volontaires : il est Français et désintéressé dans le débat. Disons seulement, pour clore cet article déjà trop long peut-être, que la politique paraît avoir été bien impitoyable envers les Boers, en les poussant sourdement à guerroyer contre les Cafres, tandis que ses agents, sous le titre de missionnaires, allaient armer ces noirs et les décider à tomber perfidement sur les Boers et à les abîmer; puis cette même politique, sous un semblant d'humanité, intervenait pour réduire ces derniers au joug qu'ils n'avaient pas voulu d'abord subir. C'est ainsi, en effet, comme tout paraît concourir à le prouver, que les choses se sont passées à Port-Natal, en 1837, témoin surtout le massacre de Rétief et de ses compagnons par Dingaan, roi des Amazoulous, ce monstre couronné qui devait ensuite succomber à son tour sous une intervention dès longtemps et froidement calculée, qui, à l'exemple de la fable de l'huître et des plaideurs, a fini par confisquer à son profit le territoire que se disputaient les parties belligérantes.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Lettre de M. Samuel F. Haven, *membre et bibliothécaire de la Société américaine des antiquités des Etats-Unis, à* M. Jomard, *membre de l'Institut de France.*

Worcester, Massachusetts, 27 mars 1847.

Monsieur,

Un membre distingué du barreau de cette ville,

M. Frédéric Gale, se rendant à Paris, je profite de son occasion pour vous transmettre les remerciements de la Société américaine des antiquités de l'Union, à l'égard des objets de science et d'art que vous avez bien voulu lui adresser.

Permettez-moi en même temps de vous informer que de récentes explorations sur les bords de l'Ohio ont fait découvrir des antiquités bien supérieures sous le rapport de l'art à toutes celles qu'on avait trouvées auparavant dans la contrée. La structure de certains monticules qu'on avait supposés, d'après l'aspect stratifié du sol, n'être que des formations naturelles, a été reconnue comme un produit de l'art humain; et dans leur centre mathématique, à la base, on a trouvé des autels d'argile et de limon brûlés, sur lesquels étaient déposés des articles curieux; parmi ces derniers on a remarqué des *pipeaux* de formes variées, représentant des figures d'oiseaux et d'animaux exécutées d'un œil sûr et avec un fini d'une rare élégance; des *grains* de perles grossières, des *ustensiles* de cuivre et des fragments de *poterie* délicate.

Ces découvertes donnent une nouvelle impulsion aux recherches, et il est à présumer qu'elles répandront un jour nouveau sur l'origine et la destination de ces tumulus et de ces restes de constructions considérables apparemment d'un caractère militaire, qui abondent dans nos États occidentaux.

Comme la Société de géographie, dont vous êtes un membre si éminent, n'a reçu aucune publication de la Société américaine d'antiquités, en échange de ses précieux *Bulletins*, je suis heureux de pouvoir vous annoncer qu'un ouvrage de quelque importance se prépare pour être mis sous presse par notre Société.

Les matériaux en sont tirés des documents du gouvernement de la colonie de la Baie de Massachusetts, antérieurs à 1640, et ils seront accompagnés d'annotations historiques et géographiques; ils formeront ainsi une curieuse histoire de la colonie durant les dix premières années de son existence. Probablement que ce travail se composera de deux volumes in-8° de chacun 500 pages, et qu'il offrira à notre Société les moyens d'opérer un légitime échange en retour des envois des autres Sociétés.

J'ai l'honneur, etc.

Signé: Samuel F. Haven.

OUVRAGES ET MÉMOIRES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, *dans les dernières séances.* Notice par M. Albert-Montémont.

Mémoires de la Société royale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille. (Année 1845.)

Parmi les utiles travaux renfermés dans ce volume, il en est un qui intéresse la géographie agricole : c'est le rapport sur la maladie des pommes de terre, par M. Thém. Lestiboudois, à qui il paraît évident que, si une grande obscurité cache encore la cause de cette maladie, on ne peut du moins l'attribuer, comme beaucoup de savants l'ont fait, à une végétation cryptogamique; il pencherait plutôt à y voir un effet du climat et de la dégénérescence des plantes. Le moyen qui lui paraît le plus propre à remédier à cette altération du précieux végétal, c'est de changer les tubercules, de choisir pour une contrée ceux qui ont été produits

en des contrées placées dans des conditions opposées ; de tirer des pays montagneux dont le sol est léger et sablonneux ceux qu'on veut planter dans les plaines humides, dont le sol est froid et compacte.

MÉMOIRES de l'Académie de Dijon. (1845, 1846.)

Nous remarquons dans ce volume l'article de M. Th. Foisset sur les services qu'ont rendus les États de Bourgogne ; celui de M. Rossignol sur l'invasion et l'affreuse dévastation de cette province par Galas ; un rapport de M. Frantin sur les *Questions Bourguignonnes* de M. de Belloguet, ouvrage où sont traitées l'origine et les migrations des anciens Bourguignons et la géographie des divers peuples, royaumes ou contrées qui ont porté leur nom ; une esquisse topographique et historique de Mayorque, par M. Cuynat ; des notices sur les tremblements de terre dans l'Afrique septentrionale et aux Antilles, par M. Perrey, suivies de la liste des tremblements de terre ressentis dans toutes les contrées du globe en 1844, 1845, 1846.

THE JOURNAL of the Royal Asiatic Society (Vol. X, p. I et II, 1846, N° XVII, parties I 1846, et II, 1847.)

Ces deux parties du 10e volume du Journal de la Société asiatique contiennent un savant Mémoire du major Rawlinson sur l'Alphabet cunéiforme de l'inscription persane de Béhistun. La première partie du n° XVII se distingue par trois articles principaux : l'un sur la géologie de l'Inde méridionale par le capitaine Newbold ; l'autre sur les institutions civiles et religieuses des Sicks, par le professeur Wilson, et le troisième sur les fêtes religieuses des Indous par le

même Wilson. La 2e partie offre notamment la biographie des anciens poëtes persans, par M. Bland, et un article sur les coins et médailles de la dynastie des rois indous de Caboul, par Edward Thomas.

EXPOSÉ des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis, par Isidore Löwenstern. Grand in-8 de 100 pages. Paris, 1847.

La troisième écriture cunéiforme qui se trouve sur les monuments des rois Achéménéens de la Perse, principalement à Persépolis, Béhistun et Hamadan, appartient à la classe des écritures cunéiformes babyloniennes et assyriennes. M. Lowenstern a ici traité de cette troisième écriture, relativement au sytème qu'elle présente de la permutation de ses lettres, et il montre l'analogie qu'il a avec celui des hiéroglyphes phonétiques de l'Égypte.

DESCRIPTION of the ruins of the Church of Martula Mariam in Abessinia; by Ch. Beke.

L'église de Martula Mariam (Tabernacle de Marie), dans la province de Godjam, a été la plus magnifique et la plus célèbre construction religieuse de l'Abyssinie. Ce sont les ruines de ce monument curieux que M. Beke décrit.

L'INVESTIGATEUR, journal de l'Institut historique. (Avril et Mai 1847.)

Nous remarquons dans ces deux numéros un essai historique sur l'arc de triomphe de Saintes, par M. H. d'Aussy, qui se plaint amèrement de la destruction récente qu'on vient de faire de ce monument ro-

main; et un article de M. l'abbé Auger, sur les principaux monuments du Bourbonnais, principalement sur le château de Bourbon-l'Archambault et l'église de Souvigny.

ESSAI sur le symbolisme antique d'Orient, principalement sur le symbolisme égyptien, par M. de Brière.

M. de Brière combat, dans cet ouvrage, le système de Champollion sur les hiéroglyphes égyptiens, et critique la traduction, par M. Letronne, du passage du 5e livre des Stromates de Saint-Clément d'Alexandrie, relatif aux écritures égyptiennes. Il cherche à faire voir que l'*écriture hiéroglyphique* est entièrement phonétique et imitative des paroles ; qu'il y avait d'ailleurs une *langue sacrée et magique* commune aux prêtres des divers pays, et représentant une idée théologique par une seule image, une espèce de tableau; que le sytème religieux reposait sur la cosmologie astrologique, et qu'il y avait dans les religions anciennes une communauté d'origine.

ANNALES de la Propagation de la foi. Juillet 1847. N° 113.

Ce numéro contient notamment deux articles fort intéressants sur les missions évangéliques tant de la Mongolie que du Tong-King occidental. Le premier de ces articles est analysé avec étendue en tête du présent Bulletin ; nous allons dire un mot du second.

Le vicaire apostolique du Tong-King, M. Retort, par une lettre datée de janvier 1846, adressée à M. Laurens, curé à Salles, près Lyon, informe celui-ci des succès nouveaux que viennent d'obtenir les ecclésiastiques français envoyés dans diverses régions du Tong-

King, où ils comptent déjà plusieurs colléges, beaucoup d'églises et de nombreux indigènes convertis au christianisme. Ces missionnaires ont cessé d'être persécutés par les autorités du pays, ou du moins on ne leur inflige plus de ces cruels châtiments auxquels ils furent si longtemps exposés. Cette lettre est suivie d'une autre de M. Legrand, datée de mars 1846, et qui rend aux conseils centraux de Lyon et de Paris un compte à peu près analogue sur d'autres points qu'il a visités.

DIE GEOGRAPHISCHE Berbreitung einiger characteristischen arabischen Producte, Von C. Ritter, 1847.

Ce mémoire in-8° de 326 pages, offert à la Société de géographie, traite de la propagation successive, dans les diverses parties du monde, de plusieurs produits caractéristiques de l'Arabie, tels que le cafier, le chameau et le dattier. M. Ritter indique notamment la propagation du cafier dans l'ancien monde, l'état primitif ou sauvage de cet arbuste, et sa culture dans diverses régions, l'introduction comme boisson du café en Orient et en Occident, etc.

MONATSBERICHTE über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin; redigirt von Dr Wilhem Mahlmann. Berlin, 1845 et 1846. Trois cahiers in-8.

Ces trois cahiers ou numéros contiennent l'analyse des travaux de la Société des sciences géographiques de Berlin, et diverses communications faites à cette société, en 1845 et 1846.

JOURNAL de la Société des missions évangéliques de Paris.
6e et 7e livraisons, 1817.

Ces deux livraisons renferment des détails sur les relations des missionnaires avec les indigènes, soit de l'Afrique méridionale, soit de l'Indo-Chine. M. Arbousset rend compte notamment d'une station nouvelle fondée à Cana, à deux ou trois lieues en deçà de Kuening, entre les rivières du Calédon et de la Pontiatsana. Le même parle d'une tribu d'anciens Bassoutros anthropophages qui guettaient les passants, comme la hyène, et les dévoraient sans pitié en n'épargnant que les jeunes femmes destinées à remplacer les vieilles immolées à leur tour. Quant aux gens maigres capturés, ils étaient, avant d'assouvir l'appétit effréné de leurs maîtres, engraissés avec du millet, du gramen ou de la chair humaine. « Tous les Bassoutos, dit M. Arbousset, n'ont pas été anthropophages; mais cette habitude a été, ajoute-t-il, fort générale il y a quinze ou seize ans, et du point de jonction du Lékoua ou Likwa avec le Fal, jusqu'aux sources du Calédon, et de là jusqu'à son embouchure dans le fleuve Orange; il n'est pas un seul quartier un peu considérable où, de 1823 à 1833, le cannibalisme n'ait exercé de grands ravages. » Ce serait, à ce qu'il paraît, aux efforts des premiers missionnaires que l'on devrait l'abolition, sinon totale, du moins partielle de cette horrible coutume.

Relativement à l'Indo-Chine, pays trois fois plus étendu que la France, et où le boudhisme est la religion dominante, il n'y a de missionnaires qu'à Bankok, ville capitale du royaume de Siam, assise sur une île du Meinam, centre d'un grand commerce,

rendez-vous des populations les plus diverses. Ces apôtres du Christ sont plus nombreux dans l'empire Birman, surtout dans la province de Tenasserim.

—

BULLETIN de la Société géologique de France. Tome IV. 1er mars, 19 avril 1847.

Ce numéro contient quelques détails, notamment sur les eaux silicifères, et les deux principaux geysers ou sources thermales de l'Islande, sur les terrains compris entre le grès vert et le calcaire grossier, sur la forme extérieure des anciennes moraines des Vosges, et sur le genre paléotherium ou des pachydermes.

—

TRAVAUX de la Commission hydrométrique de Lyon; rapports in-8, 1845 et 1846. (Extraits des Annales de la Société royale d'agriculture de Lyon.)

Ces deux rapports contiennent une série d'observations météorologiques recueillies dans les bassins de la Saône et du Rhône. La commission a noté les crues de ces deux grands cours d'eau, en 1845 et 1846, en remarquant que la première de ces années a été humide et froide, et la seconde sèche et chaude, ce qui a été dû, non à la quantité de pluies tombées, mais à la répartition et à la durée des pluies, en tenant compte aussi d'une haute température soutenue pendant certaines séries de jours.

—

THE JOURNAL of the royal geographical Society of London. Vol. XVII, 1847. 1re partie.

Ce numéro de la Société royale de géographie de Londres contient un article sur le Nil et ses affluents ou tributaires, par Charles T. Beke, l'un des corres-

pondants de la Société de géographie de Paris. Cet article, qui prouve les vastes recherches et la profonde érudition de l'auteur, ne compte pas moins de 84 pages in-8°.

THE PROGRESS of ethnology, an account of recent archæological, philological and geographical researches in various parts of the Globe, tending to elucidate the physical history of man; by John Russell Bartlett. New-York, 1847.

Cette brochure in-8° de 150 pages, dont je viens de transcrire le titre, est une revue abrégée des progrès accomplis en 1846 pour étendre la connaissance du globe, particulièrement en ce qui concerne la géographie, et les peuples dont l'histoire n'est encore qu'imparfaitement retracée. Ce travail est une analyse méthodique et rapide des découvertes qui ont eu lieu durant cette période dans les cinq parties du monde.

INTORNO ad alcune località di Spagna e di Francia, visitate nell' autunno del 1846, dal dottor Antonio Toschi. Broch. in-8.

Cet article, qui traite de plusieurs pays d'Espagne et de France visités par l'auteur durant l'automne dernier, est extrait des *Nouvelles annales des sciences naturelles de Bologne*, cahier de février et mars 1847. Les lieux parcourus et décrits par M. Toschi, principalement sous le rapport géologique, sont : Barcelone, Foix, Pamiers et Bordeaux.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 2 juillet 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'Instruction publique écrit à la Société pour l'informer que, sur le rapport qui lui a été fait de ses travaux et des recherches qu'elle poursuit dans l'intérêt de la science, il vient de mettre à sa disposition une somme de cinq cents francs à titre d'encouragement pour l'année 1847. M. le ministre désire que la Société trouve dans cette décision un témoignage de sa vive sympathie pour elle, et il serait heureux de pouvoir, plus tard, renouveler et augmenter même l'indemnité qui lui est attribuée aujourd'hui.

La Commission centrale vote des remerciements à M. le ministre de l'Instruction publique.

M. le général chevalier de Saluces écrit à la Société pour lui offrir plusieurs nouvelles feuilles de la carte topographique des États sardes, publiée sous sa direction par le corps royal de l'état-major général.

M. le vicomte de Santarem offre à la Société un exemplaire de la grande mappemonde attribuée au xve siècle du musée Borgia ; il fait observer que plusieurs auteurs ont parlé de ce curieux monument de la géographie du moyen âge, entre autres l'abbé Fualdo, Simone Stratico et le professeur Heeren dans une dissertation publiée dans les Mémoires de la Société de Göttingue. M. de Santarem a donné lui-même une analyse de cette mappemonde dans ses Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au-delà du cap Bojador.

La commission hydrométrique de Lyon adresse à la Société un rapport sur ses travaux pour l'année 1846.

M. Jomard donne lecture d'une lettre et d'un Mémoire anglais de M. le Dr Beke sur les descriptions de Paez et de Lobo, relatives à l'Abyssinie. — Renvoi de ce Mémoire au comité du Bulletin.

M. Berthelot fait part à la Société d'une exploration exécutée par M. le colonel Codazzi, gouverneur de la province de Barina (Vénézuéla) pour le tracé d'une route qui doit traverser des forêts vierges et passer par les Paramas (hauts plateaux) des Codillères, situées entre Barina, Truxillo et Mérida. Cette route mettrait en communication les populations de ces trois provinces et faciliterait l'exportation de leurs produits, d'une part vers le lac de Maracaybo et de l'autre vers le Rio Apure, un des affluents de l'Orénoque. — Renvoi de cette communication au comité du Bulletin.

Séance du 16 *juillet* 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est u et adopté.

M. Pricot de Sainte-Marie, capitaine au corps royal d'état-major, de retour de sa mission à Tunis, adresse à la Société un aperçu de ses travaux géographiques dans la régence. Cet officier annonce qu'il doit reprendre ses opérations au mois de septembre prochain, et qu'il communiquera à la Société la relation de son nouveau voyage. Il se propose de prendre pour point de départ le pays des Nefzaoua au sud des grands lacs, pour arriver à Ghrademens et de là à Tripoli.

La Commission centrale remercie M. le capitaine Pricot de Sainte-Marie de ses intéressantes communications.

La Société géologique de France annonce qu'elle tiendra cette année sa session extraordinaire à Épinal, le 10 septembre prochain.

M. le vicomte de Santarem lit une Notice géographique et analytique d'un Portulan royal ou atlas maritime portugais inédit de 1546.

M. Albert-Montémont lit l'introduction des voyages de M. Delelorgue dans l'Afrique australe.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 *mai* 1847.

Par la Société royale asiatique de Londres : Journal of the Royal Asiatic Society. Vol. X, part 2.

Par M. Brière : Essai sur le Symbolisme antique d'Orient, principalement sur le Symbolisme égyptien, contenant la critique raisonnée de la traduction du

passage du cinquième livre des Stromates de saint Clément d'Alexandrie, relatif aux écritures égyptiennes de M. Letronne, membre de l'Institut. Paris 1847. Broch. in-8. Plus, deux tableaux figurés.

Par M. Lortet : Rapport sur les travaux de la Commission hydrométrique de Lyon en 1845. In-8, avec quatre tableaux.

Séance du 21 *mai* 1847.

Par M. C. de Montigny : Manuel du négociant français en Chine, ou commerce de la Chine considéré au point de vue français. 1 vol. in-8, 1846.

Par M. Bouffard : Province d'Oran. — Carte du territoire de colonisation, dressée par M. Bouffard, avec indication de la nature des terrains, d'après le Dr Aug. Warnier, membre de la Commission scientifique de l'Algérie, 1847. 1 feuille.

Par M. Isidore Löwenstern : Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis. Paris, 1847. 1 vol. in-8.

Par M. Beke : Description of the ruins of the church of Martula Mariam, in Abessinia. London, 1847. Broch. in-4.

Par M. Murchison : Adress delivered at the Southampton meeting of the british Association for the advancement of Science. September 10. Broch. in-8. 1846.

Par M. A.-R.-M. Sardat : Loi d'Union. Paris 1847. 1 vol. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, avril. — Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, janvier et février. — Bul-

letin de la Société géologique de France, de janvier à mars. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, mai. — Bulletin spécial de l'Institutrice, mai. — Journal asiatique, mars. — Revue de l'Orient et de l'Algérie, janvier. — Journal d'éducation populaire, mars. — Annales de la propagation de la Foi, mai. — Recueil de la Société polytechnique, janvier et février.

Séance du 4 juin 1847.

Par M. Johann Marieni : Trigonomestrische Vermessungen im Kirchenstaate und in Toscana ausgeführt von dem Ingenieur Johann Marieni unter der Direction des K. K. militarischen geografischen Institutes in den Jahren, 1841, 1842 und 1843, Vien, 1846. 1 vol. in-4.

Par M. le vicomte de Santarem : Portulan du XIVe et du XVe siècle 1384 à 1434 donné en *fac-simile* d'après l'original qui a appartenu à la bibliothèque Pinelli, maintenant dans celle de M. le baron Walckenaer. 3 feuilles coloriées.

Par M. Roux de Rochelle : Histoire d'Italie, 1er volume. Paris, 1846, in-8.

Par M. de Caumont : Cartes agronomiques accompagnant un Mémoire sur l'objet et les avantages des cartes de cette espèce. Broch. in-4.

Par la Société royale des Sciences, de l'Agriculture, et des Arts de Lille : Ses Mémoires pour l'année 1845. Vol. in-8. Lille, 1846.

Par les auteurs et éditeurs : Recueil de la Société polytechnique, mars.—Journal des missions évangéliques, mai. — Journal d'éducation populaire, avril.

Séance du 18 *juin* 1847.

Par la Société archéologique de Béziers : Bulletin de cette Société de 1836 à 1844, 9 liv. in-8.

Par l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon : Mémoires de cette Académie, années 1845, 1846. 1 vol. in-8.

Par M. Ch. Deville : Voyage géologique aux Antilles, et aux îles de Ténériffe et de Foco 1re liv. Paris, 1847, in-4.

Par M. le Dr Vizer : Allocutio ad Patriam linguâ nationali habita, in merito : Celeberrimorum status œconomiæ publici projectorum regni Hungariæ ; respectu canalis Danubio, Tibiscani, Pestino Szegedinum ducendi, tum portus danubialis Pestini struendi, atque urbium Budæ, ac Pestini ab extraordinariâ exurjdatione Danubii glaciali salvandarum; peculiari attentione impensâ relatè ad novum pontem, Danubiique radicalem regulationem ; e principiis staticis, dynamicis, hydraulicis et technicis evoluta, ac in extractu juris publici reddita, 1846. Un exemplaire ms. en latin et deux exemplaires imprimés en langue hongroise. Broch. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, mai. — Revue de l'Orient et de l'Algérie, février et mars. — Bulletin de la Société économique des Amis du pays de Valence, avril. — Recueil de la Société polytechnique, avril. — Bulletin spécial de l'Institutrice, juin. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juin.

Séance du 2 *juillet* 1847.

Par le Ministère de l'agriculture et du commerce : Do-

cuments sur le commerce extérieur. (N°s 369 à 376). In-8.

Par la Société philosophique américaine : Transactions of the american philosophical Society, held at Philadelphia, for promoting useful knowledge. Vol. IX, part. III, in-4. 1846.

Par M. le général chevalier de Saluces : Carta topografica degli Stati di Sua Maesta Sarda in Terraferma, opera del Real Corpo di Stato Maggiore Generale. Feuilles IV, V et VI.

Par M. le vicomte de Santarem : Apographon descriptionis orbis terræ, figuris et narratiunculis distinctæ, manu germanica opere nigelliari discolorio circa medium sæc. XV. Tabulæ æneæ Musei Borgiani Velitris consignatæ, quod Camillus Joh. Paulli F. Borgia, cruce hieros. ornatus, ab intimo cubiculo Electoris Bavarici, patrui cardinalis exempla imitatus, summâ fide, maximoque artificio expressum, recognitumque Eruditis spectandum proponit A. C. CIↃIↃCCXCVII.

Par John Russell Bartlett : The progress of Ethnology, an account of recent archœological, philological and geographical Researches in various parts of the globe, tending to elucidate the physical history of man. In-8, New-York. 1847.

Par M. Coulier : Atlas général des phares et fanaux; Suède, 18e livraison.

Par le Dr Antonio Toschi : Intorno ad alcune località di Spagna e di Francia visitate nell' autunno del 1846. Broch. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Journal asiatique, avril.

— Journal des Missions évangéliques, juin. — Journal d'Éducation populaire, mai.

Séance du 16 juillet 1847.

Par la Société géologique de France : Mémoires de cette Société. Tome II, 2e partie. Paris, 1847; in-4.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, juin. — Annales de la Propagation de la foi, juillet. — Recueil de la Société polytechnique, mai. — Bulletin spécial de l'Institutrice, juillet.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1847.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE AUSTRALE, *notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres Amazoulous et Makatisses et jusqu'au tropique du Capricorne; exécuté durant les années* 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 *et* 1844; *accompagné de dessins et cartes, par* M. Adulphe DELEGORGUE, de Douai, *avec une introduction par M. Albert-Montémont.* 2 volumes in-8. Paris, 1847. (*Analyse par* M. ALBERT-MONTÉMONT, *membre de la Commission centrale.*)

—

Chargé par la Société de géographie de rendre compte ici du voyage de M. Delegorgue, je vais m'acquitter de ma tâche, en commençant cette analyse par quelques mots préliminaires et sommaires sur les contrées sud-africaines visitées ou observées par le voyageur, et sur ceux qui l'y ont précédé. Je puiserai à cet effet dans l'introduction qu'à la demande de l'auteur je lui avais remise pour figurer en tête de son ouvrage.

La colonie du cap de Bonne-Espérance, assise à l'extrémité méridionale de l'Afrique, et comprenant aujourd'hui le territoire de Natal, principal théâtre des explorations de M. Delegorgue, présente un développement de plus de 450 lieues de côtes. Elle a de l'ouest à l'est plus de 200 lieues de longueur; sa plus grande largeur, dans la partie occidentale, dépasse 120 lieues; sa moindre, au centre, est d'environ 70 lieues. On donne à son ensemble une superficie totale d'environ 16,000 lieues carrées, et une population de 200,000 habitants, dont 60,000 blancs ou hommes de couleur libres, 30,000 Hottentots, 40,000 nègres, et le reste Cafres, Boschjesmans ou hommes des bois.

Bornée au nord par la Hottentotie indépendante, qui se prolonge vers le tropique du Capricorne; à l'ouest, par l'océan Atlantique; au sud, par le grand océan Austral, et à l'est par la Cafrerie, la colonie du Cap a plusieurs cours d'eau assez remarquables, tels que le *fleuve Orange* et ses principales branches, comme le *Calédon*, le *Vaal-Rivier* et le *Nu-Garip;* puis les deux rivières des Éléphants et la rivière des Poissons ou Groote-Vish-Rivier. Elle est traversée par plusieurs chaînes de hautes montagnes, et on y trouve plus d'un désert ou Karrou, au sol imprégné de sel. Le climat, généralement assez chaud, divise l'année en deux saisons égales, la sèche et la pluvieuse. La première arrive quand le soleil est dans l'hémisphère nord, et la seconde, lorsque l'astre est dans l'hémisphère sud; la première est l'hiver, et la deuxième l'été de ces contrées; l'hiver a lieu de mars à septembre, et l'été de septembre à mars.

La colonie abonde en productions naturelles de tous genres, en fruits délicieux, en arbres et en

plantes ; elle a même d'excellents vignobles. Parmi les animaux domestiques, on distingue les bœufs, les moutons et les chevaux ; quant aux bêtes fauves, elles reculent de plus en plus vers le nord, à mesure que la civilisation s'avance de ce côté. Les mouches pullulent, les fourmis blanches infestent les champs, les perdrix et les outardes sont très multipliées, et malheureusement aussi les reptiles. En fait de contrastes, on remarque la grande autruche à côté du grimpereau, l'éléphant près de la souris, le monstrueux hippopotame et la légère gazelle, le gros buffle sauvage et le lièvre timide.

Quant à la division territoriale, elle comprend deux provinces principales, savoir : celle de l'ouest, qui a pour chef-lieu le Cap; ou *Cape-Town*, ville capitale de la colonie, et celle de l'est, dont le chef-lieu est Graham's-Town, province qui embrasse en outre Port-Natal. L'ouest a les grains et les vins ; l'est, les pâturages et les bestiaux. La ville du Cap réunit 25,000 habitants, et Graham's-Town environ 16,000, à 15 ou 20 lieues de Port-Élisabeth, situé sur la baie Algoa, et à près de 150 lieues du Cap.

Avant de gagner avec M. Delegorgue Port-Natal, où il établira son point d'appui et le pivot de ses opérations, indiquons rapidement ses principaux devanciers dans l'exploration de l'Afrique australe. Nous trouvons d'abord le voyageur Kolbe, qui y avait paru de 1705 à 1708, mais s'était peu avancé dans les terres. Viennent ensuite Sparmann, de 1772 à 1776, qui avait étudié et décrit tout à la fois les Hottentots, les Boschjesmans et les Cafres ; Levaillant, qui de 1780 à 1785 fit de riches collections en ornithologie et en zoologie. Au commencement du XIXe siècle appa-

rait le savant Lichtenstein qui parcourt une grande étendue de pays, et de 1812 à 1824 le naturaliste Burchell fait une ample moisson d'espèces botaniques et zoologiques. Enfin, le capitaine Harris explore en 1838 les territoires soumis à la domination d'un chef cafre, très redouté des indigènes et même des colons limitrophes. Ce dernier voyage renferme des parties tout à fait analogues à celles de M. Delegorgue; mais nos deux intrépides chasseurs n'ont pas suivi les mêmes directions. M. Harris a visité principalement les Cafres Matabilis, répandus au nord-ouest, par-delà le territoire de Graaf-Reynett, tandis que M. Delegorgue a vu principalement les Cafres Amazoulous et Makatisses, répandus à l'est.

Arrivons maintenant à ce dernier voyageur. Il part de Bordeaux vers la fin de mai 1838, et fait voile en droite ligne pour le cap de Bonne-Espérance. Débarqué dans ce port, sur lequel il présente quelques détails topographiques, qui se retrouvent en partie dans d'autres voyages, M. Delegorgue se rend par mer à Port-Natal; mais dans sa traversée il relâche à *Port-Élisabeth*, situé, comme il vient d'être dit, dans Algoa-Bay. Ce dernier port, distant de 60 milles de *Graham's-Town*, est le point où tout arrive ou part pour cette ville intérieure, qui lui envoie en retour ses provenances. Le Port-Élisabeth n'a rien de bien intéressant, sauf quelques promenades, où l'on remarque des arbres à bois puant (stinck out), qui, chargés d'une mousse pendante de 5 à 6 pieds, ont un aspect barbu fort étrange; cette mousse paraît nuire à leur végétation, car sous elle les branches se tordent comme de souffrance, n'ont que peu de feuilles et moisissent vivantes. L'humidité est grande au milieu de ces bois, l'herbe y est rare et les fougères y abondent.

Parmi les animaux qu'on y trouve, M. Delegorgue cite une espèce de chamois, le lièvre sauteur et le cochon de terre. La baie Algoa est très vaste et très ouverte; mais ce n'est autre chose qu'une rade foraine très peu sûre; lorsqu'il y a raz de marée, la mer bat la côte avec assez de force pour faire cesser toute communication de bord à terre. Il existe à Port-Élisabeth quelques pirogues armées pour la pêche de la baleine.

M. Delegorgue, à peine entré à *Port-Natal*, s'empresse de décrire ce beau et vaste point de relâche, garni dans son milieu de deux îlots verdoyants. Un chenal, bien visible à marée basse, conduit de la pointe jusque devant Conguela, village peuplé de fermiers hollandais à 3 milles de ce port. Dans ce chenal les navires peuvent se grouper comme dans un bassin. Les deux pointes qui en forment l'entrée sont perpendiculaires l'une à l'autre. Celle du sud s'allonge de l'ouest vers l'est, et celle du nord s'étend vers le sud en forme de langue de sable, plate à l'extrémité, et plus loin recouverte partout de hautes futaies.

Après une quinzaine de séjour à Port-Natal, M. Delegorgue fut atteint d'une espèce de scorbut particulier à ces parages, maladie dont il eut à souffrir pendant plus de six mois consécutifs. Dès qu'il en fut relevé, il entreprit ses chasses dans l'intérieur. Il commença par les hippopotames qui se tiennent dans les rivières, en compagnie avec les crocodiles, voisinage assez dangereux pour le chasseur inexpérimenté.

De Port-Natal, M. Delegorgue se rendit à *Pieters-Mauritz-Burg*, petite colonie de Boers ou fermiers hollandais, assise au pied des montagnes dans l'intérieur des terres, et entourée de palissades qui protègent

les cabanes. Les punaises et les rats pullulaient dans ce lieu, où plus d'une fois les rats enlevèrent à notre voyageur ses mouchoirs, ses souliers et ses bas. Au dehors, une masse de chiens entravaient toutes les issues, et, non contents d'aboyer, ils mordaient les passants, malgré les cris de leurs maîtres; on était obligé de les repousser à coups de bâtons noueux.

Rentré à Port-Natal, au commencement de 1840, M. Delegorgue repartit avec une troupe de cavaliers boers qui allaient entreprendre une campagne de six semaines dans la contrée des Amazoulous, soumise à la domination du roi Dingaan. Après avoir franchi une chaîne de montagnes, on traversa la rivière appelée *Om-Guinée*. C'était le 15 janvier; la pureté des eaux séduisit notre voyageur, qui s'y plongea, dit-il, avec délice, mais paya cher un tel plaisir, car il y gagna une fièvre intermittente qui ne le quitta plus ensuite qu'au bout de plusieurs mois.

Le 16, on rencontra un autre cours d'eau, décoré du nom de *Mooi-Rivier*, c'est-à-dire la belle rivière, titre qu'elle mérite bien, ajoute M. Delegorgue; et en effet, « du haut des montagnes on la confondrait avec un fleuve de vif argent qui s'efforce de chercher des obstacles, afin de prolonger son cours sinueux, comme s'il redoutait le néant qui l'attend à la mer. » Les vallées environnantes offraient de beaux pâturages et beaucoup de mimosas.

On fit route vers le nord; on passa la haute chaîne des montagnes appelées *Draakensberg*, puis on gagna les bords de la rivière *Touguela*, que l'on franchit le 20. On campa le 21 près de *Klip-Rivier*, rivière pierreuse, difficile à traverser à cause des roches qui

l'encombrent. Le 23, on faisait route parmi des terrains couverts de mimosas. Le 28, on traversait *Zand-Rivier*, et le 29 *Om-Sinyati*, ou rivière des Buffles. Le 30, on était dans la contrée des Cafres Makazanes, et le 31 janvier 1840, on franchissait *Omphilos-Omschlopu*, c'est-à-dire la rivière Blanche, non loin de laquelle se trouve la capitale du roi Dingaan. Cette rivière s'abouche avec *Omphilos-Mouniama* ou rivière Noire, à 18 lieues de la mer, et toutes deux portent leurs eaux à la baie de Sainte-Lucie sous le nom d'*Omphilozie;* sur les cartes marines, l'Omphilozie des Amazoulous est indiquée par celui de rivière de *Sainte-Lucie.*

Le voyage de M. Delegorgue offre sur ces cours d'eau quelques détails plus ou moins nouveaux, dont nous ne rapporterons ici que les principaux.

« Après avoir arrosé une vaste étendue de contrée chauve, à partir de la chaîne de *Quathlambène* où sont leurs sources, ces deux rivières, *Omschlopu* et *Mouniama*, arrivées à la moitié de leur course, pénètrent, dit M. Delegorgue, dans un pays couvert de bois, abondant en gibier de toute espèce. Leur cours devient alors sinueux à plaisir, car partout se présentent des obstacles. C'est au centre de ces forêts, près de leur confluent, que je passai une partie de 1841 et 1842 à chasser les grands animaux, et principalement les éléphants.

» Omphilos-Omschlopu se distingue par son lit de sable, d'où lui vient son nom de rivière Blanche. Omphilos-Mouniama, quoique peu distante, est reconnaissable en beaucoup d'endroits par des pierres rondes et détachées, de teinte noirâtre, qui jonchent

son lit, et influent sur sa couleur apparente au point de lui avoir valu le nom de rivière Noire. »

Le 1er février on campa dans une jolie vallée, et le lendemain on rencontra des cavaliers cafres qui annoncèrent la déroute complète des troupes de Dingaan, lesquelles en étaient venues aux mains avec celles de Panda et d'un autre chef indigène. Le but de l'expédition des Boers chez les Amazoulous étant alors atteint, on reprit bientôt la route du retour, et en effet, on était rentré le 30 mars à Pieters-Mauritz-Burg, nouveau chef-lieu de la colonie des émigrés hollandais d'origine.

Revenu à Port-Natal, M. Delegorgue s'y procura une habitation et y déposa ses collections d'histoire naturelle. Dans un chapitre de son livre, il a consigné de précieuses observations sur les mœurs des Rooye-Booken, ou antilopes, et sur celles des serpents de la contrée ; nous regrettons que les limites de cette analyse ne nous permettent point de les consigner ici. Nous éprouvons le même regret à l'égard de l'intéressant chapitre concernant les hippopotames, auxquels M. Delegorgue a fait une chasse opiniâtre qui lui a permis de les étudier à fond. Les rivières et les lacs de la Cafrerie sont remplis de ces animaux généralement craintifs, et qui ne sortent que la nuit pour aller brouter l'herbe. M. Delegorgue a fait aussi une longue et terrible chasse aux rhinocéros et aux éléphants, dont les habitudes et le caractère sont également retracés avec un soin particulier dans l'ouvrage que nous analysons.

Forcé de choisir au milieu de tant de renseignements divers, nous nous arrêterons un moment au tableau que le voyageur nous trace des danses guerrières des

Cafres Amazoulous, rangés sous l'autorité despotique du chef Panda.

Ce chef était alors environné de quatre-vingts belles femmes noires, n'ayant pour costume qu'une légère ceinture, et laissant à l'œil curieux le plaisir de contempler à peu près tous leurs charmes. Elles étaient divisées en escouades de quatre, et gesticulaient en chantant une espèce de cantique en l'honneur de leur maître. Vingt-cinq régiments de chacun mille hommes défilèrent devant le roi. Laissons maintenant parler le voyageur.

« Après le salut, qui dura plusieurs heures, cette masse réunie de guerriers forma le cerle et se mit à chanter des cantiques belliqueux avec une intelligence des sons, une justesse, une précision telle qu'elle m'étonna beaucoup. Lorsqu'eurent cessé les chants, des orateurs distingués quittèrent leurs rangs, et, se tenant à quinze pas devant le roi, ils improvisèrent des discours, marqués par une extraordinaire volubilité. A un signe donné, la foule qui jusque là s'était tenue debout, s'accroupit pour écouter plus à l'aise. D'autres orateurs répondirent aux premiers; ils traitaient spécialement des affaires du pays; il n'y était question que d'intérêts généraux, et Panda de son siége résumait à part les discours, se formait une opinion pour répondre lui-même ensuite au vœu exprimé par son peuple. L'éloquence de ces hommes produisit sur moi l'effet le plus extraordinaire. La rapidité avec laquelle ils s'exprimaient prouvait qu'ils parlaient d'abondance. Elle m'empêchait de suivre leurs phrases; mais, en m'attachant à l'intelligence de leurs gestes, je pus comprendre d'un bout à l'autre tout ce qui fut dit dans cette séance.

» Ainsi, du geste fait de la main droite, armée d'un tonga ou bâton léger, souple et pliant, ils ponctuent admirablement leurs phrases. Au moment où la conviction est forte, où les mots arrivent heureux et rapides, où ils veulent forcer les auditeurs à leur opinion, le tonga tourne invisible, fendant l'air qui siffle après son passage; il se pose, se relève aussitôt, décrit vingt cercles dont l'à-propos ne saurait être contesté, et l'orateur parle, parle toujours, sans qu'un mot jamais lui fasse défaut. Il y a un temps d'arrêt quelquefois, mais pour prouver encore plus de véhémence à la reprise.

» Il y a de beaux moments dans ce genre d'éloquence, où étonne toujours l'excessive facilité d'élocution, si éminemment renforcée par les gestes parlants; mais aussi vers la fin, lorsque l'orateur veut porter le dernier coup, ses traits se contractent comme par conviction : c'est un démon qui bondit et semble menacer de percer de son omkondo ou poignard quiconque ne pense pas comme lui. C'est le travail le plus fatigant que je connaisse, à en juger par ces corps ruisselants de sueur, et si je ne l'avais vu, je ne comprendrais pas comment un homme peut ainsi parler une heure entière.

» Le 10, le temps était pluvieux dès le matin; mais le roi devait danser, l'usage le veut ainsi, et pour cette cause chacun resta. Vers deux heures seulement on put se réunir, et bientôt ensuite la terre tremblait au loin sous la mesure marquée par les pieds puissants du peuple, et l'air retentissait de la voix une, immense, de 25,000 guerriers. J'étais encore là près de Panda, fatigué, n'écoutant plus, ne pouvant plus entendre, tant ces sons m'avaient assourdi, lorsque vers quatre

heures le roi se leva tout d'un coup pour passer chez lui. Il y allait afin de changer son manteau de pourpre contre son costume de guerre, et pour m'en instruire, il me détacha un de ses capitaines chargé de me témoigner sa volonté, qui était d'occuper pour lui son fauteuil jusqu'à ce qu'il revînt.

» Il n'y avait point à balancer. « Asseyez-vous où s'assied le roi, » me répète encore l'om-douna ou interprète; et moi d'obéir sans réflexion permise, et toutefois avec une répugnance sentie. Pour la première fois de ma vie je me voyais sur un trône, heureux que cette première fût la dernière, heureux encore que mon rôle de roi ne durât que ce qu'il fallut à Panda de temps, je ne dirai pas pour passer une chemise, il est bien entendu qu'un Cafre, même roi, n'en porte pas, mais pour revêtir ses ornements et distinctions de combat.

» J'étais si mal dans mon royal fauteuil, obligé de soutenir les regards de tant d'hommes, tous également curieux de voir comment je réussirais à me tirer d'affaire; et puis, ne sentais-je pas peser d'un poids, gravitant sur mes épaules, cette chape de plomb que le peuple nomme un manteau royal, et ma tête comprimée dans ce carcan décoré du nom de couronne, ne souffrait-elle pas à regretter le simple et moelleux bonnet phrygien? Roi nouveau-venu, roi par hasard, roi d'un quart d'heure, j'eus cependant le temps d'observer la nargue peinte sur les traits de ceux qui n'étaient mes sujets que comme j'étais leur roi, tant il est vrai que ce lot est celui de tout parvenu.

» Déjà mon front se plissait de soucis, et je commençais à sentir un cauchemar. Panda reparaît magnifique, imposant, l'air belliqueux, tenant de la

main gauche quatre assagayes ou flèches fines, et de la droite un autre assagaye en fer. Il avait la tête ornée de plumes, et son accoutrement avait quelque chose de vraiment guerrier. Il se mit à chanter en marquant la mesure, puis à brandir ses armes, et, plein d'une expression sinistre, il me menaça comme s'il allait me percer; mais ce n'était qu'un simulacre, et le fer ne quitta point sa main. Enfin Panda se remit à la tête de sa colonne, le chant de guerre recommença et les mouvements devinrent plus rapides; le prince en passant devant moi simula de nouveau la menace, puis, disparut comme l'éclair. »

Après quelques minutes de silence, une vingtaine de femmes se présentèrent de front, flanquées de six jeunes filles, toutes parées de verroteries, mais n'ayant pour vêtement qu'une ceinture d'un ou deux doigts, faite d'une écorce frangée, ceinture qui semblait destinée à voiler quelque chose, mais ne voilait rien du tout. Un cantique fut encore entonné par Panda et répété par l'assemblée. Il fit alors circuler une immense quantité de bière, destinée à trois mille capitaines et à divers corps d'élite. Il reprit ensuite sa place sur son large fauteuil, et fit égorger un taureau que l'on partagea en plusieurs milliers de petits morceaux qui furent distribués aux principaux chefs.

Après les danses guerrières, M. Delegorgue prit congé du roi des Amazoulous, et se remit à faire la chasse aux éléphants, ainsi qu'aux buffles et aux hippopotames. Il revint ensuite à son camp, et il expédia à Natal un chariot rempli de collections. Se rapprochant de plus en plus de ce port, il arriva le 25 août 1842 sur les bords du *Touguela*, rivière qu'il eut

beaucoup de peine à franchir, parce qu'elle se trouvait débordée. Cet obstacle l'obligea de quitter son chariot et de revenir à pied à Port-Natal.

De retour en ce lieu, il trouva les Anglais aux prises avec les fermiers hollandais. Ceux-ci battirent les uniformes rouges, et ce qui en resta dut se réfugier sur un navire mouillé dans la rade. Mais ce triomphe des Boers ne devait être que passager. Un traité secret fut conclu entre le commandant britannique et le roi des Amazoulous. Les émigrants durent se soumettre à la loi du plus fort.

Nous ne suivrons pas M. Delegorgue dans l'appréciation des événements qui se déroulèrent sous ses yeux; le jugement qu'il en porte n'est peut-être que trop fondé, et il n'est pas à l'avantage du vainqueur. Les pièces du procès se trouvent consignées dans le voyage de l'auteur, et ceux qui voudront les connaître pourront les consulter à leur loisir; notre mission doit se borner ici aux faits purement géographiques.

L'ouvrage de M. Delegorgue renferme de nombreux détails sur les mœurs des Amazoulous; mais déjà un fragment de ce travail a été inséré dans le *Bulletin* de la Société, N° de mai 1847 : nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur. Il verra, dans ce fragment, que, chez ce peuple noir, la polygamie est de règle générale; que l'on marche pieds nus, la tête rase et également nue; que l'unique vêtement est une ceinture d'écorce; mais que le guerrier est couvert de queues de bœufs; que les femmes mariées ont une espèce de manteau à longs poils, qui la nuit leur sert de couverture; mais que les jeunes filles n'ont qu'une étroite ceinture de franges longues d'à peine trois doigts. Les enfants sont complétement nus jusqu'à

l'âge d'environ huit ans. Quelques traces de tatouage se rencontrent chez les femmes. Le mariage se contracte au moyen d'un cadeau en vaches, convenu entre les parents. La femme reste chargée de tous les travaux domestiques : les hommes vont à la guerre. Les Amazoulous vivent surtout du produit de leurs troupeaux; le laitage et la viande sont leur principale nourriture Ils ont aussi des céréales, et ils fabriquent une bière qui, nouvellement fermentée, est un breuvage très agréable.

Les Amazoulous ont pour habitations des huttes hémisphériques, dont un certain nombre forment des villages appelés *mouzis*. A côté de ces habitations se trouve le parc des bestiaux, et dans ce parc sont enfouis les trésors de la récolte. Le roi a ses troupeaux particuliers ; mais, lorsqu'il lui manque du bétail, il rançonne les principaux chefs, qui doivent, sous peine de mort, se laisser gaiement dépouiller.

Les Amazoulous n'ont, dit M. Delegorgue, aucune croyance religieuse, partant aucune espèce de culte. Ils ont seulement des *Iniangas*, ou prêtres-médecins, chargés de guérir à la fois les maux du corps et de l'esprit. Ces charlatans, prétendus sacrés, se font sans cesse faire des cadeaux; car ils ne guérissent pas pour rien ; et si le malade ne guérit pas du tout, c'est qu'un autre pouvoir a contrebalancé le leur. Au surplus, quand un homme est mort, on le transporte derrière le mouzi, et la nuit il sert de repas aux hyènes du voisinage.

L'ouvrage de M. Delegorgue abonde en aventures personnelles, etc. Comme nous l'avons déjà dit, il contient de curieuses peintures des grands quadrupèdes auxquels il avait déclaré la guerre. Sa dernière

excursion eut lieu au pays de Massilicatzi. Il rencontra dans sa route un nombre immense de gnous ou taureaux indomptables et de couagas ou chevaux sauvages, ainsi que des lions auxquels il fallut bien souvent tirer des coups de fusil pour les éloigner des lieux de campement. M. Delegorgue séjourna quelque temps sur les bords de *Vaal-Rivier*, et y rencontra des Cafres *Makatisses*, qui habitent à l'ouest des montagnes dites Draakensberg.

Ce peuple a des manteaux de peau d'antilope ou de chacal, qu'il porte le poil en dedans. Un seul manteau de chacal vaut une vache ; mais pour une vache on a trois ou quatre manteaux de peau d'antilope. Ce peuple encore se distingue des Amazoulous par l'usage d'un couvre-chef, qu'il fabrique avec des brins de paille en tourons, à peu près dans le même genre que ceux de nos matelots, avec cette différence, néanmoins, que ce chapeau est pointu, reposant sur une chevelure touffue et noire comme le geai, mais malheureusement garnie de vermine. Les femmes ont une ceinture d'où s'échappent douze ou quinze lanières disposées comme une sorte de vêtement de pudeur, destiné, dans les circonstances difficiles, à repousser les attaques d'un Lovelace africain. Elles ont le manteau de l'homme, et le plus souvent leur tête est nue. Elles aiment la parure, mais l'idée de se laver ne leur est jamais venue à l'esprit. Les enfants restent complétement nus ; ils sont, il est vrai, presque toujours portés à dos par leur mère. Enfin, si les Makatisses n'ont pas les danses guerrières des Amazoulous, ils ont du moins quelques danses gracieuses où leurs femmes sont admises et déploient une grande souplesse. Comme dernier trait caractéristique, ils ne portent pas plus de respect aux morts que les

Amazoulous, et ils abandonnent également les corps à la faim des hyènes et des oiseaux de proie.

Revenu définitivement à Port-Natal, M. Delegorgue y met en ordre ses collections et fait voile pour le cap de Bonne-Espérance, où il débarque au bout de quinze jours de traversée. Une quinzaine après, il touche à Sainte-Hélène, et en deux mois et demi, vers la fin de novembre 1844, il revoit la France et le toit natal.

N'oublions pas de noter encore que l'ouvrage de M. Delegorgue se termine, 1° par un vocabulaire de la langue zoulouse; 2° par un catalogue entomologique, renfermant les principaux insectes qu'il a pu étudier sur les lieux; et 3° par quelques mots sur deux espèces d'oiseaux qu'il a pu également observer à Port-Natal.

En résumé, le voyage dans l'Afrique australe, empreint d'un bout à l'autre de la physionomie et du caractère simple, noble et franc de l'auteur, se distingue, nous le répétons, par de nombreux épisodes de chasse, par des descriptions variées d'animaux sud-africains, tels que rhinocéros, hippopotames, girafes, gazelles, buffles, lions, éléphants et autres; enfin, par des tableaux de mœurs de peuples jusqu'ici peu connus des Européens. M. Delegorgue s'est avancé au milieu de ces peuples jusque vers le tropique du Capricorne, et il a réuni, pour en doter nos musées, des échantillons aussi nombreux que variés en histoire naturelle.

DES NOTATIONS GÉOGRAPHIQUES.

—

Londres, 12 août 1847.

..... Vous connaissez mes opinions sur le sujet des *notations géographiques* (1) ; je suis fermement convaincu que la géographie n'atteindra jamais ce haut rang qu'elle mérite, comme une des sciences les plus importantes, tant que son langage ne sera pas régulièrement systématisé. Il n'y a plus de très grandes découvertes à faire, bien que de nombreux détails manquent encore pour compléter la connaissance de l'intérieur de l'Afrique, du centre de l'Asie et du sud de l'Amérique ; avec le temps, on obtiendra ces notions, et le tracé cartographique de la terre deviendra assez complet, autant du moins qu'il est permis de l'espérer, pour remplir les blancs qui existent encore et pour rectifier graduellement ce qui pourrait encore se trouver inexact. Ce dont nous avons maintenant besoin, c'est de construire un bel et complet édifice avec les abondants matériaux réunis jusqu'à ce jour. Afin d'obtenir cette parfaite symétrie et cet entier arrangement des parties, sans lesquels un édifice ne peut avoir ni convenance ni beauté, il est nécessaire, avant tout, de choisir et de classer les matériaux que l'on a à élever : tant que cet arrangement ne sera pas fait, nous continuerons de réunir des objets hétérogènes en une masse informe et d'une inextricable confusion. Ce labeur préparatoire est trop considérable pour une seule personne ; il doit être effectué par un certain

(1) Voyez *Bulletin* de la Société de géographie, avril 1847.

nombre d'individus d'élite et capables de s'aider mutuellement. Jamais sans doute il n'y eut de meilleure situation que l'état des esprits pour provoquer un congrès géographique. La paix générale de l'Europe, la facilité des communications de pays à pays, les avantages aujourd'hui universellement reconnus de l'esprit de méthode en fait d'instruction, l'importance avérée de la science géographique, laquelle est en réalité la science de notre globe et de ses ressources, tout semble conspirer à rendre plus facile l'ouverture d'un conclave destiné à élever la géographie à la hauteur qui lui est due, et à donner à son langage cette précision et cette uniformité qui sont devenues pour ainsi dire d'une impérieuse nécessité. Votre Mémoire est parfaitement de nature à appeler l'attention sur ce sujet, et il ne restera pas, je l'espère, sans porter des fruits. M. de Humboldt est certainement, comme je l'insinuais dans ma lettre précédente, la personne la plus apte à tirer l'Europe savante de son apathie à cet égard; il le ferait volontiers sans doute, et son appel serait inévitablement suivi d'un résultat..... Cet appel, s'il est jamais fait, doit s'adresser aux gouvernements; une ou deux personnes devraient être choisies par les différents États, envoyées et entretenues aux frais de chacun d'eux, à l'endroit désigné pour le congrès, comme Paris ou toute autre ville, dans le but de systématiser les divers sujets de la science géographique et sa terminologie. J'ai l'espoir que vous tâcherez de tenter vous-même une démarche directe près de M. de Humboldt pour obtenir son puissant concours en cette grande occurrence. Les gouvernements qui ont répondu à son appel, relatif aux coûteux établissements des observatoires magnétiques, ne vou-

dront pas demeurer sourds à sa voix, et indifférents à un projet d'une importance aussi universelle que celui que nous avons en vue, et dont pour eux la dépense serait comparativement insignifiante.

Le Dr Beke me dit que vous désirez savoir si j'ai publié quelque chose relativement à un *premier méridien général;* ma réponse doit être négative; mais j'ai plusieurs fois insisté sur l'avantage d'un pareil établissement. Après tout, je crains fort qu'on ne trouve un obstacle insurmontable pour la réalisation de ce vœu, dans la ténacité des préjugés absurdes de vanité nationale. Quoi qu'il en soit, je ne désespère pas entièrement, et je m'estimerai très heureux de pouvoir contribuer, autant qu'il est en moi, à atteindre un but aussi glorieux que celui de fixer la science et le langage de la géographie.

Signé : Jackson.

Extrait d'une lettre de M. le colonel Jackson *à* M. Jomard, *membre de l'Institut.*

FRAGMENTS D'ÉCRITURE LIBYENNE.

M. Prax, qui est en ce moment dans le royaume de Tunis, vient de faire l'acquisition de deux pièces portant des caractères libyens récemment écrits, et qui prouvent que la langue libyenne a continué, jusqu'à nos jours, de s'écrire avec des signes propres à ce dialecte, et, en second lieu, que ces signes sont les mêmes que ceux qui étaient usités bien avant l'ère chrétienne. Le premier objet est un bracelet, *mdra'a* (1) en pierre noire d'Agadès,

(1) Les Ghedamsyé donnent ce nom aux anneaux servant de bracelet aux femmes; les Touâreq les appellent elaki.

qu'un certain Boubekr Sadiq avait donné à une femme targuie, appelée Takidaouta, et sur lequel celle-ci avait gravé une inscription en douze caractères exprimant ces deux noms. Le Ghedamsi (habitant de Ghadames) qui a vendu le bracelet à M. Prax a transcrit ces signes en lettres arabes, d'où résultent, pour les signes libyens, les mêmes valeurs, à très peu de chose près, que celles qui sont fournies par l'alphabet recueilli en 1824 à l'oasis d'El-Ghât, par le docteur Oudney, par celui qu'a donné M Boissonnet et par l'inscription antique de Thugga. En lisant les signes de droite à gauche, on trouve exactement ce qui suit : B B K R S D Q T K D OU T.

Le second objet est une djbirah, sorte de sac ou sacoche en peau de Tafilelt, provenant d'El-Ghât, sur laquelle sont tracés vingt caractères de même espèce que les précédents. La transcription n'en a pas été faite ; mais en combinant les valeurs qui résultent des alphabets ci-dessus, on trouve que les trois derniers signes correspondent à K N OU, que M. Prax lit Kanou ou Kano, nom d'une ville très commerçante de l'intérieur de l'Afrique ; il fait observer que les marchands vont habituellement d'El-Ghât à Kanou.

Voici la série entière de ces vingt caractères d'après la transcription qui résulte des alphabets combinés, sauf le 1er qui est inconnu, ⊟ (le 5e qui est un B, comme le 6e, se transcrit par un *ssâd* selon M. Prax, mais cette valeur est très douteuse).

'Y N CH B B M N M CH A CH CH F T · T K N OU

Le 16e signe en forme d'X a la même valeur (dans un autre alphabet) que les deux entre lesquels il figure ; mais il est probable qu'ici il a une autre signification.

D'après M. Prax, le caractère libyen est usité aujourd'hui à El-Ghât, concurremment avec le caractère arabe, et, de plus, il serait familier aux deux sexes : remarquons que le récit du voyageur anglais ne donnait pas lieu de soupçonner ce fait.

Il résulte de tous ces rapprochements, qu'on ne peut plus nier l'existence d'un caractère spécial très ancien, servant à écrire la langue libyenne (langue dont le berbère est le reste) ; un autre fait non moins important est que l'usage de ce caractère a persévéré jusqu'à nos jours (1). On ne saurait donc trop recommander aux voyageurs qui parcourent l'Afrique septentrionale de recueillir partout les exemples de cette écriture, soit sur les rochers, soit sur d'anciens monuments, soit sur des armes et ustensiles, et surtout les textes suivis, et même certaines figures isolées qui ne sont peut-être que de simples marques : ce qui n'empêcherait pas, d'ailleurs, que ce fussent des signes alphabétiques. J—D.

SUR LA LANGUE DES MUYSCAS (2) OU LA LANGUE CHIBCHA.

M. le colonel Joachim Acosta (3) a rapporté de la Nouvelle-Grenade un Vocabulaire manuscrit remontant

(1) Voy. *Mémoires de la Société de Géogr.*, t. IV, p. 129 à 143, et seconde note sur une pierre gravée trouvée dans un tumulus, etc., et, à cette occasion, sur l'idiome libyen. Paris, in-8, 1845; enfin les instructions données à M. Prax et à M. Vattier de Bourville par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

(2) Muysca veut dire homme en chibcha.

(3) M. le colonel Acosta prépare une Histoire de la conquête de la Nouvelle-Grenade, par les Espagnols.

à plus d'un siècle, contenant une grammaire et un dictionnaire de la langue des Muyscas (ou espagnol-chibcha), avec plusieurs textes en cette langue. On sait que le baron de Humboldt, dans son grand ouvrage sur les monuments de l'Amérique, a donné une idée extrêmement curieuse de cette langue et témoigné le regret qu'on n'en possédât pas un bon vocabulaire. Le plateau de Cundinamarca était civilisé bien avant l'arrivée des Espagnols; les Muyscas ont cultivé les arts avec quelque succès. M. de Humboldt a publié, d'après le chanoine Duquesne, le dessin d'une pierre pentagone qu'il regarde comme étant relative au calendrier et servant à l'intercalation (1). Depuis, on a trouvé les ruines d'un édifice orné de nombreuses colonnes à Leiva, dans le district de Moniquira à une quarantaine de lieues de Santa-Fé de Bogota(2). Un voyageur français a découvert depuis peu, sur la route de Puerto-Cabello à Valencia, un grand rocher tout couvert de figures hiéroglyphiques (3). Je possède une collection d'environ 200 objets figurés en or, en pierres dures, en terre cuite, etc., provenant d'un voyageur qui les avait recueillis sur les bords de la Magdelaine, entre autres cinq de ces pierres polygones dont j'ai parlé. Dans les catacombes, on trouve de riches tombeaux et des momies recouvertes de toiles peintes avec art et même avec un certain goût, étoffes qui paraissent avoir été imprimées. Il y a quinze ans, un Indien porta chez un négociant de Santa-Fé 30 ou 40 objets antiques de grande dimension, en or, savoir : figures, idoles, vases, colliers et

(1) Voy. Monuments des Cordillères, t. II, in-8, p. 208 à 267.

(2) Voyez plus loin la Notice sur les antiquités de la Nouvelle-Grenade.

(3) Voy. Bulletin de juin 1846, p. 401.

ornements de tout genre en or pur, qu'il avait trouvés en fouillant à Antioquia; la valeur au poids était de plus de 20,000 francs : on ne sait ce que sont devenus ces précieux restes d'antiquités colombiennes, qui avaient été communiqués à M. Raynouard et à moi, et dont je n'ai plus que les dessins; mais l'on a bien lieu de croire qu'ils ont été jetés au creuset. On pourrait citer encore d'autres preuves de l'avancement des arts chez les Muyscas.

Tous ces faits ajoutent à l'intérêt du dictionnaire et de la grammaire qu'a rapportés M. le colonel Acosta. La langue des Muyscas n'est pas entièrement morte; elle n'est pas inconnue aux Indiens de la Sierra-Nevada et en d'autres points de la Nouvelle-Grenade. Cette langue fournit l'explication de beaucoup de noms de lieux, tels entre autres que celui de Bogota. La pomme de terre est appelée yomi en chibcha; yomi est même un nom générique; les diverses espèces de ce tubercule ont un nom distinctif ajouté à celui-là et ce nom est encore usité comme au temps des Indiens. Or, la pomme de terre croît spontanément et sans culture dans la Nouvelle-Grenade, et le colonel Acosta est porté à croire qu'elle est originaire de ce pays, et non du Chili.

Quoi qu'il en soit, on ne possède aucun autre dictionnaire de cette langue que celui que possède M. Acosta et une copie moins complète qu'a rapportée M. Roulin. Quant à la grammaire, il en a été publié une par le Père Lugo, dominicain, mais les exemplaires en sont extrêmement rares. Cette langue, ayant appartenu à un peuple assez avancé pour exploiter des mines d'or et d'émeraudes, exécuter de grands travaux d'agriculture, et construire des monuments d'arts, mé-

rite d'être étudiée, d'autant plus que l'attention se porte de plus en plus sur l'ethnographie américaine, et sur les vestiges de toutes sortes qui se retrouvent dans les deux parties du Nouveau-Continent, c'est-à-dire aux États-Unis, au Mexique, dans l'Yucatan, à Chiapas, au Pérou et, depuis quelques temps, à la Nouvelle Grenade.

Nous finirons en donnant la numération des Muyscas; elle était décimale, comme on va le voir, ce que confirme le dictionnaire de M. le colonel Acosta (1). 1, Ata; 2, Bosa; 3, Mica; 4, Mhuyca (2); 5, Hiesca (3); 6, Ta (4); 7, Qhupqa (5); 8, Shuzha (6); 9, Aca; 10, Hubchihica; 11, Qhicha-Ata; 12, Qhicha-Bosa, etc.; 20, Quihcha-Ubchihica ou Gueta; 21, Guetas asaqui ata; 22, Guetas Asaqui bosa, etc.; 30, Guetas asaqui Ubchihica; 40, Guebosa; 60, Gue-Mica; 80, Gue-Muyhica, 100, Gue-Hisca.

Or, Quihicha ou Qhicha veut dire *pied*; Gueta, *maison*. La numération est donc décimale; à 10, 20, 30, etc., on ajoute, comme chez les Européens, les unités 1, 2, 3, 4, etc.; mais, tandis que 30 est représenté par 20 + 10, 40 est le produit de 20 par 2; 60, celui de 20 par 3; 80, de 20 par 4; 100, de 20 par 5.

Les Aztéques comptaient aussi par 20; ils avaient des signes pour les diverses puissances de 20 (20^1, $20^2 = 400$, $20^3 = 8000$).

Selon Duquesne, l'année civile des Muyscas était composée de 20 lunes, l'année religieuse de 37; vingt grandes années formaient un cycle muysca.

J—D.

(1) Voyez les monuments des Cordillères, etc., par M. de Humboldt.

(2) Ou Mhuyzca. (3) Ou Hyzca. (4) Ou Taa. (5) Ou Qhupqua. (6) Ou Suzha.

ENSEIGNEMENT GÉOGRAPHIQUE.

Dans une longue lettre que la place ne permet pas de donner textuellement, M. Jean Codemo, professeur de littérature et de géographie à l'ecole impériale et royale de Trévise, expose le plan qu'il a suivi pour enseigner à la jeunesse la géographie et la cosmographie.

D'accord avec tous les bons esprits, il a pris pour base de sa méthode l'*enseignement sensible*, qui consiste à mettre sous les yeux des élèves la configuration des pays, peints à fresque sur les murailles à une grande échelle, les phénomènes cosmographiques, les accidents de la géographie physique, et beaucoup d'autres notions utiles, de manière à faire connaître, mieux et plus vite que par tout autre moyen, ce qui caractérise chaque partie du globe et chaque population. Il serait trop long d'entrer dans le détail des moyens pratiques et attrayants qu'il a imaginés et mis en usage, ou de ceux qu'il propose pour compléter l'enseignement de la géographie et de ses diverses branches : nous devons nous borner à dire, d'après M. Codemo, que le succès a couronné son entreprise. Bien que cette idée ne soit pas absolument nouvelle (ainsi que lui-même en fait l'aveu), on doit le féliciter d'avoir réalisé un projet, qui, dans le plus grand nombre, des établissements d'instruction, n'est encore qu'à l'état de théorie. Le professeur Codemo ajoute qu'on devrait introduire de pareilles représentations graphiques dans les musées, les bibliothèques et les palais municipaux : cette idée mériterait d'être accueillie, et l'on sait qu'elle a été mise en pratique à Venise au palais ducal, et à Rome, au Vatican. J—D.

Histoire *de la Navigation.*

Il vient de paraître un ouvrage posthume de D. Ferdinand de Navarrete, ouvrage plein d'intérêt.

La publication nouvelle que nous annonçons reporte les souvenirs sur la perte sensible qu'ont faite les sciences dans la personne de M. de Navarrete : l'Académie royale d'histoire de Madrid publie elle-même l'ouvrage du célèbre auteur qui la présida si longtemps. Cet écrit posthume mériterait une analyse détaillée : ici, nous nous bornerons à un compte-rendu très succinct(1). Après une courte introduction, l'auteur entre en matière ; il expose l'origine de la navigation et ses premiers progrès, et il montre comment l'application des sciences mathématiques a contribué à la perfectionner : c'est l'objet de la *première* partie ; elle conduit cette histoire de la navigation jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Dans la *seconde*, M. de Navarrete traite de la découverte de la boussole, de l'invention des cartes plates, de l'usage de l'astrolabe pour les observations de latitude, et de l'emploi de l'artillerie à bord des navires. Il s'attache à montrer quelle grande part ont eue les Espagnols dans ces innovations, et combien ils ont influé sur les progrès de la navigation jusqu'à la fin du XVe siècle. Dans la *troisième* partie, relative aux siècles suivants et la plus étendue de toutes, l'auteur fait voir l'état des sciences mathématiques en Espagne et les applications qu'on en a faites à la navigation et aux autres arts ; entre autres, l'invention des cartes sphériques

(1) Disertacion sobre la historia de la Nautica y de las Ciencias matematicas que han contribuido a sus progresos entre los Españoles. Obra postuma del Excmo Sr D. Martin Fernandez Navarrete. 1 vol. in-8. Madrid, 1846.

chez les Espagnols, il apprécie les différents traités de navigation composés par eux, et il traite des tentatives qu'ils ont faites pour la détermination des longitudes en mer. L'ouvrage est terminé par des notes très développées, parmi lesquelles on remarque l'analyse d'un grand nombre d'écrits qui roulent sur l'art de la navigation, principalement par des écrivains espagnols. En somme, c'est un excellent résumé de tout ce qu'on sait sur l'histoire de l'art de la navigation. J—D.

Note sur le *public domain* des États-Unis.

En ce moment, il y a un milliard d'acres appartenant au *domaine public* de l'Union américaine, ce qui équivaut à 404 millions 671,000 hectares. Tous les États et les territoires ont entrepris une opération cadastrale, établie sur un levé géométrique, et chacun d'eux possède un *diagramme* ou tableau figuré sur lequel sont marquées et distinguées par lots carrés toutes les terres aliénées et à aliéner pour les années 1843 et suivantes. Ces sortes de cartes-cadastres contiennent seulement le cours des eaux, les lacs et les rivières.

La Société de géographie a reçu, comme échantillon de ces diagrammes, celui du territoire du Wisconsin et celui de l'État de Missouri; plus, un relevé des quantités d'acres appartenant au domaine dans les États d'Arkansas, Missouri, Floride, Mississipi, et dans les territoires de Wisconsin et Iowa, actuellement en émission, montant en total à 10,446,818 acres (1).

Les terres à minerais sont évaluées à part; celles

(1) Voir Bulletin d'avril 1847.

qui renferment du plomb dépendent du territoire Iowa, de l'État d'Arkansas, de Baterville, de Fayetteville et d'Illinois. La région du cuivre est dans le Missouri ; les terres de ce canton renferment 811,890 acres.

Le prix minimum des terres du domaine est 1 dollar et 1/4 ; les terres à minerai, 2 dollars 1/2.

En ce moment, 142 millions d'acres sont à aliéner. La description fait connaître la qualité des terres, leurs différents degrés de fertilité, ainsi que celles qui sont propres aux divers genres de culture.

Le *Land-System* a été fondé par un acte du Congrès du 10 mai 1800. La loi veut que toutes les terres, avant d'être offertes, soient rigoureusement mesurées ; le travail se fait aux frais du trésor. La base des opérations est une série de méridiens observés ; le premier de ces méridiens est dans l'Ohio, le second dans Indiana, le troisième dans Illinois et ainsi de suite. Tout le pays est divisé en divers carrés de 1 mille et de 6 milles chaque, tous à côtés parallèles. La plus grande division est appelée *Township* (territoire urbain), et contient 23,040 acres, et il se divise en 36 carrés (de 3,840 acres), partagés en sections de 640 acres, dont le quart (*quarter-section*) est de 160 acres. Il y a enfin les *demi-quarts* de section de 80 acres. Le terrain porte des marques correspondantes à ces divisions.

Une suite de *Townships* contigus s'appelle *range* ou chaîne, et les séries de chaînes sont numérotées, à partir d'un parallèle fixé.

La haute direction des opérations de mesurage est confiée à 5 ingénieurs généraux. Le produit d'une 36e partie, dans chaque *Township*, est réservée pour le soutien des écoles, et d'autres portions, pour les colléges et les universités. Les sources salines et les mines de

plomb sont réservées pour la location.... Le *land-office* général est établi à Washington, sous la direction d'un commissaire spécial, subordonné au département du trésor; il existe des bureaux particuliers, dont le nombre actuel est de 52.... Dans chaque État, 3 cinquièmes du produit sont réservés pour les routes locales, et 2 pour l'encouragement de l'instruction. Les terres du domaine public sont exemptes de taxes pendant cinq ans à partir de l'achat. Le montant des aliénations depuis 1801 au 30 septembre 1842, a été de 107,940,942 dollars; de 1830 à 1840, elles ont fourni près de 82 millions de dollars. En 1819, le Congrès a doté les colléges, les universités et les Académies de près de 540,000 acres de terre; les canaux ont eu plus de 2 millions 1/2; les salines 330,000; les bâtiments publics 36,000, etc. Le total des concessions s'élevait alors à 12,800,000 acres en nombre rond. 9 millions d'acres ont été donnés, au lieu d'argent, en gratification aux soldats qui ont servi dans les deux guerres avec la Grande Bretagne. Le Congrès a accordé à des individus près de 281 millions d'acres. On a donné aux sourds-muets 46,080 acres.... On a acheté des Indiens, de 1840 à 1843, près de 26,000,000 d'acres..... A mesure que les opérations d'arpentage s'effectuent, on découvre continuellement de nouvelles richesses minérales, en fer, charbon, plomb et cuivre. Dans la saison dernière, on a fait une précieuse découverte de mine de cuivre dans l'État de Wisconsin. Dans le terrain minéral des Illinois, il reste encore près de 243,000 acres à explorer et à mesurer. La culture des terres a ajouté plusieurs millions de dollars au revenu public, en même temps que les classes pauvres et laborieuses ont vu leur bien-être augmenter, et que

les bienfaits de la civilisation se sont répandus de plus en plus, et ont ajouté à la prospérité de l'Union Américaine.'

Un témoignage qui n'est pas suspect est celui de l'*Edimburg-Review*, dans son dernier numéro, au sujet de la *Statistique américaine* de Macgregor : « L'Amé- » rique est, à cette heure, plus que jamais, ce qu'elle » a été pendant des siècles, un grand bienfait providen- » tiel pour l'ancien monde surchargé de population. »

P. S. A la dernière session du Congrès (1847), l'administration du trésor public a fait un rapport sur la situation du *public domain*, d'où il résulte une étendue, toute déduction faite, de 1,07€,538,214 acres, qui, estimés à 1 dollar 1/4, représentent 1,345,672,767 dollars, etc.

Extrait *d'une lettre de* M. Antoine d'Abbadie *à* M. Jomard.

Omokullu, 6 août 1847.

..... « Voilà quatre années que j'ai l'intention de quitter l'Abyssinie, et l'espoir de terminer quelque chose m'a toujours retenu. J'ai voulu compléter ma collection de manuscrits Güz, approfondir mes études de cette langue, planter avec mon frère le drapeau tricolore sur la source du fleuve Blanc, et relier cette source avec Gondar par une suite d'azimuts. Ces deux derniers buts ont été atteints, et, quant aux autres, j'ai dû me dire avec Hippocrate : *Ars longa, vita brevis*, et y renoncer en définitive. Malheureusement ma collection de 150 manuscrits est restée à Gondar ; j'y veux retourner pour la retirer, et les chances du voyage en Éthiopie sont si grandes que je n'ose plus annoncer mon retour en France. Je ne puis pas promettre grand'chose pour une carte du S.-O. de l'Abys-

sinie : la guerre a été si constante dans ces derniers temps que j'ai dû renoncer à des levés de détail, et tout le pays entre Bonga et Gondar est plutôt esquissé par quelques points fixés avec soin que par une bonne configuration du terrain, qui exigerait des allées et venues toujours difficiles et souvent impraticables. J'ai borné enfin mon ambition à faire l'esquisse d'un canevas trigonométrique. Je n'ose dire que j'aie des preuves (mathématiquement parlant) que la principale branche du Nil-Blanc ne vient pas du sud, mais bien tourne autour de Kafa ; mais il me semble que les renseignements de M. d'Arnaud, parfaitement d'accord avec les miens, et une suite d'analogies, empiriques peut-être, mais que je développerai plus tard, rendent ma conclusion très probable, à savoir, que la vraie source du Nil-Blanc est située entre Inarya et Jimma-Kaka, par environ 7° 49′ de lat. et 34° 38 long. E. de Paris. Mes informateurs Dogo m'ont toujours dit que la rivière principale est celle qui tourne autour de Kafa.

» Je me suis amusé à calculer ainsi la longueur du Nil :

	milles géogr.	
De la source dans la forêt de Babia à Halelu.....	51	
Plus, $\frac{1}{4}$ de sinuosités.....	12	75
De Halelu à Puxeria au confluent de Gojab.....	282	»
Plus, 1/3 de sinuosités.....	70	5
De Puxeria à Jeanker, d'après la longitude de M. d'Arnaud.....	530	»
Plus, $\frac{1}{3}$ de sinuosités.....	173	3
De Jeanker à Khartum, d'après M. d'Arnaud.....	12/3	3
De Kartum au Atbara.....	87	»
Plus, $\frac{1}{4}$ de sinuosités.....	21	75
D'Atbara à Damiette, selon M. de Humboldt.....	1850	»
Total.....	4321.	

(1) La source du *Nil-Bleu* est par 10° 58′ de latitude et 34 53′ de longitude. Sa hauteur absolue est de 2806 mètres. La hauteur de

D'où le Nil serait la plus longue rivière du monde. Je dois néanmoins vous dire que ma longitude de Saka, déterminée par des azimuts qui relient ce point avec Gondar, ne différant que de 4′ de ma longitude par distances lunaires, ne s'accorde point avec la position donnéep ar M. d'Arnaud au fleuve dans les environs de Wambek et de Nieva, seuls points qui me paraissent pouvoir coïncider avec la description de l'île de Lakku, ainsi nommée par les chasseurs d'éléphants du Walagga et ceux du Gudra. Or, tous ces chasseurs s'accordent à mettre entre Lakka et Saka une distance beaucoup moindre que celle qui résulte des longitudes de M. d'Arnaud comparées aux miennes.

» J'ai reçu la lettre sur les Falaxa (1) et je voudrais y donner suite; mais j'étais gravement indisposé quand elle m'est parvenue à Gondar, et d'ailleurs la guerre rendait toute communication avec le père Isaac impossible à cette époque. Je suis néanmoins à même de répondre partiellement à cette lettre, et, si Dieu le permet, je ferai le reste des commissions dès mon retour à Gondar. Je regrette beaucoup de n'avoir pu encore voir le voyage que vous avez publié sur le Darfour et surtout la préface »....

Signé : Antoine d'Abbadie.

Sur la même lettre est écrit ce qui suit de la main de M. Charles d'Abbadie :

Aden, 2 août.

« Mon frère étant trop souffrant quand je l'ai quitté à Omokullu, pour écrire aux *Débats*, comme il en avait

l'autre source est de 2324 mètres. C'est le 19 janvier 1846 que MM. d'Abbadie sont parvenus à cette source du *fleuve Blanc*.

J—D.

(1) Ou Falacha. Voir une lettre de M. Antoine d'Abbadie sur les Falacha, ou Juifs d'Abyssinie, Bulletin d'août 1845.

le projet, un article sur la découverte du Nil-Blanc, où avec mon frère Arnaud il a planté notre pavillon national, il serait bien à désirer que sa découverte fût annoncée en France, puisqu'elle va l'être en Angleterre. Je compte trop sur votre patriotisme, votre amour de la science et votre amitié pour mon frère, pour ne pas espérer que cette découverte fera l'objet d'une lettre, etc.

Signé : Charles d'Abbadie.

Notice *sur les antiquités de la Nouvelle-Grenade* (1).

En parcourant à diverses reprises la province de Tunja, uniquement dans le but de reconnaître le pays, je recueillis un renseignement vague sur l'existence présumée, dans le canton de Leiva, de quelques ruines appartenant à un temple ou à un palais du temps des anciens Indiens. Cette nouvelle variant chaque fois que je réitérais des demandes tendant à m'éclairer sur l'existence de quelques vestiges d'édifices antérieurs à la conquête, et personne n'affirmant les avoir vus, je commençai à douter de la véracité d'un tel bruit. Toutefois, un tel sujet m'intéressant vivement, j'entrepris un voyage en juin 1846, malgré le temps et la peine que cela devait me coûter, afin de fixer mes incertitudes. Après avoir parcouru le canton de Leiva en différents sens, sans rencontrer ce que je cherchais, après m'être avancé jusqu'aux environs de Moniquira, en suivant la direction de Gachantiva à cet endroit, à travers une belle plaine livrée à la culture et légèrement en pente, je découvris une grande pierre

(1) Traduit de l'espagnol. Voy. Bulletin de mars 1847, p. 209.

qui, à une certaine distance, ne me parut pas d'abord avoir été travaillée par la main de l'homme. En approchant, je reconnus que c'était une espèce de colonne de 4 vares 2/6 de longueur sur 3 1/2 de diamètre. Je pensai que de telles pierres, quoique grossièrement travaillées, avaient dû servir de colonnes. En parcourant le terrain, je trouvai, éparses çà et là, d'autres pierres semblables aux premières; enfin, s'offrirent à mes regards, treize pierres des plus grosses, rangées comme en un cercle d'environ 50 vares de circonférence. Il me sembla qu'elles devaient provenir de quelque temple ou palais remontant à des temps éloignés. Certaines de ces colonnes ont une forme aplatie comme un poisson (1); chacune a des entailles à ses extrémités, ce qui annonce clairement par quel moyen on s'y prit pour les attacher et les transporter hors de la carrière jusqu'à l'emplacement qu'elles occupent.

Alors que je désespérais de rencontrer les ruines d'un édifice, objet principal de mon voyage, les Indiens d'une cabane me signalèrent certain lieu éloigné d'environ 400 vares des treize dernières colonnes; je m'y dirigeai aussitôt, et quelle ne fut pas ma joie d'y apercevoir des ruines! elles me causèrent une vive émotion. Je trouvai des colonnes cylindriques fort bien travaillées, fixées en terre, et occupant une surface de 45 vares de long sur 22 de large. Ces ruines, dans le sens de la longueur, vont de l'orient à l'occident; quelques unes sont rangées en ligne droite, dans la même direction, avec cette particularité, que, dans

(1) Il y a dans l'espagnol : Semejante a la de un pez, expression qui ne semble pas rendre exactement la pensée de l'auteur de la Notice. Ces colonnes étaient probablement un peu ovales comme celles de Ramiriqui. Voy. plus bas, p. 103.

une des files, les colonnes sont tellement rapprochées, que leur distance respective ne dépasse pas une 1/2 vare. La circonférence ne va pas non plus au-delà d'une 1/2 vare (*sic*); quant à la longueur, elle ne saurait être déterminée, ces restes étant tellement endommagés que la plus haute n'a guère que 1 vare 1/3 au-dessus du sol; d'autres sont à peine visibles, les rangées auxquelles elles appartiennent se trouvant interrompues. Les diamètres de ces colonnes sont d'une égalité parfaite; elles sont d'une exacte ressemblance entre elles, et si bien tournées en forme cylindrique qu'elles me semblèrent mieux travaillées que celles qu'on emploie actuellement à Bogota; elles forment par leur légèreté et leur élégance, un contraste frappant avec les treize énormes morceaux mentionnés plus haut.

Il est impossible d'affirmer que l'édifice dont il s'agit eût seulement 45 vares de long sur 22 de large, parce que dans cet espace les colonnes se touchent. Dans toute l'étendue de ce terrain, sur une surface considérable, on rencontre quantité de morceaux de colonnes épars, ainsi que d'autres pierres, paraissant avoir été travaillées sur certaines de leurs faces. A 100 vares de là, je trouvai également un terrain rempli de broussailles et d'un nombre considérable de pierres qu'un examen rapide me fit soupçonner avoir été travaillées. Les colonnes qui existent enfoncées en terre sont au nombre de 29.

Dans tout ce que je vis, je ne remarquai aucune trace de mortier de chaux ni d'autre ciment; en soulevant quelques unes de ces colonnes, on en trouvera peut-être.

L'examen de ces vestiges me fit une grande impression, et j'acquis la certitude que le territoire qui les renfermait, présentant environ 2 milles d'étendue,

avait dû être occupé par une grande ville, et, selon moi, par une nation beaucoup plus ancienne que les Muiscas (1).

Comme la superstition est toujours disposée à mal interpréter tout ce qui a appartenu aux nations idolâtres, les gens du pays appellent les ruines du temple ou du palais en question, le *Petit-Enfer*.

Mon opinion est que ces ruines remontent à une grande antiquité, parce que ces colonnes, tant celles qui sont enfouies dans le sol que celles qui sont éparses dans la plaine, portent sur elles la marque des ravages du temps, et des traces non équivoques de mutilations et de détériorations anciennes. Je pense aussi que ce qui a contribué à leur détérioration, c'est que ces ruines ont dû servir de carrière pour les besoins de la ville de Leiva, du village de Moniquira et du couvent du vallon *Santo-Exehomo* (*sic*), les environs ne présentant ni montagne ni éminence. Ainsi Leiva devait surtout puiser des matériaux parmi ces débris de colonnes d'un transport facile, pour construire ses temples et ses couvents. Je

(1) Je crois que c'est une erreur d'appeler *Muiscas* les anciens habitants de ce pays, parce que, dans leur idiome, *Muisca* signifie *homme* et est un mot composé. *Mu* veut dire corps, *izca* se traduit par *cinq* ; de telle sorte que, réunis et traduits en espagnol, ces mots signifient littéralement *corps de cinq points* ou *corps de cinq extrémités*. Comme il est probable que les Espagnols entendirent désigner par le mot de *Muisca* ou *Muiscas* quelques individus, ils en conclurent que tous portaient ce nom, et que la nation s'appelait *Muisca*. Je n'ai jamais lu dans aucune histoire que ce pays fût désigné par un nom générique. Tunja, seulement, s'appelait la province de Yravaca ; mais sur le plateau de Bogota, il n'existait point de désignation commune, parce que les Zipas, qui étaient soumis au roi de Tunja, s'étaient affranchis soixante ans à peine avant la conquête. Dans ce laps de temps, ils étendirent leur domination par la force des armes.

penche vers cette opinion, d'autant plus qu'après avoir visité ces ruines, je passai par la paroisse de Moniquira qui déjà était entièrement déserte, et que, dans l'église et la maison du curé, seuls édifices existants, je reconnus des colonnes et d'autres pierres entièrement semblables à celles des ruines.

L'ignorance qui a toujours régné dans la province de Tunja explique la négligence et le manque d'attention à l'égard de monuments si intéressants et si dignes d'être étudiés. Les habitants de la contrée en ont eu seuls connaissance jusqu'à présent; et bien que, sous le rapport de l'importance et du grandiose, ils ne soient point comparables à ceux qu'on a découverts dans le Guatemala et le Yucatan, ils n'attestent pas moins l'existence de populations anciennes et déjà fort avancées en civilisation.

Un autre motif qui me porte à être convaincu de l'antiquité de ces restes, c'est que la province de Tunja est, selon moi, le lieu de la Nouvelle-Grenade habité depuis le temps le plus reculé. Ce qui le prouve, c'est l'absence de terre végétale qu'on remarque assez généralement, de telle sorte que certains territoires, tels que le canton de Leiva, sont déserts, traversés par des ravins, occupés par des rochers remplis de fentes, et présentent l'image de la misère et de la désolation, tandis qu'à une autre époque, ils furent cultivés, peuplés et fertiles. Ce qui me fortifia dans cette manière de voir, c'est que dans la province de Tunja, il n'existe pas en général de bois, par exemple à Somagose, où les gens du peuple font la cuisine avec de la fiente desséchée, et cultivent avec soin le saule, afin d'en tirer parti pour la construction de leurs maisons. Ce qui ajoute enfin à ma conviction, c'est

que là on détruit les bois avec une imprévoyance non moins déplorable que dans la majeure partie de la province de Tunja, et qu'un tel épuisement est un fait qui dénonce l'existence de populations anciennes.

Au commencement de cette année, je vis également à Tunja les deux pierres nommées les *Coussins du Diable.* Sur une colline, à 6 *cuadras* (1) de la portion habitée de la ville, et dans la direction de l'ouest, on trouve un rocher travaillé, embrassant un espace d'environ 40 vares, surmonté seulement de deux proéminences affectant la forme de pierres de meule, mais un peu plus grandes. Le faîte supérieur est élevé d'une 1/2 ou 2/6 de vare ; le contour est parfaitement circulaire à la partie supérieure ; mais vers le haut de la colline, ces deux pierres sont un peu en déclive, ce qui a donné lieu de les appeler *Coussins ;* elles sont égales et tellement jointes l'une à l'autre, que l'intervalle de 1/4 de vare seulement les sépare. Elles semblent avoir été travaillées. Je me suis agenouillé sur une d'elles, et jetant de là les regards autour de moi, je jouis de la vue magnifique de la ville et du plateau de Tunja. Dans cette position, on se trouve en face de l'Orient. Peut-être les habitants, comme les Péruviens, adoraient-ils dans ces pierres le soleil à son lever. Il dut en coûter de grands efforts pour travailler tout ce rocher, afin de le rendre uni en laissant les deux grandes meules proéminentes.

Je me dirigeai ensuite à Ramiriqui par Boyacà, pour voir les grandes colonnes appelées communément les *Poutres de pierre* ou *Poutres du Diable.* Dans un détour, à peu de distance de la rivière de Ramiriqui, je

(1) Cuadra signifie île de maisons ; cette distance équivaut à 600 vares.

trouvai trois grandes colonnes couchées par terre. Les deux premières que j'aperçus sont plus renforcées au milieu que dans leurs extrémités; elles ont la forme elliptique, mais leurs contours sont si parfaitement arrondis, et travaillés avec un tel art, qu'on pourrait les faire entrer dans la construction d'un édifice actuel, sans avoir à les retoucher. L'une a 7 vares 1/4 de long et presque la même circonférence que l'autre. Toutes deux présentent à leurs extrémités des entailles qui ont aidé sans doute à les saisir et à les transporter. L'autre colonne se trouve à quelque distance des précédentes; elle a la même circonférence, sur 4 vares 1/2 de longueur; elle n'est pas cylindrique, mais elle a des faces que je ne pus compter, parce qu'elle est à moitié enterrée; l'une de ses extrémités est plus grosse; quant aux faces, elles se présentent dans le même ordre.

Lorsque, descendu de cheval, je me mis en devoir d'examiner attentivement ces pierres, quelques habitants de la localité m'entourèrent, se moquant de moi, et, autant que je pus le comprendre, s'imaginant que j'étais un fou ou un maniaque; lorsque je leur dis que ces pierres avaient été travaillées par d'anciens Indiens, ils furent déconcertés et surpris. Cela me rappela ce qui advint à M. Bullock, Anglais d'origine, voyageant au Mexique, lorsqu'il alla visiter la pyramide du Soleil ou de Teotihuacan; comme il interrogeait à cet égard le curé d'Otumbra, celui-ci ne put rien lui en dire, ne se doutant même pas de son existence, quoiqu'elle fût en vue des fenêtres de sa maison.

Le docteur Moncó, curé de Ramiriqui, me fit connaître ensuite que, dans un autre lieu de sa paroisse,

existaient cinq ou six colonnes en tout semblables à celles que je venais de voir.

Mon ami le colonel J. Acosta, qui écrit une histoire de la conquête de la Nouvelle-Grenade, m'a mandé, d'après des manuscrits inédits, que les grandes pierres de Raquira (existant entre Moniquira et Gachantiva, à quatre lieues à peu près de Raquira) furent conduites, au temps de la conquête, au plateau de Tunja, où les Indiens les employèrent à la construction d'un temple. Mais les auteurs de ces récits n'ont pu écrire de telles choses qu'en s'appuyant de relations faites par les Indiens depuis la conquête; or, ces versions, propagées par le vulgaire, ne méritent pas plus de crédit que ce qu'on raconte à Ramiriqui des colonnes attibuées au diable.

La nation qui a su travailler ces pierres a dû assurément atteindre un certain degré de civilisation et d'intelligence : aussi ne doit-on pas croire ces hommes assez stupides pour aller travailler des pierres énormes à cinq lieues de distance, et les conduire ensuite par de profondes vallées et de rudes pentes, lorsqu'ils les avaient à Tunja même, et qu'ils pouvaient les tirer d'excellentes carrières. C'est le grès avec lequel on bâtit à Bogota, Tunja, Chiquinquira, etc. Les pierres des ruines que j'ai vues, tant dans la vallée de Leiva qu'à Ramiriqui, sont toutes de grès (1). En outre, la circonstance d'avoir trouvé ces ruines adhérentes au sol, avec des rangées de colonnes, enclavées au milieu d'énormes pierres, détruit entièrement ce que rapportent ces auteurs inédits.

Je suis arrivé à me convaincre que ces pays ont été

(1) *Asperon*, sorte de grès ou pierre à aiguiser.

habités par des peuples plus anciens et plus civilisés que ceux qu'ont rencontrés les Espagnols au temps de la conquête. Par exemple, sur le territoire de Saint-Augustin, dans la partie élevée de la province de Neiva, on trouve des monuments célèbres, tels que la grande table de pierre, soutenue par des cariatides et dite des sacrifices, des statues de fortes dimensions, et une foule d'autres objets artistement travaillés.

Or, au temps de la conquête, les Espagnols ne rencontrèrent que les Pijados, les Pantagosas et d'autres tribus qui, bien que remarquables par leur bravoure, étaient très barbares. On ne saurait en aucune manière leur attribuer la construction de ces ouvrages aujourd'hui ruinés qui, sans nul doute, remontent à des temps plus anciens et plus civilisés.

Dans la vallée de Medellin, province d'Antioquia, les Espagnols n'ont rencontré qu'une petite tribu bien pauvre et fort ignorante; mais Piedrahita rapporte qu'ils trouvèrent, en compensation, des tombeaux d'une grande richesse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1833, j'ai vu retirer d'un de ces tombeaux pour trois mille castellanos d'or (1) en bijoux fort curieux. Il est donc présumable qu'avant le temps de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, il avait existé déjà dans ces localités des peuples puissants et riches, que des causes difficiles à déterminer avaient affaiblis ou fait complétement disparaître.

Une autre preuve de cette origine antique et de la présence de populations nombreuses dans ce pays est ce qui suit. A Antioquia, dans le canton de Santa-Rosa, mes parents creusèrent jadis un terrain de granit

(1) Ancienne monnaie d'or.

d'alluvion appelé Guadalupe, au moyen de la poudre, et dépensèrent beaucoup de temps et d'argent. Dès qu'on se fut enfoncé à environ 8 vares de profondeur, on trouva un lit d'arbres touffus, bien conservés, spécialement des chênes, tout pareils à ceux de la forêt de dessus. Sous ce tissu de bois enfoui par quelque cataclysme, on découvrit une arme des anciens Indiens dite *macana*, en bois de palmier, longue de 2 vares, terminée en forme de lance à l'une de ses extrémités, et ayant à l'autre une lame étroite d'épée enrichie de reliefs fort curieux. J'ai fait cadeau de cette arme au docteur Jervis, qui l'a envoyée en Angleterre....

Ici, à Bogota, on a fait récemment des excavations dans le but de chercher de l'eau potable, et à une profondeur d'environ 16 vares on a retrouvé un lit de bois et de plantes semblable à ce qu'on a découvert dans les mines d'Antioquia dans la vallée de Santa-Rosa.

Je crois devoir ajouter que, lors du dernier voyage que je fis dans le canton de Leiva, j'ai visité également une grande grotte servant aux Indiens pour enterrer leurs morts, et découverte par hasard par les habitants du pays il y a deux ans. Dans la direction de Gachantiva, canton de Leiva, au sein de la Cordillère où se trouvent les mines de cuivre de Moniquira, et à peu de distance de celles-ci, coule la rivière qui plus bas forme le Suarès, en suivant un cours impétueux.... Dans cette fondrière, un homme poursuivait avec un petit chien un renard lorsque, tout à coup, le renard et le chien disparurent par un trou. L'individu cherchant à élargir le trou afin de retrouver son chien, quelques pierres se détachèrent et laissèrent

voir une grotte très vaste remplie de momies, de vêtements et de différents objets. A l'entrée de la grotte était une de ces momies, assise sur un siége en bois, bas et sans bras, tenant un arc et une flèche, dans l'attitude d'une personne prête à lancer son javelot au dehors : on assure qu'elle portait aussi une couronne d'or sur la tête. L'individu, saisi de frayeur, n'osa toucher à rien, et se contenta d'accourir près de ses voisins pour les prévenir. Il revint accompagné de plusieurs d'entre eux, lesquels pénétrèrent alors dans la grotte, en priant; ils arrachèrent aux momies les bijoux qui les couvraient, et les jetèrent après. Ils emportèrent quantité d'objets curieux qu'ils étaient incapables d'apprécier, surtout des masses de vêtements, des manteaux de coton d'une grande finesse et fort bien conservés, avec lesquels on se vêtit dans tout le pays, et même on en couvrit des mules.

J'arrivai en juin 1846 pour visiter cette grotte. Je montai avec beaucoup de peine la côte depuis l'embouchure de la rivière, ayant avec moi un guide; je suivis durant 400 vares une direction presque verticale, m'accrochant pour me retenir aux arbustes que je rencontrais. Aux abords de la grotte, je découvris d'abord des os en grand nombre, ainsi que les restes des momies qu'on avait jetées d'une manière si déplorable. Entrant le premier, je reconnus que cette caverne était creusée dans un roc calcaire, ce qui explique comment tous les cadavres s'étaient conservés et changés en momies, et comment les manteaux et les autres objets dont elles étaient revêtues étaient dans un état si parfait, depuis je ne sais combien de siècles.

Je ne pus pénétrer dans toute l'étendue de la grotte, car bien qu'à l'exception de l'entrée, la hauteur intérieure

fût au moins aussi considérable que dans nos apparments, je n'étais pas précédé de torches allumées; en outre, par suite de la sécheresse du terrain calcaire, la poussière que je soulevais en marchant me gênait beaucoup. Le fait d'avoir creusé des tombeaux dans un rocher de cette nature, si bien approprié à la conservation des cadavres, prouve la sagacité des Indiens.

Une telle découverte ayant été faite par des gens ignorants, nous accourûmes pour retirer de leurs mains ce qu'ils avaient retiré de là et déjà dispersé, et sans doute ce n'était pas la partie la moins curieuse. Cependant j'ai vu en possession du docteur Garcia, curé de Guatèque, quelques émeraudes parmi lesquelles une grande, non ouvragée, et d'autres portant l'empreinte d'un assez mauvais travail.

En insistant, j'ai pu me procurer le petit siége en bois, un buste en terre (1), deux morceaux de manteau, un collier d'os fort artistement travaillé, lié au moyen d'un cordon, formé d'un curieux tissu, deux petites figures d'animaux en or, des pendants d'oreilles en tombag, d'un bon goût et très riches, une tête ou crâne de petit cerf avec ses cornes, recouvertes d'un enduit de cire noire d'abeilles, circonstance qui me fit penser que cette substance avait dû être employée comme baume. Il peut se faire que, pour embaumer les cadavres, on se servît de cire noire ayant la propriété de les préserver de la corruption.

Le musée de cette ville a perdu la précieuse pierre pentagone qui contenait le calendrier des anciens Indiens, et que le baron de Humboldt décrit dans un de ses ouvrages. Depuis, on a découvert dans le petit

(1) Barro, argile rougeâtre, servant à faire des vases.

ravin de San-Diego, près de la ville, une autre pierre qui était la propriété de M. Quijano, et que je possède maintenant. La pierre décrite par M. le baron de Humboldt était pentagone, plus grande que celle de M. Quijano et verte; celle-ci est un petit carré long de basalte, contenant des signes semblables à ceux de la pierre que le musée a perdue (1). Une telle coïncidence corrobore l'opinion exprimée par MM. Duquesne et de Humboldt au sujet du calendrier des Indiens, que de telles pierres étaient d'un usage vulgaire. La pierre que je possède a deux signes à moitié effacés; aussi ai-je pensé qu'il était intéressant de la faire accompagner d'un dessin fidèle, qui la reproduisît sous toutes ses faces.

Bogota, 10 décembre 1846 *Signé :* VALEZ.

(*Cet article est tiré d'une lettre adressée à M. Boussingault, et communiquée à M. Jomard par le colonel Acosta.*)

ANTIQUITÉS DE LA RÉGENCE DE TUNIS.

Tunis, 30 août 1846.

Monsieur le Président,

Encouragé par la manière bienveillante dont la Société de géographie a parlé de mes travaux dans son Bulletin, je viens aujourd'hui vous présenter quelques aperçus sur l'ensemble de la régence de Tunis.

Le gouvernement m'a confié une riche mine à ex-

(1) Ma collection américaine renferme 5 pierres pentagones de la même espèce, recueillies dans la Nouvelle-Grenade, avec beaucoup d'idoles, de colliers et ornements en or et en pierres dures, ainsi que des toiles de momies, imprimées en couleur avec de riches dessins, provenant selon toute apparence des découvertes faites à Leiva. J—D.

ploiter : je le ferai de mon mieux, et cela en réunissant le plus de matériaux qu'il me sera possible. Quelques années encore me seront nécessaires pour compléter mon ouvrage ; mais alors j'aurai, j'espère, terminé la carte de toute la Régence ; j'y joindrai une grande quantité d'observations barométriques qui permettront de fixer les hauteurs de beaucoup de points ; les observations correspondantes tenues régulièrement à Tunis, aux heures indiquées par l'Observatoire de Paris, seront suffisantes pour faire connaître les variations de température de ce pays.

Je relève avec soin toutes les inscriptions déjà connues ou non ; ces dernières seront nombreuses ; je détermine tous les avant-postes romains, toutes les villes anciennes que je rencontre ; plusieurs n'ont pas encore été signalées.

J'apporterai, j'espère, quelque jour sur la forme et la situation des trois lacs de Ptolémée, qui sont en effet bien distincts. La ville de *Nefta* est placée au nœud de ces lacs. La masse d'eau qui verse dans ces bas-fonds est considérable, et l'observation des eaux du Djerid, leur température relative, comme leur niveau relatif, ne font que me confirmer dans l'opinion que j'avais déjà émise, d'une grande nappe souterraine coulant du nord-ouest au sud-est.

Le lac du nord reçoit les eaux des montagnes depuis un point près de *Tebessa*, pris à partir de *Gafsa ;* une large vallée courant au sud-ouest est bornée par deux hautes chaînes abruptes, dont les eaux, jusqu'à *Tamagreza* au nord, et *El-Hamma* au sud, versent dans ce même lac.

Celui de l'ouest appartient à l'Algérie ; celui de l'est,

dit *Sebkhat-Faraoun* (1), reçoit les eaux du versant sud de la chaîne qui va de *Gafsa* à *El-Hamma*, et borde cette chaîne jusqu'auprès de *Hamma* (de Gabeuss), distinct du précédent, et est toujours au nord bordée par la chaîne, qui, sous les noms de *Chereb Dakrelania*, *Chereb Berrania*, *Dzehaniet Hadifa*, *Khanguat Aïcha*, *Râs el-Oued*, aboutit à la mer au nord de *Gabeuss*. Dans *Râs el-Oued* est la source de *Oued el-Akarit*, que l'on supposait à tort venir du lac, pour établir ainsi sa communication avec la Méditerranée (2).

Cette communication n'existe pas, n'a même, je crois, jamais existé, et n'aurait eu lieu jadis qu'au sud de la petite ville de *Oudérif* (3).

On trouve au *Djerid* plusieurs sources d'eaux chaudes; les plus considérables sont à *El-Hamma* de *Gabeuss*; une d'elles marquant 40°, porte le nom de *Bamma*; nom, dit la tradition, d'un ancien sultan chrétien de ce pays. Là sont des ruines romaines : tout le pays d'ailleurs en est parsemé.

Je vais rapidement faire l'analyse des principales villes de cette partie de la Régence.

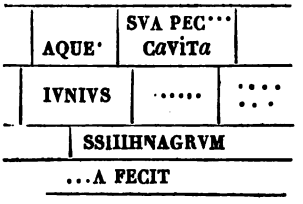
A *Gafsa*, où l'on trouve aussi les sources thermales, les Romains avaient établi plusieurs bains, aujourd'hui détruits par le temps; ils ont été relevés avec

(1) L'étymologie de *Faraoun* aurait-elle pour origine la catastrophe du roi Pharaon? Pour passer dans le pays des Nefzaoua, si l'on sort des passages connus, on est englouti dans les sables.

(2) De *El-Hamma mta Gabeuss* part la longue chaîne des Nefzaoua, bordant le lac au sud, courant au sud-ouest, et dite le Djebel Aziza, ayant après, le nom générique de Djebel *el-Behar*.

(3) Les matériaux que j'ai envoyés récemment au Dépôt de la guerre feront mieux comprendre la configuration du terrain, et donneront les distances entre les divers points que je cite.

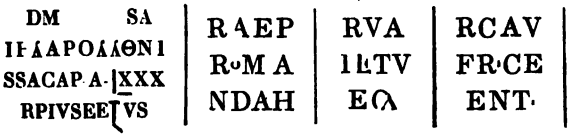
les anciens matériaux ; à l'un d'eux on trouve l'inscription suivante :



Celle-ci paraît donner pour le nom de la ville, CAPSE au lieu de CAPSA.

..OR·M·NOSTRORVM N
MAGISTRVM MILIT
..NIANE CAPSE...C

Les cinq pierres suivantes sont sur les murs de la Casbah, qui est donc d'une époque postérieure.



IMP· CAES
MAVRELIVS
ANTONINVS
PIVS AVGVSTVS
PONT· MAX·
BRITMAXS
MAX· TRIB PO
XVIIII· QWSIYI
RESTIT....

J'ai trouvé encore d'autres inscriptions, mais celles-ci sont les principales.

En allant de *Gafsa* au Djerid, on trouve sur la route, à *Gourbatu*, une borne milliaire renversée ; l'inscription est illisible.

A *El-Hamma*, *Tozeur*, *Nefta*, il y a des restes romains, mais pas d'inscriptions.

En partant de *Tozeur* pour *Gabeuss*, en longeant *Sebkhat Faraoun*, on passe à *El-Oudien*, amas de petits villages, où l'on voit aussi les traces des Romains; ce pays autrefois s'appelait, d'après la tradition, *Taguiouss*, nom d'un ancien sultan chrétien; puis on trouve quelques anciens petits postes jusqu'à *Khanguat Dzehaniet*. Ensuite on ne trouve plus de ruines romaines, qu'après avoir traversé le lac, un peu avant d'arriver à *El-Hamma mta Gabeuss*.

Dans ce lieu, qui est aussi une réunion de villages, on ne rencontre pas d'inscriptions.

En partant de *El-Hamma* pour venir à *Gabeuss*, on traverse un ancien poste dit *Enchir Chenchou*.

Gabeuss est aussi une réunion de petites villes; là est une belle forêt de palmiers; la rivière, qui prend naissance à deux lieues environ, arrose un ravin d'une fertilité remarquable, et d'où s'exporte une quantité considérable des feuilles de l'arbrisseau dit *El-henné*.

Je n'ai trouvé à *Gabeuss* que ces fragments d'inscriptions.

CPONT' O » PRCOS
T, TESTAMENTO (1)
·NPENSAE » OPPI

En continuant l'exploration au sud de la Régence le long de la mer, on traverse plusieurs villages, qui tous ont été des points de l'occupation romaine, *Teboulbou*, *Keténa*, *Zarat;* puis au pied d'un marais sont de grandes ruines dites *El-Medina;* on voit en-

(1) Une troisième inscription est en caractères phéniciens au nombre de 14.

core le canal qui avait été creusé jusqu'à la mer; on arrive après en face de l'île de *Djerba* (1). Là se retrouvent aussi des ruines; les plus considérables, les seules même importantes, sont auprès de *Bordj El-Kantera* sur la côte sud de l'île au bord de la mer.

A. NNIOQF....
IAI'' F·NATIA
N&'' OP II'·HON
FVNCTOC IN ··ORD
OB·EIN' INMAC
INDVST.FT'AD
O\EINTEGRE·
ADMINISTRATA\
IMPENS·REMIS··
ET·PORTVLIS
DEDICAVIT

Inscription à Medina Bordj el-Kantera, île de Djerba.

Des fouilles ont été faites ici dans l'espoir d'y trouver un trésor; elles ont procuré la découverte de trois statues, dont deux colossales en marbre blanc, mais sans tête; elles semblent représenter un empereur et une impératrice. Là sans doute des fouilles bien entendues donneraient des résultats; mais un point sur lequel j'appellerai votre attention, et qui est encore vierge de recherches, c'est une ancienne ville sur le continent, à l'ouest, et à peu de distance de *Zarziss*, et dite *Enchir Medint Zién* : là, sur un point des ruines, sont enfouies à moitié neuf statues, dont deux à tuni-

(1) Faut-il passer sous silence l'affreux ossuaire élevé sur la côte nord à Souk, avec les ossements des Espagnols, et qui, encore de nos jours, se dresse béant devant le chrétien qui met le pied sur cette plage?

Nota. Le Bey de Tunis vient de donner l'ordre de détruire ce triste monument. (N. du R.)

ques courtes ; les autres avec la toge flottante jusqu'aux pieds(1).

Puis, toute la vaste plaine qui s'étend au sud est parsemée de ruines, mais complétement dégradées et sans inscriptions ; des ruines se retrouvent même à *Biben*, limite de la Régence avec Tripoli ; plus au sud, de l'autre côté du grand lac dit *El-Bahira*, il existe aussi, d'après les rapports des Arabes, de très grandes ruines que j'espère visiter cette année.

En revenant à *Gabeuss*, le long de la haute chaîne du sud, on visite deux villages dits *Kesseur Moudenin* et *Metameur*, habitations singulières qui ne se trouvent que là ; ce sont des chambres longues voûtées, superposées par cinq et six étages ; là les *Ouergremma* déposent leurs richesses, et lorsqu'ils quittent ces forts pour aller labourer ou mener paître leurs troupeaux sur les rives de l'Oued *Fissi*, aux confins de *Tripoli*, une partie des hommes restent préposés à la garde de leurs repaires.

Dans la chaîne, en avançant au nord, une grande partie des habitants demeurent sous terre ; la nature du terrain, parfaitement sec, permet d'y conserver, pendant des années, les blés, les huiles, etc.

De *Metameur* à *Gabeuss*, on traverse beaucoup de ruines romaines, dont plusieurs importantes ; mais la main du temps n'a rien respecté. La plus remarquable est celle dite *Koutin*, entre *Metameur* et *Arrum* : c'était une ville étendue ; on y retrouve un grand mausolée, un petit temple et une forteresse.

(1) La tradition dit qu'un conduit en pierre (qui en effet existe encore en partie) partait de là, aboutissait à la mer, et versait l'huile jusque dans les bâtiments qui venaient mouiller à la bouche de ce conduit.

En visitant ces contrées, aujourd'hui presque désertes, où le ciel refuse le plus souvent à l'homme l'eau nécessaire pour vivifier les plantes qui doivent lui procurer sa nourriture, on s'humilie devant la force, le génie de ce peuple géant, dont la trace reste si profondément empreinte sur le sol qu'il a foulé.

Sur un autre point de la Régence, point d'ailleurs parfaitement décrit déjà, des fouilles amèneraient d'heureux résultats ; c'est à *El-Djem*, *l'ancienne Thysdrus*. Un Français, *M. Mattei*, habitant à *Sfacs*, y a recueilli plusieurs morceaux précieux, et entre autres, le 15 août 1841, une pierre portant l'inscription ci-après, pierre qu'il remit à M. le consul général de France.

Je ne sais si la Société géographique en a déjà connaissance ; mais, dans le doute, j'ai cru devoir la lui adresser.

... NIORVM VOCVQVI THYSDRVM
EX INDVLGENTIA PRINCIPIS CV
RAT· ET COLONIAE SVFFICIENS ET
PERPLATAEAS LAGNVS IMPERTITA
DOMIBVS ETIAM CERTA CONDI
CIONE CONCESSA FELICIS SECV
LI PROVIDENTIA ET INSTINCTV
MERCVRII POTENTIS THYSSDRITA
NAE COL·PRAESIDIS ET CONSERVA
TORIS · DEDICATA EST

Je terminerai ici ce rapide aperçu des ruines de cette partie de la Régence. Comme je l'ai déjà dit, j'ai reconnu et copié toutes celles du nord, entre autres, l'immense inscription qui se trouve sur le mausolée de *Kasserin*.

Afin de donner une idée de la constitution géologique de la surface de la régence de Tunis, je ramasse partout des échantillons ; lorsque ma carte sera terminée, ces échantillons, remis à un homme versé dans

cette science, pourront, je l'espère, avec la carte à l'appui, faire connaître la nature diverse des terrains qui constituent ce pays.

J'ai remarqué dans le Bulletin de la Société une note où il est question de paniers-silos, dont l'emploi est signalé par M. le général *Marey* (1) ; ces paniers-silos sont aussi en usage dans l'île de *Djerba* et chez les *Ouergremma* sur le continent, mais ils ne sont pas suspendus ; ils reposent sur le sol, ont environ 1^{m},40 de hauteur, avec la forme d'une poire ; l'ouverture est au sommet ; ils sont tressés avec l'herbe dite *alfa*, et conservent parfaitement les grains, quoique exposés à l'intempérie des saisons.

Je vous demande indulgence, monsieur le Président, pour une note écrite à la hâte et sans suite ; mon désir de bien faire sera, j'espère, auprès de vous, l'excuse du peu de renseignements que je fournis ici ; mais, guidé plus tard par les avis de la Société, j'espère tirer plus de fruits de mes voyages.

Veuillez agréer, etc.

DE SAINTE-MARIE,
capitaine au corps royal d'état-major en mission à Tunis.

LA CIMBÉBASIE.

EXTRAIT *d'une lettre de* M. Théod. DE SAISSET, *lieutenant de vaisseau.*

—

Nos géographes indiquent la Cimbébasie comme un plateau élevé et désert dépourvu d'eau : la Cimbébasie

(1) Voyez Bulletin de septembre 1845, vol. IV (2e série), p. 180.

est habitée, sinon bien peuplée. Elle possède des vallées, des plaines et des montagnes, comme toute autre partie du globe ; seulement des masses de sable gisent çà et là ; l'eau s'y trouve partout, saumâtre sur beaucoup de points, potable en d'autres endroits. Les naturels sont d'un caractère complétement inoffensif, détestent les spiritueux, usent peu de la viande, vivant principalement de riz et de racines bouillies. Ceux du littoral sont ichthyophages. Leur religion est un fétichisme absolu. J'ai rapporté un de leurs dieux en bois grossièrement travaillé: il est entre les mains de M. le duc de Luynes. Ces braves gens connaissent l'usage des armes à feu, sont excellents chasseurs, et font le commerce de pelleterie.

Un fait d'une haute importance résulte des déclarations d'un aventurier anglais que j'ai rencontré dans le pays, voyageant à la manière de Levaillant, dans un chariot attelé de bœufs. S'il faut l'en croire, vers l'intérieur, il y a dans l'est, à 5 ou 600 milles du littoral, un vaste lac d'eau salée embrassant toute l'étendue de l'horizon. Serait-ce cette mer intérieure d'Afrique, dont le souvenir est venu jusqu'à nous (1) ?

La corne d'unicorne que j'ai rapportée de la Cimbébasie, et qui est en ce moment suspendue dans la salle de billard du château de Cour-Senlisse, m'a été donnée par un chef Cimbébas de l'intérieur, venant d'un pays où il est difficile de rencontrer le narval, dont d'ailleurs je connais très bien la corne, qui est courbée légèrement vers l'extrémité, et d'une matière toute par-

(1) Ce fait se rapporte manifestement au grand lac ou mer intérieure dont le savant M. Desborough Cooley a traité dans un des derniers numéros du *Journal of the Geographical Royal Society*.

J—D.

ticulière. La corne que je possède est de même nature que celle des élans; seulement elle est complétement droite sans aucun contour de spirale, sans être cannelée, et d'une longueur de près de 0m,80. Je ne puis malheureusement donner d'autres renseignements sur l'animal que les indications, par signes, du chef qui nous donnait à entendre que cet animal est peu élevé sur les jambes, qu'il est fort rare et n'a qu'une corne sur la tête.

Ce même chef m'a également donné la peau et les cornes d'un kamisbeurk, animal complétement inconnu en Europe, de la hauteur d'un âne, ayant les pattes munies d'ergots; cet animal a des cornes d'une longueur et d'un poids extraordinaires. La peau a été donnée à M. le duc de Luynes et les cornes sont suspendues aussi à Cour-Senlisse, où chacun peut les voir.

Dans ma publication, je me bornerai à la description hydrographique des côtes et à l'exposé des ressources du littoral, dont j'ai pu vérifier la certitude.

Th. DE SAISSET.

MANUEL du négociant français en Chine, ou commerce de la Chine considéré au point de vue français, par M. C. de Montigny, attaché à l'ambassade du roi en Chine. 1 vol. in-8. Paris, 1846.

Cet ouvrage contient des renseignements nombreux et précieux à la fois pour les relations du commerce français avec la Chine. On y trouve une analyse développée des principaux articles d'importation et d'exportation; les tarifs des droits de douane; divers tableaux de comparaison et de conversion des monnaies, poids et mesures, tant de la Chine que des pays de

l'Orient qui commercent avec elle; etc., etc. Le livre se termine par une esquisse historique et descriptive de Canton et de Macao. Indiquons seulement quelques traits de cette dernière portion du travail de M. de Montigny; car, ayant fait partie de l'ambassade de M. de Lagrenée, en 1844, il a pu recueillir sur les lieux et d'une manière plus précise les faits géographiques nouveaux ou encore peu connus qu'il nous présente.

Le nom de *Canton* est écrit sur les cartes chinoises *Kwangtung-Sang-Ching*, mots qui signifient *capitale de la province de Canton* (Kwangtung); mais en parlant de la ville elle-même, les Chinois l'appellent habituellement *Sang-Chin*, ville provinciale, ou capitale de la province.

Canton est bâtie sur la rive nord de la rivière des Perles ou *Chou-Kiang*, le Tigre des Européens. Elle est située par 23° 7′ 10″ lat. N., 113° 14′ 30″ long. E. de Greenwich, à 3° 30′ long. O. de Pékin, à environ 60 milles ou 100 kilomètres de la mer, ou de l'embouchure du *Hou-Mun*, le *Bogue* ou *Bocca-Tigris*, Bouche du Tigre. Aux environs de la ville et dans les campagnes voisines, la perspective est riche et variée, mais n'offre rien de pittoresque ni de grandiose; au nord et au nord-est, le pays est accidenté et montagneux. Dans les autres directions, il est plat et l'on découvre un point de vue très étendu. Au midi, le coup d'œil embrasse un immense espace d'eau; des rizières et des jardins occupent tous les terrains bas, sauf quelques monticules et quelques arbres qui rompent l'uniformité du tableau.

La partie de Canton qui est environnée de murailles affecte la forme d'un quadrilatère, divisé lui-

même en deux sections par une autre muraille courant de l'est à l'ouest. La partie nord, qui est la plus grande et qui s'appelle la *Vieille cité* ou *Ville tartare*, est celle que nous venons de citer; la partie sud se nomme la *Nouvelle cité*. Le périmètre entier des murailles qui embrassent aujourd'hui les deux parties, est d'environ 9 kilomètres 1/2. Du côté du sud, la muraille se prolonge de l'est à l'ouest, parallèlement à la rivière, à une distance d'environ 50 mètres. Vers le nord, où la ville est assise sur le penchant des collines, la muraille suit naturellement les ondulations du terrain. La hauteur de ces murailles, construites en pierres et en briques, est de 9 à 10 mètres, et leur épaisseur de 7 à 8 mètres. Elles ont des embrasures et des créneaux et un chemin de ronde intérieur.

La ville de Canton a 16 portes, dont 4 percées dans la muraille intérieure qui sépare la vieille ville de la nouvelle, et 12 dans la grande muraille qui environne tout Canton. De plus, entre la rivière et les murailles, il y a les faubourgs, qui sont aussi peuplés que la ville même. Enfin, il y a ce qu'on appelle la *ville flottante*, ou ville sur l'eau, peuplée de plus de 300,000 âmes. Tout l'ensemble de la population de Canton dépasse 1,580,000 habitants.

Macao, petite péninsule située à l'extrémité de l'île de Hiang-Shan, par 22° 11′ 30″ lat. N., 111° 32′ 30″ long. E. de Greenwich, est trop connue pour nous y arrêter. Sa population est d'environ 35,000 âmes, dont 5,000 chrétiens et le reste Chinois.

ALBERT-MONTÉMONT.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 6 août 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le conseiller commandeur Lopes de Lima, admis récemment comme membre, adresse ses remercîments à la Société, et promet de concourir à ses utiles travaux.

M. A. Cochelet, consul général de France à Londres, écrit à M. le Président que M. le Dr Leichardt auquel la Société a décerné une médaille d'or pour ses découvertes en Australie, vient de repartir pour un nouveau voyage, et il ajoute qu'il a remis la médaille à M. le Dr Nicholson, ami de ce voyageur, qui se charge de la lui transmettre.

MM. Vandermaelen et Coulier écrivent à la Société, pour lui offrir, le premier, le compte-rendu de l'exploitation des mines en Belgique de 1839 à 1844, et le second, sa Description générale des phares et fanaux.

M. J. Codemo, professeur de géographie et de litté-

rature à l'école impériale et royale de Trévise, fait hommage à la Société de plusieurs de ses ouvrages; il rend compte de la méthode qu'il a adoptée pour l'enseignement de la géographie et des heureux résultats qu'elle a produits; en appelant l'attention de la Société sur ses travaux, M. le professeur Codemo espère qu'elle voudra bien les examiner et exprimer son jugement sur le mode d'enseignement qu'il vient de mettre en pratique dans l'école de Trévise. (Voir le *Bulletin.*)

M. Berthelot offre, de la part de l'auteur, M. d'Hastrel, plusieurs livraisons de ses Souvenirs de voyages, et entre autres un Album de l'île Bourbon. M. de La Roquette est prié d'en rendre compte.

Le même membre fait hommage en son nom d'une dissertation sur l'histoire de la navigation en Espagne, ouvrage posthume de M. de Navarrete.

M. Jomard dépose sur le bureau la collection en couleur ou en noir des anciennes cartes faisant partie de ses *Monuments de la géographie*, jusqu'au n° 49 des planches.

M. le Président annonce à l'assemblée la présence de M. le Dr Beke, le célèbre voyageur en Abyssinie dont elle a couronné les découvertes. Il félicite ce voyageur sur le succès de ses explorations, et le remercie des intéressantes communications qu'il a bien voulu faire à la Société.

M. le vicomte de Santarem continue la lecture de son Mémoire sur un portulan royal ou atlas maritime portugais inédit de 1546.

M. le secrétaire continue la lecture du Mémoire de M. le Dr Beke relatif aux descriptions de l'Abyssinie par les PP. Paez et Lobo.

La Commission centrale apprend avec beaucoup d'intérêt le retour de M. de Castelnau de son long voyage dans les différentes contrées de l'Amérique.

Séance du 20 *août* 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Ewald, secrétaire de la Société géographique de Darmstadt, écrit à la Commission centrale pour lui offrir une description du grand-duché de Hesse Darmstadt, publiée par cette Société, et il joint la suite des livraisons de son atlas géographique universel.

M. Delegorgue écrit à la Société pour lui faire hommage de la relation de son voyage dans l'Afrique australe en 2 vol. ; il annonce qu'il a le projet d'entreprendre un nouveau voyage dans l'Afrique intérieure, et il prie la Société de l'aider de ses conseils et de son appui. Déjà M. le ministre de l'Instruction publique et l'administration du Jardin du Roi lui ont promis de seconder son entreprise. La Société accueille cette communication avec intérêt, et invite M. Albert-Montémont à lui rendre compte du voyage de M. Delegorgue.

M. Dieffenbach, capitaine au long cours, arrivant de Sumatra, écrit à la Société pour lui signaler une rectification à faire à la position géographique de l'île Amsterdam. M. Dieffenbach doit accompagner M. Delegorgue dans son nouveau voyage.

M. Angelot, de retour d'un voyage en Amérique, écrit à la Société pour lui communiquer deux fragments relatifs aux indigènes de l'Alabama et à une réunion champêtre religieuse des habitants de Mobile.

M. le professeur Rafn, correspondant de la Société à Copenhague, adresse une Notice sur les anciennes Sagas de l'Islande. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jomard met sous les yeux de la Commission centrale l'esquisse géographique du Ouâdây ajoutée par M. le Dr Perron à la relation de ce pays, qu'il a traduite en français de l'arabe du cheykh Mohammed-el-Tounsy, ainsi que les dessins de costumes, d'armes, et ustensiles joints à la relation de son voyage.

Le même membre signale les questions relatives à l'Inde et à la Perse, énoncées dans le dernier rapport général de la Société asiatique de Paris, comme pouvant servir à la commission spéciale chargée de faire un travail général sur les questions de géographie.

M. Berthelot offre à la Société, pour son musée, une petite natte en tissu végétal, objet de curiosité ayant appartenu à M. le contre-amiral d'Urville, et antérieurement au capitaine Cook.

Le même membre annonce son prochain départ pour les îles Canaries, où il va remplir les fonctions d'agent consulaire; il offre ses services à la Société et témoigne le désir de conserver avec elle des relations utiles à la science. M. le Président remercie M. Berthelot de ses offres, et l'assure du bon accueil que recevront ses communications.

M. Angelot donne lecture des deux chapitres de son voyage, dont il a été fait mention au commencement de la séance. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une Notice géographique et historique sur l'île de Sainte-Hélène.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 août 1847.

M. Adolphe D'HASTREL, ancien officier d'artillerie.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ,

Séance du 6 août 1847.

Par le Ministère de la marine : Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour les années 1843 et 1844, la suite des tableaux insérés dans les Notices statistiques sur les colonies françaises. Paris, 1847, in-8.

Par la Société royale géographique de Londres : Vol. XVII, 1re partie de son journal. In-8.

Par M. C. Ritter : Die geographische Verbreitung einiger characterischen arabischen Producte. 1 vol. in-8.

Par M. le Dr. Wilhelm Mahlmann : Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1845 et 1846. 2 vol. in-8.

Par M. G. Codemo : Elementi di geografia fisica esposti in tre prospetti sinottici. Treviso, 1844. In-fol. — Descrizione geografica della Monarchia austriaca con cenni storico-genealogici esposta in quadri sinottici. Venezia, 1845, in-fol. — Una Scuola di geografia elementare in Treviso con una tavola litografica e quattro incisioni in rame lavoro e descrizione, in-fol.

Par M. Vandermaelen : Statistique de la Belgique; mines, usines minéralurgiques, machines à vapeur. Années 1839 à 1844. — Compte-rendu, publié par le ministre des travaux publics. Bruxelles, 1846, in-fol.

Par M. Coulier : Description générale des phares,

fanaux et remarques existant sur les plages maritimes du globe à l'usage des navigateurs. 7e édition. Paris, 1847. 1 vol. in-12.

Par M. Adolphe d'Hastrel : Souvenirs de voyages à travers la France, l'Espagne, l'Italie, l'Algérie, le Sénégal, le cap de Bonne-Espérance, l'Amérique du sud et les îles de Sainte-Hélène, Bourbon, Maurice et Madagascar, dessinés d'après nature. 1re livraison. — Album de l'île Bourbon, composé de trente-six études, sites, costumes, etc., dessinés d'après nature. 1re et 2e liv. in-fol.

Par M. Berthelot : Disertacion sobre la historia de la Nautica, y de las ciencias matematicas que han contribuido á sus progresos entre los Españoles. Obra postuma del Exc. Sr. D. Martin Fernandez Navarrete : la publica la Real Academia de la historia, etc. Madrid, 1846. 1 vol. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles annales des voyages, avril, mai et juin. — Annales maritimes et coloniales, juin. — Journal asiatique, mai. — Journal des missions évangéliques, juillet. — Journal d'éducation populaire, mai. — Bulletin de la Société géologique, mars, avril. — L'Abolitioniste français, 1re liv. de 1847. — Boletin de la Sociedad economica de Amigos del pais de Valencia, mai.

Séance du 20 *août* 1847.

Par M. Neumann : Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft herausgegeben von den Geschäftsführern. Heft II. Leipzig, 1847. Brochure in-8.

Par M. Ewald : Bauerkellers Handatlas der allge-

meinen Erdkunde, der Länder - und Staatenkunde. 6e et 7e liv. in-fol.

Par la Société géographique de Darmstadt : Beiträge zur Lande-Volks - und Staatskunde des Grossherzogthums Hessen. 1 cahier in-8.

Par M. Ad. Delegorgue : Voyage dans l'Afrique australe, notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres Amazoulous et Makatisses et jusqu'au tropique du Capricorne, exécuté durant les années 1838 à 1844, accompagné de dessins et de cartes, avec une introduction par M. Albert-Montémont. Paris, 1847. 2 vol. in-8.

Par M. de La Roquette : Notices historiques sur Santa-Cruz, cosmographe espagnol et sur l'amiral Saumarez. (*Extrait de la Biographie universelle.*)

Par les auteurs et éditeurs : L'Abolitioniste français, 2e, 3e et 4e liv., 1847. — Journal d'éducation populaire, juin. — Boletin de la Sociedad economica de Amigos del pais de Valencia, juin. — Recueil de la Société polytechnique, juin. — Annales maritimes et coloniales, juillet.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1847.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

OBSERVATIONS

SUR LA NOMENCLATURE ET LE CLASSEMENT DES ILES ET ARCHIPELS DE LA MER DE MADAGASCAR.

(Lues à la Société de géographie, dans sa séance du 5 novembre 1847);

Par M. D'AVEZAC.

—

L'Inde, terre des prodiges et des merveilles, dont les riches produits faisaient les délices et l'envie de l'Europe, dont les voyageurs avaient popularisé le renom par leurs magnifiques récits, et dont les navigateurs néo-latins cherchaient aventureusement la route maritime, par l'Orient et par l'Occident à la fois : l'Inde devait naturellement donner son nom à la mer où les vaisseaux portugais, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, n'avaient plus qu'à voguer en droiture vers ces rivages tant désirés.

Une ligne de quinze cents lieues, tirée du cap des Aiguilles à l'extrémité sud de l'Australie, marque l'ouverture de ce golfe immense, qui enfonce son large front à plus de mille lieues dans les terres avant d'atteindre aucun point de ces plages indiennes qu'il va presser de sa double corne sous les noms de mer d'Oman et de golfe du Bengale.

L'antiquité classique avait de même appelé mer des Indes, ou plutôt océan Indien (Ἰνδικὸν πέλαγος), cette grande mer qui, baignant les côtes des deux Indes, roulait au loin ses ondes vers le sud à des distances inconnues; mais parmi les opinions diverses qui eurent cours entre les géographes, aucune certainement n'attribuait à cette mer, si vaste qu'on la supposât, une étendue comparable à celle que nous venons d'indiquer; et en effet, qu'on la considérât, avec Eratosthènes ou Strabon, comme un immense golfe ouvert ainsi qu'elle est en réalité, ou qu'avec Hipparque et Ptolémée on en fît une mer intérieure fermée au sud par des terres imaginaires, toujours est-il que la largeur en était subordonnée aux proportions médiocres que l'on assignait au prolongement austral de l'Afrique.

Dans tous les cas, alors comme aujourd'hui, l'Afrique avait droit à revendiquer pour son domaine une partie considérable de cette mer, sur laquelle pourtant, pas plus aujourd'hui qu'alors, ce droit d'accession qui étend jusqu'au centre de l'océan Indien les limites africaines, n'était signalé par aucune dénomination quelconque : sorte de représailles que l'Inde fait subir à l'Afrique, en compensation de l'emploi exclusif du nom africain d'océan Atlantique jusqu'aux rivages mêmes du Nouveau-Monde.

Il fut un temps, il est vrai, où précisément ce nom d'océan Atlantique, contournant par le sud une Afrique écourtée, fut supposé applicable à la mer qui venait battre de ses flots les côtes méridionales de l'Arabie (1); mais l'Arabie alors était censée se prolonger au sud pour le moins autant que l'Afrique (2), et celle-ci n'avait ainsi encore aucun contact avec l'océan Indien; ne remontons donc pas, dans l'antiquité, plus haut que le dernier état des connaissances géographiques tel qu'il nous est exposé dans le livre de Ptolémée, pour nous rendre compte de ce qu'était la mer des Indes chez les anciens, et des subdivisions que l'usage y avait tracées suivant les plages où elle étalait ses ondes.

Au centre, depuis l'extrémité orientale de l'Arabie jusqu'aux approches de la Taprobane, elle conservait son nom d'océan Indique; au-delà, elle s'enfonçait dans les terres sous la dénomination de golfe Gangétique; et tout au bout du monde connu, elle formait encore le Grand golfe. Dans l'ouest, autour de l'Arabie et le long des côtes africaines jusqu'à l'île lointaine de Menouthias, elle s'appelait la mer Érythrée (c'est-à-dire Rouge) avec ses deux longs appendices le golfe Persique et le golfe Arabique : sans parler des subdivisions secondaires auxquelles s'attachaient les noms de golfe Sakhalite, de golfe Adulique, de golfe Avalite, en-deçà du cap des Aromates; puis de mer d'Hippade (3), de golfe Barbarique, de mer Péril-

(1) Strabon, XVI, iv; Diodore, III, 38..

(2) Πρὸς δ' αὖ μεσαμβρίης ἐσχάτη Ἀραβίη τῶν οἰκεομένων χωρέων ἐστὶ... (Hérodote, III, 107.)

(3) Peut-être d'Hippale : πέλαγος Ἱππαλον καλεῖται : comme le pro-

leuse (1), se succédant au-delà du cap des Aromates jusqu'au cap Prason ou Vert. De là une ligne tirée vers l'est jusqu'aux derniers rivages du Grand golfe (2), en passant par la Taprobane (3), traçait la limite de la grande mer Prasode ou Verte, qui s'étendait au sud jusqu'à l'immense terre inconnue formant l'imaginaire prolongement oriental de l'Afrique vis-à-vis des plages de l'Asie.

Ainsi, l'océan Indique, tel que se le figuraient les anciens, équivalait à peine, dans son ensemble, à la moitié septentrionale de ce que nous appelons aujourd'hui mer des Indes; et dans cette étendue même, la limite derrière laquelle la mer Prasode se déroulait au fond de l'horizon, était le dernier terme des notions réelles. Tout ce qui est au sud de cette limite appartient donc exclusivement à l'histoire des découvertes modernes. Il en résulte naturellement, dans l'étude des mers et des îles de l'Afrique orientale, deux sections distinctes : l'une consacrée aux parages connus de l'antiquité, et célèbres surtout par ces vieux souvenirs où sont consignés tour à tour les récits merveilleux d'Evhémère, et la fameuse découverte nautique d'Hippale, et les périples des anciens nautoniers;

pose le professeur Nobbe, au lieu de Πίλαγος Ἱππάδος καλεῖται. (IV, VII, 41.)

(1) Βαθραχεία θάλασσα dans toutes les éditions de Ptolémée (VII, III, 6), sans doute pour Τραχεία ou pour Βραχεία. Cette dernière leçon est celle de Marcien d'Héraclée, abréviateur du géographe Alexandrin. (Édition de Miller, page 21.)

(2) Πρασώδης θάλασσα... ἀπὸ τῆς Μενουθιάδος νήσου διατείνει κατὰ παράλληλον γραμμὴν μέχρι τῶν ἀντικειμένων τῷ Μεγάλῳ κόλπῳ. (PTOLÉMÉE, VII, II, 1.)

(3) Ταπροβάνης νήσου Θέσις... Πρασώδης κόλπος. (PTOLÉMÉE, VII, IV, 4.)

l'autre, au contraire, bornée aux parages destitués de traditions antiques, et dont l'histoire ne commence qu'avec les explorations et les conquêtes de Vasco da Gama, avant lesquelles on n'entrevoit que de fausses lueurs dans les confuses descriptions des géographes arabes.

Cette dernière partie de la mer des Indes est précisément celle dont nous voulons nous occuper exclusivement ici. Dans cette grande moitié australe de l'océan Indien, l'Afrique, l'Inde et l'Australie réclament chacune leur part, et nous avons à fixer la démarcation où doivent s'arrêter les prétentions mutuelles des trois continents circonvoisins. Une ligne tirée du nord-nord-ouest au sud-sud-est par le point d'intersection de l'équateur et du méridien de 60° à l'est de Paris, nous semble résoudre toutes les difficultés du problème de la manière la plus simple et la plus heureuse ; car elle coupe justement l'équateur à égale distance de Magadoschou et du cap de Comorin, et le parallèle de 30° sud, à égale distance du cap das Correntes et du cap Leeuwen, laissant d'ailleurs à déterminer, entre l'Inde et l'Australie, une délimitation dont nous n'avons en ce moment aucun besoin de prendre souci.

Les Arabes, chez qui les ouvrages de Ptolémée étaient en honneur, et qui calquaient leurs cartes grossières sur les siennes, avaient reçu de lui la fausse notion du prolongement des parties australes de l'Afrique dans une direction parallèle aux rivages de l'Inde ; et ils ne se firent faute de considérer le tracé conjectural de cette côte imaginaire, comme un type immuable auquel ils devaient rapporter les connaissances effectives qu'eux-mêmes avaient acquises, des terres centrales au-delà

du cap Prason ; c'est ainsi que le pays des Zenges, Sofalah, et les contrées ultérieures, au lieu de se poursuivre au sud, se succédèrent à leurs yeux d'ouest en est, vis-à-vis de la Perse, de l'Inde et de la Chine, et que les îles africaines et asiatiques se trouvèrent resserrées dans cette méditerranée orientale, de manière à se toucher et se confondre, si bien qu'il est à peu près impossible de se reconnaître au milieu du chaos qui en est résulté (1). Des Arabes, cette géographie de convention passa aux Européens, et se perpétua chez eux jusqu'au moment où l'expédition de Gama eut ouvert la voie aux explorations directes.

Celles des Portugais eurent bientôt peuplé les mers de l'Afrique orientale d'un nombre considérable d'îles et d'archipels : l'hydrographie moderne les a fait connaître, sans doute, avec une exactitude à laquelle ne pouvaient atteindre les observateurs et les cosmographes du XVIe siècle ; mais il y a lieu de croire que tout, dans ces parages, avait été vu et signalé par les navigateurs portugais avant les reconnaissances qui en ont procuré des levés plus rigoureux ; et il est à regretter qu'une critique érudite ne se soit point assez appliquée à rapprocher, des travaux plus récents, les indications et la nomenclature des premiers découvreurs.

Il semble, au contraire, que la négligence des hydrographes et l'incurie des copistes se soient conjurées pour effacer, déplacer, ou rendre méconnaissables les dénominations que les anciens navigateurs portugais

(1) Voyez particulièrement Édrisi, *édition de la Société de géographie*, tome I, pages 58 et suivantes, en ce qui concerne les îles de Zaledj ; et comparez Reinaud, *Relation de voyages dans l'Inde et à la Chine*, tome I, pages lxxiv et 17.

avaient imposées à ces îles à mesure qu'ils les rencontraient sur leur route vers l'Inde : à la corruption, aux déplacements, aux fausses applications, à l'oubli des noms, il faut ajouter encore les rigueurs intempestives de la critique elle-même, qui a éliminé, proscrit aveuglément, comme un double emploi erroné, l'attribution répétée du nom d'un même navigateur à diverses îles par lui successivement découvertes.

Une telle confusion est advenue dans la nomenclature historique de toutes ces îles, que ce serait aujourd'hui un travail pénible et difficile que de rétablir complétement, sous leur forme correcte, à leur place exacte, en donnant la date et le motif précis de leur application, tant de noms défigurés, méconnus, dont l'origine est oubliée ; un élément essentiel pour accomplir une pareille tâche nous manque d'ailleurs encore : nous ne savons pas assez l'histoire détaillée des expéditions, des voyages, des découvertes des navigateurs et des pilotes portugais du XVIe siècle, pour faire, à l'égard de chaque île, des vérifications suffisantes ; mais il y a lieu d'espérer que les érudits portugais dont le zèle s'applique depuis quelques années à exhumer de la poussière de leurs archives les pièces justificatives de leur ancienne gloire maritime, rempliront eux-mêmes ou nous fourniront les moyens de remplir cette déplorable lacune. Dans l'état actuel des choses, quelques rectifications clairsemées sont tout ce que nous pouvons entreprendre, et nous nous bornerons à les indiquer.

En partant du cap Delgado pour aller à l'est, on rencontre d'abord, sur les cartes modernes, une île appelée *Aldabra ;* sur les cartes du XVIIe siècle ce nom est écrit *Albadra*, et sur la grande mappemonde de

Cabot (1) *Alhadara :* évidemment c'est le nom arabe *Al-khahdrâ*, ou la Verte, appartenant à l'île connue vulgairement sous celui de Penba, qui, par une méprise facile à s'expliquer dans la lecture d'une carte à petit point, a été attribué à une île voisine ; il y a donc ici corruption et déplacement d'une dénomination certaine : il faut désormais écrire correctement *Al-khadhrâ* et restituer ce nom à Penba.

Quant à la petite île à laquelle ce nom avait été transporté à l'étourdie, quel est celui qui lui appartient en réalité? Diverses cartes du XVIIe siècle disent *Adarno*, celles d'Ortelius ajoutent *alüs I. darea*, et la carte espagnole de Diego Ribero, de 1529 (2), confirme cette dernière leçon en écrivant *I. de Arena ;* d'autres portent *I. darco*, et un bel atlas portugais de 1545 (3) écrit *I. do Arquo :* il semble qu'il y ait là en présence deux dénominations distinctes, qu'il faut restituer en *Ilha da Arêa* ou île du Sable, et *Ilha do Arco* ou île de l'Arc ; nous sommes disposé à croire que ce dernier nom, qui paraît faire allusion à la

(1) Ce curieux monument de la géographie du XVIe siècle, gravé en 1544, est fort rare ; il en existe un bel exemplaire au département des cartes de la Bibliothèque royale, acquis en Bavière par les soins de M. Jomard et les bons offices du Dr Martius.

(2) Conservée à Weimar, et dont un fac-simile, en ce qui concerne l'Afrique, fait pour M. de Humboldt, a été reproduit dans le bel Atlas du vicomte de Santarem.

(3) Cet atlas manuscrit est en la possession de M. de Santarem, qui l'attribue au cosmographe portugais João Freire ; le savant possesseur a communiqué à la Société de géographie quelques fragments d'une notice qu'il a entrepris d'en donner, et qui sans doute nous eût dispensé des discussions critiques que nous insérons ici, s'il eût lui-même abordé ces questions de nomenclature, que nous prenons la liberté de recommander à son attention.

forme de l'île qu'il désigne, doit s'appliquer à la petite île semi-circulaire appelée l'Assomption sur les cartes modernes, et que le premier appartient à l'île ou plutôt au petit groupe de trois îles contiguës auprès duquel est inscrit le nom ridicule d'Aldabra ; ce petit groupe, formé en grande partie, sinon en totalité, de sable blanc, mérite tout-à-fait qu'on lui applique la dénomination d'*Ilhas da Arêa*.

Plus à l'est est le groupe des îles qu'on appelle communément aujourd'hui Amirantes, et qu'on devrait nommer plus exactement îles de l'Amiral, en portugais *Ilhas do Almirante ;* c'est en 1502, à son second voyage dans l'Inde avec le titre d'amiral, que Vasco da Gama, dans sa traversée de Mélinde à Cananor, fit la rencontre de ces îles, ainsi que Galvam l'a consigné dans son Histoire des Découvertes ; le cosmographe impérial Ribero l'a également indiqué dans ses cartes, en se bornant à écrire le prénom Vasco ; mais Cabot, en copiant cette légende, commit la méprise d'ajouter le nom *da Cugna* au lieu de celui *da Gama*, et l'erreur n'a pas manqué d'être répétée par les cartographes ultérieurs.

En continuant d'avancer à l'est, nous trouvons sur les cartes anciennes deux groupes successifs avec les noms de *Mascarenhas* et de *Sete Irmâas ;* mais au milieu du XVIIIe siècle le nom de Séchelles remplaça celui de Mascarenhas (1), et les *Sete Irmâas* continuèrent de figurer au voisinage ; aujourd'hui ces dernières îles ont, avec juste raison, disparu tout-à-fait de nos cartes, où elles faisaient double emploi : un peu d'at-

(1) En 1756, à la suite d'une prise de possession, au nom de la France, par le capitaine Morphey, commandant la frégate *le Cerf*, d'ordre du gouverneur de l'île de France, Magon.

tention eût dès longtemps fait reconnaître que les îles de Mascarenhas répondaient seulement au groupe sud-ouest des Séchelles, c'est-à-dire aux îles Nord, Silhouette et Mahé, tandis que les *Sete Irmãas* ou les Sept-Sœurs étaient représentées par le groupe nord-est, c'est-à-dire par l'île Praslin et ses voisines; l'île aux Récifs tient précisément, au sud de Praslin, la place donnée sur les anciennes cartes à l'*Abrolho* ou écueil au sud des Sete Irmãas.

Le nom de Mascarenhas se reproduisait, comme chacun sait, sur un point assez éloigné, et désignait l'île qu'on appelle aujourd'hui Bourbon : il provenait, là comme ici, du célèbre *Pero* ou Pierre *de Mascarenhas*, l'un des compagnons de Vasco da Gama.

Le nom également célèbre du galicien Juan de Nova figurait pareillement à deux places distinctes, à l'ouest et au nord-est de Madagascar; en ce dernier point, il a donné lieu à une confusion que nous devons signaler. On s'accorde à reconnaître que ce navigateur découvrit en 1501 la petite île appelée aujourd'hui *a Galega* ou la Galicienne, par allusion à la nationalité du découvreur; cependant le nom même de Juan de Nova est appliqué à un massif de douze petites îles situées plus à l'ouest, et qui sur les cartes anciennes était appelé *As doze ilhas;* et plus à l'ouest encore, au sud de l'île de Cosmo Ledo, est la petite île à laquelle on donne le nom corrompu d'*Astove:* sans rappeler ici tous les doubles emplois et les déplacements de noms dont ces îles ont été l'objet, il nous semble constant que la *Galega* est, entre les trois, la seule et véritable île de *Juan de Nova*, et que ce nom a été transporté par erreur sur *As doze ilhas*, pendant que cette dernière désignation aurait été transportée à

son tour, mais tronquée et corrompue, sur l'île voisine, *Astove*.

Cosmo Ledo, que nous venons de mentionner, paraît conserver le nom d'un navigateur portugais. Peut-être en faut-il dire autant d'*O Cirne* (nom d'une famille portugaise connue), auquel les Hollandais ont préféré celui de *Mauritius*, les Français celui d'*Ile de France*, et qui lui-même avait remplacé jadis le nom primitif de *Santa Apollonia* inscrit sur la mappemonde de Ribero. L'île voisine, qu'on appelle aujourd'hui *Rodrigue* (plus exactement *Diogo Rodrigues*, et sous la forme abréviative, *Diogo Roys*) porte sur cette même carte le nom de *Domingos Fernandes*, remplacé dans celles d'Ortelius et de Mercator, par la forme barbare *Don Galopes*, sous laquelle semble masqué *Diogo Lopes* de Sequeira, l'un des premiers gouverneurs de l'Inde portugaise.

Pour en finir avec les noms propres d'hommes, nous n'avons plus à rappeler que celui de *Pero* (ou Pierre) *dos Banhos*, mal à propos corrompu en *Peros Banhos*, et qui désigne deux basses, l'une au voisinage immédiat des îles de l'Almirante, l'autre près du petit archipel das Chagas, en dehors de nos limites, près des Maldives; et celui de *Roque Pires* (Roch fils de Pierre), transformé en *Roquepiz* par ceux qui ne savaient pas lire les abréviations usuelles de l'écriture du temps, ce qui a produit aussi la transformation en *Antongil* du nom d'*Antão Gonçalves* appliqué à une baie bien connue de Madagascar.

Enfin nous terminerons cette fastidieuse récapitulation des bévues onomastiques des cartographes, en restituant sa dénomination véritable au grand banc que l'on appelle aujourd'hui ridiculement *Cargados-Gara-*

jos, et quelquefois plus ridiculement encore, simplement *Cargados*. Les cartes du XVIIe siècle écrivaient *Corgados-Garajos*, et on lit sur celle de Cabot publiée en 1544, *a corda dos Gariocos*, pendant qu'un bel atlas portugais anonyme, qui date de 1545, porte *B.* (c'est-à-dire *Baixo*) *do Graiao ;* le grajáo ou garajáo est un oiseau de mer très commun dans ces parages, et le banc sur lequel il pullule a dû être appelé naturellement *Baixo* (c'est-à-dire Basse) ou *Corôa* (c'est-à-dire Banc de Sable) *do Garajao* ou *dos Garajaos*. Au nord de ce banc en est un autre qu'on est tout surpris de trouver exactement nommé *Saia de malha* ou Cotte de maille.

Il nous reste à indiquer le classement le plus naturel de tous ces groupes insulaires. Au premier aspect des cartes du XVIe siècle aussi bien que des *Neptunes* les plus nouveaux, l'œil est frappé, avant tout, de la prédominance de Madagascar au milieu d'une foule de petites îles qui ne figurent à son égard que comme d'humbles satellites ; l'usage en a même réuni le plus grand nombre sous l'appellation commune d'*Archipel Nord-Est de Madagascar*, ne laissant à mentionner que les îles du Nord-Ouest pour compléter un recensement général. Il y aurait donc toute raison à désigner par le nom de *mer de Madagascar* l'ensemble de ce domaine maritime ; et il est naturel de faire de la grande île de Madagascar, avec les îlots qui lui sont immédiatement contigus, la première subdivision de notre cadre.

L'archipel, ou plutôt l'ensemble des archipels et des îles au nord-est de Madagascar, forme une seconde subdivision, non moins bien déterminée par les découvreurs portugais que par nos explorateurs moder-

nes : au temps des premiers, elles étaient toutes uniformément désertes; elles sont toutes aujourd'hui considérées comme des colonies ou des possessions européennes. La France, jadis, en disposait seule; réduite maintenant à l'île unique de Bourbon, elle a laissé tout le reste aux Anglais maîtres de Maurice.

Enfin les îles du Nord-Ouest constituent la troisième et dernière subdivision, très bien déterminée aussi, dans l'histoire des expéditions portugaises tout comme de nos jours, étant alors directement au pouvoir des Arabes, et conservant aujourd'hui une population indigène où l'élément arabe s'est infiltré dans une proportion notable.

Ainsi, des considérations d'origine et de nationalité concourent avec les motifs de grandeur et de situation relative pour recommander la classification tripartite que nous venons d'exposer, et qui, dans cet ensemble des îles africaines de la mer des Indes australe, désigne successivement à notre étude Madagascar, les Colonies européennes, et les îles Arabes.

FRAGMENTS
D'UNE NOTICE SUR UN ATLAS MANUSCRIT
DE LA BIBLIOTHÈQUE WALCKENAER (1).

FIXATION DES DATES DES DIVERSES PARTIES DONT IL SE COMPOSE;

Par M. D'AVEZAC.

I. *Introduction.*

Nous voulons parler ici d'un monument géographique faisant partie de la riche collection de M. le baron Walckenaer : sous quelque dénomination qu'il ait pu être déjà mentionné dans divers écrits, nous croyons préférable de le désigner simplement par le nom de son possesseur actuel, ce qui ne préjuge rien à l'égard des précédents propriétaires, du lieu d'origine, de la date de rédaction, etc., toutes questions qui demandent examen.

C'est un atlas petit in-folio, de 30 centimètres de haut sur 23 centimètres de large, couvert d'un léger cartonnage moderne, avec des gardes en fort papier.

(1) Cette notice est en portefeuille depuis longues années; les fragments communiqués à la Société de géographie, dans ses séances des 19 mars et 5 novembre derniers, étaient beaucoup plus étendus, et se trouvaient précédés d'un coup-d'œil synthétique sur l'ensemble des monuments écrits ou dessinés de la géographie du moyen-âge, avec leur classification générale en huit séries parallèles, suivant un plan de publication qui nous occupe depuis longtemps. Nous avons pensé devoir élaguer ici, non seulement ces prolégomènes généraux, mais même une bonne partie des développements spéciaux dans lesquels nous étions entré pour l'explication de la table lunaire formant la page 1 de l'atlas Walckenaerien qui fait l'objet de cette notice.

Il se compose de quatorze feuillets, dont le premier et le dernier sont en simple parchemin, et les douze autres en beau vélin : ceux-ci offrent, en réalité, six feuilles entières pliées chacune séparément par le milieu, juxtaposées dans un ordre successif, et non superposées en un seul cahier; tandis que le premier et le dernier feuillet, qui probablement sont aussi les deux moitiés d'une même feuille, sont aujourd'hui indépendants l'un de l'autre.

Tous ces feuillets sont collés ensemble deux à deux, de manière à ne présenter en totalité que quatorze pages, dont la dixième et la quatorzième sont restées blanches. Dès le premier aspect, l'œil le moins exercé peut y reconnaître trois parties de factures différentes : la plus considérable comprend la série des pages 2 à 9; la seconde dans l'ordre d'importance est formée des pages 11 à 13; et la dernière consiste uniquement dans la page 1.

Ce volume fut acheté à Londres, en 1790, par M. le baron Walckenaer, moyennant cinq guinées; il lui fut vendu par les frères Edwards, libraires bien connus dans le quartier de Piccadilly, où leur petite boutique, exclusivement remplie de raretés bibliographiques et de manuscrits curieux, était fréquentée par les hommes les plus distingués, par les plus riches amateurs. Ils déclarèrent au savant acquéreur que ce petit atlas provenait de la célèbre bibliothèque Pinelli, et qu'une notice manuscrite de douze pages, en langue italienne, dont le volume était accompagné, et qu'ils lui vendirent en même temps, était de la main du docte Tiraboschi.

La haute réputation de probité des frères Edwards ne permettait point de suspecter leur sincérité, leur

bonne foi, dans cette double déclaration. Mais il y avait certainement de leur part erreur complète sur le second point, et au moins équivoque, sinon erreur aussi, sur le premier.

Quant à la notice, en effet, l'écriture en est radicalement différente de celle d'une lettre autographe de Tiraboschi avec laquelle nous l'avons confrontée : aucune comparaison n'est possible entre l'une et l'autre.

Pour ce qui est du nom de Pinelli, un éclaircissement est nécessaire. On sait que la magnifique bibliothèque rassemblée de père en fils par les Pinelli de Venise fut, à la mort de Maffeo Pinelli en 1785, achetée par des libraires anglais, et transportée à Londres, où elle fut vendue publiquement, du 2 mars au 2 juin 1789. Le catalogue de cette riche bibliothèque avait été rédigé par le savant abbé Jacques Morelli, et publié en 1787 à Venise, en 6 volumes in-8°, puis réimprimé en 1789 à Londres, sous une forme abrégée et compacte, en un seul volume grand in-8°, pour servir de guide aux acheteurs. On y remarque, sous les numéros 4905 à 4908, l'indication de plusieurs portulans analogues à celui qui nous occupe ; mais on n'y voit point figurer celui-ci.

Comment donc admettre qu'il appartient à la même collection ? Supposera-t-on qu'il avait échappé d'abord à la vérification de Morelli, et que le savant bibliographe l'ayant retrouvé seulement après la confection de son catalogue, se serait alors borné à le réunir à la masse des livres inventoriés, en y joignant la notice manuscrite dont nous avons parlé ? Cette idée nous est venue à nous-même, et nous en avons cherché la confirmation dans l'examen comparatif de l'écriture de ces douze pages avec celle de diverses

lettres autographes de Morelli, dont nous devons la communication à la gracieuse obligeance de M. Boissonnade. Au premier coup d'œil, une ressemblance générale des deux écritures semblait permettre de les attribuer à la même main, en tenant compte d'une distance de vingt années entre leurs dates respectives; mais une vérification plus attentive et plus scrupuleuse nous a donné lieu de remarquer, dans la forme de certaines lettres, des différences essentielles, qui ont dû nous faire renoncer à cette pensée.

Au surplus, la déclaration des frères Edwards pourrait être rapportée à une autre bibliothèque Pinelli, non moins précieuse, non moins célèbre que celle de Venise; nous voulons parler de celle qui avait été formée à Padoue, à la fin du XVIe siècle, par Jean-Vincent Pinelli, et qui fut dispersée après sa mort, entre Venise, Naples et Milan. Mais il serait bien difficile, sinon impossible, de parvenir aujourd'hui à constater une telle origine, et nous sommes forcés de rester à cet égard dans l'incertitude.

Peut-être pourrait-on tirer quelque lumière d'une notion précise de l'auteur à qui est due la notice anonyme jointe à l'atlas. La vue de son écriture suffirait probablement à quelque Italien amateur d'autographes pour le reconnaître avec assurance parmi les célébrités littéraires de la fin du siècle dernier; et nous ne désespérons pas d'obtenir par cette voie une indication certaine; mais jusque là nous devons observer une prudente réserve.

Quoi qu'il en soit, le devoir de faire connaître les résultats d'un examen qui a précédé le nôtre, et dont nous avons pu profiter, nous détermine à insérer ici une traduction littérale de cette note inédite (en ce

qui concerne les points que nous examinons dans ces fragments).

« Ces cartes paraissent fort anciennes, et sont con-
» struites avec beaucoup d'exactitude; elles méritent
» cependant d'être examinées avec soin, et qu'on en
» relève le prix en signalant quelques unes des particu-
» larités qui les rendent justement précieuses.

» I. Elles sont toutes hydrographiques, si l'on en
» excepte la première, laquelle n'est autre chose
» qu'une table numérique offrant probablement quel-
» que règle relative à la navigation, ou aux variations
» de la lune, comme le font soupçonner quelques
» mots interrompus encore apercevables, bien que
» cette carte soit d'ailleurs fort maltraitée par les in-
» jures du temps et des insectes. Les mots dont il s'a-
» git se voient à droite du tableau, en haut. Celle-ci
» est plus gâtée, et plus endommagée que toutes les
» autres, qui, à vrai dire, n'ont réellement que très
» peu ou presque point souffert.

» II. Cette première carte n'occupe qu'une page ou
» demi-feuille. La seconde, qui est la première des
» cartes hydrographiques, est divisée en deux portions
» égales formant chacune une page du volume. Nous
» donnerons quelque idée de toutes deux et d'abord
» de la première.

» Elle présente, inscrit autour de la marge, un cy-
» cle commençant à l'année 1384 et se continuant jus-
» qu'en 1411; ce qui pourrait peut-être donner lieu
» de penser que ces cartes ont été faites vers l'année
» 1384, suivant l'usage ordinaire de ne s'occuper,
» dans le développement des cycles, que des années à
» venir : à moins que quelqu'un ne prétendît que ce
» cycle est plutôt un recueil d'expériences et d'obser-
» vations pour des années déjà écoulées; auquel cas il

» en faudrait rapporter la construction à l'année 1411,
» et peut-être même plus tard. Les années bissextiles
» sont distinguées par le signe B en encre rouge. Il faut
» observer ensuite que sous la première année de ce
» cycle, c'est-à-dire sous l'année 1384, est placée l'an-
» née 1434, ce qui se continue jusqu'en 1387 qui a,
» en dessous, 1437, d'une encre, et, à ce qu'il me
» semble même, d'une écriture un peu différente.

» On voit ensuite trois mains, dont la première,
» entièrement ouverte, donne quelques règles pour la
» Pâque; les deux autres offrent probablement quel-
» que règle pour la navigation. Sur les phalanges sont
» des chiffres romains; et en outre, sur la première
» et sur la troisième main, le millésime 1384, qui
» est la première année du cycle. Sur la première et
» la seconde se trouve aussi le millésime 1434; mais
» on doit observer que celui de 1384 est toujours du
» caractère plus ancien dans lequel la carte a été pri-
» mitivement écrite, et celui de 1434 du même carac-
» tère et de la même encre que les additions mention-
» nées ci-dessus.

» Sous ces mains se trouve une table de tous les
» mois, pour chacun desquels est notée quelque par-
» ticularité, entre autres une maladie spéciale, celle
» peut-être qui dominait en ce mois d'après les idées
» de l'auteur. En voici un exemple pour plus de clarté :

Mars	*ainsi nommé*	V	*Le soleil dans le bélier*	*frappe sur la tête.*	*il a 31 jours.*
Avril	*ainsi nommé*	I	*Le soleil dans le taureau*	*frappe sur le cou.*	*il a 30 jours.*

» Au mois de mai est encore indiqué *le soleil dans le*
» *Taureau;* et le dernier mois de la table, qui est fé-
» vrier, est ainsi marqué :

Février	*ainsi nommé*	VI	*Le soleil dans le verseau les poissons*	*frappe sur les pieds*	*Il a 28 jours.*

. . . . . .

» Le peu de connaissances que montre l'auteur » quant aux contrées septentrionales de l'Europe, in- » dique peut-être que ces cartes furent construites » avant la relation des voyages des deux Zeni. Et l'on » voit néanmoins que l'auteur était Vénitien, puisque » toutes sont écrites en ce dialecte. »

. . . . . .

» Les deux dernières cartes sont écrites d'un carac- » tère plus grand et plus lourd que les précédentes. Je » soupçonne qu'elles ne sont point l'œuvre de celui qui » a fait la seconde, la troisième, la quatrième et la » cinquième; et la première semble aussi n'être l'ou- » vrage ni de celui qui a exécuté ces deux dernières, » ni de l'auteur des quatre autres.... En outre, le rouge » avec lequel sont écrits quelques noms, est différent, » et n'est pas aussi vif dans ces deux dernières qu'il l'est » dans les autres; dans la dernière même, le noir est » différent.

. . . . . .

» Quant aux quatre premières hydrographiques, je » les crois rédigées avant la fin du XIVe siècle, et cela » pour diverses raisons. Premièrement, l'écriture » semble absolument de ce temps, et l'on n'y trouve » pas d'abréviations; secondement, le peu de préci- » sion du tracé des parties septentrionales de l'Europe » nous fait croire qu'elles ont été faites avant que l'on » eût vu les relations des Zeni; en troisième lieu, ce » cycle que nous avons déjà observé sur la première » carte, et qui commence à l'année 1384 et finit avec » l'année 1411, nous porte naturellement à le croire » composé vers 1384; et les trois cartes suivantes sont » écrites absolument avec le même caractère que celle » qui contient le susdit cycle.

On voit que l'auteur de cette Notice avait examiné avec autant d'intérêt que de soin le petit atlas aujourd'hui possédé par M. Walckenaer ; qu'il en avait bien distingué la triple origine sous le point de vue graphique ; qu'il avait reconnu dans la nomenclature les formes du dialecte vénitien ; et qu'il estimait la date des quatre cartes principales voisine de 1384. Ce sont des données générales, à l'égard desquelles il a tout l'honneur de la priorité. Elles ont été admises par M. Walckenaer dans la plupart des citations qu'il a faites de ce monument géographique, et divers érudits, tels que Angelo Pezzana, Malte-Brun, Zurla, Andrès, Baldelli, Humboldt, les ont répétées plus ou moins exactement après lui ; une seule fois le savant académicien a indiqué d'une manière plus vague la date de son portulan, en disant que, d'après le calendrier dont il est accompagné, il peut remonter jusqu'en 1384 ou descendre jusqu'en 1434 ; et M. de Humboldt a reproduit cette assertion, de même que M. de Santarem. On a pu voir que cette indécision s'était déjà montrée dans les observations de l'auteur de la Notice.

Mais le docte Italien n'en avait laissé percer aucune sur la question de l'origine vénitienne du portulan, dont la nomenclature appartient en entier, d'après sa déclaration formelle, au dialecte spécial de Venise. Cependant Baldelli, qui, par inadvertance, en citant inexactement M. Walckenaer, attribue à un Castillan la carte de 1384 dont nous parlons ; Baldelli, dans sa dissertation sur le portulan Médicéen de 1351, fait, sur l'origine de celui-ci, une série de remarques, toutes applicables au portulan Walckenaerien : « De nombreux indices, » dit-il, « doivent faire reconnaître ce portulan

» pour l'œuvre d'un Génois. Il n'est pas présumable » qu'un Vénitien, un Catalan, émules des Liguriens, » eussent pris soin de peindre sur les Canaries la ban- » nière des Génois, pour rappeler que ceux-ci en » avaient été les découvreurs depuis la renaissance » des lumières en Europe. On reconnaît l'œuvre d'un » Génois en lisant *Cavo di Non*, par exemple, et non » *Cabo di Non* comme aurait écrit un Vénitien, ou » *Capo di Non* comme un Pisan. Une des îles Cana- » ries est appelée sur la carte *Isola de' Vegi Marin*, » comme s'écrit en génois le nom d'un genre d'am- » phibies que nous appelons, nous autres Italiens, » *vecchi marini.* » M. Walckenaer a pris note de cette opinion sur les gardes de son atlas, où on lit de sa main : « Selon la remarque de Baldelli dans ses » Viaggi di Marco Polo, tome I, p. CLV, cette carte est » génoise, puisqu'on y trouve *Cavo* de Enbueder, au » lieu de *Cabo* qui serait Vénitien, et de *Capo* qui se- » rait du dialecte pisan. »

Quoi qu'il en soit, les motifs sur lesquels Baldelli appuie son opinion n'ont point un fondement solide : indépendamment de l'affirmation si précise de l'auteur de la Notice, il suffit d'étudier les portulans de Grazioso Benincasa, natif d'Ancône et établi à Venise, pour reconnaître que plusieurs des indices relevés comme des signes caractéristiques d'une origine génoise se retrouvent dans les productions de l'école vénitienne : ainsi l'écu de Gênes est marqué sur Lancerotte dans les cartes de Benincasa (et même dans les cartes catalanes) aussi bien que dans le portulan Médicéen; Benincasa emploie de même la prétendue forme génoise *Cavo;* et enfin le nom de l'île des *Vegi Marini* est si peu caractéristique d'une facture génoise,

Table lunaire, formant la p

Zeñohad. 31 ..

Dj hore ponti.		Z	F	
	A	2 19 676	. 8 ...	
	B	2. . 515	. . 97.	
	C	1. 23 570	9 13 774	
1473	D	28 23 570	27 12 273	
1530	E	17 20 260	16 21 78	7
	F	7 17 360	6 5 954	7
	G	26 1 1034	24 23 247	4
1438	H	15 10 830	12 23 543	2.
	I	3 19 676	2 18 339	
	K	22 17 183	21 5 931	5.
	L	11 21 131	10 9 933	6
	M	1 | 30 5 | 18 105 | 719	○	1 6 431
	N	22 2 1	20 23 228	102
	O	9 13 311	8 2 24	82
1446	P	27 . 900	26 22 613	2 1 32
	Q	1. 14 6..	15 8 49	2 12
	R	6 4 492	4 17 2.5	90
	S	25 2 517	.. .5 255	24 3 502
	T	13 18 880	11 23 694	1 1 ..

qu'on trouve cette île appelée de ce même nom dans la carte catalane de 1375. Il ne reste donc rien des arguments avancés par Baldelli comme exclusifs d'une origine vénitienne, et la question nous arrive encore dans toute son intégrité.

Passons à l'examen successif des diverses parties de notre atlas, en les prenant dans l'ordre même où elles se présentent à nous : d'abord la table numérique consignée sur la première page, et qui n'a aucune liaison avec le reste de l'atlas; puis les cartes hydrographiques, consacrées d'une part à un portulan général d'Europe et d'Afrique, de l'autre à des portulans spéciaux du golfe Adriatique et de l'archipel, et formant, ainsi que nous l'avons dit, deux groupes bien distincts, mais qui ont néanmoins entre eux, tant à cause du sujet qu'à raison de certaines circonstances matérielles, des rapports dont il est indispensable de tenir compte.

II. *Calendrier lunaire formant la première page de l'Atlas* (1).

Comme l'a remarqué l'auteur de la Notice, le premier morceau est en fort mauvais état, et c'est bien, comme il le dit, un tableau de chiffres, en marge duquel se trouvent, vers le haut, à droite, les mots interrompus qui l'avaient induit à soupçonner qu'il s'agissait ici de quelque règle pour les phases de la lune. On peut en effet entrevoir qu'il existait en cet endroit quatre lignes d'écriture, lesquelles n'offrent plus aujourd'hui de lisible que le mot *luna*, mais qui laissent cependant deviner que la première ligne entière devait se lire *Re-*

(1) Voir le tableau ci-joint.

gola de la luna. Le tableau lui-même est formé de petites cases disposées en dix-neuf rangées horizontales sur douze colonnes verticales : les rangées horizontales sont respectivement désignées par les dix-neuf premières lettres de l'alphabet, A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T.; les colonnes verticales portent successivement en tête les douze lettres Z. F. M. A. M. Z. L. A. S. O. N. D.; il est aisé de reconnaître dans celles-ci les initiales des noms des douze mois dans quelqu'un des dialectes italiens :

Zener	Avril	Luyo	Otubre
Fevrer	Mazo	Avosto	Novembre
Marzo	Zugno	Setembre	Dezembre.

Dans la marge au-dessus on parvient à lire, sur le premier mois, *Zen'o ha d.* 31 (*Zenero ha dj* 31, janvier a 31 jours); et ainsi averti que le nombre des jours du mois devait se trouver indiqué sur chacun d'eux, on vient à bout d'apercevoir, par places, quelques restes de cette indication.

Chaque rangée horizontale contient donc douze cases corrélatives aux douze mois de l'année, et répond ainsi à une année entière; la série alphabétique des dix-neuf lettres affectées à ces rangées marque donc une période de dix-neuf années successives : et ce nombre de dix-neuf ans suffit à lui seul pour nous assurer que nous avons sous les yeux un calendrier lunaire perpétuel, puisque c'est précisément la durée du cycle dans lequel la lune est censée accomplir son retour à la même position relative à l'égard du soleil. Trois nombres sont inscrits dans chaque case, et une indication marginale, à gauche de la première rangée, nous apprend que ces trois nombres sont respectivement

des *dj*, des *hore*, et des *ponti* : nous avons donc pour chaque mois, dans toute la série des dix-neuf années du cycle, le jour, l'heure et le point d'un phénomène lunaire qu'on doit naturellement supposer *à priori* être celui des néoménies : la coupure de certaines cases en deux pour l'intercalation des sept lunaisons embolismiques ne permet pas de conserver le moindre doute à cet égard.

Une foule de questions se présentent à résoudre ; les unes indépendantes et isolées, les autres mutuellement connexes, compliquées les unes et les autres par les incertitudes inséparables d'un texte que les ravages du temps et des insectes ont mutilé, où l'impéritie du copiste et celle même du calculateur ont d'ailleurs multiplié les erreurs de chiffres. La valeur du point horaire ; la détermination du comput ecclésiastique ou astronomique, vrai ou moyen, auquel se rapportent les néoménies ; la distinction des années communes et des bissextiles ; la place assignée aux lunaisons embolismiques ; le numéro d'ordre de chaque année du cycle ; la spécialisation chronologique de ce cycle ; la date précise, enfin, à laquelle se rapporte tout le calendrier ; voilà ce qu'il nous faut successivement chercher.

. . . . . .

Le rapprochement de quelques résultats identiques obtenus par places suffit pour donner la clef de la composition du tableau, en démontrant qu'il s'agit des néoménies moyennes, et que l'intervalle constant, partout où il n'y a pas erreur de chiffres, est bien celui de 29 jours 12 heures et 793 points, si connu des computistes, ce qui nous assure immédiatement

de la valeur du point, à raison d'un total de 1080 points pour une heure : ces points sont donc précisément, sans incertitude possible, les *hhelaqym* des computistes hébreux, et il y a erreur certaine de copiste partout où le nombre écrit dépasse 1080.

En refaisant, sur ces données, tous les calculs du tableau qui nous occupe, nous avons pu nous rendre un compte facile des erreurs dont il est entaché. Le plus grand nombre de ces erreurs tient à des inadvertances d'écriture, soit qu'il y ait confusion entre certains chiffres, soit qu'il y ait transposition d'une case à une autre ; quelques fautes tiennent au calcul même et influent sur toute une série de résultats ultérieurs : il y a surtout dans l'année F, et, autant que les mutilations permettent d'en juger, dans le mois d'août, une erreur considérable de ce genre ; la même circonstance se reproduit, dans des proportions un peu moindres, à la fin de l'année K, ou dans le passage de l'année K à l'année L.

Il est digne de remarque, à ce propos, que les erreurs ainsi renfermées entre août de l'année F et janvier de l'année L sont placées de telle manière et se combinent si bien avec certaines conditions du comput, que l'anticipation ou proégèse résultant de la différence de longueur entre le cycle lunaire et les dix-neuf années solaires correspondantes (1) se trouve complétement effacée à la fin du tableau, et que le calcul amène, après la néoménie de décembre de l'année T, précisément la néoménie de janvier de l'année A, comme

(1) C'est-à-dire le déficit de 7 heures 485 points sur les 6940 jours de l'ennéadécaétéride à cinq bissextiles, ou l'excès de 16 heures 595 points sur les 6939 jours de l'ennéadécaétéride à quatre bissextiles.

si cette année A devait suivre immédiatement l'année T au lieu de la précéder de presque tout un cycle. Un tel arrangement ne peut être l'effet du hasard; il provoque naturellement de nouvelles questions.

. . . . . .

La partie du tableau qui s'étend de A en F serait-elle donc une suite de la portion renfermée entre L et T? — La place occupée par le bissexte ou l'embolisme doit nous venir en aide pour résoudre ce problème. Malgré les lacunes et les erreurs de notre tableau, il est aisé de vérifier que le bissexte y est employé aux années C, G,.., O, S; on n'en découvre aucune trace entre les années G et O. Il est évident que si l'ordre général des années du cycle progressait de A en T, les bissextiles C et G devraient être suivies des bissextiles L, P, T; ou bien les bissextiles O, S, devraient avoir devant elles les bissextiles B, F, K; tandis que si l'on renverse les deux parties du tableau, les bissextiles O, S, appelleront naturellement à leur suite les bissextiles C, G; nous avons donc une complète certitude que notre tableau se compose de deux parties transposées entre elles, dont la coupure doit se trouver entre G et O.

Quant à la distribution des lunaisons embolismiques, ces intercalations figurent dans le tableau aux années A, C, F, I, M, O, R; comme, d'après les conditions qui résultent de l'ordre connu des bissextiles O, S, C, G, nous ne pouvons faire commencer le cycle plus tard que l'année O, ni le terminer plus tôt que l'année G, le commencement de la série indicative du rang des années embolimisques ne peut tomber que sur les lettres M et O, dont la première suppose le commencement du cycle en K, ce qui ferait correspondre l'année A à

la 11e du cycle; la seconde établit le commencement du cycle en N, et la corrélation de l'année A avec la 8e du cycle : d'où il résulte que l'hypothèse de l'ennéadécaétéride a quatre bissextiles, qui fixe le commencement du cycle en L, doit être rejetée, et qu'il y a erreur matérielle dans l'omission du cinquième bissexte entre G et O.

Mais la coupure demeure toujours incertaine et flottante : il nous faut donc recourir encore à d'autres indices.

Quatre dates particulières, 1473, 1550, 1458, 1446, écrites à la marge, vis-à-vis des lettres D, E, H et P, semblent nous venir enfin en aide pour obtenir sans plus de tâtonnements une détermination précise ; car ces dates, malgré leur interversion apparente, sont placées de manière à conserver entre elles le rang qui convient à chacune dans le cycle décemnovennal, puisque 1473, qui est vis-à-vis de la lettre D, répond au nombre d'or 11; que 1550, en face de E, répond à 12; 1458, en face de H, à 15; et 1446, vis-à-vis de P, à 3. Nous aurions ainsi la clef de la valeur numérique de toute la série des dix-neuf lettres du tableau : la lettre A désignerait la 8e année du cycle, B la 9e, C la 10e, et ainsi de suite jusqu'à M, qui représenterait la 19e et dernière ; tandis que N serait la 1re, O la 2e, P la 3e, et ainsi de suite jusqu'à la 7e, représentée par T; la 8e se retrouvant en tête du tableau, sous la lettre A. Si cette correspondance est exacte, les données sur lesquelles elle se fonde doivent nous procurer immédiatement des résultats plus importants : car les dates ainsi exprimées ayant un rapport direct avec la disposition du tableau, il y aurait lieu d'en conclure qu'une d'elles au moins appartient au cycle même

dont la détermination est le but final de notre recherche.

. . . . . .

Quelque hésitation que l'on ait, on ne peut échapper à cette considération spéciale, que le tableau, de L en T, et de A en F, présente une série homogène dont la régularité ne peut être mise sur le compte du hasard; qu'il y a même certitude acquise, à raison de la place occupée par les années bissextiles, que la portion A-F est réellement la suite de L-T; tandis que le défaut de liaison ne se manifeste qu'entre août de l'année F et janvier de l'année L. Faut-il donc en venir à supposer que le commencement du cycle remonte plus haut que l'année N, et que les dates marginales n'ont pas autant de portée que nous l'avions présumé?

Examinons la chose de plus près.

Toutes ces dates marginales, écrites, à ce qu'il semble, à des époques diverses, et appartenant à des cycles différents, concourent néanmoins à désigner l'année N pour la première de la série décemnovennale qui fait le sujet de ce tableau. C'est aussi l'une des hypothèses où nous avait conduit la considération spéciale de l'ordre qu'affectent ici les années embolismiques, lesquelles se trouvent très bien placées aux n°s 2, 5, 8, 10, 13, 16 et 19 du cycle. Les années bissextiles y occupent de leur côté les n°s 2, 6, 10, 14 et .... (il y a omission du 5e bissexte). Il ne nous reste plus qu'à vérifier comment peuvent y être coordonnées les dates inscrites à la marge, en examinant tour à tour jusqu'à quel point chacune d'elles peut être prise pour celle de la rédaction de notre tableau.

Reprenons-les successivement à leur rang dans le cycle, c'est-à-dire dans l'ordre que leur assigne res-

pectivement le nombre d'or qui leur demeure affecté.

L'année 1446, 3e du cycle, doit tout d'abord être écartée, puisqu'elle amènerait, aux places où tombe le bissexte, les années 1445, 1449, 1453, 1457 et 1461, qui ne sont aucunement bissextiles.

L'année 1473, 11e du cycle, ayant pour bissextiles corrélatives 1464, 1468, 1472, 1476 et 1480, s'encadre au contraire parfaitement dans notre tableau, considéré comme représentant exclusivement le cycle qui a commencé en 1463, et c'est en ce cas sur l'année L que devrait porter la correction relative à l'omission du cinquième bissexte, outre la correction générale des erreurs de calcul à opérer dès lors sur toute la portion comprise depuis l'année F jusqu'à l'année M incluse, de manière à rétablir, entre celle-ci et l'année N initiale du même cycle, la différence de 7 heures 485 points résultant inévitablement de la proégèse. En supposant donc que cette année 1473 exprimât la date précise de la rédaction du document qui nous occupe, il faudrait reconnaître, d'une part, que le rédacteur aurait fait remonter son calcul au commencement du cycle dont on comptait alors la 11e année, et d'autre part, que la liaison immédiate de l'année M avec l'année N (et celle de l'année L avec l'année M) ne serait que l'effet d'un pur hasard, au milieu de la confusion causée par les erreurs de calcul dont la portion médiane du tableau se trouve entachée. Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses n'est probable : d'un côté, c'est, en général, à partir de l'année *courante* que les rédacteurs de ces sortes de tables commencent leur calcul, en le poursuivant jusqu'à épuisement de la période thématique; et dans le cas actuel, ce ne serait

point en remontant de dix années jusqu'à 1463, mais bien en descendant jusqu'en 1491, que suivant toute apparence le rédacteur de notre document eût rempli son cadre et complété son cycle. Cette conjecture est corroborée en ce que, d'un autre côté, le passage immédiat de l'année M à l'année N, comme celui de l'année T à l'année A, s'effectue avec une exactitude qui ne peut raisonnablement être mise sur le compte du hasard. Le rédacteur, d'après ce qui vient d'être dit, commençant son calcul à l'année D, 11e du cycle alors courant, l'aurait poursuivi de M en N et de T en A jusqu'à C, dans les dix premières années du cycle suivant. Si cela est, les bissextiles corrélatives à la date initiale de 1473 deviennent 1476, 1480, 1484 et 1488, dont la première tombe exactement sur la lettre G, comme nous l'avons déjà vérifié ; mais les deux dernières se trouvent correspondre aux années P et T, qui ne sont point affectées du bissexte : d'où il faudra conclure que l'année 1473 n'est point la date de rédaction que nous cherchons à découvrir.

Continuons notre vérification.

L'année 1550, 12e du cycle, se présente dans des conditions absolument identiques; car, considérée dans son propre cycle, elle a pour bissextiles corrélatives 1540, 1544, 1548, 1552 et 1556, qui tombent de même sur les années O, S, C, G, L ; tandis que, considérée comme date initiale, elle a pour bissextiles corrélatives 1552, 1556, 1560, 1564 et 1568, dont les trois dernières se trouvent correspondre aux années P, T et D, sur lesquelles ne tombe point le bissexte : d'où nous tirons cette conséquence, que 1550 ne devra pas non plus être prise pour la date de rédaction de notre document. Nous pouvons ajouter que ce millé-

sime nous semble d'une encre et d'une main différentes, et comme de raison plus modernes.

Reste l'année 1458, 15e du cycle, laquelle nous offre précisément les conditions inverses. Considérée dans son propre cycle, elle doit se produire avec les bissextiles 1444, 1448, 1452, 1456, 1460, répondant aux années N, R, B, F, dont aucune n'est affectée du bissexte, et K, qui demeure douteuse; prise au contraire comme date initiale, cette même année 1458 entraîne après elle les bissextiles 1460, 1464, 1468, 1472, et 1476, qui répondent aux années K, O, S, C, G, sur lesquelles, à part le doute relatif à la première, tombe effectivement le bissexte. Ce serait donc là, à notre sens, la date réelle de la confection du document qui fait l'objet de notre étude, et la clef des corrections applicables à notre tableau, corrections qui se trouvent dès lors renfermés dans le cercle le plus étroit possible, puisque, sauf le rétablissement du bissexte sur l'année K, les autres ne sont amenées que par des erreurs matérielles de calcul. Et il n'est pas sans intérêt de remarquer en outre que la bissextile 1476 tombant tout juste sur l'année G, qui précède immédiatement l'année H à laquelle correspond 1458, il ne peut rester d'incertitude sur l'endroit précis de la coupure où doit se manifester la proégèse de 7 heures 485 points.

III. *Calendrier solaire formant la deuxième page de l'Atlas.*

Immédiatement après la table des néoménies, que nous venons d'examiner, et que nous présumons écrite en 1458, vient la série de quatre feuilles formant les pages 2 à 9 du volume, et constituant incon-

testablement la partie la plus ancienne et la plus importante de ce manuscrit (1).

Ainsi que l'a fait remarquer l'auteur anonyme de la Notice que nous avons transcrite, la première de ces quatre feuilles est divisée en deux pages, dont l'objet est complétement distinct : l'une présente en effet une carte hydrographique de l'océan Occidental, qui se rattache immédiatement aux cartes de même espèce dessinées sur les trois feuilles suivantes; tandis que l'autre page est un tableau dont la Notice anonyme fait pressentir plutôt qu'elle n'en définit la nature.

C'est en réalité un calendrier solaire perpétuel, dont nous avons à examiner les éléments, la disposition générale, et la signification chronologique eu égard à l'atlas dont il fait partie.

Il offre, dès l'abord, trois divisions principales, savoir : un tableau des mois occupant un peu plus de la moitié inférieure de la page; trois mains dessinées au-dessus et chargées d'indications numériques; enfin, un encadrement dans lequel sont distribués, par cases successives, une série de millésimes. Reprenons tour à tour chacune de ces trois parties, pour en déterminer la composition et l'emploi.

Le tableau des mois est disposé sur sept colonnes verticales, dont la dernière est restée vide, et dont la seconde est sans motif séparée de la première, puisqu'elle ne contient que ces mots *a nome*, uniformément répétés à la suite de chaque nom de mois écrit dans celle-ci; la troisième renferme des éléments numériques sur lesquels nous reviendrons spécialement. La quatrième indique l'entrée successive du so-

(1) Le fac-simile en est compris dans le bel Atlas du vicomte de Santarem.

leil dans les douze signes du zodiaque respectivement correspondants aux douze mois ; par inadvertance, comme l'a déjà remarqué l'auteur de la Notice anonyme, le signe du taureau a été écrit deux fois au lieu d'une, et tous les signes ultérieurs se sont ainsi trouvés reculés d'un rang, ce dont le calligraphe ne s'est aperçu qu'à la fin de la colonne, et alors, pour signaler la correction nécessaire, il a ajouté, en dessous du *Verseau*, les *Poissons* restés sans emploi. La colonne suivante est consacrée à certains pronostics astrologiques ; la sixième donne le nombre des jours de chaque mois.

En faisant disparaître la septième colonne restée vide, l'inutile séparation des deux premières, et la répétition erronée du *Taureau* dans la quatrième, toutes les indications de l'original se trouveront exactement reproduites dans les cinq colonnes que voici :

Marzo a nome.	*v*	sol in aries.	*fiere in la testa,*	a dì xxxi.
Avril a nome.	*i*	sol in tauros.	*fiere in la gola.*	a dì xxx.
Mazo a nome.	*iii*	sol in iemini.	*fiere in le braze.*	a dì xxxi.
Zugno a nome.	*vi*	sol in canzer.	*fiere in lo pett.*	a dì xxx.
Lulo a nome.	*i*	sol in leo.	*fiere in lo cuor.*	a dì xxxi.
Avosto a nome.	*iiii*	sol in virgo.	*fiere in le budele.*	a dì xxxi.
Setenbre a nome.	*vii*	sol in libra.	*fiere in le ance.*	a dì xxx.
Otumbre a nome.	*ii*	sol in scorpio.	*fiere in verga.*	a dì xxxi.
Novenbre a nome.	*v*	sol in sagitario.	*fiere in le cose.*	a dì xxx.
Dezebre a nome.	*vii*	sol in capicorno.	*fiere in li zenogli.*	a dì xxxi.
Zener a nome.	*iii*	sol in aquario.	*fiere in ganbe.*	a dì xxxi.
Fevrer a nome.	*vi*	sol in pisis.	*fiere in li pie.*	a dì xxviii.

La première et la deuxième de ces colonnes, donnant simplement le nom des mois et le nombre de jours de chacun d'eux, ne semblent demander aucune explication, pas plus que la colonne du milieu, qui marque les signes du zodiaque correspondants. Ces trois colonnes cependant ont à nos yeux beaucoup d'importance, car elles nous paraissent résoudre d'une manière péremptoire la question, restée en suspens, de

l'origine vénitienne ou génoise du monument géographique que nous avons sous les yeux.

Les noms des mois nous sont un premier indice : ils appartiennent tous sans conteste au dialecte vénitien, comme nous avons pu le vérifier nous-même au moyen de documents authentiquement écrits à Venise à la même époque. Mais une autre considération nous fournit un argument d'une autre espèce, qui vient corroborer singulièrement le premier.

En voyant le mois de mars placé en tête de l'année, avec le signe du bélier, on serait, dès l'abord, tenté de croire qu'il s'agit de l'année astronomique commençant à l'équinoxe du printemps suivant le style florentin ou le style pisan ; mais la dernière colonne, qui attribue au mois de mars le nombre intégral de 31 jours, et qui se termine par les 28 jours de février, ne permet aucun doute sur le commencement de l'année, fixé précisément au 1er mars, de manière à porter à la fin même de l'année l'intercalation du jour épagomène dans les bissextiles. Or, c'est justement ainsi que, jusqu'à une époque encore assez récente, se trouvait constituée l'année civile d'après l'usage spécial de Venise. Il ne peut donc nous rester aucune incertitude sur la facture vénitienne de l'atlas Walckenaérien.

L'avant-dernière colonne est consacrée à des préjugés astronomiques dont il serait sans doute oiseux de discuter aujourd'hui la valeur, mais auxquels on attachait autrefois une grande importance, et que l'on trouve en conséquence fréquemment rappelés ; l'atlas catalan de 1375 donne, sur sa première feuille, une figure d'homme sur les membres duquel sont respectivement inscrits les noms des douze signes du zodiaque,

conformément à ces mêmes croyances, qui avaient cours dès le temps de Ptolémée, ainsi que le remarque fort bien le cosmographe catalan anonyme : « Diu To-» lomeu : Guardat que no tochs en ta persona ab ferr » ne segnar mentra che la luna es en aquel signe qui » es sobra aquel membre » ; littéralement : « Ptolémée a dit : Garde-toi de toucher à ta personne avec le fer ni de te saigner pendant que la lune se trouve dans le signe qui est sur ce membre. « On lit en effet dans le Centiloque de l'astronome grec : μὴ ἅψῃ μορίου σιδήρῳ τῆς σελήνης ἐπεχούσης τὸ ζῴδιον, ὃ κυριεύει τοῦ μορίου ἐκείνου. Les curieux peuvent consulter sur cette matière les commentateurs de Ptolémée, depuis Haly-Aben-Ragel jusqu'à Bourdin de Villennes, et les médecins depuis Pierre d'Abano jusqu'à Antoine Mizauld ; nous n'avons point, quant à nous, à nous en occuper autrement ici (1).

Il reste à se rendre raison de la deuxième colonne de ce petit tableau : en se demandant quel élément usuel on peut chercher encore pour chaque mois de l'année dans un calendrier qui offre déjà le nom de ce mois, le signe du zodiaque auquel il correspond, et le nombre de jours dont il se compose, on ne tarde

(1) *Notice de* MM. Buchon et Tastu, p. 27. — Cl. Ptolemæi Pelusiensis *Libri IV compositi Syro fratri; ejusdem Fructus librorum suorum, sive Centum dicta*, in-4°, Norimbergæ 1535, fol. 56. — *Opera eadem*, in folio, Venetiis 1516 : *Liber centum verborum cum commento Haly*, fol. 98, v°. — Bourdin de Villennes, *le Centiloque de Ptolémée*, in-folio, Paris 1651, p 65. — Petri Abani *Conciliator controversiarum*, in-folio, Venetiis 1565, *diff.* 168, fol. 224, c. E. — Antoine Mizauld, *l'Explication, usage et practique de l'Éphéméride céleste*, in-8°, Paris 1556, foll. 49, 50. — Comp. MS. français N° 7928 de la Bibliothèque royale : « Comment la lune est gouver-» nante de toute humaine créature et règne sur l'homme par chascun » des xii signes du Zodiacre. »

guère à reconnaître que, pour compléter ces indications, il n'y a plus qu'à déterminer les jours de la semaine; et l'on en doit conclure *à priori* que l'élément numérique renfermé dans la colonne qui nous occupe est précisément la clef de cette détermination; en d'autres termes, que ces chiffres respectivement affectés à chaque mois ne sont autre chose que les quantités invariables désignées par les anciens computistes sous le nom de *Réguliers solaires*, et dont l'addition avec l'épacte annuelle du soleil donne immédiatement le numéro d'ordre, dans la semaine, du premier jour de chaque mois. Ainsi, par exemple, l'épacte annuelle du soleil étant 1, et le régulier solaire du mois de mars étant 5 dans notre tableau, il s'ensuit que dans toute année dont l'épacte solaire était 1, le 1er mars tombait le 6e jour de la semaine, ou, suivant le langage des computistes, la férie 6e, c'est-à-dire le vendredi; le régulier d'avril étant 1, le 1er avril tombait le 2e jour de la semaine, ou la férie 2e, c'est-à-dire le lundi; le régulier de mai étant 3, le 1er mai tombait le 4e jour de la semaine ou mercredi, et ainsi de suite. De même, dans toutes les années dont l'épacte solaire était 2, le 1er mars, dont le régulier était 5, devait tomber le 7e jour de la semaine ou le samedi; le 1er avril, le 3e jour de la semaine ou le mardi; le 1er mai, le 5e jour de la semaine ou le jeudi, et ainsi de suite.

Le second élément indispensable pour le calcul des jours de la semaine au moyen des réguliers solaires mensuels, c'est, comme on voit, l'épacte du soleil pour chaque année; nous devons donc nécessairement trouver, dans le calendrier que nous étudions, une table particulière des épactes annuelles du soleil, sans lesquelles le pe-

tit tableau des réguliers que nous venons de reconnaître ne pourrait être utilisé. Rendons-nous compte d'abord de ce que c'était que l'épacte du soleil : l'année commune étant de 365 jours, c'est-à-dire de cinquante-deux semaines plus un jour, et l'année bissextile étant de 366 jours, c'est-à-dire cinquante-deux semaines plus deux jours, il s'ensuit que chaque année empiète d'un ou deux jours, suivant les cas, sur la semaine initiale de l'année suivante, de telle manière que, le jour de la semaine auquel commence une année quelconque étant connu, on en pourra conclure aisément celui auquel doit commencer l'année suivante, et ainsi d'année en année; en sorte que, si toutes les années étaient communes, le même jour de la semaine se retrouverait au commencement de la huitième année; mais le bissexte qui s'intercale tous les quatre ans fait que cette proégèse ne s'épuise qu'au bout de 4 fois sept années, c'est-à-dire à la fin de vingt-huit ans; c'est ce qui constitue le cycle solaire. L'épacte est précisément le nombre indicatif de cette proégèse particulière; étant 1 pour la 1re année du cycle, elle est 2 pour la seconde, 3 pour la 3e, 4 pour la 4e; après quoi l'intercalation du bissexte amène 6 pour la 5e année, 7 pour la 6e, 1 (1) pour la 7e, 2 pour la 8e; et ici une nouvelle intercalation du bissexte amène 4 pour la 9e année du cycle, 5 pour la 10e, 6 pour la 11e, et ainsi de suite, en intercalant le bissexte tous les quatre ans, jusqu'à la dernière année du cycle, après laquelle seulement l'épacte 1 concourt de nouveau avec la 1re année du cycle suivant. La manière dont ces nombres

(1) Nous disons 1 au lieu de 8, parce que 8 est en réalité une semaine entière plus 1 d'épacte.

courent parallèlement aux années du cycle leur a valu le nom usuel de concurrents.

La table des concurrents de tout un cycle doit donc offrir sept fois quatre nombres se succédant en progression croissante par l'addition d'une simple unité, avec ressaut de deux unités en passant d'une série à l'autre, en cet ordre :

1. 2. 3. 4.
6. 7. 1. 2.
4. 5. 6. 7.
2. 3. 4. 5.
7. 1. 2. 3.
5. 6. 7. 1.
3. 4. 5. 6.

Or, si l'on jette les yeux sur les trois mains figurées dans la moitié supérieure de la page, et qui sont chargées d'indications numériques, on remarquera que les deux mains placées à droite sont réunies pour former un seul tableau à sept colonnes de quatre cases chacune, offrant précisément les sept séries de quatre nombres que nous venons de signaler ; le pouce de la main gauche étant fermé, ainsi que le pouce et l'index de la main droite, ces deux mains accolées ne présentent en effet ensemble que sept doigts étendus, sur chacun desquels, en partant de la paume de la main, et suivant de phalange en phalange, on compte les quatre concurrents qui se succèdent à une simple unité d'intervalle, tandis qu'on fait le saut de deux unités en passant d'un doigt à un autre. Après avoir commencé par l'index de la main gauche et suivi jusqu'au petit doigt, on passe au petit doigt de la main droite pour finir avec le grand doigt de celle-ci.

Une ligne d'écriture, qui accompagne ces deux mains, assez difficile à déchiffrer quand on en ignore

l'objet, devient aisée à lire dès que le sens probable en est ainsi déterminé à l'avance : elle porte en effet : « *Cueste do mani son le mani de la raxon del trovare de l'intrata de i mexi;* » littéralement : « Ces deux mains sont les mains du calcul pour trouver le commencement des mois. »

La main isolée (une main gauche) qui est figurée à côté et à la gauche des deux autres, est accompagnée aussi d'une inscription analogue ainsi conçue : « *Cuesta he la mano del trovare de la raxon de le pasque* » ; c'est-à-dire : « Celle-ci est la main pour trouver le calcul des pâques » ; ce qui signifie que nous avons ici un tableau du terme pascal. En effet, tous les doigts étant ouverts, le pouce est chargé de trois indications numériques, et les autres doigts de quatre, ce qui fait en tout dix-neuf cases, nombre égal à celui des années du cycle lunaire. Les nombres écrits dans ces cases sont les uns en rouge, les autres en noir ; comme ceux en rouge sont les plus élevés, et ceux en noir les moindres, il est aisé de deviner que les premiers se rapportent au mois de mars et les autres au mois d'avril, puisque le terme pascal, c'est-à-dire la pleine lune équinoxiale, ne peut tomber qu'entre le 21 mars et le 18 avril.

Dans le tableau des concurrents qui couvre les deux mains accolées à droite, comme dans celui du terme pascal inscrit sur la main isolée à gauche, on remarque deux millésimes, savoir 1384 et 1434, insérés chacun dans une des cases du tableau. Sur celui des concurrents, 1334 est écrit en rouge dans la 21ᵉ case, et 1434 en noir dans la 15ᵉ case : cela est tout simple ; 1384 est la 21ᵉ année du cycle solaire commencé en 1364, et 1434 est la 15ᵉ année du cycle solaire com-

mencé en 1420; et il était convenable de marquer, dans la case qui lui appartient, la date qui devait servir de clef pour l'application de tout le tableau. Pareillement, sur le tableau du terme pascal, 1384 est marqué en rouge dans la 17e case, et 1434 en noir dans la 10e case, parce que 1384 est la 17e année du cycle décemnovennal commencé en 1368, et 1434 la 10e année d'un cycle ultérieur, commencé en 1425. Nous reviendrons bientôt sur la signification de ces deux dates.

Maintenant, portons nos yeux sur l'encadrement de la page, formé de cases successives au nombre de 28, ce qui nous indique immédiatement la durée d'un cycle solaire; dans chacune de ces cases se trouvent indiqués, d'abord un millésime, en commençant par 1384 et finissant par 1411, avec un B aux années bissextiles; puis un nombre accompagné de la lettre A ou de la lettre M : rien n'est plus aisé que de reconnaître là les pâques d'avril ou de mars; ces dernières sont écrites en rouge, ainsi que les années où elles tombent. Il est évident que nous avons dans ces cases les huit dernières années du cycle solaire commencé en 1364, et les vingt premières années du cycle suivant, commencé en 1392; si donc on voulait numéroter ces cases d'après l'ordre des années dans le cycle, la 1re case aurait le n° 21, la 2e le n° 22, la 3e le n° 23....; la 9e le n° 1, la 10e le n° 2, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, qui aurait le n° 20.

Or, il est à remarquer encore que, sous les quatre premières cases, c'est-à-dire celles que nous venons de numéroter 21, 22, 23 et 24, se trouvent écrits quatre nouveaux millésimes, savoir, 1434, 1435, 1436 et 1437; les trois premiers, accompagnés

de la double indication du terme pascal et de la pâque. Mais comme ces années sont les 15e, 16e, 17e et 18e du cycle solaire, on voit qu'il n'y a aucune correspondance entre l'insertion de ces années et le numéro d'ordre des cases où elles ont été placées. Il suit de là pour nous, évidemment, que lors même que nous ne serions pas avertis, par la différence d'encre et d'écriture, que ces quatre millésimes ont été ajoutés après coup, nous en serions suffisamment assurés par l'inconnexité de leur numéro d'ordre dans le cycle, avec celui des cases où ils ont été inscrits.

Il est temps d'arriver à la signification chronologique des diverses indications que nous venons de relever. Et d'abord, mettons à l'écart, comme des interpolations tardives bien constatées, les millésimes qui se rattachent à l'année 1434 et autres à la suite. Il nous reste alors un calendrier homogène, où figurent : 1° un tableau des concurrents pour le cycle solaire, dont la 21e année est expressément déterminée par le millésime 1384; 2° un tableau du terme pascal pour le cycle décennovennal, dont la 17e année est expressément déterminée par le millésime 1384; 3° un calendrier des pâques pour une nombreuse série d'années, commençant par celle de 1384. Avons-nous besoin d'en dire davantage pour mettre hors de doute que le calendrier solaire perpétuel que voilà a été dressé précisément pour l'année 1384 et les années suivantes, et par conséquent en cette même année 1384? Or ce calendrier est, sans incertitude aussi, contemporain de la carte à côté de laquelle il est écrit, sur la même feuille de vélin, des mêmes encres, et de la même main; et cette carte, à son tour, est de la même facture que les trois cartes suivantes : l'année 1384 est donc la date cer-

taine de ces quatre feuilles, formant, comme nous l'avons dit, les pages 2 à 9 du volume, dont elles constituent la partie la plus ancienne et la plus importante.

Maintenant, revenons aux interpolations; elles nous montrent l'intention évidente de faire servir à l'année 1434 et aux années suivantes les éléments du calendrier établi en vue de l'année 1384. Pour quel motif? l'explication se présente d'elle-même : aux quatre premières cartes, exécutées en 1384, on a joint postérieurement deux nouvelles cartes, occupant les pages 11 à 13 du volume; et l'on a dès lors marqué, sur le calendrier de cet atlas rajeuni, les indications au moyen desquelles le volume redevenait un document usuel pour le possesseur : voilà comment nous est donnée la date des deux cartes additionnelles.

IV. *Conclusion.*

En résumé, l'atlas vénitien de la bibliothèque Walckenaer est composé de trois parties bien distinctes : l'une, de quatre feuilles datées de 1384; l'autre, de deux feuilles ajoutées en 1434; et la troisième, d'une seule page contenant un calendrier lunaire dressé en 1458.

La distinction de ces trois parties est d'autant plus importante, que les cartes auxquelles s'applique la date certaine de 1384 peuvent ainsi être invoquées avec confiance comme une autorité incontestable de plus dans la question chronologique des découvertes faites au moyen-âge dans l'océan Atlantique.

NOTE *sur un Recueil des hauteurs au-dessus de la mer, publiée par* M. OSTERVALD.

M. Ostervald, membre de la Société helvétique des sciences naturelles, fait hommage à la Société de géographie d'un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Recueil des hauteurs des pays compris dans le cadre de la carte générale de la Suisse.*

Ce Recueil doit son existence à un travail plus difficile et de plus longue haleine qui occupe M. Ostervald depuis bien des années, celui d'une carte générale de la Suisse, dont ce Recueil doit en quelque sorte servir à la fois d'annonce et de complément, la publication de cette carte ne devant paraître, pour des causes qui sont énoncées dans un avertissement mis en tête de ce Recueil, qu'au commencement de 1849.

La nécessité de rendre cette carte portative et à l'usage des voyageurs, a forcé de restreindre son échelle à celle du 400,000e. Elle aura deux feuilles, chacune de 65 sur 45 centimètres.

Dans un exposé, qui précède ce Recueil des hauteurs, M. Ostervald donne tous les renseignements qui sont propres à faire apprécier le mérite de cette carte, tant sous le rapport de l'exactitude des fondements sur lesquels elle repose, que de la bonté des documents que l'auteur a recueillis et mis en œuvre; elle a pour fondement plus de 1500 points trigonométriques, dont les positions géographiques ont été calculées rigoureusement. Il n'y a guère de carte moderne qui en réunisse un aussi grand nombre proportionnellement à son étendue.

Quant aux altitudes, qui doivent être l'objet principal de cette note, M. Ostervald a dû, à raison de leur nombre (environ 5500), les élaguer entièrement pour les réunir dans ce Recueil. Cette marche lui a permis, tout en évitant de surcharger la carte, de préciser le lieu qui a été déterminé, d'indiquer les personnes auxquelles sont dues ces observations, ainsi que les variantes qui existent entre celles-ci, et de rendre facile enfin la comparaison des mesures barométriques et trigonométriques au point de vue de l'exactitude respective des deux méthodes.

Les hauteurs trigonométriques sont précédées d'un Δ, les hauteurs barométriques d'un B; lorsqu'il y en a plusieurs, le nombre en est donné à côté, et lorsqu'elles sont dues à des nivellements, elles sont caractérisées par une N. Toutes sont rapportées au niveau de la mer, et exprimées en mètres et en pieds de France. L'auteur a joint de petites tables pour transformer le mètre en pieds de roi et en pieds anglais, à l'usage des personnes qui ont l'habitude de ces dernières mesures.

Les hauteurs de la Suisse sont classées par cantons, et, au-delà des frontières, par États; dans chacune de ces divisions l'ordre alphabétique est adopté.

Si M. Ostervald avait pu joindre à chaque altitude la position géographique du point auquel elle se rapporte, il aurait ajouté un perfectionnement bien utile à cette intéressante orographie de la Suisse et de quelques parties des pays limitrophes. C'est un soin qu'il prendra sans doute lorsqu'il devra s'occuper d'une seconde édition d'un Recueil que le monde savant accueillera avec faveur.

F.-F. Corabœuf.

NOTICE

sur les anciennes Sagas de l'Islande,

Par M. C.-C. RAFN,

Secrétaire de la Société royale des Antiquaires du Nord.

L'Islande attire sous plusieurs rapports l'attention de l'historien. C'est à la fois la patrie et le foyer de l'histoire du Nord, et c'est le premier pays du nouveau monde qui fut découvert et habité par les Européens. L'amour de la mère-patrie, en tournant la vue des colons émigrés vers les lieux où leurs ancêtres avaient vécu, les portait à recueillir les hauts faits des temps passés, à les consigner dans leurs annales, pour en conserver le souvenir et les transmettre à leurs enfants. L'histoire des exploits des aïeux, en passant ainsi de génération en génération, devint le lien qui rattachait le passé au présent; et tandis que l'amour de la patrie se réchauffait dans ce foyer des souvenirs, l'esprit se pénétrait du désir irrésistible de marcher sur les traces glorieuses des ancêtres. Les limites du nouveau domicile que leur offrait l'île rocailleuse de l'Océan leur devinrent alors trop étroites; l'envie leur prit ainsi d'aller plus loin à la découverte d'autres pays, et le premier fruit de cet esprit aventureux fut la découverte du littoral de l'Amérique du Nord.

C'est en reconnaissant le haut intérêt des manuscrits contenant de tels faits, que la Société royale des antiquaires du Nord a publié les sources de l'histoire anté-Colombienne des pays découverts en Amérique par des Islandais pendant le xe et le xie siècle. Ces manuscrits primitifs ont ainsi fourni des matériaux aux deux

ouvrages sur les *Antiquités américaines* et sur les *Monuments historiques du Groenland.* Un troisième ouvrage s'y rattache étroitement, en formant pour ainsi dire la clôture de la série des documents littéraires indispensables à la connaissance complète de cette partie intéressante de l'histoire anté-Colombienne de l'Amérique : cet ouvrage, qui a pour titre *Islendinga Sögur*, contient les Sagas de l'Islande et les exploits des Islandais depuis la colonisation du pays jusqu'au XIVe siècle ; le premier volume en parut déjà l'an 1843. En publiant toute cette série de Sagas, on a résolu de suivre l'ordre topographique indiqué dans le *Landnámabók*, qui nous offre l'histoire de la première habitation du pays, et de sa division entre les colons : conformément à ce plan, on commencera par Reykiarvik, qui est le lieu où le plus ancien des colons émigrés de Norvége établit son nouveau domicile ; en partant de là on passera vers l'ouest, et l'on fera ainsi le tour du pays, de manière à terminer la série par les Sagas d'Arnesthing et par la *Sturlunga Saga* ou *Islendinga Saga hin mikla*, la grande histoire des Islandais. Le 2e volume, que nous venons de publier, contient par cette raison les Sagas de Kialarnesthing et de Thverarthing, dont voici l'énumération : 1° *Hardar saga Grímkelsonar ok Geirs*, dont les événements appartiennent à la fin du Xe siècle ; 2° *Hœnsa-Poris saga ;* 3° *Saga af Rafni ok Gunnlangi Ormstungu*, qui est une des plus célèbres de toutes les Sagas de l'Islande, dont les événements principaux appartiennent environ à l'an mille ; 4° *Fragments de la saga de Viga Styr ok Heidarvigum ;* 5° *Kialnesinga saga* ou Saga de Bue Andridson. Ce volume contient encore, en supplément : Narration de Jökul Ruason ; puis *Gritamal* et

Trygdamal, formules de réconciliation préalable et d'accord définitif, citées tant d'après la *Grettis saga* que d'après les deux codes islandais *Gragas* (l'oie grise) de l'an 1128, et *Jonsbok* de l'an 1281, pour servir de terme de comparaison avec les très anciennes formules conservées dans la Heidarviga saga. Le volume est accompagné de six *fac-simile* offrant des échantillons des manuscrits les plus importants qu'on ait employés, et dont la collection Arné-Magnéenne de Copenhague et la bibliothèque royale de Stockholm sont les dépositaires. La collation des manuscrits est due aux soins de M. Jon Sigurdson, archiviste de la Société. M. Rafn a aussi collationné le texte avec les anciens manuscrits d'après lesquels il a été reproduit.

Copenhague, le 11 août 1847.

ERRATA *pour le Bulletin de la Société de géographie*, tome VI.

—

Page 64, ligne 14, Are Trode : *lisez* Are Frode, c'est-à-dire le savant.
— , ligne 24, Hvitsak : *lisez* Hvirtserk.
Page 65, ligne 1 , Heriulfnes : *lisez* Heriulfsnes.
— , ligne 8 , Siglisfiord : *lisez* Siglufiord.
Page 66 , ligne 4 , Nordsetur : *lisez* Nordrsetur.

RENSEIGNEMENTS *sur les Voyages et Albums pittoresques de* M. D'HASTREL, *et sur les travaux chorographiques de* M. LAGUILLERMIE, par M. BERTHELOT.

J'ai eu l'honneur, dans une de nos dernières séances, de présenter à la Société quelques spécimens des albums pittoresques dont M. d'Hastrel lui a fait hommage, et je viens aujourd'hui lui fournir quelques nouveaux renseignements sur les voyages et les travaux de cet habile artiste voyageur.

M. Adolphe d'Hastrel, ancien officier d'artillerie et fils du lieutenant-général baron d'Hastrel de Rivedoux, a été successivement employé à l'île Bourbon, au Sénégal, à bord de l'escadre de blocus de Buenos-Ayres, de l'expédition de la Plata, etc. Dans les différentes positions où il s'est trouvé placé, il a su utiliser ses loisirs par des études de mœurs et de nombreux dessins originaux qui ont fait apprécier à la fois ses connaissances et ses talents comme observateur et comme artiste. Chez lui, l'amour de l'art s'est associé à celui de la science. Peintre distingué, et bon mathématicien, il s'est encore voué avec zèle à l'étude de la nature. C'est pendant ses expéditions militaires et les différentes missions dont il a été chargé qu'il a pu former des collections intéressantes et rédiger une foule de notes sur les sites curieux que reproduisait son pinceau. N'écoutant que son zèle et ses goûts studieux, il a entrepris à ses frais de longs et pénibles voyages, tels que ceux de l'île de France et de Madagascar; il a visité l'Algérie et plusieurs autres contrées, et en a rapporté des albums précieux qu'il s'occupe de reproduire par la lithographie, d'après ses dessins originaux. M. d'Hastrel se propose en outre de publier une rela-

tion détaillée de ses voyages, qui formera le complément de ses albums. Ses Souvenirs du Brésil, le beau Recueil des vues de la Plata, son Album de Sainte-Hélène et celui de Bourbon ont déjà paru, et la Société a été à même de juger de leur intérêt par les beaux exemplaires que M. d'Hastrel lui a offerts. L'album du Sénégal est en voie de publication; les excursions au cap de Bonne-Espérance, en Algérie, en Espagne et en France paraîtront plus tard. L'album seul de l'île Bourbon se composera de 36 dessins et d'un texte descriptif; ce que nous en avons vu donne la plus haute idée du sentiment varié de l'artiste, de ce coup d'œil exercé qui lui a fait saisir les grandes vues d'ensemble, et de l'habileté dont il a fait preuve en rendant dans tous leurs détails les pays qu'il a parcourus. C'est sous ce dernier rapport, surtout, que M. d'Hastrel mérite d'être encouragé dans ses travaux. Son crayon facile a reproduit avec exactitude ce que trop souvent les artistes-voyageurs négligent, je veux parler du port des grands végétaux, de ce *facies* qui forme le caractère distinctif des espèces, et dont le dessin seul peut donner une juste idée. Mais lorsqu'à côté de cette fidèle représentation de l'arbre exotique de la forêt vierge, on ajoute l'aspect des lieux, les rochers et les montagnes, lorsqu'on anime ce paysage original par des groupes de figures dont les physionomies s'harmonisent avec le costume et l'action, alors la scène est complète, et l'artiste vous fait partager toutes ses impressions. Voilà ce qui résulte de l'examen des albums de M. d'Hastrel, qui forme une suite de panoramas des plus pittoresques.

Un mot maintenant sur des travaux plus sérieux et non moins utiles. Ce sont ceux de M. Laguillermie,

qui méritent bien aussi de fixer l'attention de la Société, et ont des droits à ses encouragements. Je mets sous ses yeux quelques échantillons des belles cartes sphériques de l'atlas de ce chorographe, qui est venu remplir une lacune dans l'enseignement élémentaire de la géographie. M. Laguillermie a eu l'idée de représenter par ses cartes la terre telle qu'elle est, en reproduisant ses principaux aspects, et cette idée fort simple l'a conduit à d'heureux résultats. La manière dont il a ombré ses cartes lui a permis de faire sentir la convexité du sphéroïde sur toutes les parties de l'hémisphère, de sorte que la portion du globe qu'on veut étudier, et qui se trouve toujours indiquée par le titre même de la carte, est précisément la plus éclairée et la moins déformée. Les autres détails de la carte indiquent les parties qui, dans un globe matériel, fuient devant l'œil du spectateur; mais ces parties, vues ici en raccourci, se reproduisent ensuite dans leur développement naturel sur chacune des cartes qui forment l'atlas. En un mot, les cartes sphériques que M. Laguillermie a eu l'heureuse idée de composer ne sont autre chose que la *figure de la terre* prise sous ses différents aspects. L'atlas qui les renferme est, pour ainsi dire, un globe que l'on fait tourner en le feuilletant.

L'auteur se propose de compléter naturellement son atlas sphéroïdal par la série des cartes particulières à chaque État, et dans lesquelles on trouvera tous les détails topographiques qui ne sauraient prendre place dans une carte générale embrassant un développement de 180 degrés, et dont le but est d'offrir le tableau synoptique et sphérique tout à la fois d'un hémisphère, quelle que soit l'inclinaison que l'on suppose à la terre.

NOTE *sur la publication, préparée par* M. JOMARD, *d'un recueil de cartes du moyen âge, sous le titre de* MONUMENTS DE LA GÉOGRAPHIE.

—

Dans une des dernières séances de la Société (celle du 6 août), M. Jomard a déposé sur le bureau une série de planches, destinées à faire partie d'une magnifique collection qu'il prépare sous le titre de *Monuments de la géographie;* depuis (séance du 1er octobre), il y a encore ajouté plusieurs feuilles, de manière à porter à 35 planches, dont 24 doubles, le nombre total des *fac-simile* dont il a mis les épreuves sous les yeux de la Société. Il nous a paru utile de faire connaître, au moins d'une manière succincte, d'après cette communication anticipée, la composition de ce beau recueil, en nous aidant, pour ranger dans un certain ordre les monuments dont il se compose, des indications que nous avons puisées, soit dans les planches mêmes, soit dans les diverses lectures que nous avons pu entendre à l'Institut, de quelques fragments du texte qui en doit accompagner la publication, soit enfin dans les explications orales du savant éditeur.

Le corps principal de l'ouvrage, exclusivement consacré à la géographie, est précédé d'une introduction, à laquelle se rattachent quelques planches relatives à l'uranographie, la gnomonique et la cosmographie, savoir :

1° Globe céleste arabe koufique, en bronze, du XIe siècle, faisant partie de la collection géographique de la Bibliothèque royale à Paris; ce globe est représenté ici de trois manières différentes : d'abord en dessin

perspectif ombré, sur un diamètre qui n'excède guère 7 centimètres ; puis projeté stéréographiquement en deux hémisphères de près de 13 centimètres de rayon ; enfin en vingt-quatre demi-fuseaux propres à être appliqués sur une monture sphérique d'environ 9 centimètres de rayon. Le tout occupe deux planches simples portant les nos provisoires 13 et 14.

2° Astrolabe arabe koufique rapporté d'Égypte, tiré de la collection de M. Marcel ; il est représenté en vingt-deux figures de 9 à 11 centimètres de diamètre, sur une seule planche portant le n° provisoire 56.

3° Ancien cadran arabe koufique de 39 centimètres de large sur 29 centimètres de haut, occupant la moitié d'une feuille numérotée provisoirement 57, et dont l'autre moitié paraît destinée à contenir un second spécimen du même genre.

4° Enfin des fragments tirés d'un manuscrit florentin de Goro Dati, du xve siècle. Sur une seule planche portant provisoirement le n° 36, se trouvent réunies quinze figures, dont huit, relatives aux théories cosmographiques du temps, sont renfermées dans des cercles de 3 centimètres de rayon ; les sept autres sont des fractions de côtes, tant de Syrie que d'Afrique, jusqu'au-delà de Mêsah sur l'Océan.

Quant à la partie géographique proprement dite, elle se compose, dans l'état actuel, de trente planches, la plupart doubles, comprenant ensemble treize sujets, dont deux sur six feuilles chaque, trois sur trois feuilles, un sur deux feuilles, et les sept autres chacun sur une feuille. Nous allons les passer en revue dans l'ordre chronologique.

1° La carte du schéryf El-Edrysy, reproduite à la fois en planisphère circulaire de 12 centimètres de

rayon, tant d'après les manuscrits de Paris que d'après celui d'Oxford, et en tableau d'assemblage réduit des 70 cartes de détail renfermées dans le manuscrit parisien, formant ensemble un parallélogramme de 80 centimètres de long sur 33 centimètres de haut; la lettre y est remplacée par des chiffres de renvoi à une liste qui sera donnée sans doute dans le texte préparé par le savant éditeur; une autre planche sera consacrée à une restitution de la carte arabe : celle-ci occupe une feuille double, portant les nos provisoires 42 et 43.

2° Itinéraire d'un pèlerinage de Londres à Jérusalem, tiré d'un manuscrit de la chronique de Mathieu Paris, du XIIIe siècle, où il occupe neuf pages de 37 centimètres de haut sur 25 de large; il est ici renfermé en trois planches numérotées provisoirement 39, 40 et 41.

3° Mappemonde du XIIIe siècle conservée à Hereford; cette curieuse carte porte, comme on sait, la signature de Richard de Haldingham et de Lafford, et occupe l'intérieur d'un cercle de 70 centimètres de rayon, entouré d'un encadrement figurant un carré surmonté d'un fronton; elle est reproduite ici en six feuilles ou planches doubles, dont le numérotage provisoire s'étend de 1 à 12.

4° Carte nautique de la Méditerranée, présumée du commencement du XIVe siècle, appartenant à la Bibliothèque royale, et provenant d'une ancienne famille de Pise : elle a 1 mètre de long sur 51 centimètres de haut, et remplit une feuille double, numérotée 50 et 51.

5° L'atlas du Génois Pietro Vesconte, daté de l'année 1318, et appartenant à la Bibliothèque impériale de

Vienne; formé de neuf petites cartes, hautes de 19 centimètres et larges de 20, lesquelles se trouvent réunies ici en une seule planche double, portant les numéros provisoires 37 et 38.

6° Mappemonde du XIVe siècle, tirée du manuscrit latin 4939 de la Bibliothèque royale, intitulé *Chronicon ad annum* M.CCC.XX, et considérée par le savant éditeur comme le type de celle qui accompagne, dans le *Gesta Dei per Francos* de Bongars, le *Secreta fidelium Crucis* de Marin Sanudo; elle est dessinée dans un cercle d'environ 17 centimètres de rayon, et occupe le centre d'une planche double, numérotée provisoirement 58 et 59, où M. Jomard se propose de comprendre en outre neuf autres mappemondes du Xe au XVe siècle.

7° La fameuse carte vénitienne des frères Pizzigani, portant la date de l'année 1367, et conservée dans la bibliothèque de Parme; elle n'a pas moins d'un mètre 38 centimètres de long, sur 90 centimères de haut, et se trouve représentée ici en trois feuilles doubles, ayant provisoirement les n°s 44 à 49.

8° Carte italienne de l'ancien Padouan, datée de l'année 1449, et signée de Hannibal de Madiis, renfermée dans un cadre circulaire d'un peu plus de 30 centimètres de rayon, formant ici la planche 54 provisoire.

9° Carte italienne des pays compris entre la mer de Marmara et les monts Balkans, tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque royale, et dont la rédaction paraît au savant éditeur devoir être estimée voisine de l'an 1453; elle a environ 37 centimètres de long sur 32 centimètres de haut, et forme ici, provisoirement, la planche 35.

10° Mappemonde allemande en deux hémisphères,

d'après le globe de Martin de Beheim, de 1492; c'est une projection stéréographique à l'échelle de 28 centimètres pour le rayon terrestre; chaque hémisphère occupe une planche simple : l'une porte le n° 52 provisoire, l'autre le n° 53.

11° La célèbre mappemonde de Juan de la Cosa, pilote de Christophe Colomb, datée de l'année 1500, et dont l'original appartient à la précieuse bibliothèque du baron Walckenaer; longue de 1 mètre 80 centimètres, haute de près de 96 centimètres; elle remplit trois grandes feuilles ou planches doubles, qui portent provisoirement les n°s 17 à 22.

12° Globe terrestre du XVI° siècle, dont l'original est à Francfort; représenté ici de deux manières, savoir, en une projection stéréographique de notre hémisphère, à l'échelle de 13 centimètres pour le rayon terrestre; et en vingt-quatre demi-fuseaux propres à s'adapter sur une monture sphérique de 27 centimètres environ de diamètre; le tout est réuni sur une planche double à laquelle sont affectés provisoirement les n°s 15 et 16.

13° Enfin une grande mappemonde ou planisphère, exécutée vers 1550 par ordre du roi de France Henri II, et formant un vaste parallélogramme qui n'a pas moins de 2 mètres 56 centimètres de longueur de l'Ouest à l'Est, sur une hauteur d'un mètre 27 centimètres du Nord au Sud; elle est ici distribuée en six grandes feuilles ou planches doubles, qui portent les n°s provisoires 23 à 34.

Cet aperçu peut donner une idée de la magnifique entreprise à laquelle depuis longtemps le savant académicien consacre des soins assidus et une partie de sa fortune; nous l'avons entendu plus d'une fois énon-

cer le projet de porter jusqu'à une centurie complète le nombre de documents qu'il projette d'y comprendre : c'est pour le public studieux une perspective digne d'admiration et de sympathie ; mais en passant en revue, comme nous venons de le faire, les parties déjà exécutées, n'avons-nous point à regretter, dans l'intérêt du savant éditeur comme dans le nôtre, que ces richesses ne soient pas déjà mises en circulation? Nous répéterons ici, en terminant cette note succincte, le vœu que nous avons à plus d'une reprise exprimé à l'éditeur lui-même, qu'une publication très prochaine mette au plus tôt ces belles planches à la portée de tous : *publici juris fiant.* * A.

NOTICE D'UNE CARTE *des Vents et des Courants de l'océan Atlantique septentrional, par* M. MAURY, *lieutenant de la marine des États-Unis, directeur de l'Observatoire de la marine à Washington.*

Le lieutenant de vaisseau M. J. Maury, directeur de l'Observatoire de la marine à Washington, a entrepris la publication d'une carte fort intéressante, dont la première feuille a été mise sous les yeux de la Société. Cette carte, rédigée d'après les matériaux réunis au bureau hydrographique sous la direction du commodore Lewis Warrington, et dessinée par le lieutenant W. B. Whiting, a pour but de constater la direction et l'intensité des vents et des courants, en toute saison, dans l'océan Atlantique septentrional : la première feuille, qui a pour limites, au sud l'équateur, au nord le parallèle de 40°, et d'est en ouest les méridiens de 70° et de 100° comptés de Greenvich, est un curieux spécimen de cette entreprise, que l'ingénieux

éditeur a le projet d'étendre ultérieurement aux autres grandes mers du globe.

Des lignes de routes multipliées sillonnent ici l'Océan : c'est le tracé du sillage effectif d'une quantité de bâtiments, dont les livres de lok ont été soigneusement dépouillés pour y relever les dates, les vents, les courants, la température de l'eau, la variation magnétique, constatés par l'observation ; et tout cela est noté sur la carte avec exactitude et sans confusion : lit-on un chiffre romain, c'est la variation observée à l'endroit même où ce chiffre est écrit; remarque-t-on un chiffre arabe, c'est le nombre de nœuds accusé par le lok; le chiffre arabe est-il souligné, c'est le degré de la température de l'eau à la place indiquée ; une flèche désigne la direction du courant; quant aux vents, la notation est aussi simple qu'ingénieuse : du point d'observation s'échappe en rayonnant, à l'opposite du côté d'où vient le vent, un faisceau de hachures dont la longueur et la force sont proportionnelles à l'intensité du vent; des inégalités dans la disposition du faisceau signalent des rafales intermittentes.

Qu'on suppose un pilote familiarisé par plus de cent voyages avec la traversée de l'Océan ; n'est-il pas évident qu'il aura, pour effectuer rapidement une semblable traversée, une aptitude bien supérieure à celle du marin qui ferait le voyage pour la première fois ? Eh bien, cette expérience, celle de cent autres pilotes habiles, la carte du lieutenant Maury a pour but de la mettre immédiatement à la portée de tous, en réunissant à un point de vue synoptique toutes les observations propres à caractériser, pour ainsi dire, chaque point de l'Océan, sous le rapport des vents et des courants qui y règnent, sinon constamment, au moins

le plus habituellement. Cette carte, toute riche qu'elle est de résultats acquis, n'est qu'un premier canevas, sur lequel viendront successivement prendre place des milliers de résultats nouveaux, de manière à procurer, à la simple inspection, une connaissance détaillée de l'Océan, et la facilité de choisir, suivant les saisons, la ligne la plus favorable pour le traverser avec rapidité.

« Quand le Dr Franklin, » écrit M. Maury au consul américain à Paris, M. Walsh, « quand le Dr Franklin, en plongeant son thermomètre dans l'Océan, mit ainsi aux mains des navigateurs un moyen sûr de reconnaître le Gulf-Stream, pour l'éviter ou le mettre à profit, la route maritime de l'ancien et du nouveau monde se trouva en réalité raccourcie de moitié. N'est-il pas permis d'espérer que la connaissance parfaite des vents et des courants amènera aussi des résultats dont il serait difficile de limiter l'importance ? On a vu récemment une frégate fine voilière mettre cent jours pour se rendre des États-Unis à Rio-Janeiro, tandis qu'un autre bâtiment, parti en même temps, avait fait la même traversée en trente jours ; avec la carte actuelle, certes, la frégate ne se fût pas méprise sur le choix de sa route au point de mettre à sa traversée plus que le triple du temps nécessaire. »

On ne peut qu'applaudir chaudement à l'utile entreprise du lieutenant Maury : il ne qualifie lui-même son travail que de grossier essai ; c'est une formule de modestie que personne, en voyant son beau spécimen, ne sera tenté de prendre au pied de la lettre : mais nous répétons avec lui que c'est un commencement qui acquerra une valeur plus grande à mesure que l'expérience de tous les jours tendra à le compléter, et dont on doit espérer des résultats nautiques d'une haute importance. * A.....

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 3 septembre 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président communique une lettre de M. le Dr Gustave Klemm, directeur du musée de Dresde, annonçant qu'on vient de découvrir dans un marais de la seigneurie de Beitzsih (Poméranie prussienne), entre autres armes et armures antiques, un casque en bronze aurifère, le premier qu'on ait découvert en Allemagne de cette forme, tout à fait différente de celle des casques romains et grecs. Le savant antiquaire pense qu'il est de l'époque des plus anciennes invasions en Europe des peuplades de la haute Asie.

Il annonce que M. le colonel Jackson lui a écrit une lettre qui roule sur le sujet de l'unité à introduire dans les mesures géographiques, et dont il donne la substance.

Il lit ensuite une lettre de M. Haven, membre et

bibliothécaire de la Société des antiquaires américains qui, après avoir parlé des récentes découvertes sur les anciens monuments de l'Amérique, annonce l'envoi prochain à la Société d'un ouvrage en deux volumes sur l'histoire de la colonie de Massachussetts-Bay.

Enfin, il annonce le départ pour la côte orientale d'Afrique de M. John Leigh, voyageur qui est déjà connu pour avoir fait la reconnaissance d'une rivière voisine de l'embouchure du Jub, et pour avoir fourni à M. le Dr Cooley un itinéraire de Zanzibar au lac dit Niassy; qui, enfin, a formé un vocabulaire de la langue sowayli, comprenant 7 à 8000 mots. M. John Leigh se rend à Quiloa d'où il espère pénétrer dans l'intérieur.

M. Berthelot lit une Note sur les voyages et les albums pittoresques offerts à la Société par M. d'Hastrel, et sur les travaux chorographiques de M. Laguillermie, dont plusieurs feuilles sont mises sous les yeux de l'assemblée. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. le colonel Corabœuf offre, de la part de l'auteur, M. Ostervald, un Recueil des hauteurs des pays compris dans le cadre de la carte générale de la Suisse, et il communique une analyse succincte de cet ouvrage. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. le vicomte de Santarem lit la suite de sa Notice géographique et analytique d'un atlas maritime portugais inédit de 1546.

M. le vicomte Le Serrec de Kervilly, lieutenant de vaisseau de la marine royale, qui a fait partie de l'expédition de M. Tardy de Montravel sur l'Amazone, donne lecture d'un Mémoire sur les délimitations de la Guyane française et du Brésil, et sur les moyens d'obtenir pour la France la ligne de l'Amazone. Dans

ce travail, M. de Kervilly a été conduit à faire des recherches sur la vraie position de la rivière de Vincent Pinson, et il présente leurs résultats à la Société. La Commission centrale écoute cette lecture avec beaucoup d'intérêt, et elle prie M. de Kervilly de donner communication de son travail au comité du Bulletin.

Séance du 17 septembre 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'Instruction publique adresse à la Société une circulaire par laquelle il l'invite à lui faire connaître l'état de ses ressources et de ses dépenses annuelles, afin de lui accorder, s'il y a lieu, les encouragements nécessaires pour continuer ses utiles travaux.

M. le Dr Mauruc écrit à la Société pour lui offrir, de la part de son frère, le capitaine Arnaud Mauruc, 1° un plan de l'archipel Dangereux en 4 feuilles, avec une Notice; 2° la carte et le journal d'un voyage qu'il a fait dans l'Océanie en 1840. M. le capitaine Mauruc, qui a fait de nombreux voyages dans ces parages, a recueilli des renseignements qu'il croit utiles à la science, et il espère que la Société voudra bien les accueillir avec intérêt. La Commission vote des remerciements à l'auteur, et renvoie ses communications au comité du Bulletin.

M. Cochelet, consul général de France à Londres, écrit à M. le Président qu'il a remis la médaille d'or de la Société à M. le Dr Nicholson, qui s'est chargé de la transmettre au Dr Leichhardt. Il annonce que le voyage du savant allemand doit bientôt paraître à Londres, et

que M. le Dr Nicholson se propose d'en offrir un exemplaire à la Société.

M. Lamare-Piquot écrit à la Société pour lui offrir un échantillon de la plante farineuse qu'il a rapportée d'Amérique pour l'introduire en France ; il y joint un spécimen de cette plante et une note sommaire sur son histoire.—Remerciements et renvoi au comité du Bulletin.

M. le vicomte de Santarem donne lecture de plusieurs observations relatives à une note insérée dans le Bulletin du mois de juin dernier. M. Jomard répond à ces observations.

M. de La Roquette rappelle à la Société qu'en 1826, une commission composée de MM. Malte-Brun, baron de Férussac, L. de Freycinet, Jomard, baron Walckenaer et de lui, fut chargée de préparer pour un voyageur français, M. Chemisard, des questions sur la Cochinchine, le Camboge, le Laos et le Tonquin. Nommé rapporteur de cette commission, M. de La Roquette rédigea une série de questions, et réunit celles que chacun de ses collègues avait préparées.

M. Chemisard n'ayant point mis son projet à exécution, et la Commission centrale ayant cessé la publication de son recueil de questions, aucun usage n'a été fait du travail de M. de La Roquette et de ses collègues. Il pense cependant qu'il pourrait être publié ; mais comme plus de vingt ans se sont écoulés depuis qu'il a été rédigé, et que dans cet intervalle de temps, plusieurs des questions qu'il contient doivent avoir été résolues par quelques uns des voyageurs qui ont visité l'empire d'An-Nam, il propose à la Société de nommer une commission qui serait chargée de revoir

avec lui ce travail, et de le remettre au niveau de la science.

Après quelques observations de MM. Jomard, d'Avezac et de La Roquette, la Commission centrale décide, sur la proposition de M. Vivien, son secrétaire général, que M. de La Roquette reverra lui-même son travail, après avoir consulté les différentes relations qui ont paru sur l'An-Nam, et en particulier le Dictionnaire an-namitique du missionnaire Taberd.

M. Roux de Rochelle lit un rapport de M. Berthelot sur l'histoire et la géographie de l'île de Madagascar, par MM. Macé-Descartes et Mac-Carthy. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une Notice sur quelques îles de l'océan Atlantique.

M. Noël des Vergers entretient la Société des différentes phases qu'a eu à subir le projet de publication d'un recueil général d'inscriptions latines, formé par M. Villemain, sous son ministère, recueil dont l'exécution aurait un grand intérêt pour la géographie ancienne. M. des Vergers est prié de donner une Note à ce sujet au comité du Bulletin.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 *septembre* 1847.

M. Laguillermie, géographe.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1847.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

DISSERTATION GÉOGRAPHIQUE,

COMMUNIQUÉE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Par M. FRANCIS LAVALLÉE,

Vice-consul de France, etc.

L'Amérique fut-elle connue des anciens?

—

L'esprit d'association propre à produire les plus heureux résultats dans ce siècle, doit s'appliquer surtout avec utilité à la propagation des connaissances géographiques. Les hommes éclairés, dont nous nous proposons aujourd'hui d'exposer les travaux, sont bien pénétrés de cette vérité. Les fruits de cette réunion désintéressée n'ont point tardé à se montrer. Une vaste correspondance sur divers points du globe,

les gratifications et indemnisations promises au zèle des voyageurs, et des prix offerts à l'émulation des savants ont fait connaître les immenses bienfaits de cette institution. Mais il ne suffit pas de réunir en silence les notices des pays éloignés, d'établir des questions sur des contrées non encore explorées, et de réunir dans un centre commun tant de lumières disséminées. Tout ces services, justement appréciés au moment qu'ils sont rendus, auraient pu se perdre pour les temps à venir, si la société ne s'était empressée de laisser un monument durable de ses travaux. Les écrits qu'elle a publiés jusqu'à présent ne sont que les préludes des communications importantes que l'on doit espérer d'elle, quand ses moyens d'action auront acquis plus d'étendue, et quand, convaincue du bien qu'elle peut faire, cette Société aura plus de confiance en elle-même, plus de persévérance et plus d'activité.

Les écrits cités ici contiennent des relations et des mémoires. Les relations que l'on réunit dans cette collection ne sont pas de celles qui méritent l'approbation du vulgaire, mais celles qui n'ont rien de romanesque et dans lesquelles des observations neuves, exactes et scrupuleuses occupent la place du charlatanisme et des forgeurs de voyages. Le célèbre *Malte-Brun* dit dans le prologue de cette collection : « Un itinéraire, un vocabulaire constituent souvent le mérite d'un récit aux yeux du monde savant; quelques grandes cartes suffisent quelquefois pour indiquer le résultat d'un long et mémorable voyage ; mais par malheur il y a des éditeurs, dont le premier soin est de supprimer ou d'altérer de semblables documents dont ils ne connaissent point la valeur. Il est à désirer

que désormais aucun voyageur ne les livre à des spéculateurs qui les altèrent au préjudice de la science. Ils ont ici la Société qui leur facilite les moyens de les publier. Il n'est point nécessaire d'ajouter que son secours sera encore plus efficace pour les *dissertations* ou *mémoires* qui s'adressent en général aux savants. Combien d'observations et de découvertes partielles sont restées ensevelies dans l'oubli pour n'avoir pas rencontré un semblable asile et encouragement ! Combien d'entreprises de voyageurs auraient échoué, si les profondes études des géographes célèbres, réunies en collections, n'avaient guidé leurs pas !

Le Vénitien Marco-Polo, vrai père de la géographie orientale et de la science des voyages, a été celui qui a reçu le premier hommage de la Société. En effet on a publié une traduction de son ouvrage en français, dans le langage du XIV siècle, extrait de la bibliothèque royale ; cette copie est, de toutes celles connues, la plus exacte et la plus complète.

Les autres travaux déjà publiés sont relatifs à la Cyrénaïque et à la Pentapole. Quelques récits sur l'intérieur de l'Afrique, un itinéraire de Constantinople à la Mecque, et aux gouvernements de Bagdad, de Orfa et d'Alep, avec une notice de M. Barbié du Bocage ; les provinces méridionales de la Perse décrites par M. Hammer dans un mémoire traduit par M. Nercial ; le beau travail de M. Bruguière, intitulé : Orographie de l'Europe, etc., etc. Nous ne nous arrêterons pas sur l'importance et la nouveauté de ces documents géographiques enrichis la plupart de cartes inédites et de dessins, et nous appellerons l'attention des personnes instruites sur l'Amérique dont nous ne connaissons, encore bien faiblement, que les peuples qui

existaient à l'époque de la découverte du célèbre Colomb. Et, serait-il possible qu'avant ces Indiens, dont nous parlent les anciens historiens espagnols, de grands peuples aient habité ces contrées?... Que ces peuples aient construit des villes opulentes, de magnifiques édifices, et que l'Amérique ait ses ruines comme l'Europe, l'Asie et l'Afrique? C'est cependant ce que nous assurent les autorités les plus respectables, dont les témoignages ont été réunis par M. Warden, ancien consul des Etats-Unis, dans des mémoires très précieux, l'un sur les ruines de Palenque et l'autre sur les antiquités de divers Etats des provinces unies de l'Amérique. Nous parlerons de ces faits parce qu'ils sont encore très peu connus.

Dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale, baignées par l'Ohio depuis le lac Erié et l'état de l'Illinois jusqu'au golfe du Mexique, et sur les bords du Missouri jusqu'aux montagnes Rocky, la terre découvre des indices d'époques passées, et montre l'existence d'une grande et puissante population, dont l'histoire, sans doute, est perdue pour toujours. Des élévations immenses dont l'usage reste ignoré, même pour les Indiens modernes, pleins d'ossements humains qui semblent émaner de peuples étrangers; des armes dont la forme n'a jamais été imitée dans ce continent depuis sa découverte, des restes de villes, construites de briques et de chaux, entourés de grosses murailles de terre, sur lesquelles végètent des arbres d'une grosseur prodigieuse; quelques constructions régulières, des habitations en voûte et des inscriptions dans une langue inconnue du temps des premiers voyageurs; tout annonce l'antique existence d'un peuple très différent de celui que les Européens rencontrèrent

d'abord dans ces mêmes pays. Et ces profondes marques d'antiquité la plus reculée, dont le pays situé à l'Est des monts Alleghany n'offre pas le moindre vestige, semblent nous dire que nous sommes bien loin de savoir ce qui se passait dans ces contrées, bien avant qu'elles fussent découvertes.

Des traits semblables d'antiquités se rencontrent parfois dans les provinces du Nord. La roche de Digton, dans l'Etat de Massachussets, a fatigué l'esprit des savants des deux mondes. Plusieurs se sont limités à rencontrer dans son inscription la forme de caractères phéniciens et en conséquence une preuve des expéditions commerciales des Carthaginois en Amérique; d'autres plus hardis se sont figurés lire très clairement sur cette roche le nom du *fils Indien*, qui vivait, selon leur opinion, du temps de l'empereur de la Chine *Yao*, an du monde 2,296, quarante-huit ans après la submersion de l'Atlantide.

A Fayetteville, sur la rive de l'Elk, aux environs d'une fortification ruinée, on vient de rencontrer une monnaie romaine, qui doit être du second siècle de notre ère, car elle porte en bon style numismatique, d'un côté le nom de *Antoninus Pius*, et de l'autre celui de *Marcus Aurelius*. Celle-ci est, il est vrai, une médaille qui prouve fort peu de chose, parce qu'elle prouverait trop; cependant il est bien étonnant de l'avoir rencontrée dans ce lieu.

La découverte des ruines trouvées près de Palenque, dans la province de *Guatemala*, sera sans doute encore plus intéressante. Restes majestueux d'édifices qui sont restés cachés l'espace de beaucoup de siècles, dans des bois impénétrables, et qui jusqu'à nos jours sont restés inconnus aux historiens du nouveau monde.

Ces ruines manifestent un état de société plus florissant que celui des peuples qui habitèrent la vallée de l'Ohio. Des aqueducs qui paraissent de construction romaine, des bas-reliefs où quelques uns ont cru rencontrer les faits fabuleux de l'antiquité classique, et des emblèmes analogues à ceux de l'ancien monde, ont induit le capitaine *del Rio*, un des premiers observateurs de cette nouvelle Herculanum, à penser que des Phéniciens, des Grecs ou des Romains purent étendre leurs conquêtes ou leur commerce jusqu'à ces régions lointaines, où ils auraient laissé quelques légers signes de leurs arts et de leur croyance.

D'autres, dans les fragments confus de ces idoles, ont prétendu rencontrer l'Isis et l'Osiris de l'Egypte, malgré que ces extravagantes figures ressemblent plutôt aux dieux de l'Inde, et que cette ressemblance s'accorde mieux avec l'opinion, plus probable, que l'Amérique reçut sa première population de la partie du Nord-Ouest. D'autres se sont hasardés jusqu'à fixer année par année et presque jour par jour, l'époque certaine où Hercule *Libicus* débarqua dans l'Atlantide et d'un point de la côte expédia une nouvelle colonie pour le continent américain. M. Warden ne se décide pour aucune opinion, et il n'est pas besoin d'être bien téméraire pour assurer qu'il a raison.

Quelle que soit l'opinion qu'on adopte touchant ces restes d'une civilisation effacée depuis tant de siècles, il est certain qu'ils existent et que des hommes dignes de foi les ont décrits. Donc Robertson a eu tort de dire que les Espagnols, dans leur conquête, détruisirent tous les anciens monuments de l'Amérique, et même ensevelirent leurs ruines. Les voyages de MM. de Humboldt, Bullock, etc., le réfutent complétement, et ont suffi-

samment manifesté que le nouveau monde possédait aussi ses antiquités. Et même on croit que beaucoup de ces magnifiques ruines étaient déjà perdues dans l'obscurité des temps, à l'époque de la conquête ; et que la féconde et riche végétation, qui, aujourd'hui même, permet à peine de distinguer les palais, les temples et les monuments, les cachait alors.

Ces restes sont moins parlants que ceux de l'ancien monde, et à peine méritent-ils le nom de *monuments*, car ils ne font allusion à aucun fait connu, et ne présentent à la mémoire aucune histoire. Ceux de la Grèce et de Rome ont pour interprètes les écrits immortels de ces grands peuples, et, grâce à eux, nous pouvons suivre, entre les siècles, leurs longues vicissitudes. Plus confuses et plus obscures sont certainement les annales d'Egypte et de Palmyre; cependant les traditions du passé ne sont pas entièrement muettes quant à leur origine et à leur destinée ; on espère même quelque jour voir dissiper les mystères que cachent les anciens temples de l'Inde, mais aucun espoir ne nous reste sur les monuments de l'Amérique. Le peuple qui éleva ces temples, qui adora ces idoles, leurs livres, leurs annales : tout a disparu ! L'Amérique, surtout dans le Nord, n'offre à l'inutile curiosité du voyageur que les signes d'une langue à jamais perdue et des ruines sans souvenir.

Tout le monde sait combien de systèmes ont imaginés les modernes depuis Rudbeck jusqu'à Bailly, touchant l'Atlantide de Platon, île plus grande, d'après ce philosophe, que l'Asie et l'Afrique ensemble, et que le même Platon place en face des colonnes d'Hercule. Il dit dans *Timeus* que les rois de ce vaste continent, maîtres déjà d'une partie de l'Afrique et de

l'Europe, s'efforcèrent de conquérir Athènes qui sauva sa liberté par une victoire. « Avec le cours des siècles, ajoute Platon, à la fin du jour inévitable, arriva l'horrible nuit, et avec elle le tremblement de terre, qui, au milieu des inondations, plongea dans les profonds abîmes tous les soldats d'Athènes; et l'île de l'Atlantide resta ensevelie pour toujours dans les ondes. Aujourd'hui cette mer est inaccessible, et le feu du continent submergé arrête les navigateurs qui veulent en visiter les ruines. » Voilà le récit que l'ancien *Critias* entendit de la bouche de Solon. Nous voyons dans Proclus que le même Platon avait lu cette même relation écrite en caractères hiéroglyphes sur des colonnes égyptiennes, et Jamblicus ajoute que c'étaient celles de *Hermès Trismegistus*. Beaucoup conviennent que cette tradition n'est pas entièrement fabuleuse, que l'île submergée peut très bien avoir existé dans l'océan Atlantique, et que peut-être les îles Canaries et les Antilles en sont quelques restes. La mémoire d'une grande catastrophe de cette nature paraît s'être conservée parmi quelques peuplades errantes de l'Amérique du Nord. Chassées sans cesse par la civilisation des États qui forment la nation américaine, elles ne doutent point que leurs tribus périront également, comme dans un autre temps périrent les Athéniens avec les habitants de l'Atlantide, qu'ils avaient vaincus. « Quand les hommes blancs, disent leurs sages, auront fini de tuer les hommes cuivreux, le Grand-Esprit donnera le signal de la vengeance : la gigantesque tortue qui porte sur son écaille notre terre, secouera son fardeau, comme elle le fit dans un autre temps; les blancs seront tous victimes de ce nouveau déluge, et le Grand-Esprit restituera alors

la terre aux hommes cuivreux. » Ces relations sont à coup sûr très singulières : nous pourrions en réunir plusieurs autres plus notables, si nous examinions la question qui se discute dans un ouvrage, qui n'a point appelé l'attention de M. Warden, et qui fut publié à Boston sous le nom de *l'Amérique connue des anciens.* Pour ne point nous engager à tout dire dans ce bref discours, où à peine les limites que nous nous sommes tracées nous permettent d'indiquer rapidement quelques faits, nous nous bornerons ici à une comparaison qui peut-être n'est venue à l'esprit de personne, et que nous soumettons aux réflexions de nos savants et illustres lecteurs.

La topographie de Mexico est assez connue. Cette ville, dit Robertson, est située dans une plaine entourée de montagnes ; les eaux qui descendent de ces hauteurs se réunissent à différents lacs; une communication naturelle existe entre les deux principaux. Sur les bords de l'un des deux, et dans quelques îles contiguës était bâtie la capitale du Mexique, où l'on arrivait par des chaussées en pierres et en terre, de trente pieds de large à peu près. Comme dans le temps des pluies abondantes, les eaux des lagunes inondaient la plaine, la chaussée avait beaucoup d'étendue. Ces digues n'existant pas du côté du levant, il était nécessaire de se servir de bateaux pour arriver à la capitale. Chaque chaussée était coupée, de distance en distance, par des ouvertures sur lesquelles on avait construit des ponts. La ville n'était pas moins admirable par la magnificence des temples, des palais de l'empereur et des maisons des principaux personnages. Lisons à présent le *Critias* de Platon. Comme nous ne pouvons pas traduire ici toute la description

de la capitale de l'Atlantide, nous nous limiterons à en donner quelques fragments. « Neptune commença par entourer de fossés remplis d'eau le terrain où il fonda sa ville, les coupant, de distance en distance, par des chemins en terre plus ou moins larges. Ces fossés étaient autant de barrières destinées à rendre la ville inaccessible. On fit des ouvertures à ces diverses chaussées, et l'on construisit sur chacune d'elles des ponts, de manière qu'un trirème pût passer facilement par dessous..... Les rois de l'Atlantide étaient si puissants, qu'aucun prince n'eut et n'aura jamais autant de richesses, etc., etc. » Sans doute que cette ressemblance est casuelle ; mais enfin est-ce impossible que quelques navigateurs phéniciens aient apporté jusqu'en Egypte quelques notions d'un autre hémisphère, et que sur ces anciennes traditions, Platon formât sa description poétique d'un continent qui n'existait plus et que l'on considérait comme détruit.

Dans l'histoire de l'Amérique tout est conjecture parce que sa découverte est récente, et parce que les circonstances et l'époque de la découverte firent disparaître beaucoup de témoignages du passé. Mais les conjectures sont plus fondées quand elles s'appuient, non sur le récit de quelques paroles ou de quelques usages, sinon sur le terrain même, et quand elles peuvent servir de guide au voyageur éclairé et impartial, qui nous montre encore, au milieu de bois impénétrables, les respectables vestiges de villes, de fortifications, de cimetières, etc., et nous transmet la copie des inscriptions des pierres sculptées, des armes et des bronzes, ouvrages d'un peuple enseveli dans la nuit des temps. Les coutumes varient et les analogies

des idiomes peuvent tromper; mais les grandes constructions et les restes magnifiques témoignent que, dans un autre temps, l'industrie et les arts régnèrent dans ces immenses solitudes, qui de temps à autre sont maintenant traversées par quelques Indiens sauvages sans annales ni traditions. Avec le secours des probabilités de la science moderne, et marchant pas à pas avec une lenteur scrupuleuse au milieu de semblables traces d'une obscure antiquité, on parviendra successivement à enrichir nos connaissances ou au moins les vraisemblances historiques.

La civilisation avec un pied victorieux et une main généreuse s'avance dans ces régions si longtemps inconnues, introduisant dans l'intérieur son bienfaisant flambeau. Le désert va disparaître, et chaque nouvelle tentative laisse à découvert quelques secrets. Les Humboldt, les del Rio, et les Warden ont commencé à soulever un coin du voile qui couvre l'antique berceau du nouveau monde. Il reste beaucoup à faire encore, même il est probable que jamais on ne parviendra à dissiper entièrement l'incertitude, mais l'impulsion est donnée, les investigations font des progrès, et dans un temps plus ou moins éloigné l'agriculture et les sciences refleuriront sur ces immenses contrées.

La Société de géographie, par ses savantes publications, excitera une honorable émulation; elle donne déjà un salutaire exemple; elle facilite les communications entre les voyageurs et les savants de tous les pays, elle offre à leur zèle de nobles récompenses, elle encourage et publie les découvertes, qui en quelque sorte complètent le monde et son histoire; en excitant ainsi tout les hommes éclairés à concourir au

noble et principal but de son institution, ce corps illustre est appelé à remplir la mission la plus digne d'un peuple haut en civilisation.

OUVRAGES, MÉMOIRES ET JOURNAUX

OFFERTS A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Pendant le mois d'octobre 1847.

—

Plusieurs de ces ouvrages ne contenant pas de morceaux consacrés spécialement aux sciences géographiques, nous devons nous borner à en donner le titre (1). Ce sont les suivants :

Recueil de la Société polytechnique, publié sous la direction de M. de Moléon, numéro d'août 1847;

Journal d'éducation populaire, publié par la Société pour l'instruction élémentaire, numéro d'août 1847;

Bulletin spécial de l'institutrice, publié par plusieurs professeurs, livraisons d'août et de septembre 1847;

L'Investigateur, journal de l'Institut historique, livraison de septembre 1847;

Annales de la Société d'agriculture du département de la Charente, janvier et février 1847.

Mémoires de la Société royale d'agriculture, etc., *du département* de Seine-et-Oise (1847).

Séances et travaux de l'Académie de Reims (1847).

(1) Quelques uns de ces journaux ou recueils périodiques nous fournissent cependant de temps à autre des indications dont la géographie peut tirer profit.

Voyage en Irlande en 1846 *et en* 1847, par M. Ed. Dechy. Paris, 1 volume in-8, 1847.

Histoire de la Belgique depuis son origine jusqu'en 1844, etc., par M. Casimir Henricy; Paris, 1847.

JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

Mémoires de la Société ou *Académie géographique de Saint-Pétersbourg*, 2 vol. in-8. Saint-Pétersbourg, 1846 et 1847.

Parmi les ouvrages offerts à la Société pendant le mois d'octobre 1847, je dois signaler en première ligne les deux volumes désignés ci-dessus, publiés en langue russe par *la Société* ou *Académie géographique de Saint-Pétersbourg*. Il est vivement à regretter que cette Société, fondée en 1845, publie ses Mémoires dans une langue peu connue dans le reste du globe, et pour laquelle il n'existe malheureusement pas de chaire hors des limites de l'empire russe. A en juger par les volumes en ce moment sous nos yeux, les publications de cette Société savante, hautement patronnée par le gouvernement russe, et qui a pour protecteur le prince impérial, offriront un grand intérêt pour la science. On pourra en prendre une idée par les courts extraits qu'il m'a été possible de faire, grâce à l'obligeance de mon ancien collègue et ami M. Bigot, traducteur au ministère des affaires étrangères

Le premier volume commence par la liste des membres de la Société, et par un exposé sur sa création et sur le but qu'elle se propose. Il contient ensuite plusieurs mémoires et relations dont je suis forcé de ne donner ici que les titres.

1. *Mémoires sur la géographie de la Russie d'Europe*,

par M. Struve, lu en français dans la séance du 12 décembre 1845 (1).

2. *Mémoire statistique et historique sur les relations* MONÉTAIRES *de la Russie*, par M. Arseniew.

3. *Extrait de la relation du voyage de M. Freymann, chargé par la Société d'aller visiter les établissements de la Compagnie anglaise de Gudzof dans l'Amérique septentrionale.*

4. *De l'Ethnographie et de la topographie en général, et particulièrement en Russie*, par M. Behr.

5. *Coup d'œil sur la situation actuelle de la Société géodésique et topographique*, par M. Bototof.

Ce volume est terminé par le catalogue des ouvrages, cartes et plans offerts à la Société jusqu'au mois de mai 1845.

Après le-compte rendu de la situation de la Société géographique adressé au grand duc Constantin, on trouve dans le second volume les mémoires suivants :

1. *Mémoire de M.* Kanikow *sur l'état où se trouvait en* 1841 *la grande horde des Kirghises.* Ce mémoire, dont l'auteur vous a donné communication dans le temps pendant son séjour à Paris, est accompagné d'une *carte du territoire occupé par les Kirghises, entre les gouvernements de Saratof et d'Orembourg.*

2. *De l'enseignement de la science ethnologique en Russie*, par M. Naliegedin.

3. *Coup d'œil sur les progrès de la statistique*, par M. Zablotski.

4. *Extrait du Journal de M. Zagoskine*, ou de la Re-

(1) La Société géographique de Saint-Pétersbourg nous rendrait service en faisant parvenir à Paris une copie de l'original écrit en français par l'auteur.

lation de son voyage aux côtes de l'Amérique septentrionale, avec une carte dressée de 1842 à 1844.

5. *De la race des Turkmènes, des Gorklans et des Yamacs*, par M. le baron Bode.

6. *Des moyens de s'acclimater*, par M. Poroschine.

7. *Extrait du voyage ethnographique en Livonie et en Courlande*, par M. Schegrine.

8. *Voyage à la presqu'île de Manghislak exécuté en* 1846, par M. Ivanine, accompagné d'une carte des côtes de la mer Caspienne, et d'un plan du cours de la rivière Ashtschivasch (golfe d'Aschtscha).

La liste des prix fondés par le grand duc Constantin termine ce second volume.

BERICHT ÜBER DIE ZUR BEKANNTMACHUNG, etc. Extraits des rapports mensuels de l'Académie des sciences de Berlin pendant les six derniers mois de 1846 et les six premiers de 1847.

1. *Sur la patrie originaire du café.*

Suivant M. Ritter, auteur de ce mémoire, le café n'a été probablement importé en Arabie que pendant le moyen âge; même sur le sol de l'Yémen, qui lui est si favorable, et où croissent les plus belles graines du moka (mochha), cet arbuste n'est qu'un produit du jardinage et sa culture exige toutes sortes de précautions. Son nom ne dérive d'aucune racine arabe. Le pays véritablement natal du café, ce sont les hauts plateaux de l'Ethiopie, les pays intertropicaux de l'Afrique, et, parmi ces pays, plus proprement les régions comprises entre l'équateur et le 6e degré de latitude septentrionale. C'est là que l'arbre du café se trouve à l'état sauvage. A Caffa et Enarea et dans le pays des Gallas, sur le Niger et jusqu'à Sierra-Leone et à Angola, on le

trouve formant des forêts étendues et portant des fruits d'une qualité supérieure et extrêmement abondants. M. Ritter propose d'appeler le café sauvage *Coffea Sudanica*, et les variétés cultivées, *Coffea Æthiopica* et *Arabica*.

2. *Anomalies que présentent les courbes des températures annuelles dans l'Amérique du Nord.*

M. Dove donne dans ce mémoire les températures mensuelles moyennes d'un grand nombre de points de nos terres septentrionales, et finit par attribuer les grandes anomalies des courbes annuelles de la température américaine, à la complication du climat de cette partie du globe, qui présente en hiver les phénomènes d'un climat continental, tandis qu'en été il se comporte complétement à la manière des climats océaniques.

3. *Sur la dispersion géographique du dromadaire (chameau à une seule bosse [Kameel]) et du palmier à dattes considérés dans leurs rapports avec la vie nomade ou sédentaire des premiers peuples.*

Le but de ce mémoire de M. Ritter, lu dans les séances du 17 décembre 1846 et 7 janvier 1847, est de montrer que le dromadaire a toujours été la condition indispensable de tout développement de la vie nomade; que c'est un animal éminemment continental et appartenant aux régions chaudes et tempérées, mais non humides; que la zone de la propagation s'arrête au midi avec le commencement des régions à tigres et à éléphants de l'Asie méridionale, et au nord avec l'apparition du renne; que c'est l'animal par excellence du sol salé, sableux et siliceux, des steppes peuplés de plantes marines, de mimoses épineuses et d'acacias; que cette espèce, refusée complétement aux

climats littoraux, pourrait rendre de grands services si on l'importait dans certaines contrées de l'Amérique du Sud, au Chili septentrional et au Pérou, par exemple, et surtout dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

4. *Sur les changements qu'éprouve la direction moyenne du vent dans la période annuelle, dans l'Amérique septentrionale.*

Dans ce mémoire, lu le 1er février 1847, M. Dove, que nous avons déjà cité, prouve que, contrairement à ce qui a lieu en Europe, où le vent souffle en hiver moyennement du sud-ouest, en été du nord-ouest et en automne du midi, dans l'Amérique du Nord les vents du sud-ouest règnent pendant l'été, et ceux du nord-ouest pendant l'hiver.

Dans cette même séance, M. Dove a également dit quelques mots sur la distribution des pluies dans l'Amérique septentrionale.

Avant de clore cet aperçu du *Monats-Bericht*, nous devons annoncer que M. Frapolli, de Milan, a présenté le 30 juillet 1846, à l'Académie des sciences de Berlin, le manuscrit d'une carte topographique et géologique du pays subhærcynien septentrional (*Vorderharzes*), ainsi que les dessins qui l'accompagnent, et que cette carte ne tardera pas à paraître.

Abhandlungen *der Akademie der Wissenschaften zu Berlin; Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, pour l'année 1845. — Berlin. 1 vol. in-4°. 1847.

On y trouve entre autres mémoires d'une haute utilité pour la géographie :

1. *Sur les variations non périodiques dans la distribution de la température sur la surface de la terre*, par

M. Dove ; c'est le quatrième mémoire sur le même sujet.

L'auteur fait, dans ce mémoire, l'histoire de la température du globe, depuis l'année 1729 jusqu'à l'année 1844. Il a réuni, dans cet immense travail, toutes les données ayant rapport à la température terrestre, pendant ce laps de temps, qui se trouvaient éparses dans une quantité énorme de brochures et de monographies isolées. Il les a groupées et les a coordonnées en nombres exacts et en tableaux ; et ces tableaux de nombres occupent prés de cent quatre-vingts pages d'un grand in-4. M. Dove parvient ainsi à confirmer l'important résultat que les élévations extraordinaires de la température ne sont jamais purement locales, mais qu'elles se propagent sur de grandes étendues de la surface de la terre, et parviennent sur des points donnés, à des maximums en plus et en moins, entre lesquels la température affecte tou tes sortes de passages. Ce qui établit entre les différentes parties de cette surface une véritable compensation de chaleur et de froid, qui maintient à la température générale une intensité normale et constante pour toutes les années indifféremment.

2. *Sur la hauteur du Pôle au nouvel Observatoire de Berlin*, par M. Encke.

Après une discussion profonde de tous les éléments préexistants, et en se fondant également sur des observations directes, l'auteur établit définitivement cette hauteur à

52° 30′ 16″ 68.

3. *Cosmographie franconne* du VIIe siècle.

M. Pertz publie cette ancienne cosmographie écrite en très mauvais vers latins, dont il avait d'abord découvert deux copies parmi les anciens manuscrits de la grande Bibliothèque de Paris, et qu'il a retrouvées

plus tard dans les anciennes paperasses de diverses bibliothèques d'Allemagne. Cette cosmographie n'a aucune importance pour l'état actuel de la science.

4. *Abrégé de la Grammaire ossétique.*

On doit cet abrégé, qui présente le plus haut intérêt, à M. G. Rosen, connu par ses voyages dans l'intérieur de l'Asie. Il lui sert à établir que les Ossètes (*Iron*, dans leur idiome) sont une branche de la famille médo-persane, et que, quoique isolés, ils appartiennent par conséquent à la grande division caucasique.

Dans un second mémoire sur les langues caucasiennes, M. Rosen démontre l'analogie des *dialectes de la Mingrélie suanique et abchasique.*

5. *Sur l'origine et les premiers temps des peuplades mongoles et tatares.*

M. Schott a réuni dans ce très savant mémoire tout ce que l'on sait sur ces peuples qui, dit-il, tant qu'ils ont conservé la devise : Le chemin de l'homme n'est qu'un seul (celui de la gloire éternelle) — *äräün möor nigän bui* — ont été invincibles et ont subjugué la plus grande partie des peuples de l'ancien monde, depuis la presqu'île de Korée jusqu'au centre de l'Allemagne.

—

Report *of the sixteenth meeting*, etc., etc.; Rapport de la seizième réunion de l'Association britannique pour les progrès des sciences, tenue à Southampton, en septembre 1846. — Londres, Murray, 1847.

Le but de cette association, qui tient annuellement ses séances dans des lieux différents, est de propager les sciences et d'en hâter les progrès. La première partie du volume qui nous a été offert, relative aux actes particuliers de la société, fait connaître les ques-

tions déjà traitées depuis l'année 1834, et les sommes qui ont été payées soit pour la publication des mémoires, soit pour rémunération ou indemnités aux auteurs, etc., etc. Elles se sont élevées pendant ces treize années à environ *trois cent dix mille francs*; le terme moyen de 1839 à 1843 a été de *trente-sept mille francs*, et pendant les trois années de 1844 à 1846 de *vingt et un mille francs*. Dans le rapport qui termine cette première partie, sir Roderick Impey Murchison, président de l'Association britannique, rappelle succinctement les travaux de ses collègues, et rend en même temps un juste et impartial hommage aux travaux des savants étrangers. Parmi les Français dont il apprécie le mérite, et dont quelques uns appartiennent à nos Sociétés de géographie et de géologie, nous citerons MM. de Verneuil, Elie de Beaumont, Dufresnoy, Deshayes, Alcide d'Orbigny, Adolphe Brongniart, et M. Dumas, dont le bel ouvrage, *la Chimie appliquée aux arts*, est, suivant M. Murchison, aussi familier à tous les manufacturiers d'Angleterre qu'il peut l'être à ceux de France. Nous y joindrons le nom de M. le baron Alexandre de Humboldt, que nous aimons à considérer presque comme un compatriote.

Le défaut d'espace et la nature aussi de la plupart des mémoires contenus dans la seconde partie du volume que l'Association britannique a bien voulu offrir à la Société de géographie, ne nous permettent pas d'en donner une analyse. Nous ferons toutefois remarquer que la géologie, la géographie physique, la statistique et l'ethnologie ont fourni un assez grand nombre de notices et d'extraits de communications faites à l'association.

—

Boletin de la Sociedad economica, etc. Bulletin de la société économique des amis du pays de Valence ; Valence, août 1847.

Ce numéro renferme un seul article intéressant la géographie, ayant pour titre : *Description géographique et statistique de la rivière Jucar.* Il doit être accompagné d'un plan que les rédacteurs n'ont pas joint, et comme ils ont négligé également de nous envoyer le commencement de cette notice, nous ne pouvons en donner l'analyse. Nous dirons seulement qu'on trouve dans l'Appendice un tableau de l'élévation au-dessus du niveau de la mer de 124 points voisins du fleuve Jucar; le plus élevé, nommé *Pic de la Mogorrita*, a une altitude de 6407 pieds castillans (1785^{m},417) (1). Les sources du Jucar ont une élévation de 6097 pieds castillans (environ 1700^{m}) au-dessus du niveau de la mer, et la longueur de son cours (développé) est de 92 lieues de vingt au degré.

—

Annaes maritimos e coloniaes. Annales maritimes et coloniales (de Portugal). Lisbonne, 1846, n° 4. De l'imprimerie nationale.

De même que les annales maritimes et coloniales de France, les annales portugaises commencent par des documents officiels sur lesquels nous ne nous arrêterons pas.

On trouve dans la seconde partie du n° 4 :

Un *Mémoire sur le Préside de Pungo-Andongo*, par Francisco de Salles Ferreira, capitaine de *ultramar*, membre de l'Association maritime et coloniale de Lisbonne.

(1) Le pied castillan = environ 0^{m},278.

Le préside de *Pungo-Andongo*, appelé aussi de *Pedras-Negras*, est situé dans la Nigritie méridionale, à 4 milles au nord de la rivière de Quanza ou *Coanza* et à 60 ou 70 lieues de son embouchure. Sa juridiction est bornée au sud par le Quanza, au nord par le district d'Ambaca, à l'est par la rivière de Loango, et il confine à l'ouest avec la juridiction du préside de Cambambe. Un plan du préside de Pungo-Andongo en accompagne la description, qui donne des renseignements, sans doute exacts, sur le gouvernement, la population, les usages et coutumes des habitants, ainsi que sur les productions du pays.

Deux documents inédits sont aussi contenus dans le même numéro. Le premier, dont on n'indique pas le nom de l'auteur, est intitulé : *Notices sur le pays de Quisama*, situé sur la rive méridionale de la rivière de Quanza, à deux lieues au Sud de la ville capitale d'Angola.

Le second a pour titre : *Notice sur le pays de Mosul* (royaume d'Angola), conquis, pendant l'année 1790 et les premiers mois de 1791, par le sergent-major Paulo Martins Pinheiro de Lacerda, aujourd'hui colonel d'infanterie, et écrite par lui-même. Cette notice est à la fois historique et géographique.

Les dernières pages du n° 4 des Annales maritimes portugaises sont consacrées à des observations météorologiques, faites à l'observatoire de la marine en janvier et février 1846.

Annales maritimes et coloniales (de France), mois de septembre 1847. Paris, 1847.

Ce numéro, divisé comme les précédents en deux parties, l'une consacrée aux *actes officiels*, et l'autre

aux *sciences et arts*, en contient même depuis quelque temps une troisième portant le titre de *Revue coloniale*, où l'on traite plus spécialement les matières concernant les colonies. Nous n'avons à nous occuper que des deux dernières.

On trouve dans la division *Sciences et arts* plusieurs articles dignes de fixer l'attention du géographe. Nous allons les énumérer successivement :

1. *Des ouragans, tornados, typhons et tempêtes*, article extrait par M. Keller, ingénieur hydrographe de la marine, d'un grand travail inédit *sur les courants des marées et sur les ondes liquides*, qui a été, le 18 janvier 1847, l'objet d'un rapport favorable présenté à l'Académie des sciences.

2. *Renseignements sur la navigation du golfe Persique*, recueillis par le lieutenant de vaisseau CABARET, capitaine du transport LE CORMORAN.

Les vents régnant à l'ouverture du golfe Persique, les courants, les points où l'on trouve des pilotes, les ports et les rades, l'espèce de bâtiments la plus avantageuse pour la navigation du golfe Persique, l'eau, les provisions, les établissements de ce golfe, telles sont les matières traitées dans ce Mémoire par un marin instruit et compétent.

3. *Navigation du navire français* le Stanislas *dans le détroit de Torres.*

Parti de Papeïti, l'un des havres de l'île de Taïti, le 11 juin 1846, pour se rendre à Java, M. Durand, capitaine du *Stanislas*, donne sur le détroit de Torres des informations qui se rapportent parfaitement à la carte du grand récif de la barrière, levée par le capitaine Blachwood, en 1843-1844, et publiée par l'amirauté anglaise en 1846.

4. *Journal du voyage du capitaine de corvette Maissin, commandant le navire à vapeur* LE PHAÉTON, *aux îles Marquises et à Taïti, par le détroit de Magellan, de* 1843 *à* 1845.

C'est le premier voyage accompli au-delà d'un des grands caps par un navire à vapeur français. Les Annales maritimes pour le mois de septembre en donnent seulement le commencement ; la fin paraîtra dans le prochain numéro.

Cette seconde partie du numéro de septembre contient aussi : 1° un extrait d'un Rapport fait le 8 août 1847 par le capitaine de vaisseau Jehenne, commandant la corvette *la Boussole* et la station de *Terre-Neuve*. On y trouve des renseignements nautiques et commerciaux sur le port anglais de Sidney, dans la Nouvelle-Écosse, et des informations précieuses sur l'importance de ses mines de houille.

2° Un Rapport lu à l'Académie des sciences, le 13 septembre 1847, par M. le baron Séguier, sur des perfectionnements apportés par lui dans la navigation à vapeur ;

Et 3° enfin un résumé des opérations faites par le brick de la Compagnie des Indes anglaises *le Palinurus*, commandé par le capitaine J.-P. Saunders, pour la reconnaissance de la côte d'Arabie, comprise entre *Ras-Morbat* et *Ras-Seger*, et entre *Ras-Fartach* et les ruines de *Messinah*. Ce résumé est traduit du journal de la Société géographique de Londres (tome Ier, 1847).

La *Revue coloniale*, ou troisième partie des Annales maritimes, donne un Mémoire de M. A. Raffenel, datée de *Toubabo-Kané*, le 8 mars 1847, dans lequel il rend compte de sa nouvelle expédition au Bambouk,

et fait connaître une nouvelle exploration de la rivière du Gabon, effectuée en novembre et décembre 1840, par M. Mequet, lieutenant de vaisseau, commandant la goëlette *l'Aube*. Elle fournit des détails curieux sur les peuplades de la côte et de l'intérieur.

—

Journal asiatique, etc., etc., publié par la Société asiatique de Paris, 4e série, t. X, n° d'août 1847.

Ce numéro du Journal asiatique ne renferme qu'un seul article qui puisse se rattacher à la géographie; c'est celui qui est intitulé : *Thien-Tchou, l'Inde*, compris dans les NOTICES *sur les pays et les peuples étrangers, tirées des géographies et des annales chinoises*, par M. Stanislas Julien.

Il existe également dans le même numéro la suite d'un savant MÉMOIRE *sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, par M. Botta, dont la lecture peut être utile aux voyageurs archéologues.

—

Revue de l'Orient et de l'Algérie, etc. Bulletin et actes de la Société orientale. Rédacteur en chef, M. O. Mac-Carthy. — Numéro de septembre 1847.

Un intéressant Mémoire sur l'île de Madagascar, à la fois géographique et historique, adressé au roi par le Conseil colonial de l'île Bourbon, nous paraît être le seul morceau que nous devions citer.

Deux autres articles contenus dans ce numéro concernent essentiellement l'économie politique.

—

Journal des missions évangéliques, 8e et 9e livraisons, août et septembre 1847. — Paris, 1847.

A l'exception de quelques extraits d'un *Journal de voyage dans l'Afrique méridionale*, par M. Dyke, ces

deux numéros ne contiennent aucun document géographique.

Si quelques uns des rédacteurs du journal des missions protestantes emploient des expressions très peu évangéliques en parlant du catholicisme, qu'ils appellent le *christianisme corrompu de Rome*, probablement à cause des *progrès du papisme dans le champ du travail évangélique*, il en est d'autres mieux inspirés qui *demandent au Seigneur que le zèle missionnaire de* TOUTES LES COMMUNIONS *ait sa source unique dans l'amour du Christ et dans la compassion pour les âmes qui se perdent loin de lui.* Nous ne pouvons que féliciter ces derniers, en engageant leurs confrères à les imiter et à se borner à remplir la mission qu'ils se sont imposée, en s'occupant exclusivement de ses progrès et de ceux des sciences géographiques.

MÉMOIRES ET AUTRES OUVRAGES.

AN ESSAY *on the Nile and its tributaries.* Essai sur le Nil et ses affluents, par le docteur Charles T. Beke; Londres, W. Clowes, 1847.

Malgré tous les voyages et toutes les recherches effectués pendant les dernières années pour connaître le bassin supérieur du Nil, la position de la source de cette célèbre rivière est, suivant l'auteur de cet Essai, qui a visité lui-même tous les lieux où l'on suppose qu'elle peut exister, en observateur instruit et consciencieux, aussi ignorée qu'elle l'était dans les temps anciens. Les vains efforts qu'on a faits jusqu'ici ne doivent cependant pas décourager les voyageurs.

Les expéditions entreprises par les ordres du pacha d'Égypte d'un côté, et les explorations des nombreux voyageurs qui ont pénétré en Afrique par la côte

orientale en se dirigeant vers l'ouest, ont produit de riches matériaux qui aideront à résoudre la question.

Le but que s'est proposé M. le docteur Beke en rédigeant son essai a été, ainsi qu'il le dit lui-même, de passer une revue générale aussi complète que possible des nombreux cours d'eau qui s'unissent pour former la rivière d'Égypte.

La méthode usuelle et la plus méthodique de décrire une rivière, est de commencer à sa source et de suivre en entier son cours, en prenant note de ses divers affluents au fur et à mesure qu'ils se réunissent. Pour le Nil, on est forcé d'adopter une marche inverse; il faut le remonter, en partant de son embouchure, énumérer successivement ses différents affluents, et chaque fois qu'on parvient à un point de jonction, agir de la même manière avec chacun des bras de la fourche, comme si chacun d'eux était le principal courant.

M. Beke commence par l'*Atbarah*, appelé *Takkasie* en Abyssinie, et désigné aussi sous le nom de *Bahr-el-A'swad*, ou fleuve Noir. C'est le principal tributaire du Nil, dans lequel il se jette par 18° de latitude. Le savant anglais s'occupe ensuite du *Bahr-el-Abyad* et du *Bahr-el-Arreh* (fleuve Blanc et fleuve Bleu), qui confluent au 15° 37′ de latitude nord, à une distance de 160 milles environ de la jonction de l'Atbarah avec le Nil. Il rend hommage au mérite du père Pierre Paez, religieux portugais, auquel on doit une description exacte et détaillée de la source de l'*Abai* (1), et blâme la conduite de Bruce à son égard (2). Il ne

(1) Kirker's *OEdipus Ægyptianus*, singtama 1, cap. VII, p. 57.

(2) Le professeur Hartmann, dans l'*Edrisii Africa*, publiée par lui

partage ni l'opinion du docteur Murray qui, dans sa vie de Bruce, dit que le *Bahr-el-Abiad* mérite par son importance d'être nommé la principale source du Nil, ni, et peut-être encore moins, celle de M. d'Abbadie, qui affirme que le *Godjeb* est le Nil lui-même, et place sa source au 7° 20′ de latitude, et au 1° 20′ de longitude à l'ouest de Sakka.

Les explorations récentes de M. d'Arnaud et de ses compagnons jusqu'à 1008 milles (*Nouvelles Annales des voyages*, 1845, vol. II, p. 112) au-dessus du point où le *Bahr-el-Abyad* est joint par le *Bahr-el-Azrek*, ont prouvé cependant d'une manière incontestable, suivant le docteur Beke, que le premier de ces cours d'eau est une rivière infiniment plus considérable que le premier. Il ajoute qu'il ne faut pas perdre de vue, qu'au-dessus de 9° 30′ de latitude nord, le courant sur lequel M. d'Arnaud naviguait n'est que le tiers de trois rivières, car, vers ce parallèle, deux bras, le *Sobat* ou *Télfi* à l'est, et le *Bahr-el-Ghazal* à l'ouest, qui se détachent du bras principal, ont chacun autant d'importance que ce dernier. Quant au *Godjeb* de M. d'Abbadie, M. le docteur Beke en soutient l'identité avec le *Sobat* ou *Télfi*.

Un aperçu général du pays dans lequel les affluents de la rive droite du Nil prennent leur source, termine cet Essai, dans lequel le docteur Beke a comparé entre elles les opinions des différents voyageurs anciens et modernes qui se sont occupés du Nil et de sa source. Sa conclusion est, ainsi que nous l'avons dit plus haut,

en 1796, relève les mensonges et accuse la mauvaise foi de Bruce, auquel il reproche d'avoir cherché à s'attribuer les travaux de ses devanciers.

qu'on ne peut encore affirmer avec certitude que cette source est trouvée.

Histoire de l'Océanie, *depuis son origine jusqu'en* 1846, *suivie de notices biographiques sur ses grands hommes*, par M. Casimir Henricy, Paris, 1846; Pagnerre, 1 vol. in-18.

En jetant d'abord un coup d'œil sur le titre de ce résumé, je n'ai pu, je dois l'avouer, me défendre de quelque surprise. Donner l'histoire de l'Océanie *depuis son origine* ne me semble pas en effet chose facile, si tant est qu'elle soit possible. Après avoir lu attentivement cet ouvrage, il m'a paru qu'avec de l'esprit et de la lecture, l'auteur se laissait souvent entraîner par son imagination, et adoptait parfois des idées un peu trop arrêtées en traitant des sujets sur lesquels les maîtres de la science osent hasarder tout au plus des doutes.

Avant de parler de l'Océanie, l'auteur remonte à la création du monde et à celle de l'homme. Il entreprend de les expliquer à sa manière, et se montre, toutes les fois qu'il en peut saisir l'occasion, l'adversaire déclaré de la Genèse. En donnant sur certains points à peu près les mêmes idées générales qui prévalent dans la science, M. Henricy commet, au jugement d'éminents géologues que j'ai dû consulter, beaucoup d'erreurs de détail, qu'il serait trop long de relever ici. Nous nous bornerons seulement à quelques observations.

La conclusion que tire M. Henricy des premiers bouleversements du globe, que « *désormais à l'abri des* » *cataclysmes, il ne doit plus subir que d'insignifiantes* » *modifications purement locales*, » n'est pas admise par

les géologues modernes. Ils pensent qu'aucun fait ne tend à prouver que les causes internes qui ont produit les grandes révolutions du globe aient cessé d'agir et que la terre ait perdu la propriété de se rider successivement en différents sens, comme dans les temps antérieurs. Ils ajoutent que rien en conséquence ne peut assurer que la période de calme dans laquelle nous vivons ne sera pas troublée à l'improviste par l'apparition de quelque nouveau système de montagnes...; d'où suit l'idée d'une fin ou d'un renouvellement tout au moins partiel, si ce n'est général, des choses d'ici-bas...

Après s'être élevé, à notre avis, avec autant de force que de raison, contre les matérialistes qui tendent à faire descendre l'homme par enchaînement des autres animaux, et à lui donner ainsi pour premiers ancêtres des zoophites et des coquillages, M. Henricy s'exprime ainsi : « Mais de là à *la croyance absurde et par trop* » *biblique d'un seul couple, souche de toutes les races* » *humaines, il y a loin. Cette idée déraisonnable* n'est » rien moins que religieuse malgré ses prétentions. » D'ailleurs il ne se forme nulle part de nouvelles » races, tandis qu'on en voit disparaître de la surface » de la terre, et il est évident qu'une fusion s'opère » entre les autres, laquelle fusion doit établir l'unité » dans un temps éloigné. Telles sont les diverses con- » sidérations qui nous ont fait placer *hardiment* le » berceau des Polynésiens dans l'une des contrées » qu'ils habitent, *bien que personne ne l'eût fait encore*, » et au risque de voir calomnier nos intentions par des » gens ennemis nés de quiconque ose contredire la » Genèse. »

Sans avoir l'idée de calomnier en aucune manière

les intentions de M. Henricy, nous devons dire cependant qu'il est admis assez généralement aujourd'hui que la succession des êtres organisés, telle qu'elle est rapportée en peu de mots dans le récit de Moïse, n'est point en contradiction avec les faits, que les détails ajoutés au récit de la Genèse par l'observation sont en harmonie générale avec les faits qui s'y trouvent brièvement émis, et dont ils ne sont que le développement, et qu'il y a lieu enfin d'admirer cette force de génie qui a fait deviner au législateur hébreu quelques uns des faits que les recherches scientifiques devaient démontrer vingt-trois siècles plus tard. Quant à la descendance de toute la race humaine d'un seul couple, question sinon insoluble, du moins très grave et très difficile, tranchée avec tant d'assurance dans l'*Histoire de l'Océanie*, nous croyons devoir citer l'opinion d'un homme parfaitement compétent, M. Flourens, qui dit : « Qu'en dernier résultat, l'*unité* de » l'espèce humaine et la *variété* de ses races est la con- » clusion générale et certaine de tous les faits acquis » sur l'histoire naturelle de l'homme. » Nous ajouterons que de nos jours cette opinion, présentée dans l'ouvrage que nous examinons comme *déraisonnable et absurde*, a été soutenue par les naturalistes qui ont fait faire le plus de progrès aux sciences, par les Buffon, les Blumenbach, les Cuvier, MM. de Blainville, Burdach, Duvernoy, I. Geoffroy Saint-Hilaire, etc.

Dans le quatrième volume du *Précis de la géographie universelle*, publié en 1813, le célèbre Malte-Brun, rejetant comme insignifiantes ou inexactes les dénominations d'*Austral-Asie* (1), d'*Australie*, de *No-*

(1) C'est Malte-Brun, et non pas Huot, qui demande ce qu'il y a d'asiatique dans la Nouvelle-Hollande, pour l'appeler Australasie;

tasie, etc., proposa de diviser la cinquième partie du monde, qu'il appelait *Océanique*, et à laquelle tous les géographes modernes s'accordent à donner le nom d'*Océanie*, en Océanique du nord-ouest, Océanique centrale et Océanique orientale ou Polynésie. Ce sont, à quelques légères modifications près, les divisions adoptées, il y a longtemps, par M. le baron Walckenaer, par Adrien Balbi, etc.

On divise donc aujourd'hui l'Océanie en trois parties appelées : Océanie occidendale, ou Malaisie; Océanie centrale, ou Australie; Océanie orientale, ou Polynésie (1).

M. Henricy adopte ces trois dernières divisions, et on ne peut que le féliciter de s'être conformé aux décisions des maîtres. Nous lui reprocherons seulement d'avoir préféré le nom d'*Austral-Asie* à celui d'*Australie;* cette dernière dénomination, équivalant à continent austral, s'applique, en effet, assez bien à la Nouvelle-Hollande, qui, par sa vaste étendue, peut s'appeler presque un continent, tandis que nous répétons, avec Malte-Brun, *qu'il n'y a rien d'asiatique dans la Nouvelle Hollande.*

Voulant faire autrement que Malte-Brun, M. Huot,

c'est lui aussi qui fait remarquer que le hasard seul donna naissance au nom de *Nouvelle-Hollande*, ce qui peut être cependant justifié si l'on fait attention que les premiers découvreurs, ou ceux du moins qui l'ont fait connaître les premiers, furent des Hollandais. C'est par des motifs semblables qu'on a donné les noms de Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Écosse, etc.

(1) Le nom de *Malaisie* est dû à M. Lesson, celui d'*Australie* fut proposé par le capitaine Flinders, et c'est le président de Brosses qui, dans son *Histoire des navigations aux terres australes* (t. I, p. 80), appliqua le nom de *Polynésie* à la partie orientale de l'Océanie. Rendons à chacun ce qui lui appartient.

son continuateur, a cru devoir diviser l'Océanie en quatre parties, savoir : la Malaisie ou Océanie occidentale, la Mélanaisie ou Océanie centrale, la Micronésie ou Océanie septentrionale, et la Polynésie ou Océanie orientale. Nous croyons qu'il a eu tort, d'abord parce qu'en géographie il faut éviter autant que possible de multiplier les divisions et les dénominations, et d'en introduire de nouvelles, surtout lorsqu'il en existe qui ont été généralement admises et ont reçu l'assentiment des personnes compétentes; et par plusieurs autres motifs qu'il serait tout au moins superflu de développer.

Quant à la superficie de l'Océanie, elle est évaluée par Balbi à 3,100,000 mill. carr., ou 10,631,000 kil.
Par M. Henricy, à 496,105 l. carrées de 25 au degré, ou environ. . . 9,920,000
Par Huot, à 495,000 lieues carrées, dont il ne fait pas connaître l'espèce.

Enfin, en ce qui concerne la population de cette 5e partie du monde, Balbi l'élève à 20,300,000 hab.
Huot, à. 23,627,000
Rienzi, à. 25,250,000
Henricy, à. 31,047,000

Entre ces évaluations si différentes, de population principalement, quelle est celle qu'on doit adopter ? C'est une question peu aisée à résoudre; il n'est pas un seul des calculateurs qui n'affirme que ses chiffres sont le fruit consciencieux de tous les éléments dont la connaissance est nécessaire pour la solution de ce problème aussi important que difficile. Les rédacteurs du *Dictionnaire géographique* de Picquet et Kilian, en hommes prudents, n'indiquent aucune population. Ils se bornent à évaluer à 532,000 lieues carrées la

superficie de l'Océanie qu'ils divisent en trois parties, savoir : la Notasie, la plus petite au nord-ouest; l'Australie ou Australasie au sud; et enfin la Polynésie à l'est. Le talent bien connu d'Adrien Balbi, les consciencieuses et minutieuses recherches auxquelles il se livre, et le soin qu'il met à consulter toutes les sources, nous feraient adopter aveuglément ses résultats, si nous n'étions convaincus que peut-être longtemps encore on sera dans l'impossibilité de pouvoir ajouter une entière confiance aux données statistiques sur l'ensemble de l'Océanie.

La population des îles Marquises, que M. Henricy évalue à 40,000 âmes, ne serait même pas de 20,000 suivant M. Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe de la marine, qui a visité ces îles, en a levé la carte, et sur lesquelles il a publié en 1843 un ouvrage spécial; M. le contre-amiral Dupetit-Thouars leur donne une superficie de 128,880 hectares et environ 20,200 habitants, dont 8,000 pour Nouka-Hiva, et 6,000 pour Hiva-Oa. Balbi adopte les évaluations de M. Vincendon-Dumoulin, tandis que M. Huot porte, comme M. Henricy, le nombre des habitants à 40,000 en citant Dumont d'Urville.

On trouvera sans doute que nous avons donné trop de développement à notre examen d'un manuel sur l'*Océanie*, et cependant nous ne nous sommes pas occupé encore de l'histoire de cette cinquième partie du monde, et quelques lignes seulement ont été consacrées par nous à la statistique générale. Ce reproche nous paraissant fondé, nous nous arrêterons en ce moment, sauf à présenter plus tard un aperçu comparé des différents ouvrages géographiques ou autres publiés sur l'Océanie, et il nous sera très facile de

prouver alors qu'on peut appeler des jugements plus que sévères que l'auteur du manuel a portés sur presque tous ses devanciers.

Atlas général des phares et fanaux à l'usage des navigateurs, par M. Coulier. — Deux-Siciles. — 2e section. — 1847.

Cette livraison, la 20e qui ait paru depuis la création de l'Atlas, se compose de sept pages et demie de texte, d'une carte hydrographique générale de la Sicile, et de onze plans de phares, etc., exécutés tous d'après les cartes du capitaine anglais W.-H. Smyth.

Je n'ai ni le temps nécessaire, ni surtout des connaissances assez spéciales, pour rendre un compte détaillé du travail de M. Coulier. Les marins instruits qui en auront fait usage à la mer peuvent seuls affirmer si l'auteur entre dans des développements suffisants pour les dispenser de recourir aux instructions qui accompagnent ordinairement les cartes hydrographiques.

M. Coulier aime assez à critiquer les travaux des autres, et pour ma part je suis loin de l'en blâmer. Lorsque les critiques sont faites sans passion et d'une manière convenable, qu'elles soient fondées ou même qu'elles ne le soient pas, la science ne peut qu'y gagner, parce que, dans tous les cas, il en résulte des discussions, et, dans le dernier, des réfutations qui ne sont pas sans utilité. M. Coulier dit, par exemple, p. 12, que sur le plan français du port de Syracuse la latitude est écrite 37° 20′ 58″ N., que c'est une faute, et qu'il faut lire 37° 2′ 58″. Pour être impartial, il aurait dû ajouter que ce plan, publié en 1827 au

Dépôt des cartes et plans de la marine, a été copié sur celui du capitaine anglais Smyth, où l'on remarque l'erreur, signalée avec juste raison; c'est une erreur *anglaise* et non *française*, ainsi qu'on pourrait le supposer d'après le texte de l'Atlas des phares. M. Coulier aurait dû ajouter aussi que cette erreur n'existe pas dans la Connaissance des temps. Quant à la prétendue réduction au 60e d'une partie de ce plan, ce n'est point une heureuse correction, ainsi que le dit M. Coulier avec une espèce d'ironie, mais tout bonnement l'effet du retrait du papier, effet qu'il connaît aussi bien que qui que ce soit.

Si la position du cap Castagna de l'île de Lipari, comparée à celle de la pointe Bandiera de Vulcano, n'est pas la même dans la carte française que dans celle du capitaine Smyth, et s'il existe d'autres différences entre les cartes anglaise et française de ces deux îles, cela ne prouve pas du tout que leurs positions ne sont pas exactement déterminées, comme le suppose l'auteur. On peut en conclure seulement que, dans notre Dépôt de la marine, on n'a pas copié servilement le travail de Smyth, mais qu'on s'est servi des observations du capitaine Gauthier. Ce n'est pas, au surplus, la carte française n° 607 qui renferme les îles Lipari et Vulcano, ainsi que le dit M. Coulier, mais les cartes nos 906 et 907; le n° 607 est consacré à une carte du Voyage de Dentrecasteaux.

L'évaluation de 3,237 mètres donnée par M. Coulier à la hauteur de l'Etna paraît au moins douteuse, bien qu'il l'ait prise dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*. Je crois en effet qu'on est assez généralement d'accord aujourd'hui à évaluer à environ 3,315 mètres la hau-

teur de la cime la plus élevée de l'Etna, en s'appuyant sur les travaux de Ferrara (1), du capitaine anglais Smyth, de sir John Herschell et de Cacciatore, astronome de Palerme. Les trois premiers ont établi la hauteur du volcan d'après des observations barométriques, et le dernier d'après des angles d'altitude, mesurés en évaluant la réfraction terrestre à 0,076, et leurs évaluations n'offrent que des différences imperceptibles. Ainsi

Ferrara trouve	10,872 pieds anglais	=	3,313m,8
Smyth. . . .	10,874	—	= 3,314m,4
Herschell. . .	10,876	—	= 3,315m
Cacciatore. .	10,898	—	= 3,324m

Dans son *Essai sur la géographie physique de l'Europe* (2), M. le professeur danois J.-F. Schouw assigne cependant à la cime orientale de l'Etna, d'après ses propres observations et d'après celles consignées dans la correspondance astronomique de Zach, et dans la *Bibliothèque universelle* (1819), une élévation de 10,484 pieds français, correspondant à 3,406 mètres, évaluation qu'un voyageur, M. Angelot, membre distingué de la Société de géologie, qui est monté au sommet de cette cime en 1835, est tenté d'adopter, bien qu'il n'ait fait personnellement aucune observation.

On ne doit pas s'étonner si les évaluations de la hauteur de l'Etna ont souvent varié, parce que cette élévation n'a réellement pas été toujours la même, la partie supérieure du cône principal grandissant quelquefois par suite de l'entassement des déjections, tandis que fréquemment elle s'abîme subitement dans le fond du

(1) *Descrizione dell' Etna.* Palermo, 1818.

(2) *Europa, en physisk geographical Skildring;* anden Udgave. Kiöbenhavn, 1835.

cratère. Il existe encore plusieurs autres causes des différences qui existent entre les évaluations récentes et celles qui ont été obtenues antérieurement. Je n'en signalerai qu'une, en faisant remarquer ici que, dans l'origine de l'emploi du baromètre pour la mesure des hauteurs, on négligeait d'avoir des observations correspondantes faites dans un lieu dont l'altitude fût connue, et qu'on supposait en conséquence que le baromètre se maintenait à 760 millimètres au niveau de la mer, supposition qui, en certains cas, pouvait produire des erreurs énormes.

Dans son *Voyage critique à l'Etna*, exécuté en 1819, M. S.-A. de Gourbillon prétend (t. I, p. 531) que, selon les calculs de La Hire et le baromètre de Brydone, l'Etna aurait de hauteur 17,632 pieds français, c'est-à-dire 5,728 mètres. Il cite une longue série d'évaluations de hauteur de l'Etna données par plusieurs observateurs, présentant entre elles des différences considérables, et fait remarquer que les savants sont loin de s'entendre sur le nombre de toises, de pieds et de lignes à assigner à chaque ligne de mercure dans les observations barométriques sur lesquelles reposent leurs calculs. C'est de là, suivant lui, que proviennent les erreurs ou les énormes différences. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la science, l'observation de notre voyageur n'est plus exacte, et nous ne pouvons que trouver spirituelle la boutade par laquelle il termine un de ses chapitres : « Que le ciel fasse paix aux savants, » aux calculs et aux baromètres ; qu'il les accorde entre » eux ; et nous apprenne enfin à quels savants, à quels » calculs et à quels baromètres il faut croire ! »

D. L. R.

LETTRE DE M. ANTOINE D'ABBADIE

A M. D'AVEZAC.

Collége catholique de Gol'a, Ag'ame (Abyssinie), 9 septembre 1847.

Mon cher monsieur,

Je n'ai reçu qu'en août 1847, et par les soins d'un ami *anglais*, M. Ayrton, le *Bulletin de la Société de géographie* de novembre 1842. Il y a donc un mois que j'ai appris pour la première fois qu'on avait jugé mes lettres assez importantes pour les imprimer toutes. Si j'avais su cela plus tôt, je vous aurais déjà envoyé un nombre effroyable de renseignements; car l'autre jour, en faisant la revue de mes noms de lieux, j'en ai trouvé plus de six mille, sans compter tous ceux que j'ai ajoutés dans le grand Damot. Le principal but de ce travail fastidieux était d'avoir une donnée, au moins approximative, sur la population d'Abyssinie. Avant de commencer, je mis par écrit les noms de tous les habitants de cinq villages du Tigray, y compris Halay et Digsa. Cette petite statistique me donna pour bases, entre autres : qu'il y a en Abyssinie, comme en Arabie, près de cinq âmes par feu ; que les hommes en état de porter les armes sont un peu plus du quart de la population ; et que le nombre des hommes est à celui des femmes à peu près comme 16 : 15 . 5, résultat déjà trouvé en Europe. J'ai essayé en vain de faire le même travail à Zula, village musulman, pour tenter une première solution sur la grande question « si la polygamie a pour effet de donner naissance à plus de

femmes que d'hommes : » Bruce l'a dit, mais j'en doute.

Cela fait, dans toute la province Akala Guzay on compte le nombre de combattants que fournit chaque village. On a ainsi, et par le coefficient déjà trouvé, la population approximative de toute cette province. Pour une portion du reste de l'Abyssinie, j'ai fait compter les maisons, d'où le coefficient 5 m'a donné la population totale. Enfin j'ai tiré de là la population moyenne d'un village pour l'appliquer à une longue liste où je n'avais que des noms ; malheureusement cette dernière catégorie est la plus nombreuse. Cependant j'aurais déjà tiré de ce long travail au moins un chiffre approximatif, si, par malheur, il n'y avait manqué encore quelques provinces importantes comme le Xire et le Tanhen. Une autre raison empêche aussi que d'ici à longtemps on puisse avoir de bonnes données sur la population de ce pays, c'est qu'elle est essentiellement flottante, en grande partie du moins ; c'est que la famine et surtout la guerre, peuplent et dépeuplent avec une rapidité vraiment étonnante. En 1842, les trois quarts de la population de l'Armacoho avaient disparu, et je me rappelle encore bien mon désappointement en Xire, où je cherchais un village bien connu. Six ans auparavant j'y reçus la plus généreuse hospitalité ; aujourd'hui un vigoureux taillis a si bien tout envahi, que les gens nés dans le pays osent seuls dire : « Là j'ai passé mon enfance jusqu'à ce que les soldats nous eussent tous chassés. » Cette dépopulation est devenue effrayante surtout en Gojam ; comme depuis la mort de Ras Gugsa l'Abyssinie (le Xawa excepté) n'a pas joui d'un moment de repos, et qu'il est d'ailleurs impossible de compléter en même temps un travail sur

la population, on est nécessairement exposé à mettre ensemble des données qui se rapportent à des époques différentes. Par exemple, la plus grande partie de la population d'Armacoho s'est dispersée dans les provinces voisines, qui ont contribué aussi depuis trois ans à repeupler le Kwara. Somme toute, la statistique, fille de la civilisation, n'est possible que par elle.

Permettez-moi de revenir sur ma lettre du 3 juin 1842, et d'y relever quelques erreurs. Le Wabi des Somal n'est ni le Jeb des Arabes, ni le Wâbi (avec un â long) dont la source est dans le pays Gurage, et qui est un affluent de rive gauche du Nil Blanc. C'est sur le Wâbi et non sur le Wăbi que le roi Klawdios remporta une victoire mentionnée dans les annales abyssines. Le Zebe des Portugais, Kibbee de Bruce, est le Gibe, appelé aussi Kusaro; c'est un affluent de rive droite du Nil-Blanc.

Sidama me paraît être un nom général donné par les Gallas à toutes les peuplades demi-chrétiennes qui occupaient le plateau du grand Damot avant l'invasion Ilmorma. Kafa est nommé Gomara par les gens de Kullo, compris comme ceux de Kafa dans la grande spirale formée par le Gojab et le Uma, Oma ou Omo; car chaque peuplade riveraine termine le nom de ce fleuve suivant le génie de sa langue. Tsambaro ou Tambaro, Zala, Golda, Walayza dit Walamo par les Gallas, Gofa et Kuca, sont autant de petits royaumes indépendants, situés aux environs de Kafa. Quant aux Doqo, qui se donnent eux-mêmes ce nom national, ils se sous-divisent en une trentaine de royaumes indépendants, ayant la plupart des langues différentes. Le pays Doqo, le plus méridional que j'aie pu *placer* sur ma carte, est celui du peuple dit Basketa par les Gobo, mais qui se

nomme Bask, nom qui rappelle les Basques de nos Pyrénées. J'ai en effet trouvé des racines Escuara dans la langue Omate, qui se relie étroitement à quelques langues Doqo. Je crois d'ailleurs me rappeler vous avoir entendu dire, il y a dix ans, que vous aviez trouvé dans un auteur latin peu connu un nom *Escuara* de nation africaine.

Le lac près Gofa se nomme Abbala, et est d'eau douce ; on le dit fort grand ; il contient plusieurs îles, entre autres celle de Gazamba. Une toute jolie esclave de cette île, *bien rouge*, et que j'ai vue à Inarya, chez un marchand, savait assez de langue Dawro pour pouvoir me donner par cet intermédiaire un assez long vocabulaire de sa langue, dite Haruro par les gens de Walamo. J'insiste sur ce point, parce que j'ai parlé ailleurs des Haruro comme de nègres, ce qui est un outrage à l'un des plus beaux types d'hommes que j'aie vus en Éthiopie.

Aujourd'hui, même après un séjour de sept années en Éthiopie, j'ai encore trop d'affaires sur les bras pour consulter souvent mes manuscrits ou même pour procéder avec méthode. Je vous prie donc de m'excuser si je continue mes causeries à vol d'oiseau.

La grande montagne des Walayza, sur laquelle est située Woxo, résidence ordinaire du roi, a 4987 mètres de haut, suivant une distance zénithale et une position établie par renseignements il est vrai, mais qui coïncide bien avec l'azimuth que j'en pris à Falle, dans le Liban. Malheureusement, la distance zénithale est très grande, et l'arc terrestre étant de 130 milles, cette mesure n'est qu'une approximation. J'ai mesuré ainsi au théodolite un grand nombre de montagnes, et j'ai déjà calculé les hauteurs de plus de cinquante. J'avais

d'abord envie de vous communiquer cette liste, qui comprend aussi les longitudes et les latitudes; mais comme ma carte, ou pour parler plus vrai mon canevas, quoique bien avancé, peut néanmoins encore subir des corrections, ces hauteurs absolues sont exposées à recevoir encore de légers changements. Pour le calcul de ces hauteurs, j'ai fait usage d'une formule copiée dans Guépratte :

$$H = K \cot (D - 0{,}42\,\delta).$$

où H est la hauteur au-dessus de l'observateur, D la distance zénithale, et δ l'arc terrestre K réduit en secondes et qui réunit le théodolite au lieu que l'on observe. Cette formule suppose le coefficient de la réfraction = 0,08, ce que je ne pouvais d'abord admettre dans ces contrées, où l'air très sec est le siége d'un météore particulier qui éteint notablement la lumière, météore dont M. de Humboldt a effleuré la description, mais dont personne à ma connaissance n'a encore parlé en détail. Je prenais donc mes distances zénithales comme documents dont pourraient user les savants à venir, jusqu'à ce qu'une heureuse rencontre me permît de mesurer le mont Amara presque directement, et le résultat comparé avec celui des distances zénithales d'Adami (Lofe) et de Gurene (Gojam), n'a pas tellement différé pour que je me crusse autorisé de choisir, d'après mes faibles expériences, un autre coefficient de la réfraction. Néanmoins, si j'avais un niveau à bulle d'air ou bien un deuxième théodolite de Gambey pour prendre avec un aide deux distances zénithales *simultanées*, je voudrais étudier le coefficient de la réfraction en Éthiopie, où l'atmosphère, d'après mon sentiment, diffère beaucoup de celle de l'Europe.

Permettez-moi de passer sans transition à vos obser-

vations sur mes Lettres (*Bulletin* de novembre 1842, pp. 364 à 367) (1). Le capitaine arabe qui m'a fourni la liste des noms de lieux de la côte d'Afrique (*Bulletin* de septembre 1842) parlait le sawahély, et je suis aujourd'hui désolé de ne pas lui avoir demandé le nom sawahély de chaque lieu, car il peut différer du nom usité chez les caboteurs arabes, et serait parfois précieux pour établir la synonymie des noms employés par des voyageurs non arabes, peut-être même pour ajouter quelques lumières aux documents que les anciens nous ont laissés. Je mentionne cette faute dans l'espoir qu'aujourd'hui, où plus d'une nation européenne envoie ses vaisseaux à Zang bar, quelque zélé voyageur voudra bien combler une lacune grave dans la géographie de l'Afrique. Dans ce continent, il est en effet bien des lieux qui ont deux et même trois noms.

Vos remarques sur l'orthographe des noms de lieux sont très judicieuses, et je vous remercie d'avoir corrigé mes erreurs (la deuxième est involontaire) quand j'ai écrit Zanzibar et Sawahil au lieu de Zang bar et Sawahel. J'ai aussi la conviction, sans preuves malheureusement, qu'il faut écrire avec vous 'Ado Kles et 'Ado Maryam. D'un autre côté, M. Fresnel, à qui je crois avoir entendu prononcer Hadarabé, peut vous éclairer sur la vraie orthographe de ce mot; mais Hadendwa n'a pas le *'ayn* arabe, et mon *d* pointé est le *d* cérébral du sanskrit et de quelques autres langues indiennes. Tawila, mot *abyssin* et non arabe, ne signifie certainement pas allongé. La montagne de ce nom n'a d'ailleurs pas cette forme.

(1) Voir aussi le *Bulletin* de février 1842, pp. 81 à 88.

J'émettrai ici le vœu que les géographes d'Europe veuillent bien, comme vous, quereller un peu les voyageurs sur leur orthographe. Cela nous rendra plus soigneux, et la géographie en tirera un grand bien et peut-être d'immenses résultats; car, ainsi que Guillaume de Humboldt l'a établi, les migrations des peuples et les chemins qu'ils ont suivis sont surtout établis par les noms de lieux. Qu'il serait agréable de pouvoir, avec des cartes bien faites, et surtout avec des noms bien écrits, tracer de contrée en contrée la marche des hordes errantes dans l'enfance du monde, et de prouver ainsi par la science, et par une nouvelle science, que le genre humain est descendu d'un père commun!

Vous l'avez dit, mais on ne saurait assez le répéter, et je dirai encore que les étymologies indigènes doivent être surtout consultées pour bien écrire les noms de lieux, car la prononciation varie souvent d'un individu à l'autre. On apprend ainsi en même temps des traditions souvent curieuses, parfois importantes. Prenons pour exemple un sanctuaire du Gojam, qui contenait il y a un an 8500 habitants. Un voyageur anglais l'a nommé Yaush; écoutons pourtant la tradition.

« Un roi allant à la guerre campa près de là, et comme Yawix était un misérable hameau, il y envoya seulement sa meute de chiens dans la répartition des quartiers que l'on donna à chaque corps d'armée. Les voisins, enchantés d'humilier un méchant hameau, ne l'appelèrent désormais que le lieu *des chiens* (en amharña, Yawixa); et quand, grâce aux bienfaits d'une source miraculeuse, ce lieu devint un opulent sanctuaire, on supprima l'*a* final pour effacer le souvenir d'une longue injure. » L'orthographe indigène actuelle nous montre aussi que le double *w* ne doit pas dispa-

traître dece mot; mais la tradition étant bien positive là-dessus, on ne saurait supprimer ce double *w*.

Ces observations nous mènent à un sujet beaucoup plus épineux, puisque les savants ne sont pas encore d'accord sur la marche à suivre. Tout voyageur scrupuleux écrit les noms propres avec l'alphabet des indigènes; mais comment traduire cet alphabet? Cette question, posée je crois par Volney, a été abordée très franchement par Young, qui ne l'a pourtant pas tout à fait résolue. Loin de moi la présomption de me mesurer avec ces grandes renommées; mais il faut adopter un système d'orthographe quelconque, ou bien écrire dans un alphabet étranger, ou bien enfin ne rien écrire, et ce dernier parti bien peu de gens osent le prendre. J'avais appuyé l'initiative prise par M. Mohl, dans la Société asiatique, qui a laissé son jugement en suspens, sans doute à cause des complications qu'offrirait un système *général* pour toute l'Asie. En attendant, et tout en écrivant pour moi en caractères éthiopiens, j'ai changé deux fois ma manière de traduire leurs sons en caractères latins. Enfin, un zélé missionnaire qui se rend chez les Gallas, et qui copie en ce moment en caractères latins mon vocabulaire ilmorma, m'a provoqué à rédiger un système. Voici les bases que nous avons arrêtées ensemble :

1° Éviter la faute de Richardson, qui a mis un *'ayn* arabe parmi les caractères européens;

2° Éviter le défaut de notre orthographe européenne où certaines lettres changent de son suivant la lettre qui les suit;

3° N'avoir aucun double emploi dans l'alphabet latin;

4° Faire servir les lettres surabondantes à exprimer

un son qu'elles ont déjà dans l'une des langues de l'Europe occidentale ;

5° Pour les sons inconnus en Europe, employer les lettres latines qui s'en rapprochent le plus, et les distinguer au moyen de points diacritiques placés au-dessous ou au-dessus des consonnes et au bas des voyelles ; car celles-ci peuvent (en langue kafáqo, par exemple) avoir besoin d'être surmontées d'un accent.

Nos changements les plus saillants sont :

c a toujours le son qu'il présente en italien devant un *e* ou un *i*. Je me hâte d'ajouter que cette innovation hardie a été déjà faite par l'auteur anglais de la grammaire sechuana. *c* est donc le *ch* anglais.

j a le son qu'on lui attribue en Angleterre.

q est le *k* claqué des Arabes.

u a le son italien et *w* le son anglais.

x est emprunté aux Portugais, et représente le *ch* français, *sh* anglais. Les travaux des jésuites en Éthiopie me feront excuser d'avoir songé à cet emploi de *x* : d'ailleurs il est indispensable d'exprimer par une seule lettre un son familier à tous les Européens.

e a toujours le son de l'*é* fermé français.

z est le son éthiopien que l'on exprime ordinairement par *ts*, mais qui tient un milieu entre un *t* et un *s*.

i avec un point au-dessous exprime un son que j'avais jusqu'ici rendu par une lettre allemande, un *o* surmonté de deux points ; mais beaucoup de voyageurs le rendent par *i*, et d'ailleurs il devient un véritable *i* à la fin d'un mot, position où toute voyelle tend à s'allonger : c'est plutôt un *i* très bref que tout autre son.

A moins que vous ou vos savants collègues ne me montrent de graves inconvénients dans ce système, j'ai

l'intention de le suivre toujours à l'avenir. D'ailleurs, si à mon insu la Société asiatique ou celle de Géographie avait déjà pris quelque décision sur cette grave question, je m'engage en loyal confrère à m'y conformer dès que j'en aurai connaissance.

Je saisis avec plaisir cette nouvelle occasion de vous assurer de toute ma considération et de toutes mes sympathies.

ANTOINE D'ABBADIE.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 1er octobre 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron Walckenaer, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, adresse à la Société plusieurs exemplaires des Instructions dressées par l'Académie, d'après la demande de M. le ministre des affaires étrangères, pour l'exploration scientifique de la partie de l'Afrique comprise dans l'étendue de l'ancienne Cyrénaïque.

M. Encke, secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, remercie la Société de l'envoi de son Bulletin, et lui adresse le volume des Mémoires de l'Académie pour l'année 1845, ainsi que les Comptes-Rendus de ses séances du mois de juillet 1846 au mois de juin 1847 inclusivement.

M. J. Van Wyk Roelandzsoon écrit de Kampen pour

annoncer la mort de son frère, ancien membre de la Société.

M. Lamare-Picquot remercie la Société de l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre à sa dernière communication, et il lui adresse un échantillon de farine et de pain, pour être joint à la plante et à la racine de la *picquotiana*, qu'il lui a remises dans sa précédente séance.

M. Jomard communique par extrait une lettre particulière qui lui a été adressée par M. Antoine d'Abbadie, datée d'Omokullu, et suivie d'une autre lettre de M. Charles d'Abbadie, son frère, datée d'Aden. Le premier doit aller encore à Gondar avant de songer à son retour en Europe.

Le même membre communique la découverte faite au mois de juillet dernier par M. Prax, chargé d'une mission en Afrique, de deux objets venant d'El-Ghât, sur lesquels sont gravés des caractères libyques, avec une transcription arabe, d'où résultent pour ces caractères les mêmes valeurs que celles qui sont données par le Dr Oudney et par M. le capitaine Boissonet, d'accord avec l'inscription de Thugga.

M. le vicomte de Santarem communique l'extrait d'une lettre de M. le Dr Sigaud, datée de Rio-Janeiro, le 6 août 1847, et par laquelle il lui annonce la perte que les sciences géographiques viennent de faire dans la personne de M. le vicomte de San-Leopold, grand de l'Empire, président de l'Institut historique et géographique du Brésil, qui a rendu par ses publications de grands services à la géographie du Brésil. Le même savant annonce aussi à M. de Santarem que M. le vicomte de Villiers-Adam, qui réside à Rio-Janeiro depuis plusieurs années, a fait lithographier et colorier

diverses cartes, mieux réduites, des provinces de Rio-Janeiro, de Saint-Paul et de Rio-Grande du Sud. Ces cartes n'ont point été dressées sur les lieux, mais elles ont été tracées d'après des données précieuses puisées dans les livres et les journaux de l'époque, et elles ont l'avantage de présenter la nouvelle division du territoire en districts ou *municipios*. Enfin, il annonce que M. de Beaurepaire vient de partir de nouveau pour explorer les confluents du Parana.

M. le secrétaire lit quelques fragments du voyage de M. Angelot à Mobile, et des Notices de M. le capitaine Mauruc sur l'Océanie et l'archipel Dangereux. — M. Daussy est prié de rendre compte des travaux de M. le capitaine Mauruc.

Séance du 15 *octobre* 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société de géographie de Saint-Pétersbourg adresse les deux premiers volumes de ses Mémoires pour les années 1846 et 1847.

M. Coulier adresse la 20e livraison de son Atlas général des phares et fanaux. Dans la lettre qui accompagne cet envoi, l'auteur signale la rectification qu'il a faite de plusieurs erreurs existant dans les travaux hydrographiques, et réclame contre les critiques qui se sont produites contre son ouvrage dans le sein de la Société et au dehors. Il annonce que sa Préface répondra à toutes ces critiques.

M. de Brière écrit à la Société pour la prier de rectifier une erreur qui s'est glissée dans le compte-rendu de son *Essai sur le symbolisme d'Orient*, et qui dénature

complétement sa pensée. Loin de faire consister, comme le suppose l'auteur du compte-rendu, la langue sacrée dans un langage mystique et permanent intellectuel, il n'a eu, dit-il, d'autre but que de combattre cette opinion, qui est contredite par toute l'antiquité.

M. le vicomte de Santarem offre à la Société un cahier des Annales de l'association maritime et coloniale de Lisbonne, et signale un Mémoire de M. de Salles-Ferreira sur l'établissement de Pungo-Andongo, situé au nord du fleuve Guanza, dans l'Afrique portugaise. Ce Mémoire, accompagné d'une carte, renferme des détails intéressants sur la topographie, le climat, le gouvernement, la population et les mœurs des habitants de cette partie des possessions portugaises. Le même cahier contient une Notice sur le pays de Guilama, situé dans la partie méridionale du fleuve Guanza, et à dix lieues au sud d'Angola. Ce document, entièrement inédit, et renfermant des notions curieuses pour l'histoire de ces contrées, est suivi d'une Notice sur le pays de Mosul, conquis en 1790-1791 par le major Pinheiro de Lacerda. M. le vicomte de Santarem communique ensuite la carte chorographique de l'empire du Brésil, dressée par le colonel du génie Conrado Jacob Niemeyer, et accompagnée des plans de Rio-Janeiro, Nothero y Para, Saint-Paul, Pernambuco, Porto-Alegre, Maranham, Ouro-Preto et Bahia.

M. le président fait connaître que, sur les Notes fournies par la section de comptabilité, il a été répondu à la circulaire de M. le ministre de l'Instruction publique.

Il fait hommage, au nom du Dr Beke, de son Mémoire sur le Nil et ses affluents, et annonce en même temps que son Mémoire sur les découvertes de Bruce

en Abyssinie lui a été renvoyé pour être traduit en français. — Il annonce ensuite que la ville de Gênes a ordonné un second monument en l'honneur de Christophe Colomb, qui sera élevé à l'*Acqua Sola* (le monument actuellement en construction est à l'*Acqua Verde*). Il signale aussi la publication en allemand d'une courte relation du Voyage d'un cheik tunisien au Ouadây, traduite du turc. Enfin, il met sous les yeux de l'Assemblée une carte des Vents et des Courants que vient de publier l'Observatoire national de Washington.

M. le comte de Castelnau assiste à la séance, et présente verbalement un aperçu rapide sur toutes les contrées de l'Amérique qu'il a visitées dans le cours de son voyage. M. le président adresse à M. de Castelnau les félicitations de la Société, et le remercie de son intéressante communication, en le priant de rédiger une notice pour la séance générale.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1er octobre 1847.

Par l'Académie royale des sciences de Berlin : Abhandlungen der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Aus dem Jahre 1845. Berlin, 1847. 1 vol. in-4°. — Bericht über die zur Bekanntmachung geeigneten Verhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Juli 1846 — Juni 1847. 11 cahiers in-8°.

Par l'Association britannique pour l'avancement des sciences : Report of the sixteenth meeting of the British Association for the advancement of science: held at

Southampton in september 1846. London 1847. 1 vol. in-8°.

Par le secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : Rapport fait à l'Académie au nom de la commission chargée de rédiger les instructions demandées par M. le ministre des Affaires étrangères sur les recherches archéologiques qu'on pourrait entreprendre dans l'étendue de cette partie de l'Afrique qui correspond à l'ancienne Cyrénaïque. 1 cahier in-4°.

Par M. Casimir Henrici : Histoire de l'Océanie depuis son origine jusqu'en 1846, suivie de Notices biographiques sur ses grands hommes. Paris, 1846. 1 vol. in-12. — Histoire de la Belgique depuis son origine jusqu'en 1847, suivie de Notices biographiques sur ses grands hommes. Paris, 1847. 1 vol. in-12.

Par les auteurs et éditeurs : Journal asiatique. Août. — Boletin de la Sociedad economica de amigos del pais de Valencia. Août. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Septembre. — Bulletin spécial de l'institutrice. Août et septembre. — Journal d'éducation populaire, Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire. Août. — Revue de l'Orient et de l'Algérie, Bulletin des actes de la Société orientale. Août.

Séance du 15 *octobre* 1847.

Par la Société de géographie de Saint-Pétersbourg : n°s 1 et 2 de ses Mémoires (1846 et 1847).

Par M. Coulier : Atlas général des phares et fanaux. 20e livraison. (Deux Siciles.)

Par M. le Dr Beke : an Essay on the Nile and its Tributaries. London, 1847. Broch. in-8°.

Par M. Ed. Dechy, officier de gendarmerie : Voyage. — Irlande en 1846 et 1847. 1 vol. in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Mémoires de la Société d'agriculture et des arts de Versailles. 47e année. — Annales de la Société d'agriculture de la Charente. Janvier et février 1847. — Séances et travaux de l'Académie de Reims. Nos 1 et 2. — Annaes maritimos e coloniaes de Lisbonne. No 4 de 1846. — Journal des missions évangéliques. 8e et 9e livr. — Recueil de la Société polytechnique. Août.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1847.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

TENUE A L'HOTEL DE VILLE LE 14 JANVIER 1848,

SOUS LA PRÉSIDENCE

DE M. LE COMTE MOLÉ,

Pair de France (1).

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. MOLÉ.

MESSIEURS,

Vos suffrages m'ont pénétré de reconnaissance; je me sens fier et touché de voir mon nom inscrit sur cette liste d'hommes illustres qui ont été appelés à vous présider. En remarquant parmi eux plus d'un personnage politique, j'ai cru comprendre votre pen-

(1) Une indisposition de M. le comte Molé avait fait ajourner au 14 janvier la séance générale qui devait avoir lieu le 17 décembre.

sée. Nous vivons dans un temps où la science elle-même ne peut s'isoler de la grande association civile et politique. Il n'est plus donné à celui qui se voue à son culte de se renfermer dans des méditations solitaires. On attend de ses veilles et de ses vives lumières quelque chose qui ajoute au bien-être, à la grandeur, à la prospérité de tous. Plus que jamais vous avez dû croire que les hommes d'État ne pouvaient se méprendre sur l'importance de vos travaux et l'utilité de vos services. Sous ce rapport, du moins, je justifierai votre choix. Ce n'est pas moi, assurément, qui demanderai quel profit, quels avantages le pays est en droit d'attendre de vous. N'est-ce pas vous qui encouragez le zèle et le dévouement de ces hardis voyageurs, qui sont comme les éclaireurs de notre commerce, de notre navigation, que dis-je? de la civilisation elle-même? N'est-ce pas vous qui réunissez en faisceau, qui faites aboutir à un centre commun tant d'efforts et d'entreprises suggérés par des motifs et un but si différents? La science ne s'enrichit pas seulement au moyen de ces voyages qui lui sont particulièrement dédiés, et dont les gouvernements font magnifiquement les frais : elle ne profite pas moins de ceux qui sont librement commencés et inspirés par cette passion que l'homme apporte parfois en naissant, de connaître, d'explorer ce globe sur lequel il est placé. Comme le grand Christophe Colomb, il se sent alors entraîné vers des cieux inconnus; nul obstacle ne l'arrête; il brave mille morts pour atteindre des rivages qu'il ignore, mais que lui révèle je ne sais quelle conscience mystérieuse et sûre. Tantôt c'est le géologue, le botaniste, le naturaliste qui poursuit, à travers les privations et les dangers,

des conquêtes dont la science qu'il cultive lui fait sentir le prix, et qui recueille en passant des faits, des observations qui agrandissent la vôtre. Parlerai-je du plus sublime des voyageurs, du missionnaire chrétien, auquel la géographie et l'humanité tout entière ont dû tant de découvertes et de progrès? Vous ne voulez pas non plus que j'oublie une autre sorte de voyageurs, un autre ordre d'esprits avides de connaître les nouveaux espaces que vous ouvrez à leurs regards : je veux parler de ceux qui sentent la nature plus qu'ils ne l'étudient. Aidés par le fil que vous remettez dans leurs mains, ils aiment à pénétrer dans ces solitudes reculées qui ont encore leur physionomie native, parce que l'industrie humaine n'a pas commencé à les exploiter. Ceux-là, messieurs, ne rapportent de leurs courses les plus aventureuses, les plus lointaines, que des trésors d'émotions et de poésie. Devons-nous le leur reprocher? L'univers ne resterait-il pas imparfaitement connu si, à côté de ceux qui l'expliquent, ne se trouvaient ceux qui le contemplent? Les merveilles de la nature étonnent et confondent la science qui s'efforce de les approfondir; mais elles ne se reflètent avec toute leur grandeur que dans l'âme qu'elles remplissent d'admiration et de plaisir. Que la poésie et la science fassent donc ensemble une étroite alliance : c'est dans leur intime union que se trouve l'homme tout entier. Grâce aux progrès des lumières, on ne les voit plus se reléguer dans des camps séparés et presque ennemis. Politique, industrie, science et poésie, sources diverses et abondantes de richesse et de civilisation, qui se réunissent aujourd'hui et se confondent dans une grandeur commune. — Un prince, objet de nos inconsolables regrets, et

qui trouvait en lui-même toutes les pensées grandes et généreuses, avait ainsi compris notre sociabilité nouvelle. Il vous l'a bien prouvé, messieurs, en fondant ce prix que vous n'avez pu donner encore, et qui est réservé au voyageur qui fera l'importation la plus utile à notre agriculture, à notre industrie ou à l'humanité.

Votre Société, qui compte déjà plus d'un quart de siècle d'existence et tant de laborieux travaux, a adopté plus qu'aucune autre ce principe d'association de toutes les forces intellectuelles au profit de tous. La science que vous représentez vous met en rapport avec tous les intérêts de la société; elle est un des flambeaux de l'histoire; la science économique à tous moments l'interroge; la statistique ne peut se passer d'elle; enfin les sciences naturelles ou exactes lui demandent incessamment son concours. Votre modestie est égale à votre importance. Vous ne vous faites connaître que par vos services, et vous savez attendre la justice, tout en n'épargnant rien pour la mériter.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

ET SUR LE

PROGRÈS DES DÉCOUVERTES ET DES ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PENDANT L'ANNÉE 1847.

Lu à la réunion annuelle de la Société de géographie de Paris, le 14 janvier 1848,

Par M. L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,
Secrétaire général de la Société.

—

Messieurs,

Lorsque, il y a vingt-six ans, quelques hommes zélés pour la science, que tous avaient déjà longuement servie par leurs travaux, se réunirent dans la pensée commune de fonder à Paris une Société de géographie, le but de cette création fut non seulement de féconder, en les rapprochant, les travaux individuels, et de concentrer dans un même foyer la connaissance de tout ce que l'activité des nations policées produit chaque jour d'entreprises et de découvertes géographiques dans les diverses parties du globe, mais surtout de contribuer directement à ces entreprises et à ces découvertes par des instructions bien étudiées, par de bonnes et nombreuses publications, par des prix et des encouragements. Ce but élevé de votre association, messieurs, a toujours été présent à votre pensée. De nombreux sujets de prix mis au concours, de nouveaux théâtres d'explorations signalés par vos programmes au zèle des voyageurs, des récompenses et des médailles décernés solennellement chaque année, sept

volumes in-4° de *Mémoires* remplis de documents précieux, votre *Bulletin* mensuel, dont la collection forme aujourd'hui quarante-huit volumes in-8° : ce sont là des titres qui attestent et votre constante sollicitude et votre incessante activité. Et cependant, messieurs, vous avez eu, comme tout ce qui est utile, à lutter contre les difficultés et les obstacles. Votre marche a pu en être ralentie, mais vous ne vous êtes pas découragés. Vous aviez en vous le sentiment profond de votre utilité ; ce sentiment vous a soutenus contre l'oubli de ceux qui devaient vous aider et vous protéger. Si, livrés presque entièrement à vous-mêmes et aux ressources bien limitées chez vous de l'association individuelle, vous avez pu rendre encore à la science tant et de si grands services, qu'eussiez-vous fait, messieurs, plus libéralement secondés !

Le moment viendra, espérons-le, où votre persévérance portera tous ses fruits et où il vous sera possible enfin de redonner à votre institution tous les développements que comportait sa pensée première. Déjà cette année je suis heureux d'avoir à vous annoncer que MM. les ministres du commerce et de l'instruction publique ont pu prélever en votre faveur, sur les fonds dont ils disposent pour l'encouragement des sciences, une double allocation de 1,000 et de 500 francs. Cet accroissement dans vos ressources vous a permis de songer à la continuation du septième volume de vos *Mémoires*, depuis longtemps suspendue par suite de l'insuffisance de votre budget. Des documents d'un haut intérêt attendent dans vos cartons les moyens matériels de publication ; d'autres ont été mis tout récemment à votre disposition, sur la seule annonce de la décision ministérielle : nous avons donc tout lieu

d'espérer que notre collection s'augmentera prochainement d'une nouvelle partie, non moins riche que les parties précédentes en matériaux utiles pour la connaissance du globe et pour l'histoire de la science.

Mais toute votre ambition ne sera satisfaite, — et cette ambition-là, messieurs, vous pouvez l'avouer hautement, car elle n'aspire qu'à rendre à la science de plus grands services, — que lorsque vous aurez pu reprendre dans tous ses développements votre programme fondamental. La création de prix spéciaux pour des explorations déterminées en était une des principales conditions; ces prix, vous avez été depuis quinze ans contraints de les supprimer, et il vous a fallu restreindre vos encouragements à la médaille que vous réservez chaque année pour *la découverte la plus importante en géographie.* L'utilité de cette médaille est grande encore, mais elle ne saurait remplacer les prix que vous avez dû effacer de vos programmes.

Maintenant plus que jamais des prix de cette nature, appliqués à des études ou à des explorations déterminées, sont appelés à rendre d'incontestables services. Aujourd'hui que nous connaissons d'une manière à peu près complète la surface terrestre dans son ensemble, il n'y a plus à faire de grandes découvertes proprement dites. Si deux ou trois espaces d'une vaste étendue restent encore en blanc sur nos cartes, ces grandes lacunes, dont le rayon va chaque jour décroissant, sont du moins parfaitement circonscrites. Sauf un petit nombre d'exceptions, tels que le Soudan oriental, l'intérieur du sud de l'Afrique, et le centre de l'Australie, ce ne sont plus les grandes courses poussées au hasard par les explorateurs qui peuvent être actuellement d'une utilité réelle à la science : ce qu'il

faut aujourd'hui, ce sont des études approfondies concentrées dans un rayon limité. Une bonne *monographie* consacrée à un peuple ou à une tribu, à un canton ou à une province, au pourtour d'un grand lac, à un massif montagneux, au cours d'un fleuve important, servira désormais la géographie et l'ethnographie incomparablement mieux que de longues courses à travers tout un continent ou dans l'étendue entière d'un grand pays. C'est quand une étude est arrivée à ce point qu'elle appelle surtout l'intervention directe et continue des corps savants. Dans une science toute d'observation telle que la géographie, où chaque jour ajoute un fait nouveau à la masse toujours croissante des faits acquis, ce n'est pas une chose si aisée ni si commune que de savoir exactement et d'une manière complète ce qui s'est fait depuis trois ou quatre siècles pour la connaissance d'un point donné du globe; et cependant cette notion préalable est indispensable pour diriger et préciser les recherches encore nécessaires, ne pas recommencer inutilement ce que d'autres ont accompli, s'aider de toutes les lumières acquises, et concentrer ainsi tout son temps, toute son attention et toutes ses forces sur les investigations vraiment neuves et utiles. Or il est facile de comprendre combien une réunion d'hommes spéciaux qui ont consacré leur vie entière à ces longues et difficiles études, qui ont exploré toutes les sources et comparé tous les résultats, peut contribuer utilement aux recherches futures et hâter l'achèvement de l'édifice, en dirigeant les pas souvent indécis de l'observateur, en lui signalant ici la mine déjà fouillée, là le filon encore vierge; en un mot, en appelant ses investigations là où elles peuvent le mieux servir la science, et aussi en éclairant

ses travaux par de bonnes et solides instructions. Le sujet que je touche ici serait fécond en considérations d'un ordre élevé et en développements instructifs : je ne puis que l'indiquer à vos méditations; et il n'est assurément aucun de vous, messieurs, qui, dans le cercle plus ou moins étendu de ses études de prédilection, ne lui pressente de nombreuses applications. Mais ce qui doit être dès à présent évident pour tous les esprits, c'est qu'une série continue de sujets de prix conçus dans cette pensée d'études monographiques, en provoquant une longue suite de travaux approfondis sur toutes les parties encore incomplètes de la science du globe et de l'ethnographie, ne dût contribuer puissamment à en hâter les progrès. Et d'ailleurs, au point de vue même de l'application pratique, dont l'homme d'État doit peut-être se préoccuper avant tout, combien vos actives incitations ainsi dirigées ne pourraient-elles pas servir nos intérêts communs! Qui pourrait dire que les sujets de prix que vous aviez proposés jadis, et qu'il vous a fallu retirer, pour l'exploration des contrées inconnues comprises entre le lac Tchâd et le bassin du Nil, et celle de la région du lac Maravi dans l'Afrique australe, n'auraient pas depuis quinze ans amené des résultats qui profiteraient aujourd'hui, d'un côté aux rapports de notre établissement d'Alger avec les États du Soudan, de l'autre aux relations récentes que nous avons établies avec le sultan de Zanzibar?

TRAVAUX INTÉRIEURS DE LA SOCIÉTÉ.

S'il vous est encore interdit, quant à présent, messieurs, de donner vos pensées à cette partie impor-

tante de vos travaux, faute des moyens pécuniaires dont il faudrait appuyer chacun de vos concours, du moins n'avez-vous jamais cessé de travailler activement, autant qu'il est en votre pouvoir, aux progrès généraux des sciences géographiques. Cette année, comme toujours, votre *Bulletin* s'est rempli d'utiles matériaux, fournis soit par vos correspondants étrangers, soit par le zèle des membres résidents, soit par les fréquentes communications des voyageurs. Vos rapports avec la plupart des sociétés savantes de toutes les parties du monde sont toujours actives comme par le passé, et leurs nombreuses Transactions viennent régulièrement enrichir votre bibliothèque, en échange de vos propres publications. La nouvelle Société géographique de Saint-Pétersbourg vous a récemment fait parvenir les deux premiers volumes de ses Mémoires, volumes riches en documents importants sur la Sibérie, l'Asie centrale et la région nord-ouest de l'Amérique, mais malheureusement écrits en russe, c'est-à-dire dans une langue généralement peu accessible pour l'Occident de l'Europe. La société de Saint-Pétersbourg, généreusement soutenue par un patronage élevé, est exclusivement consacrée à l'étude ethnographique et géographique des parties les moins connues de l'empire russe; mais cet empire est à lui seul un monde tout entier.

Il me suffira de rappeler ici quelques unes des nombreuses lectures qui ont en partie occupé vos séances. M. *de Maslatrie* vous a donné, en plusieurs notices, un aperçu de ses travaux dans l'île de Cypre, pendant la mission commerciale et littéraire qu'il y a remplie il y a deux ans, et il a mis sous vos yeux une très belle carte de l'île, construite à grand

point, en partie d'après ses propres itinéraires. Il est bien à désirer que M. de Maslatrie soit promptement à même de publier ses travaux, les plus importants et les plus étendus dont cette grande île de la Méditerranée orientale ait encore été l'objet. Dans une dissertation sur la géographie biblique de la presqu'île de Sinaï, le professeur *Lepsius*, si connu par ses travaux sur l'archéologie égyptienne, a proposé, et je crois parfaitement établi, d'importantes modifications dans l'identification traditionnelle de plusieurs des noms mentionnés par l'historien de la marche des Hébreux au désert après leur sortie d'Égypte, notamment du nom même de la montagne sacrée, le Sinaï. Ce travail est imprimé dans votre *Bulletin*, avec les cartes qui l'accompagnent. M. *Hedde*, un des délégués de la mission française en Chine, vous a lu une notice statistique et commerciale sur les parties littorales de la Chine que la mission a visitées. M. *Adulphe Delegorgue*, M. *de Froberville* et M. *Serrec de Kervily*, vous ont apporté d'intéressantes communications, le premier sur les mœurs et les usages de quelques unes des peuplades kafres qu'il a vues; le second sur les observations ethnologiques que son séjour récent à l'île Bourbon l'a mis en même de recueillir parmi les esclaves de notre colonie, originaires de l'Afrique australe; le troisième enfin sur la délimitation de la Guiane française et du Brésil, et sur les moyens d'obtenir pour la France la ligne de l'Amazone. M. Kervily a recherché dans ce travail la vraie position de la rivière Vincent Pinson, et il présente à ce sujet des considérations qui paraissent décisives. Quant à M. Delegorgue, il a, depuis sa communication, publié en deux volumes sa relation entière, où l'on trouve non seulement les détails les

plus circonstanciés et les plus curieux qu'aucun voyageur ait jamais réunis sur les mœurs, les habitudes et l'habitation des grands animaux sauvages du sud de l'Afrique, mais aussi des notices pleines d'intérêt sur les populations parmi lesquelles ses longues excursions de chasse l'ont conduit. M. de Froberville prépare aussi une publication étendue sur les objets qui l'ont occupé, et nous pouvons assurer que depuis longtemps l'ethnologie ne se sera enrichie d'un travail aussi important, au double point de vue de la comparaison des idiomes et de l'étude physique des races. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, messieurs, avec quel vif intérêt vous avez, dans une de nos dernières séances, entendu notre collègue, M. le comte *de Castelnau*, vous retracer, dans un récit tout plein encore des émotions de son aventureux voyage, les scènes variées de son immense pérégrination à travers tout le continent américain. Cet aperçu promet une grande et belle relation, où l'histoire naturelle et la géographie, l'ethnographie et l'archéologie américaines, auront à puiser des faits aussi nombreux que nouveaux.

Si votre attention s'attache avec un égal intérêt à la marche simultanée de la science dans toutes les contrées du globe, votre pensée aime aussi à en embrasser toutes les époques. Parmi les nombreux auteurs de ces siècles intermédiaires qu'on nomme la période byzantine, Procope est sans contredit le plus riche en notions positives sur la géographie contemporaine ; et de toutes les données géographiques que ses écrits renferment sur les pays frontières de l'empire grec, la plus étendue, la plus complète et la plus précieuse à bien des égards, est sa description de la Lazique et des pays limitrophes. On sait qu'au temps de Procope,

point, en partie d'après ses propres itinéraires. Il est bien à désirer que M. de Maslatrie soit promptement à même de publier ses travaux, les plus importants et les plus étendus dont cette grande île de la Méditerranée orientale ait encore été l'objet. Dans une dissertation sur la géographie biblique de la presqu'île de Sinaï, M. le professeur *Lepsius*, si connu par ses travaux sur l'archéologie égyptienne, a proposé, et je crois parfaitement établi, d'importantes modifications dans l'application traditionnelle de plusieurs des noms mentionnés par l'historien de la marche des Hébreux au désert après leur sortie d'Égypte, notamment du nom même de la montagne sacrée, le Sinaï. Ce travail est imprimé dans votre *Bulletin*, avec les cartes qui l'accompagnent. M. *Hedde*, un des délégués de la mission française en Chine, vous a lu une notice statistique et commerciale sur les parties littorales de la Chine que la mission a visitées. M. *Adulphe Delegorgue*, M. *de Froberville* et M. *Serrec de Kervily*, vous ont apporté d'intéressantes communications, le premier sur les mœurs et les usages de quelques unes des peuplades kafres qu'il a vues; le second sur les observations ethnologiques que son séjour récent à l'île Bourbon l'a mis à même de recueillir parmi les esclaves de notre colonie, originaires de l'Afrique australe; le troisième enfin sur la délimitation de la Guiane française et du Brésil, et sur les moyens d'obtenir pour la France la ligne de l'Amazone. M. Kervily a recherché dans ce travail la vraie position de la rivière Vincent Pinson, et il présente à ce sujet des considérations qui paraissent décisives. Quant à M. Delegorgue, il a, depuis sa communication, publié en deux volumes sa relation entière, où l'on trouve non seulement les détails les

procuré des notices détaillées, soit par eux-mêmes, soit par leurs correspondants. Tous deux aussi ont mis sous vos yeux de nouvelles planches des deux beaux monuments qu'ils élèvent simultanément à l'histoire de la science : M. de Santarem, la curieuse Mappemonde du Musée Borgia, que l'on croit être du xve siècle, et un *fac-simile* parfait du Portulan vénitien qui, de la bibliothèque des Pinelli, a passé dans celle de M. le baron Walckenaer; M. Jomard, la série entière des cartes déjà terminées, mais non encore publiées, qui entreront dans les premières livraisons de ses *Monumenta*. M. *d'Avezac*, de son côté, a soumis à une analyse approfondie le calendrier inscrit sur une des feuilles du Portulan walckenaerien, et, par un enchaînement de déductions aussi ingénieuses que solides, il a déduit de cette analyse la date précise des diverses parties du monument.

M. d'Avezac vous a aussi entretenus dans une séance récente, d'un document génois vulgairement intitulé *Itinerarium Ususmaris*, ou, selon la transcription italienne, *Usodimare*. Ce document, signalé en 1667 par Soprani, en 1802 par M. Græberg de Hemsœ, et très bien caractérisé par Akerblad, fut l'objet en 1809 de savants aperçus de la part de M. Walckenaer; enfin, une copie entière en fut envoyée en 1824 par M. Græberg à la Société de Géographie. M. d'Avezac, qui avait provoqué des vérifications en Italie pour retrouver le manuscrit original, annonce qu'il a repris personnellement ces recherches en 1842, et qu'il est possesseur d'une recension nouvelle qu'il se propose de publier. Il résulte de la plus simple inspection de ce prétendu itinéraire que ce n'est autre chose qu'un relevé des légendes dont les cartes du moyen âge étaient

couvertes, et c'est là précisément ce qui en fait aujourd'hui pour nous un très curieux document.

D'autres questions ou d'autres faits qui se rattachent à l'histoire des grandes découvertes du XVIe siècle vous ont occupés. M. *de Santarem*, outre une notice sur un Portulan portugais inédit de 1546, vous a communiqué un travail assez étendu sur un point intéressant de la cartographie américaine : il a recherché à quelle époque l'Amérique du Sud a cessé d'être figurée comme une grande île sur les cartes des géographes européens. En vous présentant plusieurs nouveaux volumes de son grand ouvrage sur les relations commerciales et politiques du Portugal avec les différentes puissances du monde, depuis les premiers temps de la monarchie portugaise, au XIIe siècle, jusqu'à nos jours, M. de Santarem vous a signalé les documents officiels en très grand nombre, qui, dans cette histoire diplomatique et commerciale de sa patrie, appartiennent à l'histoire même des découvertes géographiques, et il se propose d'offrir plus tard à la Société un précis méthodique de cette classe de documents. M. de Santarem vous a aussi à plusieurs reprises donné un aperçu verbal des documents plus récents, mais d'un non moindre intérêt, que renferme le recueil officiel qui se publie à Lisbonne à l'imitation de nos *Annales maritimes*, recueil exclusivement consacré aux possessions coloniales de la couronne de Portugal, et qui, depuis quelques années, a surtout donné de très curieux morceaux sur l'intérieur de l'Afrique australe. M. d'Avezac vous a communiqué une suite d'études sur les îles et les archipels du pourtour de l'Afrique, résumé concis, mais substantiel, empreint de ce consciencieux esprit de recherches et de cette critique éminente qui distinguent

à un si haut degré tous les travaux de notre savant collègue. Notre président, M. Jomard, parmi les extraits de sa vaste correspondance scientifique qui alimentent en partie chacune de vos séances, vous a communiqué à plusieurs reprises des faits nouveaux, et quelquefois très curieux, relatifs aux antiquités des peuples indigènes des deux Amériques, dont le hasard, ou les investigations des archéologues américains, procure de temps à autre la découverte. On peut regarder comme très douteux que ces débris de nationalités détruites aident beaucoup à résoudre le grand problème de l'origine des populations américaines; mais ils serviront du moins à apprécier le degré de civilisation où ces populations étaient parvenues avant l'arrivée des Européens. Au surplus, l'archéologie américaine est une science toute nouvelle encore, et l'on ne saurait prévoir avec certitude quels faits en pourront ressortir un jour; aussi devons-nous applaudir au zèle des savants qui s'attachent à recueillir ces matériaux, sur lesquels devront s'appuyer les recherches des futurs historiens du Nouveau-Monde.

Parmi les travaux et les publications de notre collègue M. *de Santarem*, il m'en reste une dernière à mentionner, sur laquelle sans doute votre pensée m'a devancé : c'est le *fac-simile* de la célèbre mappemonde vénitienne de Fra-Mauro. Déjà, depuis plusieurs semaines, la première feuille de cet admirable monument a été mise sous vos yeux dans une de vos séances particulières, et elle a aussi été présentée à l'Académie des inscriptions; aujourd'hui, cette feuille entièrement coloriée est devant vous, et nous pouvons en apprécier la beauté d'exécution. Ce sera la première fois que ce chef-d'œuvre cartographique du XVIe siècle, le plus im-

portant sans contredit que nous ait légué le moyen âge, aura été publié dans son entier. Cette magnifique carte sera divisée en cinq grandes feuilles dans la publication de M. de Santarem, et formera à elle seule la troisième livraison de son *Atlas des monuments de la Géographie du moyen âge*. Le savant éditeur avait déjà conquis bien des titres à la reconnaissance du monde géographique, celui-là seul les égalera tous.

NÉCROLOGIE.

Tout à l'heure, messieurs, je vous rappelais l'époque déjà bien éloignée de la fondation de notre Société, époque si riche pour nous et pour la science en promesses d'avenir, dont beaucoup se sont réalisées. Des hommes qui soutinrent de leur position élevée, de l'autorité de leur nom, la faiblesse de nos premiers pas, plusieurs sont encore au milieu de nous, nobles vétérans qui nous apportent en exemple leurs travaux et leur parole, à nous, leurs disciples et leurs émules. Mais, hélas! le temps impitoyable emporte chaque année une de nos gloires. Depuis notre dernière réunion annuelle de 1846, la mort a frappé deux de vos fondateurs, M. *Amédée Jaubert* et M. *Benjamin Delessert*. Celui-ci avait surtout porté ses études vers la botanique; mais on sait quels rapports intimes rattachent la botanique à la géographie, et le musée que M. Delessert avait élevé à sa science favorite, avec une somptuosité vraiment royale, est aussi devenu un véritable musée géographique. Le catalogue de cette riche collection, publié du vivant de son fondateur, renferme pour l'histoire des explorations du monde par les botanistes, une multitude d'indications cu-

rieuses et de précieux documents que l'on chercherait vainement ailleurs.

M. *Amédée Jaubert* avait pris à vos travaux une part encore plus directe. D'autres voix plus compétentes que la mienne ont apprécié en lui le profond orientaliste et l'habile professeur. Je dois me borner à rappeler le voyageur et le traducteur de l'Edrisi.

Elève distingué de Silvestre de Sacy, M. Jaubert n'avait que dix-huit ans lorsqu'en 1798 il fut désigné comme un des interprètes de l'expédition d'Egypte. Bonaparte distingua bientôt le jeune Amédée, et l'attacha directement à sa personne avec le titre de premier secrétaire-interprète. Il fit en cette qualité la campagne de Syrie de 1799, et y recueillit les matériaux d'un intéressant travail sur les tribus arabes de l'isthme de Suez, qui a été publié dans le grand recueil de la commission d'Égypte. Revenu en France avec le général en chef, il fut bientôt après chargé successivement de plusieurs missions près de la cour ottomane; et lorsqu'en 1805 Napoléon voulut ouvrir des relations diplomatiques avec la cour de Téhéran, ce fut M. Amédée Jaubert qu'il choisit pour cette nouvelle mission plus délicate encore, et surtout plus périlleuse. C'est ce voyage de 1805, à travers quelques portions de l'Anadoli oriental, le centre de l'Arménie et l'Azerbaïdjân jusqu'à Téhéran, qui fait l'objet de la relation que M. Jaubert publia beaucoup plus tard, en 1821. Les souffrances qu'il y endura et les dangers qu'il y courut, le voyageur les a fait connaître dans son récit; et quoique la nature même de sa mission, le secret dont il fallait s'entourer, la promptitude qui y était exigée et le peu de durée de son séjour en Perse, ne lui aient pu permettre ce riche ensemble d'observations variées

qui distingue les relations de quelques voyageurs plus favorisés, les Chardin, les Hanway et les Olivier, les John Malcolm et les Kinneir, les Ouseley, les Morier et les Ker Porter, on sent partout, dans les trop courts chapitres de M. Jaubert, l'homme instruit et l'esprit judicieux, qui connaît bien le peuple et le pays, mais qui ne veut rien dire que ce qu'il a vu par lui-même et ce qu'il a pu étudier directement.

M. Jaubert fit en 1818 un second voyage en Orient, dans le but d'introduire en France la chèvre tibétaine à duvet de cachemire, que M. Ternaux voulait naturaliser chez nous pour donner un nouvel aliment à nos manufactures et un nouveau débouché à notre commerce. On sait jusqu'à quel point cette entreprise vraiment patriotique a réussi. M. Jaubert n'a rien écrit, ou du moins rien publié de cette seconde expédition, qui l'avait conduit aux abords de la mer Caspienne, entre le Térek et le Volga. Il se livra tout entier, après son retour, à l'enseignement du turk et du persan, publia, en 1823, ses éléments de grammaire turque, donna ses soins, en 1826, à l'édition française du voyage à Boukhara de M. de Meyendorf, enrichit divers recueils de notices intéressantes sur différents points d'histoire littéraire et de géographie orientale, notamment d'une dissertation sur l'ancien cours de l'Oxus; traduisit en 1825, pour le deuxième volume de nos mémoires, une curieuse relation de Ghanat, écrite par un Arabe de Tunis et envoyée d'Afrique par M. Gräberg de Hemsö; et enfin accepta la tâche laborieuse de faire passer dans notre langue la géographie tout entière du cheikh *el Edrisi*. Cette traduction, qui, au milieu de diverses interruptions, occupa M. Jaubert pendant dix années, parut en 1836 dans la collection de nos Mé-

moires, dont elle forme les tomes V et VI. On peut regretter que le savant traducteur n'ait eu à sa disposition que deux manuscrits du géographe arabe, dont le texte aurait eu besoin de moyens de contrôle plus abondants, et surtout qu'il n'entrât pas dans le plan de M. Jaubert de joindre à sa version un commentaire souvent indispensable, et dont mieux que personne il sentait la nécessité : mais, telle qu'il nous l'a donnée, cette œuvre n'en est pas moins un des présents les plus précieux qu'aient reçu les lettres orientales, et elle mérite à son auteur toute la reconnaissance des géographes.

Tout récemment, la mort a fait aussi un double vide dans les rangs de vos correspondants étrangers. Vous avez perdu le général Visconti à Naples, et M. Grāberg de Hemsö à Florence. Toute l'Europe connaît les nombreux travaux de M. *Gräberg de Hemsö*, comme géographe, comme voyageur, comme critique, comme linguiste et comme historien; ces travaux remontent à un demi-siècle, et depuis lors chaque année on en a vu s'accroître la liste. Ce n'est pas ici le moment de les rappeler tous : mais je dois mentionner ses *Annali di Geografia e di Statistica*, où se trouve un bon aperçu de l'histoire de la géographie jusqu'à la fin du moyen âge, travail qui ajoute nombre de faits curieux à ceux que déjà Sprengel avait recueillis sur le même sujet, et dont Malte-Brun a beaucoup profité; je ne puis non plus omettre son *Specchio dell'imperio di Marocco*, fruit d'un séjour de six années à Tanger, fructueusement employées à réunir sur l'empire du Maroc des documents de toute nature. Vos mémoires renferment plusieurs morceaux curieux fournis par M. Grāberg, sur le nord de l'Afrique, et vos Bulletins sont remplis de ses fréquentes communications.

C'est dans un autre ordre de travaux que s'est signalé le général *Visconti*. Directeur du bureau topographique de Naples, il a attaché son nom au grand travail de la carte topographique des environs de cette capitale, dont l'exécution, très supérieure à la carte de Rizzi Zannoni, est comparable aux meilleurs ouvrages de ce genre publiés par les corps savants de l'Europe. Le général Visconti était versé dans les sciences mathématiques et dans l'astronomie pratique. L'Académie de Naples, dont il était membre, lui doit d'importants mémoires. Sa perte sera longtemps sentie dans le corps du génie, à la tête duquel il était placé. Elle rappelle celle de l'astronome Fergola, dont lui-même nous annonça la catastrophe. Vous vous souvenez, messieurs, que ce savant fut frappé de la foudre sur le sommet d'une montagne, au moment où il faisait une observation géodésique.

MOUVEMENT EXTÉRIEUR DES TRAVAUX ET DES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES.

Maintenant, messieurs, j'appellerai votre attention sur le mouvement extérieur des travaux et des découvertes géographiques dans toutes les contrées du globe, pendant l'année qui vient de s'écouler. Ces entreprises et ces découvertes vous sont déjà en partie connues par les communications plus ou moins détaillées dont elles ont été l'objet pour la plupart dans vos séances particulières; mais il est bon d'en résumer ici le tableau général.

Des expéditions importantes ont été commencées cette année; d'autres se poursuivent ou sont arrivées à leur terme : je vous entretiendrai d'abord de celles qui se rapportent à l'Asie.

ASIE.

L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg ne se ralentit pas dans son active sollicitude pour l'exploration scientifique des parties encore imparfaitement connues de l'empire russe. Depuis 1720, que Daniel Messerschmidt parcourut le premier, par ordre de Pierre-le-Grand, l'intérieur de la Sibérie, une armée tout entière de voyageurs, — naturalistes, astronomes, ethnologues et géographes, — sortis pour la plupart des rangs mêmes de l'Académie ou dirigés par ses instructions, a pénétré dans toutes les provinces d'Europe et d'Asie, fouillant le sol, étudiant les productions, déterminant le cours des rivières et la direction des montagnes, fixant la position des lieux par l'observation des astres, recueillant des vocabulaires, recherchant les antiquités et les traditions, décrivant les mœurs, les usages et le genre de vie des populations d'origine diverse : mais ces populations et leurs langues sont si nombreuses, les pays à étudier sont si vastes et les climats si différents, que, malgré la masse énorme de documents recueillis depuis cent vingt-cinq ans par une suite presque ininterrompue d'expéditions collectives ou de voyageurs isolés, c'est à peine si la tâche paraît entamée. Ajoutons que les fréquentes acquisitions de provinces qui d'époque en époque ont reculé les frontières de l'empire, notamment dans la région du Caucase, sont devenues chaque fois l'occasion d'expéditions nouvelles dans un but d'étude scientifique ; et puis enfin la rigueur toujours croissante des méthodes d'observation dans toutes les parties des sciences, en faisant reconnaître de nombreuses lacunes ou de graves imperfections dans les résultats d'une date an-

cienne, ont nécessité la révision de beaucoup de travaux que pendant longtemps on avait crus définitifs. Cette grande et belle tâche occupe incessamment l'attention de l'Académie. Les provinces ou les régions déjà décrites par les voyageurs du dernier siècle sont parcourues de nouveau pour la plupart, et soumises à des investigations plus complètes et plus rigoureuses ; celles qui n'avaient pas été examinées encore, ou qui n'avaient été vues que superficiellement, sont l'objet, à leur tour, d'expéditions spéciales. A peine M. Middendorff avait-il terminé ses pénibles explorations, qui se sont étendues depuis la pointe la plus septentrionale des côtes de la mer Polaire jusqu'aux bords de la mer d'Okhotsk qui baigne le Kamtschatka, que l'Académie faisait entreprendre un nouveau voyage, non moins vaste dans ses proportions, quoique plus limité dans son objet. M. *Castrèn*, le nouveau voyageur, est un jeune Finnois déjà connu par des productions littéraires écrites dans sa langue natale, et par des travaux linguistiques sur plusieurs dialectes de la même famille, notamment par une grammaire de la langue tchérémisse. Aussi l'objet de son expédition est-il principalement ethnologique. M. Castrèn doit soumettre successivement à une étude approfondie toutes les langues, avec leurs nombreux dialectes, qui se parlent chez les peuples indigènes de la moitié occidentale de la Sibérie, depuis les monts Ouraliens jusqu'au Ieniseï, et comparer ces langues soit entre elles, soit avec le groupe des langues finnoises ; en même temps qu'il pénétrera d'une manière intime dans la vie privée de ces populations nomades, et qu'il recherchera avec soin tout ce qui peut éclairer sur leurs idées religieuses et leurs souvenirs traditionnels. Le voyage de M. Castrèn, com-

mencé au mois de juin 1845, a déjà deux ans et demi de durée, et ne paraît pas devoir toucher de sitôt à sa fin. Ce que l'on en connaît jusqu'à présent par les rapports qu'il envoie périodiquement à l'Académie, et par un grand nombre de ses lettres adressées à M. Sjögren, est de nature à faire concevoir une haute idée des résultats que l'on peut attendre de cette grande étude. D'importants détails sur la nature des pays où le voyageur séjourne, sur le climat, sur le cours des rivières, et sur d'autres points de géographie physique, se mêlent fréquemment aux tableaux de mœurs et aux recherches purement ethnologiques. Les rapports de M. Castrèn et des lettres à M. Sjögren sont écrits en allemand ; la traduction en paraît au fur et à mesure dans les *Nouvelles Annales des Voyages*. M. Castrèn a visité en premier lieu le versant oriental des montagnes d'Obdorsk, qui forment l'extrémité de la chaîne de l'Oural. Il a ensuite remonté l'Ob jusque dans sa région supérieure, est passé du système de l'Ob dans celui du Iéniseï, a descendu ce dernier fleuve jusqu'à Tolstoï-Noss, au milieu des marécages glacés qui en avoisinent l'embouchure et bordent sur une immense étendue les côtes de la mer Polaire ; puis de Tolstoï-Noss il est revenu à Iéniseïsk et à Minousïnsk, d'où sont datées ses dernières lettres écrites au mois d'avril dernier. Le voyageur a ainsi complétement exploré les deux bassins fluviaux de l'Ob et du Iéniseï, faisant des haltes fréquentes et de longs séjours au milieu des populations indigènes, et poursuivant les différents objets de sa mission avec une ardeur que ni les fatigues, ni les privations, ni les souffrances d'un aussi rude climat, ne peuvent ralentir. Aux dernières nouvelles que l'on avait de lui, M. Castrèn se disposait à pénétrer dans

les hautes vallées de la région altaïque, point de départ probable des populations de la Sibérie (1).

La nouvelle Société géographique de St-Pétersbourg a été spécialement instituée pour s'occuper, d'une manière plus exclusive encore que l'Académie impériale, de ces vastes études ethnographiques et physiques destinées à compléter ou à perfectionner la connaissance de l'empire russe. L'expédition scientifique qu'elle a envoyée dans la partie des monts Ourals qui vient aboutir à la mer Glaciale, en complétant les explorations de MM. Murchison et Keyserling, inaugurera dignement cette ère nouvelle qui s'ouvre dans l'histoire géographique de la Russie. On n'a rien publié encore des premiers résultats de cette expédition.

Un autre géologue russe, M. le comte *de Tchihatcheff*, déjà connu par un voyage à l'Altaï dont la relation a été publiée en France il y a deux ans, est occupé en ce moment à étudier les parties les moins fréquentées de l'Asie-Mineure. Déjà à la fin de l'année dernière il avait exploré plusieurs cantons de la haute Phrygie que M. Charles Texier et M. William Hamilton n'ont pas touchés, ou qu'ils n'ont vus que rapidement, tels que les environs du lac d'Egherdir et le groupe alpin du Sultân-Dâgh. Revenu à Constantinople, pour y laisser passer l'hiver, il en est reparti au printemps, pour compléter la carte géologique de la péninsule. M. de Tchihatcheff destinait deux années à ce grand travail, sur lequel aucun détail ultérieur ne nous est parvenu jusqu'à présent.

(1) On a reçu postérieurement de nouvelles lettres de M. Castrèn jusqu'au mois d'août 1847. Il avait parcouru déjà les steppes des Koïbales, visité les monts Saïansk, et pénétré dans les pays des Soïotes sur le territoire chinois.

On n'a pas non plus de nouvelles récentes de notre compatriote M. *Hommaire de Hell*, parti de Paris l'an dernier pour aller étudier les pays qui bordent à l'orient la mer Caspienne et qui entourent le lac d'Aral. Les dernières lettres reçues de lui il y a plusieurs mois le laissaient à Erzeroum, se disposant à pénétrer en Arménie (1).

A l'autre extrémité de l'Asie, notre station navale, placée sous les ordres de l'amiral Cécille, n'a rien négligé pour perfectionner l'hydrographie des mers qui baignent la Chine à l'Orient. Une reconnaissance complète des archipels de Lieou-Khieou a été faite : ces îles, par leur position intermédiaire entre la Chine et le Japon, sont indubitablement appelées à un rôle important dans nos futures relations avec ces grands empires de l'extrême Asie, qui tôt ou tard s'ouvriront au commerce européen. Malheureusement la perte récente de deux de nos corvettes, sur un banc non signalé, est venue montrer combien laissent encore à désirer nos meilleures cartes de ces parages lointains.

La Corée, arrosée souvent du sang des néophytes chrétiens, a vu se renouveler dans ces derniers temps les efforts des missionnaires français pour s'ouvrir de nouveau cette terre, non moins rigoureusement fermée aux Européens que la Chine et le Japon. Ces efforts ont produit quelques bons renseignements pour la géographie, consignés dans les lettres des mission-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, on a reçu des lettres de Tauris, datées du mois de novembre 1847. Le voyageur y rapporte des détails sommaires, mais intéressants par les données positives de géographie physique et de géographie astronomique qui y sont contenus, sur son passage à travers le Kurdistan.

naires insérées au recueil de la *Propagation de la foi*.

D'autres lettres en plus grand nombre ajoutent d'excellentes notions à celles que les missionnaires des deux derniers siècles, les voyageurs russes et les renseignements fournis par les livres chinois, nous avaient déjà données sur la Mongolie orientale et sur quelques cantons de la Mandchourie. Ces indications éparses nous sont précieuses, quand elles se rapportent à des contrées aussi peu accessibles aux observateurs européens que ces régions intérieures de la haute Asie.

Une excursion bien autrement étendue de deux de ces intrépides missionnaires, fera époque dans l'histoire géographique de l'Asie centrale. Chargés par leurs supérieurs d'aller étudier le caractère et les mœurs des populations nomades de la Mongolie, qu'ils avaient mission d'évangéliser, MM. *Huc* et *Gabet* ont pénétré, de 1844 à 1846, dans les parties les plus reculées du Tibet. De l'extrémité N.-O. de la Chine ils sont parvenus jusqu'à L'hassa, cette résidence célèbre du Grand Lama située au revers septentrional de la chaîne Himalaïenne; et de L'hassa, où ils furent arrêtés par l'influence des agents chinois, ils ont été ramenés jusqu'à Canton, en coupant successivement, dans leurs vallées supérieures, tous les fleuves qui vont féconder la péninsule Trans-Gangétique. L'aperçu sommaire que M. Huc a donné récemment de ce prodigieux voyage fait attendre avec une anxieuse impatience la relation détaillée qu'il en promet. Je ne saurais dire quels secours cette relation fournira pour la géographie positive; car une grande partie du voyage s'est faite dans des circonstances difficiles, et on ignore jusqu'à présent de quels moyens d'observation les voyageurs étaient pourvus; mais ne nous donnât-elle qu'un

premier aperçu de ces contrées alpines où jamais Européen n'avait pénétré, et qui ne nous sont connues jusqu'à présent que par les livres chinois, ce serait déjà d'un immense intérêt. MM. Huc et Gabet sont d'ailleurs des hommes d'une rare énergie et d'une haute intelligence : on peut donc attendre d'eux, même en dehors de ces déterminations positives sur lesquelles se base la perfection de nos cartes, des aperçus justes et instructifs sur l'aspect et la nature du pays, la direction générale des fleuves et des grandes vallées, la hauteur au moins relative des montagnes, en un mot sur tous les traits essentiels qui caractérisent la physionomie générale d'une grande région. Ce que l'on est d'ailleurs certain de trouver dans la relation des deux missionnaires, c'est une profonde étude, au point de vue moral et religieux, d'une partie au moins des peuples qu'ils ont visités, et sans doute aussi sous tous les autres rapports qui peuvent intéresser l'historien, le philosophe et l'ethnologue.

Pendant que le zèle religieux attaquait l'intérieur du Tibet au nord-est, du côté de la Mongolie, des vues tout à la fois politiques, commerciales et scientifiques allaient en forcer l'entrée du côté du sud-ouest, par la haute vallée du Sedledj et les gorges de l'Himalaïa. Il semble que le temps approche enfin où ces régions mystérieuses si longtemps inaccessibles vont céder au génie européen qui de toutes parts les cerne et les presse. La nouvelle entreprise dont je veux parler a été conçue et organisée par le gouvernement britannique de l'Inde. Les sociétés Asiatiques de Calcutta et de Bombay en ont fourni les instructions scientifiques. Trois hommes d'une capacité éprouvée en ont la direction, le capitaine *Cuningham*, du corps des ingé-

nieurs, le docteur *Thomas Thompson*, connu dans l'Inde par ses travaux comme naturaliste, et un jeune officier, le lieutenant *Strachey*, qui a déjà visité l'Himalaïa. L'expédition a quitté Simla le 10 août dernier, pour remonter le Setledj et pénétrer, par cette voie, dans la haute région où tous les grands fleuves de cette partie de l'Asie ont leur source. Arrivés à un point déterminé, les voyageurs doivent se séparer et poursuivre leurs explorations dans des directions complétement différentes. Tandis que le capitaine Cuningham se portera au nord ou au nord-ouest par la vallée supérieure du Sindh, dans la direction de Yarkand, de Khotân et Kachghar, pour revenir dans le Pendjâb par les *terra incognita* qui bordent au nord le Kachmir, le lieutenant Strachey franchira les hautes ramifications himalaïennes qui séparent à leurs sources le système fluvial du Sindh de celui du Tzan-pou, ou grand fleuve du Tibet, et descendra ce dernier fleuve jusqu'à sa partie inférieure, pour déterminer enfin d'une manière bien positive si ses eaux se portent à la mer par la rivière d'Ava, ou s'il se confond, comme on a tout lieu de le croire, avec le Brahmapoutra. Le docteur Thompson, de son côté, étudiera les richesses minéralogiques du versant nord de l'Himalaïa. L'expédition est d'ailleurs amplement pourvue de baromètres, de thermomètres, de sextants, de cercles d'altitude et azimutaux, d'instruments magnétiques et autres, de tout ce qui est nécessaire, en un mot, pour recueillir les observations propres à fixer la géographie de ces contrées si peu connues, et à contribuer aux progrès de la physique du globe. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, messieurs, que cette longue vallée intérieure du Tibet, dont l'exploration complète est confiée au lieutenant

Strachey, n'a jamais été vue par les voyageurs européens, si ce n'est sur quelques points isolés de la route de Calcutta à L'hassa. Il y a tout lieu d'espérer de très importants résultats scientifiques de cette grande expédition; car il est à croire que le gouvernement de l'Inde ne l'aura fait entreprendre qu'après les mesures préalables qui peuvent en assurer la réussite.

Je vous ai parlé, dans mon rapport de l'année dernière, de notre compatriote M. *Robert*, qui se proposait alors de pénétrer dans la région où va se porter M. Cuningham. On a depuis reçu, à la date du mois de mai dernier, des nouvelles du voyageur, et c'est avec regret que j'ai à vous annoncer qu'il avait alors renoncé à ses premiers projets. La lettre de M. Robert est datée du pays d'Assam, et il se proposait seulement de jeter un dernier coup d'œil vers le grand coude du Brahmapoutra avant d'abandonner ces contrées, et de reprendre le chemin de la France (1).

Descendons de ces régions alpines, où la nature se déploie sous ses aspects à la fois les plus grandioses et les plus sauvages, et arrêtons-nous un moment dans ces belles contrées de l'Iran où un heureux climat favorisa de bonne heure les développements de l'intelligence humaine, et en a fait aussi un des plus anciens théâtres des événements de l'histoire. Là existent d'indestructibles monuments gravés sur le roc, qui remonteraient, s'il en fallait croire les traditions historiques du pays, à une époque où la Grèce elle-même, cette institutrice de l'Occident, était plongée dans les ténèbres de la vie sauvage. D'autres monuments de même

(1) La lettre de M. Robert est imprimée dans le cahier de décembre 1847 des *Nouvelles Annales des voyages*.

nature, mais de dates moins reculées, nous reportent encore aux temps de la splendeur de la monarchie de Ninive, qui n'existait plus sept cents ans avant notre ère; d'autres enfin, et ce sont les plus nombreux, appartiennent aux règnes de Darius et de Xerxès, noms qui se seraient éteints dans l'oubli comme ceux de tant d'autres monarques puissants du vieil Orient, sans la lutte acharnée que la Grèce soutint contre eux, et que ses historiens ont immortalisée.

Vingt siècles d'oubli avaient passé sur ces antiques monuments de l'Assyrie et de la Perse; ce sont les voyageurs européens qui les ont rendus à la lumière, comme ce sont les persévérantes études de nos savants qui ont rendu la vie à une lettre morte. Quelques-uns de ces monuments, ceux de Persépolis, de Hamadân et de Bisutoun (ou Behistân) avaient été retrouvés depuis longtemps déjà; d'autres n'ont été découverts que depuis un petit nombre d'années, aux rives du lac de Vân et sur les bords du Tigre. C'est à *Schultz*, à M. *Botta*, et à son heureux émule, M. *Layard*, que sont dues ces découvertes récentes, où la France, qui en a eu l'initiative, peut revendiquer la plus grande part d'honneur; et l'interprétation des inscriptions énigmatiques qu'on en a rapportées, inscriptions tracées dans ce caractère primitif qu'on a nommé l'écriture cunéiforme, constitue aujourd'hui une branche extrêmement importante des études orientales. Déjà des noms glorieux s'y sont signalés: en France, *Silvestre de Sacy* et *Eugène Burnouf*; en Allemagne, *Grotefend* et *Lassen*; en Danemark, *Westergaard*; en Angleterre, *Rawlinson*. Sorti des rangs de l'armée britannique de l'Inde, où tant d'officiers éminents ont bien mérité de l'Érudition et de la Géographie, le major Rawlinson

a droit à la double palme du voyageur et de l'orientaliste. Lui-même a découvert, ou du moins recueilli sur les lieux, une partie des inscriptions qu'il a expliquées. C'est lui qui le premier est parvenu à copier dans son entier la gigantesque inscription gravée sur les rochers de Bisutoun, non loin de Kirmanchâh, dans l'ancienne Médie, inscription où le roi Darius fit consigner, dans les premières années de son règne, vers l'an 516 avant Jésus-Christ, l'histoire de son avénement à l'empire, et où se trouvent un grand nombre de particularités précieuses pour l'ancienne géographie de l'Iran. Le travail que le major Rawlinson consacre à l'interprétation de cette inscription monumentale est très considérable; la Société Asiatique de Londres en a publié depuis peu la troisième partie, qui forme un demi-volume de ses Transactions. Cette troisième partie comprend deux chapitres : dans l'un (le chapitre IV), M. Rawlinson donne le texte de l'inscription de Bisutoun, transcrit en lettres romaines et accompagné d'une version anglaise avec des remarques; dans l'autre (le chapitre V), l'auteur transcrit et traduit de la même manière, comme texte de comparaison, toutes les autres inscriptions persanes en caractères cunéiformes que l'on a trouvées jusqu'à présent, tant à Persépolis qu'aux environs de l'ancienne cité royale d'Ecbatane, la Hamadân actuelle. Quoique les remarques qui occupent une partie notable de ces deux chapitres se rapportent surtout à la philologie, on y trouve touchés çà et là quelques points de l'ancienne géographie irânienne; mais plusieurs chapitres seront spécialement consacrés à la géographie dans la suite de ce beau travail. Des lettres toutes récentes du major Rawlinson nous apprennent

qu'il était encore une fois retourné de Bagdad à Bisutoun pour y vérifier de nouveau le relevé tout entier des inscriptions, espérant être à même cette fois d'en compléter certaines parties des plus difficilement accessibles. Le voyageur annonce en outre avoir découvert de nouvelles inscriptions près d'un lieu nommé Holvân, sur la route de Bagdad à Kirmanchâh. On sait d'ailleurs que l'infatigable antiquaire a entamé une nouvelle série d'études sur les inscriptions assyriennes déterrées à Nimroud par son compatriote M. Layard (1).

M. Layard, qui se trouvait à Paris il y a quelques semaines à son retour d'Asie, a mis sous les yeux de l'Académie des Inscriptions une partie des dessins qu'il rapporte de Nimroud. Ces dessins, exécutés avec un sentiment parfait de l'art asiatique, vont être gravés en Angleterre, et formeront un beau complément de la publication de M. Botta sur Khorsabad. Mais outre cette partie archéologique de son voyage sur les bords du Tigre, onze années de courses ou de séjour dans quelques unes des provinces les moins connues du S.-O. de la Perse nous permettent aussi d'espérer une relation importante pour la géographie. Déjà un premier mémoire sur les rivières de la Susiane, publié par la Société de Géographie de Londres, nous montre ce qu'on est en droit d'attendre du savant voyageur.

Ces belles découvertes, nous pouvons en être fiers; car si elles doivent être l'honneur immortel des explorateurs qui y auront attaché leur nom, cet honneur rejaillira sur notre époque tout entière qui les a inspi-

(1) M. de Saulcy, et un autre savant dont le nom nous échappe, s'occupent simultanément, le premier en France, le second en Angleterre, de l'interprétation des inscriptions assyriennes du lac de Vân.

rées. N'est-ce pas en effet à la direction élevée que les études actuelles des corps savants ont donnée aux investigations des voyageurs, n'est-ce pas à la précision qu'elles les ont habitués à mettre dans leurs observations, que l'on doit ces grands résultats qui marquent aujourd'hui la plupart des voyages sérieux, et qui ont tant contribué de nos jours à étendre en même temps qu'à perfectionner toutes les branches des sciences historiques et des sciences naturelles?

AFRIQUE.

L'Afrique, où nous allons entrer, ne nous réserve ni ces imposants tableaux d'une nature grandiose, ni surtout cette magie des vieux souvenirs, qui donnent tant d'attrait aux études sur l'Asie; mais un autre charme, celui de l'inconnu, plane vaguement sur cette terre encore à demi voilée. Et d'abord, messieurs, nous devons nous féliciter d'y avoir en quelque sorte retrouvé un de ses plus constants explorateurs, sur le sort duquel un silence de plus de deux années avait fait concevoir les plus vives inquiétudes : vous devinez que je veux parler de M. *Antoine d'Abbadie.* Ses longs travaux en Abyssinie sont connus de toute l'Europe. Des lettres datées du mois d'août dernier nous ont expliqué la cause de ce silence prolongé. A la fin de 1844, alors qu'il se dirigeait vers Massouâh pour reprendre le chemin de l'Europe, un scrupule sur l'exactitude de quelques unes de ses opérations lui fit rebrousser chemin pour retourner dans l'Enaréa. La conduite inconsidérée de deux voyageurs anglais, en irritant contre les Européens les chefs du pays, l'a fait retenir pendant deux ans par le roi Galla de ces contrées. Ce

séjour involontaire n'y aura pas du moins été perdu pour la science; le voyageur, accompagné de son frère Arnaud, nous revient plus riche que jamais en observations de toutes sortes sur les hautes régions de l'Abyssinie méridionale. Parmi les découvertes que M. d'Abbadie annonce dans ses lettres, il en est cependant une sur laquelle on partagera difficilement la confiance du voyageur. Je crains fort, je l'avoue, que M. d'Abbadie ne se flatte un peu prématurément d'avoir, ce sont ses expressions, « planté le drapeau tricolore à la source du Nil-Blanc. » La solution définitive de ce grand problème des sources du Nil, de ce problème qui depuis deux mille ans tient en éveil la curiosité du monde, et que bien avant le célèbre Bruce les missionnaires portugais du seizième siècle crurent aussi avoir résolu, cette solution pourrait bien, en effet, exciter le légitime orgueil de notre compatriote; car le génie scientifique du XIXe siècle la compterait au nombre de ses plus belles conquêtes. Mais il reste encore, dans le fait annoncé par le voyageur, trop de sujets de doute pour que l'on puisse le recevoir sans examen. Ce que M. d'Abbadie appelle sa découverte n'est en définitive qu'une conjecture; et dans une chose de fait, une conjecture ne peut jamais, aurait-elle pour elle toutes les probabilités, tenir lieu d'une vérification directe. Tant que la source que M. d'Abbadie a reconnue ne sera pas liée par une reconnaissance non interrompue avec la partie déjà connue du fleuve; tant qu'on ne se sera pas assuré en outre que dans l'intervalle encore inexploré aucun cours d'eau plus important ne vient s'y réunir, on n'aura pas le droit d'affirmer d'une manière positive qu'on a trouvé la source vraie du Nil. Il y a plus d'un

indice qui semblerait devoir, en effet, reporter cette source jusque dans les régions intérieures de l'Afrique australe; et avant de rejeter définitivement ces indices, il faut en avoir constaté la valeur par une exploration directe. Un autre voyageur, le docteur *Beke*, assurément un des plus habiles et des plus savants parmi ceux qui depuis dix ans ont visité l'Abyssinie, a publié dernièrement à ce sujet, dans le Journal de la Société de Géographie de Londres, un travail élaboré dont il faut tenir grand compte dans l'examen théorique de cette question. Il se peut, après tout, que la conjecture de M. Antoine d'Abbadie soit fondée, et dans ce cas nous serons les premiers à nous en applaudir avec bonheur; mais dans l'état actuel des faits connus, nous avons dû ne l'accueillir qu'avec cette sage réserve qui prévient les déceptions.

Sûrement, bien des doutes seraient déjà levés et bien des notions acquises sur les contrées inconnues qui bordent au sud l'Abyssinie, si le missionnaire *Krapf* avait réussi, comme il en avait l'intention, à pénétrer dans ces régions intérieures en partant de la côte du Zanguebar. Je vous exprimais dans mon dernier rapport les inquiétudes que déjà l'on avait lieu de concevoir sur le sort de ce zélé propagateur de l'Evangile; rien dans l'année qui vient de s'écouler n'est venu dissiper ces inquiétudes. Au mois de janvier 1845, au moment de quitter Monbaza, il adressa à un orientaliste allemand, M. Ewald, une notice très intéressante sur les peuples et les langues de la côte orientale d'Afrique au sud du cap Guardafui, notice que M. Ewald a publiée en 1846 dans le premier cahier du Journal de la Société orientale d'Allemagne : depuis cette époque, c'est-à-dire depuis trois ans, il ne paraît pas qu'au-

cune nouvelle de M. Krapf soit parvenue en Europe.

Cette région si longtemps négligée de la côte orientale d'Afrique, commence au reste à attirer l'attention des gouvernements d'Europe, et à éveiller la sollicitude des explorateurs. Depuis qu'un traité de commerce entre la France et le sultan de Zanzibar nous en a ouvert l'accès, l'Angleterre s'en est surtout beaucoup occupée. On sait qu'en 1844, un officier de la marine de l'Inde, le lieutenant Christopher, a fait une reconnaissance de toute la côte du sud au nord, à partir de la hauteur de Zanzibar : aujourd'hui il est question d'en faire explorer une des principales rivières, le *Gotchob*, par une mission spéciale confiée à un officier du nom de *Parker*, en vue de s'ouvrir par cette voie une route commerciale vers le sud de l'Abyssinie ; en même temps qu'une association, qui s'est formée à Londres depuis un an, envoie un autre voyageur, M. *Leigh*, à Quiloa, d'où il essaiera de remonter vers la région du grand lac intérieur désigné sur les cartes anciennes sous le nom de Maravi. C'est précisément le projet indiqué par votre programme de 1824, que vous avez été contraints de retirer du concours. Nous, messieurs, qui plaçons les éternels intérêts de la science au-dessus des mesquines rivalités de négoce, et qui croyons d'ailleurs que dans cette vaste arène de l'émulation commerciale il y a place pour tous, nous faisons des vœux sincères pour que M. Parker et M. Leigh, plus heureux que l'infortuné Maizan, notre compatriote, assassiné, il y a deux ans, non loin de Zanzibar, puissent réussir complétement dans leur double tentative.

J'ai déjà mentionné les courses de M. *Adulphe Delegorgue* au milieu des tribus kafres, et les fructueuses

études de M. *Eugène de Froberville* sur l'ethnologie de l'Afrique australe ; l'Angleterre a vu aussi paraître, dans le cours de cette année, trois relations d'une certaine importance sur trois autres parties du continent africain : celle de M. *Daniell*, qui renferme de bonnes données sur les pays et les peuples nègres qui avoisinent le golfe de Benin et le Congo ; celle de M. *John Duncan* qui s'est avancé plus loin dans l'intérieur du Dahomé qu'aucun des voyageurs précédents ; enfin, la relation toute récente où M. *James Richardson* raconte ses courses de 1845 et de 1846 dans quelques unes des oasis du Sahara septentrional. Parmi les notices particulières, qui, sans s'être élevées jusqu'aux proportions de la relation proprement dite, ne laissent pas de fournir d'utiles renseignements sur quelques points spéciaux, je citerai une très bonne monographie du pays de Kalagari donnée par un des missionnaires protestants du sud de l'Afrique, M. *Lemue*, et un rapport très remarquable d'un de nos officiers de marine, M. *Méquet*, sur le pays qui avoisine le cours inférieur de la rivière Gabon, au fond du golfe de Benin. Quant au pays de Kalagari, c'est une contrée aussi grande au moins que la France, située entre le 21e et le 27e degrés de latitude australe, depuis le 20e jusqu'au 26e degré de longitude à l'E. du méridien de Paris, précisément à l'ouest des pays kafres parcourus par M. Delegorgue. Aucun Européen avant M. Lemue n'y avait pénétré. Le missionnaire donne de très-intéressants détails sur la nature et l'aspect du pays, sur ses productions et ses animaux, sur ses habitants, qui appartiennent à la race Bechouana, sur leurs usages et leur constitution sociale. A l'autre extrémité de l'Afrique, un de nos officiers les plus distingués du corps

royal de l'état-major, M. *Pricot de Sainte-Marie*, a repris depuis quelques mois la suite de ses études topographiques dans la régence de Tunis, qui se lieront, pour les compléter, aux travaux de nos ingénieurs en Algérie.

Ces excursions, ces tentatives, ces publications que je viens de mentionner, depuis les confins méridionaux de l'Abyssinie jusqu'à nos possessions de l'Atlas, ne touchent guère encore qu'au pourtour du continent. Voici une entreprise qui dans ses immenses proportions n'embrasse rien moins que l'intérieur tout entier de l'Afrique septentrionale : c'est celle de notre jeune et intrépide compatriote M. *Anne Raffenel*. Non moins audacieuse que les voyages de l'illustre Mungo-Park, qui le premier, il y a cinquante ans, a ouvert la voie aux explorateurs du Soudan ; plus vaste encore, sinon plus périlleuse, que ceux de Dochard et de Caillié, de Ritchie et de Lyon, de Clapperton même, de Denham et d'Oudney, ces immortels éclaireurs des grandes découvertes africaines, cette entreprise de M. Raffenel, si le succès la couronne, achèvera de déchirer, pour le nord de l'Afrique, le voile que ses devanciers ont à demi soulevé. C'est en attaquant le continent par nos possessions de l'ouest, et remontant le bassin du Sénégal pour atteindre celui du Djoli-bâ, que M. Raffenel a voulu pénétrer au cœur même du Soudan pour en parcourir toute l'étendue de l'ouest à l'est jusqu'aux pays du Nil. C'est une route de onze à douze cents lieues en ligne directe, à travers des contrées dont quelques parties seulement ont été aperçues par un très petit nombre de voyageurs, et où de vastes régions sont encore absolument inconnues. M. Raffenel a envisagé d'avance tous les périls, toutes les dif-

ficultés que doit rencontrer l'exécution d'un semblable projet, et il n'a pas désespéré de les vaincre. Il est parti d'au milieu de nous préparé par des études préliminaires, muni d'instructions que l'Académie des sciences et vous, messieurs, lui ont fournies, pourvu des principaux instruments nécessaires pour les observations physiques et astronomiques, soutenu par quelques moyens pécuniaires indispensables au milieu de ces peuples dont il faut capter la bienveillance et acheter la protection par des présents continuels, et que le gouvernement a pu lui fournir; mais plus que tout cela encore, animé de cette confiante ardeur, de ce chaleureux enthousiasme qui seuls poussent l'homme aux glorieuses entreprises et le grandissent devant les obstacles.

M. Raffenel s'était d'ailleurs préparé, il y a trois ans, à cette tâche immense par un premier voyage d'exploration à la Falémé, dans la Haute-Sénégambie, voyage dont les résultats sont connus par la relation qu'il en a publiée. Cette fois encore, avant de pénétrer dans le Soudan, le voyageur a voulu revoir la Falémé pour compléter sur quelques points sa reconnaissance de 1844; il voulait aller, par cette voie, jusqu'au pays aurifère de Bambouk, et préparer des rapports ultérieurs entre cette riche contrée et nos établissements du Sénégal. Cette excursion accessoire n'a pas réussi aussi complétement que M. Raffenel l'aurait désiré. Il a trouvé, aux approches du Bambouk, des difficultés contre lesquelles il n'a pas jugé prudent de s'opiniâtrer trop longtemps, n'oubliant pas qu'un but plus grand réclamait de lui tous ses efforts et toute son énergie. La tentative de notre zélé compatriote n'aura pas été cependant sans résultats utiles : le voyageur y

a recueilli des informations nombreuses, et il trace de bonnes directions pour ceux qui la reprendront après lui. Il y a là des éléments de relations commerciales qui peuvent être pour nous d'un grand avenir.

Les dernières nouvelles de M. Raffenel remontent maintenant à huit mois, et sont datées de Kaarta, au nord du Haut-Sénégal, à mi-chemin environ entre notre établissement sénégambien de Bakel et la ville de Ségo, la première place importante des pays du Niger. C'est par Ségo que le voyageur doit entrer dans la Nigritie, pour se porter de là d'abord jusqu'à Tombouktou, en descendant le grand fleuve du Soudan. « Très probablement, dit-il dans ses lettres, je serai forcé d'hiverner à Ségo. Je pourrai y mûrir tout à mon aise mon projet nouveau de visiter la ville mystérieuse, et m'orienter pour continuer ma route. » Il promet d'écrire de Ségo, et d'envoyer ses itinéraires.

Avant d'abandonner le continent africain, où nous pouvons espérer, dans un avenir prochain, d'importantes découvertes, je dois, messieurs, vous dire quelques mots d'une publication récente qui a fait une certaine sensation dans le monde géographique d'Allemagne et de France : c'est la relation écrite par un musulman de Tunis nommé *Zaïn el Abidin*, d'un voyage fait par lui, vers l'année 1800, dans le royaume nègre de Ouadaï ou Védaï, par le Kordofân et le Dârfour (1). Le Soudan oriental, c'est-à-dire les parties de l'Afrique intérieure comprises entre le Fezzan, le lac Tchâd et le bassin du Nil, est pour nous, je l'ai déjà

(1) *Das Buch des Sudan, oder Reisen des Scheich Zaïn el Abidîn in Nigritien. Aus dem turkischen übersetzt von* Dr G. Rosen. Leipzig, 1847, in-8°.

dit, à peu d'exceptions près, une terre absolumenti nconnue. C'est dans cet espace d'une vaste étendue que se trouve situé le Ouadaï. Le nom de ce pays, un des plus grands et des plus renommés de cette *regio ignota*, était vaguement arrivé jusqu'à nous parmi les renseignements recueillis par quelques voyageurs de la bouche des nègres esclaves ou des marchands arabes, principalement par Browne, Seetzen, Ritchie et Burckhardt; mais aucun Européen connu n'y a jamais pénétré, et même sa situation précise est encore indéterminée. Peut-être est-ce là une des palmes réservées au courage persévérant de M. Raffenel.

Dans cette ignorance à peu près absolue où nous sommes encore sur cette région du Soudan oriental, il n'est donc pas surprenant que la seule annonce d'un voyage fait dans ce mystérieux royaume de Ouadaï ait excité chez nous une assez vive curiosité.

Cette curiosité s'y trouve-t-elle justifiée? — Oui, répondrai-je, si l'on ne cherche dans la relation de Zaïn el Abidîn que ce qu'un Asiatique y pouvait mettre : une foule d'anecdotes et de détails propres à nous initier aux mœurs, aux usages, aux croyances religieuses, en un mot à la vie morale et à la vie matérielle des peuples que le voyageur a visités; — non, si nous lisons cette relation à notre point de vue européen, et que nous lui demandions des indications quelque peu précises sur la situation respective et la distance des lieux, sur l'aspect général et la nature du pays, sur les rivières et leur direction, sur les montagnes et leur hauteur, ou même encore sur les traits de conformation physique qui rapprochent ou diversifient les races. Pourtant, El Abidîn n'est pas, tant s'en faut, un homme d'une intelligence commune. Quoique son éducation

ait été concentrée dans le cercle habituel des études qui se rattachent au Koran, et que les courtes excursions qu'il a faites en dehors de ce thème ordinaire ne se portent guère que vers les stériles spéculations des sciences occultes et de l'alchimie, il a cependant puisé au contact des chrétiens qui fréquentent Tunis, sa ville natale, quelque notion de nos idées et de nos connaissances générales. Il est plus d'un fait que je pourrais citer dans la relation, qui montre chez le voyageur musulman un esprit de recherche et d'observation assez rare chez les Orientaux.

M. George Rosen, traducteur allemand de la relation de Zaïn el Abidîn, a fait il y a quatre ans un voyage au pays des Lazes, et il a publié depuis lors dans les Mémoires de l'Académie royale de Berlin une suite de travaux importants sur les langues de plusieurs peuples du Caucase occidental. M. Rosen, qui occupe aujourd'hui à Constantinople le poste d'interprète de la légation prussienne, ne saurait assurément mieux employer les loisirs que lui laissent ses devoirs officiels, qu'à doter l'Europe savante de quelques uns des monuments encore inconnus qui peuvent exister en Turquie sur l'histoire ou la géographie des pays musulmans. C'est un exemple malheureusement trop peu suivi par les résidents européens dans les pays étrangers.

L'original de la relation du Ouadaï était écrit en arabe : M. Rosen n'en a eu dans les mains qu'une version turque. On peut regretter que le savant traducteur n'ait pas fait de recherches pour découvrir le texte même d'El Abidîn. Peut-être quelque voyageur futur sera-t-il plus heureux à cet égard. C'est surtout à Tunis même, patrie du voyageur, qu'il conviendrait de porter ses investigations. Il serait possible que le traducteur

turk n'eût donné qu'un abrégé de la relation originale.

Cette relation rappelle un autre voyageur musulman, natif de Tunis comme El Abidîn, et qui, comme celui-ci, a été au Dârfour et au Ouadaï à peu près dans le même temps. Je veux parler du cheikh Mohammed el Tounsî. On sait qu'une traduction française de la partie des voyages du cheikh Mohammed qui se rapporte au Dârfour, traduction faite au Caire par le docteur Perron, sous les yeux mêmes du voyageur, a été publiée il y a deux ans par les soins de notre collègue M. Jomard. M. Jomard a aussi dans les mains la partie du voyage qui traite du Ouadaï : il serait bien à désirer que les circonstances lui permissent de la rendre publique. La comparaison de deux documents qui ont entre eux tant de rapports ne pourrait manquer d'être à la fois intéressante et instructive.

Je ne dois pas oublier un fait curieux rapporté par el-Abidîn. Il nous apprend que pendant qu'il était au Ouadaï (c'était probablement en 1800) il y vit arriver un voyageur chrétien. Ce voyageur parlait parfaitement l'arabe, et il dit à notre Tunisien avoir été chargé par le gouvernement français d'explorer les pays à l'ouest du Nil dans un but d'études scientifiques. On sait en effet que pendant son séjour en Égypte, c'est-à-dire en 1798 et 1799, Bonaparte avait songé à l'exploration des contrées intérieures avec lesquelles l'Égypte entretenait des relations de commerce, et que même il écrivit plusieurs lettres au sultan du Dârfour. Mais on n'a eu en France nulle connaissance, que je sache, d'un voyageur français envoyé dans le Soudan. Il est certain, en tout cas, que ce voyageur, quel qu'il soit, a dû périr au retour, car aucune nouvelle de cette tentative n'est jamais parvenue en Europe.

AMÉRIQUE.

Je viens, messieurs, de parcourir avec vous le cercle entier des travaux, des entreprises, des découvertes et des publications géographiques qui ont plus ou moins ajouté, dans le cours de l'année 1847, à la somme de nos connaissances acquises sur les contrées asiatiques et sur le continent africain : ceux qui me restent à mentionner pour le monde océanien et pour les deux Amériques ont été moins nombreux et nous arrêteront peu.

Un voyage entrepris au mois de juillet 1846 par les ordres des directeurs de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson, et terminé au mois de septembre dernier, a donné des résultats d'une certaine importance pour la géographie de la mer Polaire. Le docteur *Rae*, qui conduisait l'expédition, s'est dirigé par la mer d'Hudson jusqu'au golfe profond qu'on a nommé Repulse-Bay; et de là, prenant à l'ouest à travers terre, il a reconnu un vaste golfe que borde d'un côté la côte occidentale de la péninsule Melville, de l'autre la côte orientale d'une autre presqu'île nommée Boothia-Felix, et constaté, ce qui était en litige, que cette dernière péninsule est liée par un isthme au continent. Ce voyage de quatorze mois n'est connu jusqu'à présent que par un rapport circonstancié que le docteur Rae a rédigé pour les directeurs de la Compagnie, et qui a été livré immédiatement à la publicité. Ajoutons que l'Amirauté britannique, justement alarmée de ce que, depuis deux ans et demi, aucune nouvelle de la dernière expédition polaire n'est parvenue en Angleterre, vient d'ordonner que trois expéditions simulta-

nées aillent, dans différentes directions, à la recherche du capitaine Franklin. La première de ces expéditions, destinée à gagner la mer Polaire par le détroit de Behring, vient de mettre à la voile; les autres suivront d'ici à peu de mois. Au prix de quelles souffrances et de quels dangers l'homme doit acheter chacun de ses progrès dans la connaissance de ces affreux climats du nord !

Les deux ou trois dernières années avaient vu paraître aux États-Unis un assez grand nombre de relations, dont plusieurs importantes, sur la région que dominent les montagnes Rocheuses et qu'arrose la Columbia. Cette année n'aura pas ajouté, que nous sachions, d'ouvrage notable à ces récentes publications. Mais les événements qui se sont accomplis au Mexique doivent sans doute procurer bientôt à l'Europe de nouvelles et plus amples notions non seulement sur les provinces mexicaines, mais aussi sur les deux Californies et le territoire de l'Orégon. L'esprit entreprenant de la race saxonne servira ici la science en même temps que la civilisation.

J'ai déjà mentionné les courses si fructueuses de notre savant collègue M. le comte *de Castelnau* dans une immense étendue de l'Amérique du Sud : qu'il me soit seulement permis d'exprimer encore une fois le vœu que la publication des riches matériaux fournis par ce voyage soit, au moins quant à la partie historique et géographique, à la fois prompte et accessible aux hommes d'étude. C'est un vœu auquel on est incessamment ramené par l'expérience du passé.

Un autre de nos voyageurs, M. *Alfred Demersay*, est aussi tout récemment de retour d'un voyage de plusieurs années dans l'Amérique du Sud, où il avait été

chargé d'une mission de notre gouvernement. Plus heureux que M. de Castelnau, M. Demersay a pu franchir la barrière dont la politique ombrageuse du docteur Francia a entouré le Paraguay, et il a consacré dix mois entiers à l'étude ethnographique et économique du pays. Les notes et les documents de toute nature que rapporte le voyageur paraissent être des plus riches; nous espérons qu'une prompte publication nous mettra bientôt à même d'en apprécier toute la valeur.

M. *Auguste de Saint-Hilaire*, un de nos voyageurs qui ont le mieux étudié le Brésil, et qui a déjà donné sur ce grand pays deux ouvrages justement appréciés, en prépare un troisième qui en formera le complément. Plusieurs fragments de cette nouvelle publication de notre savant naturaliste ont été cette année communiqués à l'Institut, et sont imprimés dans les *Nouvelles Annales des voyages*.

Un autre de nos compatriotes, M. le comte *de Saint-Cricq*, qui parcourait l'Amérique du Sud dans le même temps que M. de Castelnau, et qui, dit-on, en a rapporté aussi d'abondantes observations, est de retour à Paris depuis quelques semaines seulement. C'est sans doute un bel ouvrage de plus que nous réserve l'avenir. Enfin, un autre Français, M. d'*Arcet*, digne héritier d'un nom cher à la science, et qui lui-même promettait de grossir la liste des bons observateurs, a péri misérablement il y a treize mois au moment où il venait de toucher la terre du Brésil. La seule lettre que l'on ait de lui, écrite de Rio de Janeiro immédiatement après son arrivée, est de nature à faire sentir plus vivement encore cette perte cruelle.

Un dernier regard jeté sur cette immense étendue d'îles, qui occupe, sous la dénomination collective de Monde Océanique, tout l'intervalle compris entre l'ouest de l'Amérique et l'Asie orientale, va compléter ce rapide aperçu des travaux géographiques et des découvertes de l'année. Plusieurs publications se préparent en ce moment à Londres, qui, sans nul doute, enrichiront notablement la géographie, l'histoire naturelle et l'ethnographie du grand archipel asiatique. Une ère nouvelle s'est levée pour l'étude de ces vastes archipels depuis que l'Angleterre y cherche un nouveau foyer d'exploitation commerciale. Les Néerlandais eux-mêmes, réveillés au dangereux contact de cette activité dévorante, secouent la torpeur qui depuis deux siècles a privé l'Europe de tout ce qu'une nation plus agissante aurait pu donner d'informations scientifiques, et semblent vouloir racheter leur trop longue inaction. Un membre de la commission néerlandaise des sciences physiques, le docteur *Schwaner*, a fait récemment dans l'intérieur de Bornéo un voyage d'exploration dont on ne connaît pas encore les résultats. Le temps approche où ces régions insulaires, si longtemps négligées, vont entrer à leur tour dans le cercle chaque jour plus large de nos investigations habituelles.

Les Anglais ont pris pied cette année sur un point de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée; mais jusqu'à présent il n'en est rien sorti pour la géographie. Il n'en est pas ainsi de la Nouvelle-Hollande. Là chaque jour voit s'agrandir ou se perfectionner les

connaissances acquises sur ce continent océanien, où l'activité britannique se déploie dans toute son énergie. Toute une brigade d'ingénieurs, conduite par M. *Mitchell*, l'ancien explorateur de la rivière Darling, a reconnu avec le plus grand soin le pays qui s'étend depuis Sydney jusqu'au fond du golfe de Carpentarie, dans le but de préparer de faciles communications entre la capitale de l'Australie et les futurs établissements de la côte du nord. Ce grand travail de M. Mitchell, et de son second, M. *Kennedy*, travail qui n'est pas encore publié, couvrira de détails circonstanciés une portion très étendue de la carte de l'Australie orientale, qui était il y a peu d'années absolument en blanc.

Mais dans l'histoire actuelle des entreprises géographiques en Australie, il est un nom dont la gloire domine tous les autres noms contemporains : c'est celui du docteur *Leichhardt*. A ce nom s'attache à la fois le souvenir encore récent d'importantes découvertes heureusement accomplies, et l'espoir de découvertes encore plus importantes courageusement entreprises. Je n'ai pas à vous entretenir des travaux passés du jeune naturaliste prussien; vous les avez, messieurs, justement appréciés en leur décernant il y a six mois votre grande médaille annuelle, en même temps que, par une coïncidence aussi rare qu'elle est honorable, la Société de Géographie de Londres décernait de son côté une récompense semblable à l'habile explorateur. La relation circonstanciée du premier voyage du docteur Leichhardt de Sydney à Port-Essington vient d'ailleurs de paraître à Londres.

Vous savez, messieurs, qu'à peine remis des fatigues de cette première exploration, l'infatigable voyageur

en méditait une autre bien autrement vaste, et que bientôt il en eut arrêté le plan. Cette fois il ne s'agissait de rien moins que de la traversée tout entière du continent australien dans sa longueur de l'est à l'ouest, — une distance de 1,000 lieues au moins, ou près de 3,000 milles anglais, à travers des déserts inconnus où nul Européen n'a jamais pénétré. Le docteur Leichhardt a quitté Sydney le 21 décembre 1846, pour se rendre à Moreton-Bay, où était le rendez-vous général de la nouvelle expédition. Elle a dû se composer de sept personnes, indépendamment du docteur lui-même, qui conduit l'entreprise. Outre les chevaux et les mulets pour le transport des hommes et des provisions, on avait réuni un assez grand nombre de bœufs destinés à fournir les voyageurs de nourriture animale. De cette façon, la partie la plus encombrante des approvisionnements se transporte d'elle-même, et l'expédition est ainsi assurée de nourriture fraîche pour toute sa durée, que l'on a supposé devoir être de deux années. Inutile d'ajouter que le voyageur a eu soin de se munir de tous les instruments nécessaires pour les observations. Tous ces préparatifs ont été faits des propres deniers du docteur Leichhardt, qui y a consacré la majeure partie de la somme que la colonie lui avait votée après son retour de Port-Essington. Les journaux australiens, au moment du départ de l'expédition, manquaient de termes pour exprimer tout ce que le zèle infatigable du savant prussien, non moins que son intrépidité et son désintéressement, leur inspiraient d'admiration.

Et nous aussi, messieurs, nous suivons avec un vif et profond intérêt les persévérants efforts de ces hommes courageux qui dévouent leur vie à l'accomplisse-

ment d'une grande pensée. Ce saint enthousiasme de la science, cette noble et généreuse ambition de s'illustrer par de grandes découvertes, nous y applaudissons, nous aussi, de toutes les forces de notre âme et de nos sympathies. Ainsi, par une coïncidence qui sans doute aura déjà frappé vos esprits, deux hommes également animés de cette passion des entreprises hasardeuses, Raffenel en Afrique et Leichhardt en Australie, tous deux éprouvés par de premiers travaux et récompensés déjà par de premiers succès, s'attaquent maintenant à la fois aux deux plus grandes lacunes qui restent encore dans la carte du monde. Puisse un double succès couronner cette fois une double tentative où déjà tant d'efforts sont venus se briser!

Ajouterai-je que, s'il en fallait croire quelques bruits de gazettes, que nulle information officielle n'a jusqu'à présent confirmés, l'expédition du docteur Leichhardt aurait éprouvé un échec dès ses premiers pas vers l'intérieur du continent? Les animaux dont l'expédition s'était pourvue, soit comme moyen de transport, soit comme provisions vivantes, se seraient, dit-on, dispersés à la descente des montagnes Bleues, emportés par leur naturel sauvage, et auraient ainsi mis les voyageurs dans l'impossibilité de s'aventurer plus loin. Cette nouvelle, heureusement, ne semble guère probable. En tout cas, on connaît la persévérance de l'intrépide observateur et son esprit de ressources, et nous pouvons être bien assurés que tant qu'un moyen humain lui restera pour surmonter les difficultés inséparables d'un tel voyage, et que mieux que personne il a prévues, il n'abandonnera pas une carrière à laquelle il attache la gloire de son nom.

TRAVAUX D'ÉRUDITION GÉOGRAPHIQUE.

Avant de terminer, messieurs, cette imparfaite esquisse des entreprises et des résultats que l'année 1847 aura légués aux sciences géographiques, quelques mots encore me restent à dire des œuvres de pure érudition et des travaux de cabinet. Les plus importants et les plus vastes, je les ai déjà mentionnés : ce sont les deux splendides publications de nos savants collègues, M. le vicomte de *Santarem* et M. *Jomard*, composées l'une et l'autre de la série chronologique des monuments cartographiques du moyen âge, et destinées, nous l'espérons du moins, à se compléter mutuellement en se partageant les soins si minutieux de cette longue et dispendieuse publication. Déjà plus de soixante monuments, presque tous inédits, ont été publiés par M. de Santarem, tant intégralement qu'en fragments ; et bien qu'à notre grand regret M. Jomard n'ait encore rien mis au jour, plusieurs d'entre nous ont été à même d'apprécier la beauté des planches déjà gravées, au nombre de cinquante-neuf, qui doivent entrer dans ses premières livraisons. M. Jomard et M. de Santarem joindront d'ailleurs à leurs publications respectives un texte critique dont plusieurs fragments ont été déjà communiqués à l'Académie des Inscriptions, et qui ne peut manquer d'ajouter encore au prix ainsi qu'à l'utilité des monuments jusqu'à présent à peu près inaccessibles, qui vont enfin entrer, grâce à eux, dans la circulation du monde savant.

Une autre publication récente qui se rattache à l'histoire géographique du moyen âge, est celle d'une édi-

tion nouvelle de Marco Polo, que MM. *Lazari* et *Pasini* viennent de faire paraître à Venise. Je n'ai pas été à même d'examiner cet ouvrage, et je ne saurais dire, conséquemment, ce que les commentaires de M. Lazari ajouteront à ceux de Marsden, de Baldelli et de Neumann, ainsi qu'aux remarques détachées de quelques orientalistes contemporains, notamment de Klaproth et de M. Etienne Quatremère; mais ce qui doit du moins donner pour vous, messieurs, un prix particulier à cette édition du célèbre voyageur vénitien, c'est que le texte français que vous avez publié dans le tome Ier de vos Mémoires en forme la base. La version italienne de M. Lazari a été faite sur ce texte.

M. le baron de la Pylaie, membre de la Société, de retour à Paris après quatre années de recherches dans l'ouest de la France, annonce la publication très prochaine d'une carte de géographie comparée en même temps qu'archéologique, comprenant la Gaule celtique occidentale, la Neustrie, le Maine et la Touraine, sous la domination romaine et au moyen âge; cette carte, que plusieurs de nos collègues ont vue avant qu'elle fût mise à la gravure, présente la synonymie complète des noms des peuples, des localités et des rivières.

Vous savez, messieurs, et personne dans le monde savant n'ignore que M. le professeur *Reinaud* prépare depuis de longues années une version française d'Abou'lféda, dont il a déjà publié le texte arabe conjointement avec M. de Slane. Cette traduction de M. Reinaud est accompagnée d'une introduction, qui à elle seule sera un ouvrage capital. On avait espéré que ce grand travail pourrait être mis au jour dans

l'année qui vient de s'écouler; l'étendue des recherches de l'auteur, et le soin consciencieux qu'il y apporte, ne lui ont pas permis encore de satisfaire au vœu universel de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire géographique de l'Orient. Nous sommes du moins certains que ce vœu sera bientôt rempli.

L'histoire, vous le savez, messieurs, a plus d'un point de contact avec les sciences géographiques; à ce titre, je puis rappeler l'Histoire de l'Italie que publie notre savant collègue, M. Roux de Rochelle.

M. le professeur *Carl Ritter* de Berlin, un de nos correspondants étrangers, a publié cette année un nouveau volume de sa géographie générale, ou, selon son titre allemand, l'*Erdkunde;* c'est le douzième de l'Asie, et le second de l'Arabie, qu'il termine. Cet ouvrage colossal, beaucoup plus connu chez nous, je dois le dire, par sa réputation européenne que par lui-même, demanderait une notice particulière que ni l'espace, ni le temps ne me permettent de lui consacrer ici. Le savant auteur ne s'y est pas seulement proposé de tracer une description physique et politique de la terre selon l'idée que nous attachons communément au mot *géographie*, telle, par exemple, que la plume éloquente de Malte-Brun en a laissé un modèle achevé dans son *Précis*. Pour M. Ritter, la partie purement descriptive n'est qu'un point de départ, une base préliminaire. Son but essentiel, la pensée-mère de son livre, c'est de mettre en relief les rapports mutuels du sol et de l'homme (de là son second titre de Géographie Comparative, *Vergleichende Geographie*); c'est de montrer quelle influence la conformation naturelle et les conditions physiques de chaque région ont eue sur le développement moral et historique des peuples qui

l'ont habitée; c'est de rechercher quel rôle chaque individualité nationale, ainsi créée ou modifiée par le milieu physique où elle s'est développée, a rempli dans le grand mouvement de l'histoire générale, quelle influence elle a exercée sur le développement universel de la civilisation, quelle part lui est ainsi dévolue dans les destinées finales de l'humanité. Cette pensée est large et féconde, mais peut-être l'immense érudition de l'auteur l'a-t-il trop souvent retenu dans des détails où l'esprit quelquefois se fatigue à le suivre. On voudrait le voir plus souvent, secouant ces mille entraves d'une science inépuisable, s'élever, libre et puissant, non jusque dans les espaces nuageux de l'abstraction métaphysique, mais dans les régions philosophiques de la généralisation. Ce n'est pas une pensée critique qui m'a dicté ces observations; nul plus que moi n'admire ce monument prodigieux d'érudition géographique, qui a fait et méritait de faire école; je n'ai voulu qu'indiquer une des causes, la principale selon moi, qui a dû empêcher l'*Erdkunde* de se naturaliser parmi nous. Pour une œuvre de cet ordre, ce n'est pas assez de l'accueil de courtoisie qui, chez nous, ne fait jamais défaut aux choses non plus qu'aux personnes, et surtout aux livres de l'étranger; mais un accueil plus intime, une assimilation plus complète, auraient voulu plus de rapports qu'il n'y en a réellement entre la *forme* de l'œuvre allemande et les exigences de notre esprit français. Nous voulons, même dans la composition la plus sérieuse, une exposition toujours nette, toujours simple et claire, exempte surtout de toute affectation de terminologie d'école; nous voulons que les différentes parties d'un ouvrage étendu se développent et s'enchaînent naturellement, sans recourir au

procédé mécanique des divisions et des subdivisions typographiques poussées à l'infini, inextricable labyrinthe à travers lequel l'esprit a peine à suivre la pensée première et la liaison des faits; nous voulons que le sujet même le plus complexe, longuement élaboré au mystérieux creuset de la pensée, en sorte épuré de tout alliage inutile et se moule en quelque sorte d'un seul jet, au lieu de se composer de parties étrangères réunies par une simple agrégation; pour nous, enfin, il ne faut pas que l'objet esssentiel ni le fait principal se perdent étouffés sous le luxe des détails. Au surplus, ce qui nous paraît un défaut à notre point de vue français, peut n'en être pas un au point de vue germanique; mais il n'en est pas moins vrai que, chez nous, un sentiment de répulsion instinctive s'attache à tout ce qui s'éloigne des beaux modèles que nous ont légués les grands maîtres. Et c'est avec raison que nous y restons fidèles : c'est là en effet, l'étranger lui-même l'avoue, c'est là ce qui fait au dehors notre force et notre autorité.

De ces considérations de littérature géographique que vous apprécierez, messieurs, revenons à des objets d'une application plus usuelle. Il en est peu, parmi ceux dont je pourrais encore vous entretenir, qui présentent un plus haut intérêt que la question des *notations géographiques*, c'est-à-dire de cette partie de la nomenclature qui s'applique à l'énoncé des distances itinéraires, des hauteurs des lieux et des positions astronomiques. Cet objet a depuis quelques années attiré l'attention de plusieurs bons esprits. Le colonel *Jackson* à Londres, et surtout chez nous notre collègue M. *Jomard*, s'en sont particulièrement occupés.

Débarrasser la nomenclature géographique de la

complication dont elle est chargée par suite de la dissidence qui règne entre les diverses nations, et par l'arbitraire que le laps du temps, joint au caprice des voyageurs, des navigateurs et des cartographes, y ont introduite, serait en effet rendre un immense service à la science et contribuer à son avancement d'une manière puissante. Quel effroyable chaos que le conflit entre les noms divers donnés à un même lieu ! Qui pourrait compter les lieux différents auxquels la même appellation s'applique ? De combien de manières n'a-t-on pas exprimé un même intervalle ? Quelle diversité sans fin dans l'emploi des milles, des lieues, de toutes les mesures itinéraires, différentes sous la même appellation, ou bien identiques sous des appellations différentes ! Et lorsqu'on veut convertir les distances ainsi exprimées et les rapporter à un module unique, par exemple à l'unité nationale, quel embarras n'éprouve-t-on pas fréquemment, faute par ceux qui les ont citées de les avoir définies ! On est loin de s'entendre sur un premier méridien, à partir duquel se compteraient les longitudes ; et comme si ce n'était pas assez de cette difficulté, on y a joint celle de compter les longitudes de deux façons, soit dans un seul sens, de 1 à 360 degrés, soit en deux sens, de 1 degré à 180, à l'est et à l'ouest. Et quant au premier méridien, aux dix ou douze que l'on en connaît il faudra bientôt peut être en ajouter un nouveau, celui de la Californie, récemment proposé à Cincinnati, sans parler de celui qu'on veut faire passer à Rome comme capitale du monde ancien.

La notation des sondes, celle des hauteurs, et bien d'autres points encore d'application particulière, n'appellent pas moins l'attention des géographes. Ne serait-

il pas bien désirable de voir adopter certaines dénominations fixes pour les océans et leurs subdivisions, et de consacrer en la complétant la réforme si heureusement introduite par Fleurieu il y a un demi-siècle? de déterminer les branches principales des fleuves, pour mettre fin aux interminables disputes sur leurs sources? de faire disparaître des cartes et des traités de géographie les noms de lieux imposés par les différentes nations européennes là où il existe un nom indigène? d'adopter dans toute l'Europe une orthographe uniforme pour les noms orientaux, en observant la différence des dialectes? Ces améliorations et beaucoup d'autres seraient en effet bien désirables. En France comme en Angleterre, en Russie comme en Allemagne, en Espagne comme en Italie, on en reconnaît hautement l'utilité : et cependant la puissance de la routine, et plus encore peut-être les étroites préoccupations des vanités nationales, y ont mis jusqu'à présent d'insurmontables obstacles. Cette cause n'est cependant pas celle d'un peuple en particulier; c'est la cause de tous les peuples savants, c'est celle de la civilisation tout entière. Ce ne sont pas des concessions de peuple à peuple que l'on aurait à réclamer ici, mais bien des concessions d'usages vicieux à la science, à la raison, au bon sens. Mais pour s'entendre sur toutes ces questions de principe et sur les applications de détail, il ne suffit pas de réclamations isolées, si justes, si évidentes soient-elles : ce qu'il faudrait, ce serait un véritable congrès des nations savantes. En dire plus en ce moment serait superflu; mais il est juste de reporter l'honneur de cette idée, d'une réalisation plus ou moins prochaine, j'en ai la conviction, à celui qui le premier l'a émise, à M. Jomard, notre récent président. Il est

digne de la France de prendre l'initiative de ces utiles réformes, que le présent appelle et auxquelles l'avenir applaudira.

Le nom de M. *Jomard*, que j'ai prononcé, reporte toujours notre pensée sur ce riche dépôt géographique de la Bibliothèque du Roi, à la tête duquel notre collègue est placé, et auquel il se consacre avec tant de zèle et de dévouement. J'ai pu, dans mes précédents Rapports, y signaler d'importants accroissements; c'est avec regret qu'il me faut ajouter que cette année les accroissements n'y ont pas eu le même développement, surtout en ce qui touche aux acquisitions. Plusieurs causes ont concouru à ce regrettable temps d'arrêt, qui n'est sûrement que temporaire. Au dehors toutefois, comme par compensation, l'utilité de la Collection est bien comprise, et de plusieurs côtés de l'Europe il est venu des dons importants.

Il ne faut pas nous dissimuler cependant une cause principale de l'infériorité des accroissements provenant de l'intérieur : cette infériorité tient par-dessus tout à l'état actuel de la cartographie en France. Le temps n'est plus, hélas! où la science géographique tout entière se formulait d'une manière à la fois si brillante et si complète dans les admirables travaux d'un d'Anville. Cette branche capitale de la géographie savante est bien déchue depuis lors. Aujourd'hui, sauf dans les ouvrages de nos ingénieurs militaires et de nos ingénieurs hydrographes, qui ne sont pas ici en question, le métier, l'art tout au plus, ont remplacé la science. Parmi cette foule de cartes marchandes dont le vulgaire se contente, on en chercherait vainement une seule, en dehors des cartes des pays européens où il ne s'est agi que de réduire mécaniquement

les documents chorographiques, on en chercherait, dis-je, inutilement une seule qui représente, par la patiente et intelligente élaboration de tous les matériaux existants, l'*état fidèle des connaissances acquises sur un point donné du globe.*

Dans cette triste pénurie de cartes françaises auxquelles l'homme d'études sérieuses puisse accorder quelque valeur, j'ai pourtant à faire deux exceptions capitales.

M. le colonel *Lapie* vient de terminer une carte en six feuilles qui comprend les pays situés entre la mer Égée et l'Indus, c'est-à-dire l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Syrie, les pays de l'Euphrate, l'Iran dans sa plus grande extension, et la Boukharie. Cette carte est digne de l'habileté bien connue de son auteur; mais nous regrettons seulement qu'une échelle trop restreinte ne lui ait pas permis d'employer d'une manière plus développée et plus profitable encore pour l'étude sérieuse de ces contrées les riches matériaux, tous inédits, que depuis quarante ans le gouvernement a mis à sa disposition. Nous espérons vivement que ces matériaux, si péniblement réunis par les ingénieurs qui ont à diverses époques accompagné les missions françaises en Orient, entreront bientôt dans une composition plus large encore et plus complétement étudiée, propre à servir de base non seulement à la lecture des voyages, mais aussi, et surtout, aux études de géographie comparée.

Deux belles cartes de France ont été publiées par M. le baron *Walckenaër*, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. De ces deux cartes, l'une est spécialement consacrée aux indications multiples de la géographie physique, l'autre a pour objet la géo-

graphie comparée de la Gaule ancienne. M. Walckenaër est un de ces hommes, toujours trop rares, qui impriment immanquablement à tout ce qui sort de leurs mains le double cachet d'une science profonde et d'un goût sûr. Des morceaux précieux d'érudition géographique sont encore renfermés, nous le savons, dans le riche portefeuille de l'illustre secrétaire de l'Académie des belles-lettres : espérons que, moins avare de ses trésors, notre savant confrère les livrera bientôt à la publicité.

En payant ainsi un tribut d'éloges bien mérité à celui qui depuis cinquante ans a rendu tant et de si éminents services aux hautes études géographiques, ma faible voix, je le sais, ne peut rien ajouter au concert d'éloges et de respect dont l'Europe entière entoure son nom; mais c'est un besoin pour moi d'incliner mon front devant les sommités de la science, que nous servons tous à des degrés différents. C'est avec bonheur que je salue du fond de l'âme les hommes qui dans le cours laborieux d'une longue carrière sont toujours restés fidèles à leur premier culte; que nul calcul intéressé ne poussa vers la science, que nul calcul n'en a éloignés; les hommes enfin qui ont en eux le feu sacré, ce don du ciel que Dieu n'envoie qu'aux élus. Cet hommage-là, messieurs, nous pouvons le payer sans crainte : nous n'aurons jamais à le prodiguer.

Les travaux d'érudition géographique que j'ai eu à mentionner sont bien peu nombreux; mais aussi quel temps fut jamais moins favorable à ces grands labeurs dont la condition première est une vie d'abnégation? Quand chacun enferme sa vie dans un cercle glacé de calculs individuels; quand nul ne sent rayonner autour de lui cette chaleur sympathique du dehors qui est à

la fois un stimulant, un encouragement et une récompense, faut-il s'étonner que les travaux intellectuels d'un ordre élevé se retirent de cette atmosphère toute imprégnée d'indifférence et de froid égoïsme? C'est à vous, messieurs, qui trouvez dans vos propres rangs tant de nobles exemples, c'est à vous de conserver intact le dépôt sacré que vous avez reçu de vos prédécesseurs. Ces hautes études dont vous gardez la tradition ont d'ailleurs en elles bien des joies et des consolations : c'est un abri contre les tristes préoccupations du présent, un refuge contre les sombres prévisions de l'avenir (1).

(1) Ces paroles tristement prophétiques étaient prononcées, il ne faut pas l'oublier, le 14 janvier.

NOTES

SUR LES MŒURS, COUTUMES ET TRADITIONS DES AMAKOUA, SUR LE COMMERCE ET LA TRAITE DES ESCLAVES DANS L'AFRIQUE ORIENTALE.

Par M. EUGÈNE DE FROBERVILE.

Lorsque je partis de Paris, il y a bientôt trois ans, je demandai à la Société de Géographie des instructions pour les études auxquelles je devais me livrer dans le cours de mon voyage dans l'océan Indien et durant le séjour que je comptais faire aux îles Bourbon et Maurice. La Société, avec sa bienveillance accoutumée, me laissa le choix du sujet qui me paraîtrait le plus digne d'intérêt, et j'ai cru répondre à cette marque flatteuse de confiance en dirigeant mes recherches sur la géographie et l'ethnographie de l'Afrique orientale au sud de l'équateur, région presque inconnue que l'on désigne vaguement sous les noms de Zanguebar, de Mozambique et de Monomotapa.

Plus de trois cents indigènes de ces contrées, parmi lesquels une cinquantaine avaient quitté récemment leur pays, furent donc interrogés avec méthode et scrupule, et leurs relations diverses me servirent, après avoir été contrôlées, à tracer l'esquisse d'une carte dont un extrait a été mis sous les yeux de la Société. Je recueillis en outre soixante masques et bustes moulés en plâtre sur des individus appartenant aux divers peuples de cette région, cinquante portraits dessinés avec les tatouages caractéristiques que ces

races aiment à se tracer sur le visage et sur le corps. Enfin, j'amassai trente et un vocabulaires de leurs langues, et des notes sur leurs mœurs, coutumes et traditions. C'est de cette dernière partie de mon travail que j'extrais le fragment que j'ai l'honneur de communiquer à la Société.

NOTES SUR LES AMAKOUA.

Les Amakoua forment une des nations les plus belliqueuses et les plus considérables de l'Afrique orientale. Leur territoire, qui s'étend des environs de la rivière d'Angozha jusqu'au cap Delgado, sur une profondeur d'environ soixante lieues, est fertile et très peuplé.

Les tribus voisines de Mozambique dépendent du Portugal : mais cette espèce de vasselage n'existe que de nom; car, à plusieurs époques, et même tout récemment, les naturels attaquèrent les établissements formés par les Portugais sur la grande terre, et commirent impunément sur les colons et leurs esclaves des actes d'une cruauté inouïe. Vers l'année 1804, une irruption de ces hordes sauvages mit les Portugais à deux doigts de leur perte. La péninsule de Babaceiro fut entièrement ravagée, et le fort de *Msiriri* (Mesuril) pris et pillé, ainsi qne la maison de campagne du gouverneur. La ville de Mozambique, appelée par les Amakoua *Mouhoupiti*, ne dut son salut qu'à sa position insulaire; les Amakoua n'osèrent pas affronter, en pirogue, les canons qui défendent cet îlot. Les excès épouvantables auxquels se livrèrent ces tribus barbares m'ont été rapportés par un chef qui figurait parmi

les assaillants, et qui, trop confiant dans la terreur dont les Portugais étaient frappés, s'attarda et fut fait prisonnier, tandis que les siens se retiraient dans l'intérieur avec un riche butin.

Les instincts sanguinaires des Amakoua ne se manifestent pas seulement dans leurs guerres contre les Portugais; les diverses tribus, souvent en hostilité les unes avec les autres, déploient, dans leurs rencontres, une férocité sans exemple. Les mains et la tête d'un ennemi vaincu sont apportées en triomphe devant le chef, et les chairs de ces sanglantes dépouilles sont bouillies ou rôties, et mangées par le vainqueur, tandis que le crâne lui sert de coupe.

Prévoyant ces fatales mutilations, le Makoua, en outre du tatouage tracé sur le front, se marque la poitrine et le flanc de dessins variés qui permettront à sa famille de reconnaître le tronc de son cadavre sur le champ de bataille, précaution que rend souvent inutile la féroce curiosité du vainqueur qui n'abandonne le corps de sa victime qu'après l'avoir disséqué, et avoir complaisamment étudié sur lui l'anatomie du corps humain.

Les armes des Amakoua sont la sagaie, le javelot, l'arc, les flèches (parmi lesquelles il en est d'empoisonnées, et il en est qui laissent leur dard dans la blessure), le bouclier, la massue, et une espèce de poignard ou de petit sabre. Le fusil est très estimé chez ce peuple; mais la nécessité de se pourvoir de poudre et de balles enlève à cette arme une partie de sa valeur. Les Amakoua sont surtout renommés pour leur adresse à manier la sagaie.

Dans l'esclavage, les Amakoua deviennent des serviteurs laborieux, dociles et dévoués, et leurs mau-

vaises passions se réveillent rarement. Un grand nombre d'entre ceux qui habitent les côtes viennent s'établir librement à Zanzibar et aux îles Comores. Les parents vendent volontiers leurs enfants aux Arabes qui vont trafiquer en longeant la côte presque jusqu'aux embouchures du Zembedzi.

Tous les Amakoua se tatouent au front une marque dont la forme est celle d'un fer à cheval. Ce signe est répété horizontalement sur les tempes où il entoure plusieurs raies divergeant légèrement en avant. Chez quelques individus le caprice introduit des modifications dans ce dessin; mais ces modifications ne sont jamais assez profondes pour dénaturer la forme du fer à cheval, signe de nationalité auquel on ne pourra se méprendre, car je l'ai observé sur tous les Amakoua que j'ai rencontrés.

J'ai mentionné déjà le but du tatouage que les Amakoua se font sur la poitrine et sur d'autres parties du corps. Quoique la fantaisie préside seule à ces dessins, on y remarque souvent comme une réminiscence du signe national.

Outre le tatouage proprement dit, j'ai remarqué souvent sur le visage des Amakoua de légères cicatrices longues d'environ un pouce, et que d'abord j'avais prises aussi pour un tatouage, à cause de leur régularité. Ces marques sont produites par l'opération de la saignée ou de la ventouse scarifiée, auxquels tous les peuples de l'Afrique orientale ont recours pour se soulager de la fièvre et de la migraine.

Le costume des Amakoua consiste en une brassé de toile de coton bleue ou d'indienne, dont ils s'entourent les reins, et qu'ils relèvent entre leurs jambes de façon à former une sorte de caleçon. Les femmes at-

tachent ce vêtement plus haut que les hommes et le laissent tomber en jupe. Les deux sexes portent parfois sur la tête une calotte en toile ou en joncs tressés, et, au cou, aux bras et aux jambes, des anneaux en cuivre, en fer, en perles de Venise ou en ivoire. Les femmes se percent toutes la gouttière nasale, et y insèrent un morceau de cristal ou un grossier bijou de cuivre ou d'ivoire. Leurs oreilles, percées de plusieurs trous, sont ornées d'anneaux de cuivre, ou de verroteries de Venise. Les hommes et les femmes se cassent les incisives en pointe, de façon que leur râtelier a l'air d'une scie, ce dont ils sont très fiers.

Ces peuples aiment passionnément la toilette; il existe parmi eux des jeunes gens que l'on appelle *Essàssa*, qui passent tout leur temps à s'adoniser et à courtiser les femmes et les filles. On a coutume de dire de ces farauds « qu'ils ne foulent pas la terre, » tant ils portent la tête haute, tant leur démarche est légère et dégagée. — Les Amakoua ont une infinité de manières de se coiffer. Les uns se rasent les cheveux de façon à ne ménager qu'une touffe sur le haut de la tête, les autres se rasent une tonsure, ou tout un côté du crâne; ceux-ci ne laissent figurer qu'un croissant de cheveux, ceux-là se dépouillent entièrement la tête, ou conservent une bande de cheveux large de deux doigts qui part du front et aboutit à la nuque.

De même que tous les peuples de l'Afrique orientale, les Amakoua reconnaissent l'existence d'un bon et d'un mauvais génie; mais ils n'ont aucun culte, si ce n'est celui de la divination augurale, au moyen de laquelle on s'assure, disent-ils, de la volonté du Bon Dieu. — Ils appellent *Mouloukou* le Bon Génie, et *Minepa* ou *Mitoha* le Génie du Mal.

Le nom de *Mouloukou*, que l'on retrouve sous la forme de *Mouloungou* dans la plupart des dialectes de l'Afrique orientale, rappelle trop celui de Moloch, célèbre divinité des Ammonites, pour que j'omette de signaler ici les traits principaux de ressemblance qui existent entre les traditions et les coutumes africaines et celles de certains peuples d'origine hébraïque. — On trouve dans l'ancien Testament de nombreux passages relatifs à Moloch et à l'usage qu'avaient les parents de *passer leurs enfants par le feu* en l'honneur de ce dieu. Cette coutume superstitieuse existe chez plusieurs nations de l'Afrique orientale. Au sortir de la réclusion qui suit les cérémonies de la circoncision, les jeunes gens mettent le feu à leur retraite, et se retirent *sans regarder en arrière* (autre superstition d'origine judaïque); sur la route de leur hameau, ils rencontrent un grand feu d'herbes sèches que leurs parents ont allumé et à travers duquel on les force de passer. Cet acte s'appelle *traverser le feu de Mouloukou*. — Tous les Africains nomment l'arc-en-ciel, *l'arc de Mouloukou*; ils disent que ce météore est un bon signe et que l'arc de Mouloukou *boit l'eau*, sans pouvoir toutefois éclaircir ce qu'ils entendent par là. Or c'est exactement ce que nous lisons dans la Genèse (IX, 5-8). «Dieu dit... J'ai mis mon arc dans la nue, qu'il soit le signe d'une alliance entre moi et la terre. Ainsi, lorsque des nuages se formeront au-dessus de la terre et que l'arc paraîtra dans la nue... les eaux ne serviront plus à ravager la terre.» — On retrouve également dans les traditions africaines les antiques récits de la Genèse touchant la faute du premier homme et de la première femme, l'ivresse de Noé et ses suites. Ces histoires sont ornées de détails puérils que l'on n'est pas étonné

de trouver chez des peuples sauvages; mais le fond en est conservé scrupuleusement. En voici un échantillon :

« Au commencement, le Bon Dieu fit deux trous » ronds dans la terre; de l'un il sortit un homme, de » l'autre une femme. Puis il fit deux autres trous d'où » sortirent un singe et une guenon, auxquels il assigna » les forêts et les lieux stériles pour séjour. A l'homme » et à la femme le Bon Dieu donna la terre cultivable, » une pioche, une hache, une marmite, une assiette » et du millet. Il leur dit de piocher la terre, d'y semer » le millet, de se construire une maison et d'y faire » cuire leur nourriture. L'homme et sa compagne, au » lieu d'obéir au Bon Dieu, mangent cru le millet, » cassent l'assiette, répandent des ordures dans la mar- » mite, jettent au loin leurs outils et vont chercher un » abri dans les bois. Dieu, voyant cela, appelle le singe » et la guenon, leur donne les mêmes outils et les mê- » mes ustensiles, et leur ordonne de travailler. Ceux- » ci piochent et plantent, se bâtissent une maison, » cuisent et mangent le millet, nettoient et rangent » l'assiette et la marmite. Alors Dieu fut content. Il » coupa la queue qu'il avait mise au singe et à la gue- » non, et l'attacha à l'homme et à la femme. Puis il dit » aux premiers : « Soyez hommes; » et aux seconds : « Soyez singes. »

» Au commencement, les Africains étaient aussi » blancs et aussi intelligents que les autres hommes. » C'est par leur faute qu'ils sont devenus noirs et igno- » rants. Un jour *Mouloungou* (le Bon Dieu) s'étant » enivré, était tombé dans le chemin, les vêtements en » désordre. Les Africains qui passaient le raillèrent de » sa nudité; les Européens, au contraire, eurent honte

» et pitié de l'état de *Mouloungou*. Ils cueillirent des » feuilles et l'en couvrirent respectueusement, afin que » d'autres passants ne le vissent pas. Dieu punit les » Africains en leur ôtant leur esprit et en leur donnant » une peau noire. »

Les coutumes africaines relatives à l'impureté légale et à l'interdiction de certains aliments ont aussi beaucoup d'analogie avec les ordres divins consignés dans le Lévitique; le principe de la défense est le même, quoique la liste des impuretés et des chairs défendues soit en partie différente.

La circoncision est une coutume universellement adoptée par les Amakoua et tous les peuples de l'Afrique orientale. Cette cérémonie consacre le passage de l'enfance à la virilité. Elle a lieu avec solennité et à intervalles irréguliers, en sorte qu'on voit en même temps parmi les néophytes des enfants et des adultes. Après l'opération, qui est faite par un prêtre dont toute la mission consiste à suivre aveuglément les usages antiques, les circoncis vont, sous la conduite d'un gardien sévère, habiter une hutte que leurs parents ont construite dans un endroit retiré, près d'une rivière, et dont l'approche est défendue aux femmes. Ils y sont soumis à une foule d'exercices et de pénitences qui ont pour but d'endurcir leurs corps aux privations, de leur donner de l'adresse, et de les accoutumer à la discipline et au respect des traditions. Ainsi, pendant le temps de la réolusion, qui dure jusqu'à ce que leurs plaies soient à peu près cicatrisées, c'est-à-dire deux ou trois mois, il leur est rigoureusement défendu de manger de certaines viandes, de s'approcher du feu, de prononcer des jurements ou le nom de choses obscènes et impures, et de boire aucun liquide.

Comme cette dernière prohibition présenterait des dangers sous un climat aussi chaud, des bains répétés cinq ou six fois par jour sont prescrits et remédient à l'abstinence de tout breuvage, accélèrent la guérison de la plaie et accoutument les jeunes gens à l'exercice de la natation. Le gardien, armé d'une houssine, veille à ce que les circoncis n'avalent pas d'eau durant ces bains. Les parents envoient tour à tour la nourriture des reclus dans un vaste panier que ceux-ci doivent soulever de la tête du porteur et déposer à terre en n'employant chacun que le bout d'un doigt, opération qui cause souvent la chute des mets renfermés dans le panier. Le prêtre circonciseur vient chaque soir instruire les néophytes des coutumes makoua. Cette initiation, mêlée de chants, dure fort avant dans la nuit, et ceux d'entre les auditeurs qui se laissent aller au sommeil sont rudement réveillés et châtiés par le gardien.

L'exemple suivant donnera une idée de la forme des instructions faites par le prêtre makoua.

« Le prêtre (alternativement chantant et parlant): Ne brisez pas le nid du *Natiékoua*, — *Natiékoua* était un homme qui chérissait son enfant. — N'allez pas à la rivière sur les sables de la rivière. — Le petit garçon y alla un jour en l'absence de son père. Il tomba dans l'eau profonde et ne reparut plus. — « Avez-vous vu mon enfant au bord de l'eau, sur les sables de la rivière? » Natiékoua passe une lune sur la rive à chercher son petit garçon : l'enfant est au fond de l'eau. — « L'enfant est au fond de l'eau; je veux passer ma vie à le chercher. » — Mouloukou, le Bon Dieu, est touché de la douleur du père : il le change en oiseau, et lui permet de rester au bord de la rivière attentif et silen-

cieux. Natiékoua, immobile, surveille et saisit de son bec tout ce qui se meut dans l'eau. Il prend beaucoup de poissons; mais, vous voyez sa tristesse, il n'a pas retrouvé son fils. — Ne brisez pas le nid du Natiékoua. —

» Comprenez-vous cette histoire, mes enfants?

» Les assistants : Non !

» Le prêtre : Elle vous apprend qu'il faut obéir à vos parents et aux vieillards pour qu'il ne vous arrive pas malheur.

» Les assistants : Ne brisez pas le nid du Natiékoua ! »

Lorsque le temps de la réclusion est passé, les circoncis s'arment de bâtons, mettent le feu à la hutte commune, et reviennent en procession vers le hameau sans regarder en arrière. Les habitants, également armés de gaules et de houssines, les attendent sur le chemin, et s'efforcent de défendre l'entrée du hameau aux jeunes gens. Les coups pleuvent bientôt des deux côtés dans ce combat simulé. Après quoi on se réunit pour fêter par des danses et des festins le retour des novices dans leurs familles.

La crainte des sortiléges exerce un cruel empire sur l'esprit des Amakoua. Toute personne accusée de sorcellerie est soumise à une espèce d'épreuve judiciaire; on lui fait avaler une composition vénéneuse qu'on appelle *Mouloukou* ou le Bon Dieu. L'accusé vomira *Mouloukou* s'il est innocent; sinon, c'est *Mouloukou* qui le tuera, disent les Amakoua. Mais le plus souvent le poison a pour effet de troubler le cerveau du patient et de le faire délirer. Le devin, qui préside à l'administration de la substance vénéneuse, et les assistants, parents ou amis de l'ensorcelé, écoutent avidement les

paroles entrecoupées qui échappent au prétendu sorcier, et cherchent à y découvrir un sens. Parfois ils croient entendre l'aveu du crime, et c'est le signal d'une mort immédiate; parfois un nom prononcé par le mourant révèle aux superstitieux Amakoua un complice ou le principal auteur du sortilége.

Les maladies, les accidents subits, la mort ailleurs qu'à la guerre, sont en général attribués aux maléfices des sorciers. Le devin est consulté et tenu de trouver un coupable. Il le découvre par le plus simple des procédés : il sort de sa hutte, et suit le premier chien ou la première poule qu'il rencontre. La cabane dans laquelle l'animal vient s'arrêter est celle où demeure le sorcier demandé. On saisit alors le chien ou la poule, on lui fait prendre le poison, et le sort de la bête empoisonnée décide du sort de l'accusé.

Questionnés à l'effet de savoir si les voyageurs européens pourraient sans danger pénétrer dans leur pays, les Amakoua m'ont unanimement répondu : « C'est un bon pays pour les noirs, mauvais pour les blancs. Qu'iraient-ils faire là-bas? S'ils arrivent chez une tribu, personne ne s'approchera d'eux avant d'avoir consulté le sort, qui dira s'ils viennent avec de bonnes ou de méchantes intentions. Si *Mouloukou* leur est favorable, on les accueillera bien; mais s'il leur est contraire, on les tuera sur l'heure. »

Les Amakoua enterrent leurs morts dans la position d'un homme assis. Leur deuil consiste à porter des bandelettes de toile blanche ou des feuilles de certains palmiers au front ou aux bras.

L'autorité et la propriété sont héréditaires chez les Amakoua comme chez les autres peuples de l'Afrique orientale, c'est-à-dire qu'elles passent de l'oncle au

neveu (fils de la sœur aînée du défunt). Chaque tribu est commandée par un chef qui n'est tenu qu'en temps de guerre à l'obéissance envers le chef supérieur qui commande à plusieurs tribus. Ces chefs subalternes entretiennent à leur solde tous les jeunes gens de la tribu. Lorsqu'une expédition guerrière est décidée, les hommes mariés se joignent à leur troupe et obéissent aux ordres du chef; mais, de retour au hameau, ils recouvrent leur entière indépendance. Les personnages influents dans la tribu makoua sont, outre le chef, le juge ou arbitre, le devin et les vieillards ou gens riches, qui, réunis en assemblée, donnent force de loi à leurs décisions.

Parmi les occupations journalières des Amakoua, je mentionnerai les chasses au buffle et à l'éléphant pour lesquelles il existe des confréries secrètes dont tous les membres se jurent fidélité; la fabrication de la poterie de terre, travail confié aux femmes; et la fonte du minerai de fer, industrie qui paraît très développée dans certaines parties du pays makoua.

C'est durant la saison sèche que toute la tribu se livre à l'extraction du minerai et à sa fusion sous la direction d'un chef, dit le grand forgeron. — On commence par élever une vaste enceinte en terre glaise, dans laquelle le chef assigne à chaque homme, à chaque femme, à chaque enfant, un espace où ils viendront déposer le minerai qu'ils recueillent dans les environs. Pendant ce temps, une partie de la population coupe le bois et fait le charbon. Chacun empile son minerai dans l'enceinte, que l'on remplit ensuite avec le charbon. On recouvre le tout avec des barres de fer et de la terre, en ménageant de distance en distance des ouvertures en guise de cheminées; on

dispose enfin les soufflets de peau dont les tuyaux communiquent avec l'intérieur du fourneau, et l'on met le feu, après avoir éloigné les femmes. L'activité la plus grande règne alors parmi les fondeurs. On relève les souffleurs qui n'ont trève ni jour ni nuit, on renouvelle le charbon, on s'assure que la fusion s'opère convenablement. Après quinze jours de travail incessant, le chef annonce que le fer est fondu. On éteint la fournaise en y jetant de l'eau. Les travailleurs vont se baigner; les hommes mariés rejoignent leurs femmes qui n'approchent pas de la fonderie, dès que le feu y est mis; car la présence d'une femme en état d'impureté ferait évanouir le minerai ou le changerait en pierres inutiles. On découvre enfin le fourneau, et chacun vient recueillir le produit de son minerai. Les blocs de fonte sont brisés au moyen de masses de fer et transportés dans les forges particulières, où l'on en fabrique des haches, des couteaux, des serpes, de fers de sagaie, des balles de fusil, des anneaux, etc., que l'on va échanger chez les peuples voisins pour des fusils, de la poudre, des toiles de coton, des verroteries, etc.

Il est peu d'Africains qui n'aient fait au moins une fois le voyage de la côte, tant pour son propre compte que pour celui de ses parents ou de son chef. Les caravanes se composent ordinairement de vingt ou trente personnes, sans compter les captifs qui sont parfois aussi nombreux que leurs maîtres, mais qui cherchent rarement à reconquérir leur liberté par la force.

C'est ici le moment de parler des enlèvements d'hommes auxquels se livrent toutes les caravanes qui vont de l'intérieur au littoral. Il est très rare que les voyageurs africains négligent ce facile moyen de s'en-

richir; l'hospitalité qu'ils viennent de recevoir dans un hameau ne les empêchera pas de capturer en partant toute personne qu'ils rencontreront à l'écart. Souvent ils feignent d'ignorer le chemin et s'emparent des confiants jeunes gens qui leur servent de guides. Les deux tiers environ des indigènes vendus aux Arabes et aux Portugais sont ainsi réduits en esclaves (1). Mais capteurs et captifs tombent fréquemment entre les mains des tribus au milieu desquelles ils passent. Ces sortes d'embuscades sont communes sur le territoire qui dépend de l'iman de Mascate, et peu d'années s'écoulent sans que des razzias générales soient entreprises contre les étrangers qui viennent y commercer. La stupéfaction est permise lorsqu'on songe au monstrueux assemblage de sang-froid et de perfidie que déploient les Africains dans ces divers modes de capture. Ce n'est plus la soif du gain, c'en est le délire, quand on apprend que ceux mêmes qui trahissent et vendent sans pitié leurs amis et leurs parents savent être à chaque pas menacés de la même infortune, et que les traditions les plus effrayantes sont répandues par toute l'Afrique orientale touchant le sort des esclaves transportés dans le pays des blancs. Mes informateurs m'ont unanimement déclaré que l'on croyait généralement que les blancs mangeaient les esclaves qu'ils viennent chercher en Afrique. Quant à l'origine de la traite, ils ont conservé la tradition suivante :

« Il y a bien longtemps, le fond de la mer, qui sé-
» pare aujourd'hui la terre des Noirs de celle des
» Blancs, était un pays d'une fertilité merveilleuse. On

(1) L'autre tiers consiste en prisonniers de guerre, car l'esclavage domestique est absolument inconnu dans l'Afrique orientale.

» l'appelait *Kassipi*. Une année y fut particulièrement » si abondante en grains, que les habitants, dont les » magasins étaient pleins jusqu'au comble, en sablèrent » leurs chemins, au lieu d'en faire présent aux peu- » ples voisins qui éprouvaient alors une affreuse di- » sette. *Mouloukou*, le Bon Dieu, fut irrité de cette mé- » chante indifférencc : « Malheur sur vous ! » dit-il » aux habitants de Kassipi ; et cette malédiction ne » tarda pas à s'accomplir. La terre devint stérile, mais » cette nation ne devint pas meilleure. Les diables » prirent possession du pays, mais le cœur des habi- » tants s'endurcit davantage, et ils firent cause com- » mune avec les démons. La mer envahit leur terri- » toire, mais les mauvais esprits les aidèrent à gagner » le rivage d'Afrique, où ils furent bien reçus des » indigènes parce qu'ils étaient intelligents et in- » dustrieux. Alors Mouloukou dit : « Ces gens sont » incorrigibles, et les peuples qui les ont accueillis » sont stupides. Je détourne mes yeux de cette race » de méchants et de fous. » C'est depuis cette époque » que les Africains se vendent les uns les autres, et que » les navires des Blancs viennent les enlever. Cepen- » dant comme les diables vivent toujours au fond de » la mer dans le pays de Kassipi, et qu'ils soulèvent des » tempêtes terribles, le passage est dangereux pour » les navires, et il est d'usage de les apaiser en jetant » à l'eau un sac d'argent ou l'esclave le mieux fait et » le mieux vêtu de la cargaison. »

Je ne quitterai pas ce sujet sans faire part à la Société des réflexions que m'ont suggérées mes longues causeries avec les naturels de l'Afrique orientale, relativement à la traite et à l'esclavage. Tous m'ont dit que

c'est un grand malheur que d'être esclave ; mais on se tromperait si l'on mesurait les impressions des Africains à l'échelle de nos sensations. Pour apprécier ce qu'ils entendent par un grand malheur, il faut savoir ce qu'est pour eux le suprême bonheur. Se repaître abondamment, puis perdre dans une complète inaction le sentiment de l'existence, tel est pour eux le comble de la félicité. On comprend dès lors que la privation de ces jouissances matérielles leur soit une grande infortune, mais ce n'est pas là l'idée désolante que conçoivent de l'esclavage les races européennes. Une étude attentive de ces peuples montre qu'ils possèdent dans tout son développement la série entière des instincts humains, et qu'ils ont à peine dépassé la ligne qui sépare ceux-ci du domaine du sentiment. L'espérance et le regret sont des états de l'âme à peu près inconnus des Africains, et l'absence de ces sentiments, si puissants chez les Européens, permet aux races africaines de supporter avec infiniment moins de peine le fardeau de la servitude. On ne cite pas un seul cas de nostalgie parmi eux aux îles Maurice et Bourbon, tandis que cette maladie, dont la cause est toute morale, était très commune parmi les Madécasses, esclaves comme eux et placés dans les mêmes conditions. La sensibilité nerveuse des Africains est aussi proportionnellement peu marquée. Ils endurent avec un sang-froid inouï les opérations chirurgicales pour nous les plus douloureuses. Un coup, une piqûre, un chatouillement qui fait tressaillir et crier un Hindou, un Malais ou un créole, les trouve impassibles et silencieux. J'ai eu dans mes opérations de moulage bien souvent l'occasion d'observer le calme avec lequel ils se laissaient arracher des cheveux et de

la barbe et quasi étouffer par le plâtre. Plusieurs s'endormirent profondément pendant qu'on moulait leur visage.

Loin de moi la pensée de fournir aux partisans de l'esclavage un argument en faveur d'une cause dont les idées chrétiennes et libérales ont fait justice depuis longtemps. De ce que les Africains sentent moins vivement que nous, ne surgit point le droit de les asservir. D'ailleurs, les faits de perfectionnements ou plutôt de changements moraux sont si nombreux, si notoires dans cette race, la dissemblance intellectuelle si frappante entre les enfants nés dans les colonies et leurs parents africains, que l'on ne saurait sans aveuglement désespérer d'améliorer l'organisation apathique des populations noires au milieu desquelles on fera pénétrer les doctrines vivifiantes du christianisme.

On sait déjà avec quelle promptitude, même sous l'influence abrutissante de l'esclavage, les nègres les plus barbares se façonnent et s'améliorent au contact des Européens et des Arabes. C'est de ce rapide perfectionnement que l'Afrique profitera dès qu'on permettra la libre circulation des indigènes et leur séjour comme travailleurs dans des centres industrieux et moraux. Qui peut douter que, de retour dans leur patrie, ces hommes n'y rapportent quelques unes des idées élémentaires sur lesquelles sont posés les fondements de la civilisation européenne, et ne deviennent ainsi, sans le savoir eux-mêmes, de véritables missionnaires sociaux ?

On commence à reconnaître que les efforts tentés à grands frais pour l'abolition de la traite, les croisières, les traités négociés auprès des souverains semi-barbares des côtes, n'ont fait que détourner le cours de

cet odieux commerce; les épouvantables moyens par lesquels il est alimenté sont plus en honneur que jamais dans l'intérieur du continent. On comprendra donc aujourd'hui que c'est au siége du mal qu'il faut appliquer le remède, et ce remède, c'est la diffusion des principes d'ordre et de travail, qui, en adoucissant les mœurs, en développant la prospérité matérielle des peuples, les préparent à l'enseignement dogmatique du christianisme. Or, l'Afrique centrale, vaste foyer des misères désolantes qui se trahissent par la traite, n'est accessible qu'aux indigènes. Le besoin de certains produits européens les amène sur le littoral; pour peu qu'on y prête la main, la curiosité et l'appât du gain les conduira jusqu'aux colonies où ils seront émerveillés du spectacle de l'industrie et des bienfaits d'une société régulière. Le jour où ils retourneront dans leur pays, les instruments de la régénération africaine seront trouvés. Par leur intermédiaire, ce grand acte providentiel s'accomplira sûrement.

D'un autre côté, l'on sait de quelle importance pour les colonies est cette question de l'immigration des Africains. L'expérience est venue démontrer qu'il était chimérique d'attendre des affranchis un travail régulier. L'idée d'esclavage a été, dans leur esprit, si longtemps associée à celle du travail des champs, que la culture est abandonnée sans retour dès que l'heure de la liberté a sonné pour eux. La vie est d'ailleurs si facile sous l'heureux climat des colonies, la nature y pourvoit si généreusement à tous les besoins du corps, que l'indolent affranchi n'y éprouve jamais l'aiguillon de la misère. Le colon reste donc maître de la terre, mais privé des moyens d'en tirer les fruits, si ce n'est par des sacrifices au-dessus de ses forces.

Cependant l'Afrique est là qui croupit dans son antique barbarie : en poursuivant les négriers, en donnant la liberté aux esclaves des colonies, on n'a réellement rien fait pour elle, et la sympathie souvent sentimentale dont les nègres sont l'objet en Europe n'a eu pour résultat que de rendre cette immense population nuisible à elle-même, inutile au reste du monde.

La philanthropie abolitioniste, victorieuse des préjugés qui maintenaient la nécessité et la justice du principe de l'esclavage, bornerait-elle son ambition à cette tâche purement philosophique? Grande, forte, chrétienne, tant qu'elle s'est tenue dans le domaine de la théorie, vacillerait-elle devant l'application de son principe ? Oublierait-elle que c'est en faveur des Africains que doit s'accomplir la grande révolution qui bouleverse les colonies? Enfin, se laissera-t-elle accuser de n'avoir combattu que pour une utopie, et de voir avec indifférence les malheurs que son triomphe cause aux colonies? Ces terres lointaines ont rendu des services éclatants à la cause de la civilisation européenne ; elles sont, plus qu'à aucune autre époque, nécessaires à leurs métropoles, qui se ressentiraient longtemps de leur ruine. L'initiative du travail de la régénération africaine leur appartient. Qu'un pacte équitable soit établi entre les colons et les noirs, que l'immigration des nègres soit organisée, et les colonies deviendront, par la seule force des choses, les institutrices de l'Afrique aux mœurs cruelles et barbares.

NOTICE

SUR L'EXPÉDITION ENVOYÉE PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD,

SOUS LA DIRECTION

De M. le comte DE CASTELNAU.

—

Il est peu de contrées qui se présentent à l'imagination avec autant de prestige que l'Amérique du Sud; pendant que la partie septentrionale de ce continent perd chaque jour de son caractère primitif pour faire place aux merveilles de l'industrie moderne, la partie du Sud au contraire conserve encore aujourd'hui le cachet de la nature vierge : là point de chemins de fer ni de canaux, ni le plus souvent de routes quelconques, mais partout d'admirables forêts vierges, des fleuves dont l'étendue est sans bornes, des montagnes dont les cimes glacées se perdent au-dessus des nuages, des nations sauvages auxquelles le nom même de l'Europe est inconnu.

Dans l'Amérique du Nord l'homme civilisé empiète sans cesse sur la nature sauvage; dans l'Amérique du Sud, au contraire, tout vous rappelle un lendemain de création, et dans ces solitudes sans bornes l'œuvre de Dieu déploie partout son admirable grandeur.

De tout temps mes désirs les plus ardents avaient été de parcourir ces contrées, et ce fut avec joie que je me vis chargé de diriger une expédition scientifique que le gouvernement français avait décidé

d'y envoyer pour en explorer les parties les moins connues.

Mgr. le duc d'Orléans, qui portait le plus vif intérêt aux sciences géographiques, contribua puissamment à l'organisation de ce voyage, auquel Mgr. le duc de Nemours a continué la même protection.

Nous partîmes de Paris le 23 avril 1843. Mes compagnons de voyage étaient M. Eugène d'Osery, jeune ingénieur au corps royal des mines, dont les talents et la capacité étaient garantis par son admirable examen de sortie de l'école Polytechnique. Fils d'un officier général illustré par cent combats, neveu de l'illustre Moreau, M. d'Osery, à peine âgé de 24 ans, s'était déjà fait connaître et estimer par son caractère honorable et par la grande étendue de ses connaissances; nous étions loin alors de nous attendre que quelques années plus tard ce brillant jeune homme, dont le concours fut si précieux à l'expédition, et devant lequel s'ouvrait un si bel avenir, devait tomber sous le fer de lâches assassins. Venait ensuite M. le docteur Weddell, médecin et botaniste de l'expédition, dont l'intrépidité et le savoir me furent souvent d'un grand secours; et enfin M. Emile Deville, jeune naturaliste, le seul de mes compagnons de voyage qui ait revu le sol de la France, après avoir accompli en entier l'immense tâche que nous nous étions proposée.

Après avoir relâché à Ténériffe et au Sénégal, l'expédition débarqua à Rio-Janeiro où elle fut reçue avec une extrême bienveillance par le gouvernement impérial. Les ordres les plus positifs furent aussitôt envoyés aux présidents des différentes provinces que nous devions traverser, afin qu'ils tinssent prêts tout

les secours dont ils pourraient disposer en notre faveur dans des régions aussi éloignées. Notre séjour à Rio fut de près de trois mois. Ce temps fut employé à organiser nos moyens de recherches scientifiques et à faire les nombreux préparatifs que nécessitait un voyage de ce genre. Pour donner une idée de la difficulté que présentait une telle organisation, je ne citerai que le fait suivant : On m'avait beaucoup recommandé un Français qui avait fait quelques excursions dans l'intérieur, et on me le représentait comme ayant une grande habitude des mules et des muletiers. Je le pris pour majordome, sentant parfaitement qu'en raison de notre ignorance de la langue portugaise, ce personnage nous devenait indispensable. Il fut donc chargé de transmettre les ordres, et je lui confiai la surveillance du matériel ; mais peu de jours avant l'époque fixée pour le départ, je voulus vérifier si tout était convenablement préparé, et nos 50 mules ayant été amenées, on en commença le chargement. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je vis ces bêtes de somme s'abattre les unes après les autres au fur et à mesure qu'on plaçait les caisses vides sur leur dos ! L'on décida qu'elles étaient défectueuses, et on se mit à en chercher d'autres. Heureusement que dans l'intervalle je fis connaissance avec un Brésilien de la province de *Minas-Geraës*, et que lui ayant fait connaître mon embarras, il voulut bien venir visiter nos équipages ; ce fut alors seulement que j'appris que les caisses destinées à recevoir les charges avaient été faites sur de telles dimensions et avec des bois tellement pesants, que leur seul poids, même étant vides, excédait de beaucoup le chargement complet d'une mule. Il fallut donc tout recommencer.

Je partis enfin de Rio-Janeiro, à peine remis du typhus, et, laissant toute la caravane sous la direction de M. d'Osery, je parcourus à petites journées la Sierra d'Estrella. Près de 20 jours se passèrent ainsi sans que j'eusse de nouvelles de mon compagnon de voyage; enfin l'expédition parut, mais j'aurais de la peine à peindre l'état dans lequel elle se trouvait. L'inexpérience de notre majordome avait amené un désastre complet. Les muletiers, ennuyés de recevoir les ordres inexécutables de ce dernier, s'étaient pour la plupart enfuis, en emmenant les meilleurs animaux. Les mules qui nous restaient étaient blessées et hors d'état de marcher, et on avait échangé les jeunes bêtes, trop vives, pour des vieilles de rebut et sans aucune valeur. Mon pauvre compagnon de voyage désespéré suivait à pied un lot de mules (7 mulets) qui se trouvaient chargées de nos instruments d'astronomie, et qui avaient absorbé avec raison toute sa sollicitude. Ce ne fut qu'à Barbacena que nous pûmes réorganiser cette malheureuse caravane. Le voyage avait eu lieu jusque là au milieu de montagnes couvertes des plus magnifiques forêts vierges du monde; mais à partir de cette ville nous entrâmes dans les campos, vastes plaines qui s'étendent sur presque tout le centre du continent, et dont la végétation se compose d'arbustes et de petits palmiers rabougris.

En nous rendant à *Ouro-Preto*, appelée jadis Villarico, capitale de la province de Minas-Geraës, nous visitâmes les mines de topaze de Copaô, puis nous étudiâmes la formation aurifère, riche surtout aux environs de Sabara. Le précieux métal est extrait des profondeurs de la terre par de nombreux esclaves qui appartiennent à des compagnies anglaises.

Nous traversâmes la rivière de San-Francisco si redoutée à cause des fièvres intermittentes qui ravagent ses bords; puis, passant par *Pitangui*, *Bomfim* et *Meia-ponte*, nous atteignîmes Goyaz, capitale de la province du même nom et qui sur les anciennes cartes porte le nom de Villa-Boa. La population de cette ville est presque entièrement composée de nègres et de mulâtres. Je pris ici la résolution d'explorer la rivière d'*Araguay*, nommée Rio-Grande, et, par erreur, *Uruguay*, qui formera un jour la communication naturelle de la capitale de la province avec le Para, mais dont la navigation a été interrompue il y a une quarantaine d'années par suite du massacre des équipages de plusieurs pirogues par les Indiens qui en habitent les bords. L'expédition se composait d'environ 45 hommes, y compris l'escorte militaire que m'avait fournie le commandant de la province. Nous allâmes nous embarquer au petit village de Salinas, seul établissement que possèdent les Brésiliens dans cette direction. Nous y rencontrâmes les Indiens Carajaï avec lesquels nous nous mîmes en bons rapports. La descente de la rivière s'opéra sans difficultés pendant les premiers jours, mais nous gardâmes une surveillance sévère nécessitée par le voisinage de nombreuses nations indiennes qui nous entouraient et dont nous ne connaissions pas les dispositions.

Au bout de peu de jours nous entrâmes dans un canal étroit connu sous le nom de Furo de Bananal. Les seules créatures qu'on rencontre dans ces parages sont des milliards d'oiseaux aquatiques, qui, n'étant jamais troublés par la présence de l'homme, s'envolaient à peine à notre approche. Rentrés dans le cours principal de la rivière, l'absence presque complète du

poisson, et l'effroi que causait notre vue aux autres animaux, nous annoncèrent la présence de l'homme; effectivement nous ne tardâmes pas à parvenir aux grands villages des Indiens Chambioas, dont la férocité est proverbiale dans le pays; cependant grâce aux précautions militaires que je crus devoir prendre, nous traversâmes sans encombre leurs trois populations. Ces Indiens sont absolument nus, les femmes seules portent une pièce de cotonnade autour des reins; la pêche et la chasse fournissent à leurs besoins.

Ils nous parlèrent avec un sentiment de crainte des grandes cascades que nous allions avoir à passer, et rien ne put les engager à nous servir de guides. J'emmenai avec moi quatre chrétiens du Brésil dont ils s'étaient emparés.

Bientôt nous pûmes nous convaincre que les sauvages ne nous avaient sous aucun rapport exagéré les dangers des cascades ; car sans connaissance du pays comme sans guides, ce ne fut que par une sorte de miracle que nous parvinmes à les franchir. Un jour nous venions de nous lancer dans une passe étroite, emportés par la force du courant, lorsque tout à coup notre embarcation frappe avec violence contre une roche et reste engagée entre deux pierres; la position était déjà périlleuse, mais combien ne le devint-elle pas davantage lorsque nous aperçûmes la seconde embarcation entraînée avec violence dans la cascade et arrivant sur nous avec l'impétuosité de la flèche ! Grâce à l'habileté du pilote, ce second canot ne fit qu'effleurer notre bord. Un instant après nous nous dégageâmes, et nous oubliâmes bien vite cet accident qui aurait pu nous coûter la vie.

Nous arrivâmes enfin, après un mois de navigation,

au fort de *San Juan de Los Baros* (1), situé à la jonction de l'Araguay et du Tocantin, et dont la garnison est le plus souvent composée de soldats du Para qui ont mérité la punition de l'exil. J'espérais trouver là des vivres dont nous manquions presque complétement. Quel ne fut pas mon chagrin lorsque j'appris que la garnison souffrait elle-même de la famine, et que le plus petit crocodile s'y vendait au prix de 8 à 10 francs! J'envoyai des gens dans les bois pour y recueillir quelques sacs de châtaignes et s'y procurer quelque tortues. Ce fut avec ces misérables provisions que je me décidai à remonter le Tocantin, espérant pouvoir atteindre la tribu des Apinagès, où j'avais la presque certitude de trouver des vivres, avant que la faim n'eût par trop affaibli nos forces. Nous eûmes beaucoup à souffrir pendant un pénible voyage. Il nous fallait remonter à la rame un courant des plus rapides; à chaque instant d'effroyables cascades nous obligaient à décharger les canots, à les traîner sur la plage, et pendant qu'une partie des hommes transportait le bagage au-dessus de la cascade en la tournant, l'autre partie était employée à protéger les travailleurs en cas d'une attaque des Indiens Chaventes, qui peu de jours auparavant avaient massacré dans les mêmes lieux l'équipage d'un canot. Enfin, pour surcroît de difficultés, les hommes aigris par la faim refusèrent tout à coup de travailler, et ce ne fut qu'avec peine que je pus calmer cette révolte.

Nous parvînmes enfin chez les Apinagès, et, ainsi qu'on nous l'avait annoncé, nous trouvâmes des vivres en abondance chez ces industrieux Indiens.

(1) Balbi et Bruë le nomment *San-Juan de Duas Barras*.

Continuant à remonter le fleuve, nous atteignîmes le petit village de Porto-Imperial, dont les habitants vivent dans une crainte perpétuelle des sauvages qui les entourent. Laissant là les embarcations, nous retournâmes à Goyaz à travers les déserts habités par les féroces Canouers et la nation anthropophage des Chaventes. Des plantations de citronniers et d'orangers, dispersés dans le désert, nous montrèrent qu'une population industrieuse s'était autrefois répandue sur cette région ; mais elle est aujourd'hui détruite par le massacre et l'incendie, et cette contrée est retombée dans les mains des sauvages. Cette excursion avait duré cinq mois.

Je m'empressai d'organiser notre départ pour Cuyaba, séparée de Goyas par un désert de près de 200 lieues. Le défaut de nourriture, les pluies tropicales dans la saison desquelles nous venions d'entrer, la désertion de plusieurs des muletiers et la crainte des attaques des Indiens, rendirent ce voyage aussi fatigant que pénible. Cuyaba est une des villes les plus centrales du monde ; la population en est active et industrieuse, et il s'y fait quelque commerce. Une excursion vers le nord nous fit examiner les mines de diamants et nous permit de visiter les sources du Paraguay et celles des Rios Preto et Arinos. De retour à Cuyaba nous nous embarquâmes sur la rivière du même nom, qui se jette dans le San-Lorenzo, par lequel nous parvinmes à la rivière du Paraguay. En suivant cette dernière rivière nous passâmes par Albuquerque et le fort de Coïmbre, puis nous entrâmes dans la république du Paraguay ; mais des difficultés diplomatiques ne nous permirent pas

d'aller au-delà du fort d'Olimpe ou Bourbon (1). Revenant sur nos pas, nous visitâmes plusieurs parties du grand Chaco en compagnie des tribus cavalières des Guaicurus ou Abipones, puis nous fîmes la carte de la rivière du Mondego et de la frontière du Paraguay avec le Brésil. Remontant toujours la rivière du Paraguay, nous visitâmes les grands lacs de Gaïva et d'Uberava, entre lesquels nous découvrîmes une communication, puis nous pénétrâmes dans les marais de Xaraguès, si peu connus jusqu'à ce jour. Toute cette région est habitée par les Indiens Guatos qui vivent continuellement dans les marais, ne sortent guère de leurs pirogues et se tiennent toujours par familles séparées, chaque homme ayant dix ou douze femmes. Cette race est bien distincte de toutes les autres, par ses yeux droits, son nez aquilin et sa longue barbe. Parvenus à Villa-Maria, nous continuâmes notre voyage vers l'Ouest; et, traversant le pays des Indiens Bororos, nous parvînmes à Matto Grosso, dont le climat est mortel pour les blancs.

Entrant en Bolivie, nous trouvâmes le pays des Chiquitos, où nous admirâmes les restes des magnifiques missions que les Jésuites avaient autrefois établies dans ces régions. A Santa-Cruz de la Sierra, nous revîmes pour la première fois depuis Rio-de-Janeiro une population blanche; mais elle n'est guère composée que de femmes, presque tous les hommes ayant trouvé la mort dans les guerres civiles qui ont ravagé ce pays. Escaladant la grande Cordilière des Andes, nous visitâmes Chuquisaca, Potosi, dont les célèbres mines sont aujourd'hui presque abandonnées, Oruro, la Paz, les

(1) Brué le nomme *Borbon*.

belles ruines incasiques de Tiaguanaco, Puno sur le lac de Titicaca; puis, parvenus au volcan d'Arequipa, nous descendîmes en un seul jour la Cordilière des Andes, pour arriver à la jolie ville du même nom, située au pied du volcan. Parvenu à Islaï, je m'y embarquai pour Lima, pendant que M. d'Osery suivait la côte par terre avec les équipages; dans cette ville nous prîmes un repos de quelques mois. Je ne dirai rien de ces combats de taureaux, de ces femmes en saya, de ses splendeurs et de ses misères : tout cela est dit dans vingt ouvrages. Je me dirigeai ensuite avec M. d'Osery vers le Nord-Est pour visiter les célèbres mines du Serra de Pasco. Pour y parvenir nous eûmes à gravir encore une fois la grande Cordilière. La Passe de la Viuda est une des plus difficiles, et nous y souffrîmes beaucoup du soroche. On nomme ainsi au Pérou la sensation très pénible que cause la *raréfaction* de l'air dans les grandes altitudes. Cette maladie, car on peut lui donner ce nom, ressemble sous tous les rapports au mal de mer porté au plus haut degré. Nos chevaux mêmes en furent atteints si cruellement que le sang jaillissait de leurs narines. Nous suivîmes ensuite la route de Tarma pour gagner Huancavalica, dont nous étudiâmes les mines de mercure. Ces riches produits viendront certainement un jour sur les marchés européens en concurrence avec ceux d'Istria et d'Almaden. Passant ensuite par Ayacucho nous explorâmes les fameux champs de bataille où se décida le triomphe de Bolivar et la destruction de la puissance espagnole dans le nouveau monde. La route qui conduit de ce point à la ville impériale de Cusco doit compter parmi les plus mauvaises de l'Amérique, tantôt traversant de ravissantes vallées, tantôt s'éle-

vant aux sommets les plus hauts par des pentes de 6 à 8 lieues d'étendue. Dans ces parties elle est bordée d'un côté par des murs perpendiculaires de roches, et de l'autre par des précipices dont l'œil ne peut mesurer la profondeur à cause des nuages et des brouillards qui y règnent sans cesse. Dans un voyage de ce genre l'on gravit 20 fois la Cordilière. Cusco, l'ancienne capitale de l'empire des Incas, offre encore partout des vestiges de son antique splendeur. La forteresse est le plus remarquable des monuments de cette ville, tant par son étendue que par l'habileté des dispositions qui avaient été faites pour la défense de la ville. A Cusco la population presque entière appartient à la race indienne, et la nationalité des Incas s'y conserve dans toute sa force.

Au Nord-Est de cette ancienne capitale s'étend une région d'une extrême fertilité, couverte de belles forêts et dont le climat est semblable à celui des plaines du Brésil. La tradition raconte que lors de l'invasion des Espagnols dans le Pérou, des bandes guerrières, ne pouvant se soumettre à l'esclavage des blancs, se réfugièrent dans ces solitudes, en y portant une haine implacable à ces persécuteurs de leur race. Cette contrée est connue sous le nom de Pampa del Sacramento.

Nombre de missionnaires ont trouvé la mort en cherchant à y pénétrer, et c'est vers cette terre presque inconnue des géographes que se dirigea l'expédition en sortant de Cusco. Traversant de nouveau les contreforts des Andes couverts de neiges éternelles, nous parvînmes dans la belle vallée de Santa-Anna, dont le principal produit est la coca, arbuste dont les feuilles forment le seul aliment de l'Indien dans ses plus rudes marches. Sur cette route nous traversâ-

mes les magnifiques ruines de Ollantay-Tambo, ancienne résidence féodale d'un chef qui osa lutter contre l'Inca lui-même.

Parvenue sur les bords de l'Urubanba, véritable source de l'Ucayale, l'expédition s'embarqua sur des pirogues achetées aux Indiens Tampas; elle se composait alors de MM. d'Osery, Deville et moi, de trois officiers péruviens qui y avaient été adjoints par le gouvernement de leur république, et d'un assez grand nombre d'engagés. Un artiste français s'était aussi joint à nous. Quant à l'escorte qui nous avait été donnée par le président, elle avait tout entière déserté.

A peine partis, de graves accidents eurent lieu. Les canots chaviraient dans les cascades, et le soir du même jour nous avions déjà éprouvé de notables pertes. Notre marche était lente et le découragement était devenu général; enfin une nuit nous fûmes abandonnés par tous les engagés, et dès lors je reconnus la nécessité de changer notre organisation. Je me séparai de M. d'Osery, que je renvoyai à Lima avec nos papiers, nos journaux, nos instruments et nos collections. Il devait venir par la route de terre me rejoindre au confluent de l'Ucayale et de l'Amazone.

Notre voyage fut des plus tristes. Nous eûmes à souffrir des atteintes de la faim; nous étions sans moyens de défense livrés aux caprices et aux brutalités des Indiens, et je suis persuadé que c'est l'excès de notre misère qui nous sauva de la mort. Nous eûmes à déplorer la perte d'un de nos compagnons de voyage, vénérable prêtre octogénaire qui périt dans une cascade. Enfin nous parvînmes à Sarayacu, mission des franciscains dans le bas Ucayale, et dont le préfet, le padre Plaza,

nous reçut avec la plus grande bienveillance. Je n'oublierai jamais les services que nous rendit cet excellent homme, qui depuis plus de 40 ans vit au milieu des déserts qu'il a su conquérir sur des tribus barbares et anthropophages. Grâce au bon père, nous pûmes continuer notre voyage vers l'Amazone; et après une navigation d'une quinzaine de jours, nous arrivâmes à la mission du Nauta. Ici, j'attendis pendant plusieurs mois M. d'Osery. On concevra facilement quelles furent mes inquiétudes et mes alarmes en ne voyant pas reparaître mon fidèle compagnon de voyage. Notre temps était principalement employé à préparer les belles collections d'histoire naturelle qui ont été déposées au Jardin des Plantes. Une cinquantaine d'Indiens armés de longues sarbacanes destinées à lancer des flèches empoisonnées étaient chaque jour occupés à poursuivre, dans les forêts les plus impénétrables, les quadrupèdes singuliers et les magnifiques oiseaux qui les habitent.

Enfin il fallut nous remettre en route; mais nous voyagions le plus lentement possible, afin de donner le temps d'arriver à celui que nous attendions avec tant d'impatience. Nous visitâmes ainsi plusieurs villages indiens : à celui de Pabbas nous fîmes un assez long séjour. Une excursion dans les magnifiques forêts qui entourent cette mission nous conduisit au village des Yaguas, tribu caraïbe qui a conservé plusieurs de ces singulières coutumes dont nous parlent les premiers voyageurs. La femme, par exemple, à peine remise des douleurs de l'enfantement, cède son hamac à son mari, qui pousse d'effroyables gémissements pendant que la pauvre créature l'entoure de ses soins. Le mariage est aussi précédé de cérémonies bizarres

et souvent pénibles, destinées à prouver que le jeune homme est digne de devenir le chef d'une famille nouvelle. L'une de ces épreuves consiste à lui faire plonger le bras dans un vase rempli d'une espèce gigantesque de fourmis dont la piqûre cause une douleur qu'il est impossible d'exprimer.

Enfin nous parvînmes à Tabatinga, premier établissement brésilien dans cette direction; nous y fûmes reçus de la manière la plus fraternelle par les officiers de la garnison. J'appris là que le gouvernement impérial, nous continuant son ancienne bienveillance, avait fait remonter la rivière par un bâtiment de guerre qui m'avait attendu 18 mois, mais qui malheureusement venait de redescendre vers le Para, la nouvelle de notre mort s'étant répandue.

Notre voyage ne fut plus comparativement qu'une promenade de plaisir. Nous rencontrâmes toute espèce de secours de la part des autorités, et je ne puis me rappeler, sans en être profondément touché, l'intérêt que nous témoignèrent tous les habitants, jusqu'aux plus pauvres Indiens.

Arrivés au Para, le gouvernement brésilien mit le comble à ses bontés en mettant à ma disposition un bâtiment à vapeur qui me conduisit à Cayenne.

J'envoyai en France M. Deville et toutes nos collections, et je me dirigeai vers le Nord sur un brick de guerre qui avait été spécialement destiné à cet effet. C'est ainsi que je visitai successivement Surinam, Demerari, la Barbade, Sainte-Lucie et la Martinique. Là je pris un bateau à vapeur anglais, qui me fit faire la tournée des Antilles et me conduisit à l'île danoise de Saint-Thomas, d'où le magnifique bâtiment transatlantique *le Tweed* me ramena en Angleterre.

Cette expédition a duré quatre ans et demi : elle aura pour résultats principaux de mieux faire connaître les parties centrales de l'Amérique du Sud, ainsi que les productions de ces régions. Les immenses collections d'histoire naturelle qui ont été recueillies durant le voyage ont été exposées dans l'orangerie du Jardin des Plantes, et l'Académie des Sciences est appelée en ce moment à donner son avis sur leur intérêt scientifique.

Quant à nous, nous oublierons avec joie nos fatigues et nos dangers, si nos travaux peuvent contribuer à étendre dans le nouveau monde l'influence française ; nos mœurs et notre religion nous y préparent un grand avenir, car ce continent recevra avec reconnaissance le patronage de notre civilisation.

CASTELNAU.

LES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES

AU POINT DE VUE DES PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE,

Par M. JOMARD.

—

Ce n'est que depuis peu d'années que les antiquités du Nouveau-Monde occupent sérieusement les hommes de science, même au sein de la nation la plus instruite de ce continent. Il y a environ un demi-siècle que les savants américains, européens, allemands, anglais, italiens et français ont enfin, comme à l'envi, tourné leurs regards de ce côté; de nombreux voyageurs ont visité et décrit ces vestiges antiques; plusieurs ont publié leurs découvertes. Les érudits ont rapproché, commenté les récits, et ils ont essayé, quoique avec peu de succès, d'expliquer les monuments de l'ancienne, ou plutôt des anciennes civilisations de l'Amérique : on doit reconnaître aujourd'hui que ces efforts étaient prématurés.

En effet, pendant longtemps on n'a guère parlé que du Mexique et du Pérou; au nord, on n'avait pas exploré les régions plus boréales que le Mexique (1); ni au midi, la Nouvelle-Grenade et Venezuela; ni au centre, les cinq cents lieues qui séparent le Mexique du golfe de Darien; et c'est là qu'étaient cachés les trésors d'une ancienne et étonnante architecture. Il y a plus : le Mexique lui-même était assez mal connu avant

(1) C'est-à-dire au nord du 42e parallèle.

Alexandre de Humboldt, et les grandes ruines des Zacatecas ne l'étaient pas du tout. Du côté du Pérou, l'on n'avait pas décrit Cuzco, si riche en anciens ouvrages de l'art péruvien. Depuis seulement vingt-cinq ans, sur un appel parti de l'Europe, on a recherché, découvert et décrit plus de monuments et de ruines qu'on n'en avait fait connaître dans tout le temps qui a précédé. Il ne se passe point, pour ainsi dire, une année qu'on n'apporte en Angleterre, en France ou en Allemagne, d'antiques objets portatifs, en or ou en pierres dures, figures, ornements et sujets de toute espèce; ou bien les dessins des anciennes constructions monumentales inaperçues jusqu'à ce jour. Et comme on est bien loin encore d'avoir parcouru tous les lieux au nord et au midi à partir de l'Amérique centrale, et, dans chaque lieu, d'avoir vu, décrit et dessiné toutes les ruines (ainsi qu'on doit le penser par l'abondance et la profusion qu'il y en a dans les parties connues), n'est-il pas prudent de suspendre toute conclusion systématique sur l'interprétation des bas-reliefs américains (1)? Les faits nouveaux se multiplient sans interruption; chaque année des ruines inconnues apparaissent aux yeux des voyageurs, assez hardis, assez persévérants, pour pénétrer au sein des forêts et dans les lieux écartés qu'habitent des peuplades demi-sauvages. On a vu, à la fin du dernier siècle, Thèbes d'Égypte en quelque sorte exhumée; après vint le tour de Persépolis, puis celui de Babylone et de Ninive; l'Amérique anténo-

(1) Il a fallu plusieurs siècles d'études aux antiquaires pour interpréter les antiques de la Grèce, les vases, les peintures, les médailles, les bas-reliefs, et l'on avait le secours des textes classiques; encore, combien d'explications restent conjecturales! Ici, aucune autorité pour appuyer les explications des monuments!

lombienne a aujourd'hui son tour; les traces laissées là jadis par les Scandinaves, traces qu'ont retrouvées les érudits danois leurs descendants, ont excité le zèle des voyageurs et la curiosité savante des nations de l'Europe. Vingt explorateurs ont pénétré en des lieux ignorés; d'anciennes villes se sont révélées à leurs yeux; des monuments extraordinaires par leur style, et une richesse de décoration qu'on ne s'attendait pas à trouver en Amérique, ont fixé l'attention de l'Europe savante, et ils la convient aujourd'hui à des études plus complètes que par le passé. L'on peut donc aujourd'hui espérer que la comparaison des figures, des symboles et des caractères de toute espèce qui ont servi d'écriture, le rapprochement de ces signes avec les langues encore parlées chez les Indiens (rapprochement difficile, mais non impossible), surtout l'étude des signes qui paraissent liés avec la notion du temps, avec celles des faits physiques et des êtres naturels, ou avec la connaissance du ciel; on peut espérer, dis-je, que tant de points une fois approfondis procureront peu à peu les données nécessaires à l'interprétation des monuments américains.

Si cette époque est encore éloignée, il n'en est pas de même de l'avancement de la géographie en Amérique et des recherches qui s'y rattachent : elle est appelée à profiter de toutes les explorations; elle est donc intéressée aux expéditions de découvertes. Ce qui jette dès à présent du jour sur la géographie de ces contrées, c'est la connaissance acquise, depuis peu, de la situation des lieux que visitent successivement ceux qui vont à la recherche des antiquités. Heureusement ils ne négligent pas tous de déterminer, au moins approximativement, les positions géographiques; ils décrivent le sol, ils nous

en font connaître la population, la richesse ou l'infertilité; on apprend par eux quelles races y habitent, quelles langues on y parle, quel est le cours des eaux ou l'élévation des montagnes. Souvent les monuments sont comme ensevelis dans d'épaisses forêts qui les ont longtemps cachés aux regards, comme elles nous ont caché les anciens habitants eux-mêmes, qui ont résisté à la civilisation et à la puissance des chrétiens. C'est ainsi que les nombreux voyageurs de l'Europe, et, dans ces derniers temps, ceux de l'Amérique elle-même ont fait faire quelques pas à la géographie américaine, en même temps qu'à l'archéologie (1).

(1) On doit ces explorations à MM. Corroy, Waldeck, Nebel, Frédérikstahl, Norman, Stephens, Catherwood, Squier, etc., sans parler de ceux qui les ont précédés, Antonio del Rio et Dupaix, ni de ceux qui ont visité l'Amérique méridionale, MM. Lund, d'Orbigny, Rugendas, de Castelnau, etc. C'est ici le lieu de citer les savants américains qui travaillent avec persévérance à éclaircir l'histoire des aborigènes, MM. Albert Gallatin, Macculloch, le docteur Pickering, Morton, Herman-Ludewig, feu Duponceau, Atwater, général Cass, Schoolcraft, Everett, docteur Harlan, M. Hodgson, M. Bartlett, Prescott, Ticknor, Wheeton, etc.; la Société des antiquaires et ethnologues américains, la Société philosophique américaine, et d'autres compagnies savantes des États-Unis. La grande et précieuse collection de voyages originaux publiés par notre compatriote M. Henri Ternaux Compans mérite d'être citée en première ligne parmi les publications faites pour éclairer les recherches.

C'est en allant à la recherche des monuments mexicains du N.-E. que M. Nebel a tracé la carte du pays des Zacatecas; c'est en étudiant les antiquités de Guatemala que M. le colonel Galindo a procuré une carte curieuse non seulement du site de Palenquè, du lac de Peten, de la chaîne occupée par les tribus Mayas, mais encore du cours de l'Usumasinta et des autres rivières qui ont leurs embouchures non loin de Tabasco. C'est encore en explorant les monuments extraordinaires de l'Yucatan que M. Waldeck a pu former une carte de ce pays si intéressant sous tous les rapports, et donner la

Nous n'entrerons pas dans le détail des expéditions, des voyages ou des simples excursions tentées depuis un quart de siècle en Amérique à la recherche des antiquités: notre but est seulement d'appeler l'attention sur l'ensemble de ces travaux et sur les résultats généraux qui en découlent pour les progrès de la géographie; par exemple, pour la connaissance des lieux, des productions, des races, des idiomes, des migrations, des rapports de peuple à peuple. S'il est vrai qu'on doit s'en promettre des résultats importants pour la science (et l'on ne peut en douter), la conclusion toute naturelle sera qu'il y a une sorte de devoir pour les gouvernements de protéger, et, pour les corps savants, d'encourager, de hâter l'exploration des antiquités américaines. Et il faut bien avouer qu'aujourd'hui l'on ne se passionne pas assez pour la géographie pure (je ne dis pas l'hydrographie), pour se flatter qu'elle obtienne de bien grands sacrifices de la part des États, surtout pour l'exploration des terres intérieures, des lieux reculés, où ni le commerce, ni la politique ne sont intéressés; tandis que l'intérêt qui s'attache à l'histoire des arts, à la découverte de faits absolument nouveaux, pour l'étude de la civilisation extra-européenne, cet intérêt, dis-je, appellera l'attention et la sympathie générales; la géographie, auxiliaire utile, en saura profiter avec habileté.

L'une des plus grandes difficultés qu'il y ait pour l'étude de la géographie de l'Amérique, principale-

situation respective de tant de villes où les ruines abondent. Enfin, en visitant plus en détail encore les antiquités yucatèques, M. Stephens et M. Catherwood ont fait connaître la position et l'importance d'un grand nombre de lieux inconnus à la géographie.

ment dans l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade, c'est qu'à l'époque de la conquête l'ancienne civilisation avait disparu; la barbarie lui avait succédé; les traditions étaient éteintes : le Pérou même et le Mexique avaient beaucoup dégénéré. Les Européens n'ont pu recueillir beaucoup de notions vivantes sur les peuples primitifs, sur leurs annales ou leur origine. L'obstacle des langues n'était pas le seul; le plus grand était l'ignorance même des natifs. On ne peut attribuer ce fait qu'à des guerres prolongées qui avaient aboli un état politique bien antérieur.

Les monuments encore debout attestent en effet une longue existence et un degré avancé de civilisation; et si les conquérants espagnols ont trouvé une forme politique toute différente, il faut bien l'expliquer par des révolutions et des guerres intestines. Le géographe ne peut donc trouver qu'avec peine un guide sûr pour l'étude de l'ancien état du pays et des races qui l'ont peuplé au temps de sa prospérité.

Parmi ces peuplades, par exemple, il cherche avec curiosité à quelle nation ont succédé les Indiens appelés Muyscas, ou plutôt les Indiens parlant la langue chibcha. Au temps de l'invasion, comme aujourd'hui, ces hommes n'étaient pas en état de communiquer aux conquérants des notions sur leurs ancêtres ou leurs prédécesseurs auteurs des monuments. Il en fut de même dans le Yucatan et dans les pays au sud là où l'on parle la langue maya. Les Lacandons d'aujourd'hui, les hommes de la Sierra qui part du lac de Peten, restés sauvages jusqu'à présent malgré trois siècles et demi de voisinage avec les colons espagnols, sont sans doute les descendants des hommes que les Européens trouvèrent sur les lieux, aussi igno-

rants qu'eux-mêmes de l'histoire des anciens habitants. Il en est encore de même dans le nord-ouest du Mexique, au Rio-Gila (1) et ailleurs, où il y a des ruines et des villes abandonnées.

Les traditions recueillies au Mexique, incertaines, vagues et parfois contradictoires, ne remontent qu'à un petit nombre d'années comparativement aux annales de l'ancien monde, tandis que le nombre et l'importance des antiques ouvrages des arts supposent nécessairement une longue durée et même une longue prospérité. Il résulte de ce qui précède qu'il serait impossible, dans l'état actuel des choses, de tracer sur la carte du pays les noms des peuples qui l'ont habité à ces anciennes époques; il n'en sera pas de même quand l'étude des antiquités aura jeté des lumières sur la population primitive.

Considérons encore la question géographique sous un autre point de vue. Il pourra paraître singulier de parler de la *géographie ancienne* de l'Amérique : cette recherche n'a pourtant rien de déraisonnable. La seule différence avec ce qui a rapport à l'ancien monde, c'est que la géographie ancienne classique ne descend guère qu'au IVe ou Ve siècle de notre ère, tandis que, pour l'Amérique, il faut descendre au Xe ou même plus bas encore.

La révolution qui a été la suite de la découverte de 1492 a changé complétement de face le Nouveau-Monde. Par l'établissement de la civilisation euro-

(1) Là où sont les *casas grandes*, et, plus loin, chez les Munchies, Indiens blancs, qui habitent une ville et une riche vallée au pied de la Sierra de los Mimbros; ce point à peine aperçu est à explorer, ainsi que tout le pays compris entre Rio-Gila, Rio-Colorado et Rio-Columbia.

péenne, par l'introduction du christianisme et en même temps de l'esclavage, tout s'est renouvelé à la fois. Les systèmes politiques américains ont disparu, les populations se sont évanouies ou bien transformées; les lieux ont perdu leurs noms et en ont pris de nouveaux; les langues elles-mêmes, ce qu'il y a de plus vivace et de plus persistant, ont été remplacées, et ce qui en reste change encore tous les jours.

Qu'y a-t-il de plus dans les changements de cette espèce qu'ont subis l'Afrique, l'Asie, ainsi que l'Europe elle-même depuis l'ère chrétienne, ou plutôt depuis les invasions des Barbares? La géographie, à l'exception du sol, s'est modifiée dans presque toute l'Amérique, et la géographie ancienne y a même deux phases distinctes que devront exprimer un jour des cartes spéciales :

Première époque, comprenant les temps des anciennes civilisations, attestées par les ouvrages des hommes, par les monuments, par les traditions, et même par certains documents écrits, au Mexique, au Pérou, dans l'Yucatan, au Guatemala, dans toute l'Amérique centrale, dans une partie de l'Amérique du Sud;

Seconde époque : état des tribus indiennes; sites qu'elles occupaient des rives de l'Atlantique à celles de la Pacifique; dénominations qu'elles portaient; noms qu'elles-mêmes donnaient aux rivières, aux fleuves, aux lacs, aux montagnes, avant et depuis la fin du xve siècle.

Les Espagnols, les Français, les Anglais, et surtout les Anglo-Américains, en occupant le sol foulé par les tribus, ont substitué à leur tour d'autres noms, en se substituant aux anciens habitants; la géographie a

donc essentiellement besoin d'être étudiée sous cet aspect. Plusieurs tribus se sont éteintes, d'autres ont été anéanties par la violence, le reste a été expulsé dans l'ouest. Il est pour tout le moins curieux de savoir le site que chacune occupait avant la conquête et jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

Pendant qu'il en est temps encore, il faudrait interroger les hommes des tribus existantes sur la résidence de leurs pères. On tracerait le plus correctement possible les noms anciens sur des cartes spéciales, ainsi que les circonscriptions approximatives, et l'on rapprocherait de ces noms les principaux noms actuels. Ne pourrait-on pas, à bon droit, donner le nom de cartes de géographie comparée à des cartes de cette espèce (1) ?

Il existe des peintures mexicaines sur lesquelles on voit tracées les routes suivies lors des migrations des Aztèques ; on n'a pas encore assez tiré parti de l'étude de ces lignes de routes. Quand on aura pu aborder avec succès l'interprétation des hiéroglyphes mexicains qui accompagnent ces cartes grossières, on découvrira probablement les noms anciens des lieux qui sont distribués sur ces itinéraires, et peut-être les noms des peuples qui les parcouraient.

M. Stephens a trouvé dans le Yucatan une sorte de carte indienne, *indian map*, comme il l'appelle, qui présente la situation respective de trente-deux villes ou lieux différents, avec des lignes de route à partir de Mani, telles que Uxmal, Ticul, Jan, Kecah, etc. Beaucoup de ces villes sont très anciennes, comme le prou-

(1) Un ouvrage important qui vient de paraître pourrait faciliter l'exécution de ce travail : *Synopsis of indian tribes*, par M. Gallatin : voir aussi l'*Essai sur les tribus indiennes des États-Unis*, par M. Vail.

vent les ruines remarquables qui se trouvent en ces mêmes lieux. La carte est évidemment postérieure à la conquête; mais il est possible que l'Indien converti qui l'a tracée ait eu sous les yeux un original plus ancien : il ne serait pas sans intérêt de rechercher les documents de même nature et de les rassembler tous pour les rapprocher et les comparer.

On découvre pour ainsi dire tous les jours de nouvelles traces de l'architecture et des arts des anciens habitants du prétendu nouveau monde. Sans parler des innombrables *tumulus* de l'Ohio et des autres affluents du Mississipi (dont on ne connaissait pour ainsi dire que l'existence, si l'on songe aux découvertes inattendues qu'ont amenées les fouilles récentes); sans parler des enceintes fortifiées, des circonvallations, de tous les ouvrages militaires qui ont été explorés avec tant de fruit, surtout par le docteur Squier, ouvrages dont personne n'a pu encore dire l'époque ni les auteurs, n'a-t-on pas découvert, à une distance bien reculée dans le nord-ouest, entre les monts Rocheux et le grand Océan, des ruines remarquables, des vestiges de grandes villes détruites, dont les environs mêmes sont presque entièrement déserts aujourd'hui, ruines sur lesquelles les traditions sont muettes, mais qu'une étude attentive saura un jour faire parler?

N'a-t-on pas comme exhumé des archives du Brésil des manuscrits où sont décrits des monuments antiques d'écriture, des rochers couverts d'anciens caractères qui rappellent ceux de Massachusetts, de Rode-Island et de Vermont (1)? Et quand on parcourra

(1) *Revista trimensal de historia e geographia*, 1839 (Institut historique et géographique du Brésil).

avec suite les forêts vierges du Brésil, ne trouvera-t-on pas ces monuments oubliés ?

N'a-t-on pas, tout récemment, trouvé au nord de la Nouvelle-Grenade d'autres rochers sculptés où sont gravés des signes, des figures de tout genre; et plus loin, des ruines de villes perdues, même pour la tradition; des constructions monumentales qui étaient ornées de colonnes; des catacombes remplies de momies magnifiquement vêtues; des vases, des ornements, des idoles en or pur, des étoffes couvertes de riches dessins, à couleurs éclatantes ?

Dans l'isthme de Darien, n'a-t-on pas découvert des ruines à Cana et à Casas-del-Principe (1)?

Mais tous ces lieux différents, où les œuvres des arts ont des caractères propres et des styles distincts, n'ont encore été, pour ainsi dire, qu'entrevus; il s'agit de les soumettre à une investigation suivie, d'en confier l'exploration à des commissions savantes; et c'est là que la géographie a de grands pas à faire, si les chefs de ces entreprises n'oublient pas de l'appeler en aide (2).

Et comment pourrait-on négliger son secours? N'est-ce pas par la détermination exacte des lieux, et et par leur description, que l'œuvre doit commencer? Sans ces bases fondamentales, les recherches historiques et linguistiques ne pourraient mener à des conclusions certaines; l'exposition du terrain, la configuration du sol, le cours des eaux, les productions locales,

(1) M. Hellert, dans son *Voyage à l'isthme de Darien*.

(2) Dans les lieux mieux connus, tels que le Guatemala, l'Yucatan, Chiapas, et toute l'Amérique centrale, on est si peu d'accord sur la situation des lieux, même les plus importants, que les positions des cartes diffèrent jusqu'à un demi-degré et plus encore; exemple, Valladolid. Que doit-ce être sur les points plus reculés dans l'intérieur ?

seront dans tous les temps, et en tous lieux, le guide le plus sûr pour l'histoire de l'espèce humaine et de la civilisation.

LETTRE DE M. BEKE

ADRESSÉE AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

—

Londres, 27 novembre 1847.

Monsieur,

La lettre que M. Antoine d'Abbadie vous a adressée d'Omokullu (près de Massouâh), à la date du 6 août dernier, et qui a été insérée dans le *Journal des Débats* du 5 octobre, contient le passage suivant :

« Je dois néanmoins vous dire que ma longitude de Saka, déterminée par des azimuts, qui, reliant ce point avec Gondar, ne diffèrent que de quatre minutes de ma longitude par distances lunaires, ne s'accorde pas avec la position donnée par M. d'Arnaud (1) au fleuve dans les environs de Wambèk et de Niéva, seuls points qui me paraissent pouvoir coïncider avec la description de l'île de Lakkou, ainsi nommée par les chasseurs d'éléphants de Walegga et ceux du Gouderon. Or tous ces chasseurs s'accordent à mettre entre Lakkou et Saka une distance beaucoup moindre que celle qui résulte des longitudes de M. d'Arnaud comparées aux miennes. »

(1) Voyez la carte du Bahr-el-Abiad de M. d'Arnaud, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e série, t. XIX.

J'ai été heureux, dans une occasion précédente, de défendre les *latitudes* de M. d'Arnaud contre des objections qu'on leur avait opposées en Angleterre (1); maintenant je puis dissiper de même les doutes que l'on élève quant à l'exactitude des *longitudes* du même voyageur.

M. d'Abbadie paraît avoir déterminé, dans son second voyage à l'Énaréa, la longitude de *Saka* non seulement par des distances lunaires, mais aussi « par une suite d'azimuts » rattachant cette position à celle de Gondar. Par la première méthode, il trouve 34° 38′, et, par la seconde, 34° 42′ 34″ E. de Paris (2). Prenant la moyenne des deux nombres, nous avons 34° 40′ pour la longitude absolue de Saka à l'est de Paris. Il est vrai que le chiffre diffère considérablement du résultat obtenu par M. d'Abbadie lors de son premier voyage à l'Énaréa et au Kaffa, car il faisait alors par estime la longitude de Saka de 33° 40′ (3), et de 34° 18′ 36″ d'après les distances lunaires, telles que les a calculées M. Daussy (4). Heureusement cette différence ne paraît pas devoir influer sur le résultat de la question actuelle.

Cette question est simplement de savoir jusqu'à quel point est fondée l'objection faite aux longitudes de M. d'Arnaud de ne pas s'accorder avec la distance qu'il y a de là à Saka et à Gouderon sur l'île de Lakkou, île que M. d'Abbadie identifie (5) avec la *triple île* située

(1) Note dans le *Journal of the royal Geographical Society*, vol. XVII, p. 38.

(2) *Athenæum*, 9 octobre 1847, n° 1041.

(3) *Nouvelles Annales des voyages*, t. II de 1845, p. 110.

(4) *Bulletin de la Société*, 3e série, t. III, p. 56 et suiv.; t. IV, p. 231.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 135.

par 6° lat. et 29° long. dans la carte de M. d'Arnaud, quoique M. d'Abbadie remarque en même temps, au sujet de cette île, « qu'elle est habitée par des nègres, dont j'ai vu, dit-il, deux à Saka, et qui se nomment Yambo, mot fort différent de Bhorr et de Chir. »

Il me semble que cette objection est sans aucun fondement réel, et qu'elle repose uniquement sur une supposition erronée, à savoir, que l'île de Lakkou, habitée par des nègres appelés Yambo, et connue des chasseurs d'éléphants de Gouderon et de Wallegga, est la *triple île* située par 6° lat. N. La seule inspection de la carte de M. d'Arnaud montre que Lakkou doit être beaucoup plus bas en suivant le cours du Bahr-el Abyad, et conséquemment beaucoup plus près de Saka et de Gouderon. *Il faut la chercher à Dénab par 10° de latitude N.*, immédiatement au-dessous du confluent du Saubat : la carte nous montre là, dans le pays des *nègres* Dinka, une île placée dans le voisinage immédiat de la « plaine couverte de hautes graminées, et où paissent *de nombreux troupeaux d'éléphants.* » C'est dans cette plaine basse et marécageuse, inondée par les débordements de la grande rivière de Habesch, « qui porte au Nil-Blanc près de la moitié des eaux que fournit ce fleuve, » que les gens de Wallegga et de Gouderon vont à la chasse aux éléphants (1), et non pas à quatre degrés plus haut, sur le Bahr-el-Abyad, où le pays qui borde les rives de ce fleuve commence à s'élever, puisque l'on entre là dans une contrée montagneuse habitée par un peuple agricole (2).

Dans mon *Essai sur le Nil et ses tributaires* (3), j'ai

(1) *Journal of the Royal Geogr. Soc.*, vol. XVII, p. 41, 49.

(2) *Bulletin de la Société*, 2e série, t. XIX, p. 94.

(3) *Journal of the Royal Geogr. Soc.*, vol. XVII, p. 40 et suiv.

exposé les raisons sur lesquelles je fonde l'opinion que le *Godjeb* et le *Guibbé* se réunissent pour former le cours supérieur du *Saubat* (Sobat), ou *Telfi* des expéditions égyptiennes. Selon M. d'Abbadie, c'était d'abord le *Godjeb* (1), mais maintenant c'est le *Guibbé* (2), qui forme la tête de la branche principale du Bahr-el-Abyad. L'examen plus attentif que j'ai été amené à faire de la carte de M. d'Arnaud par l'objection de M. d'Abbadie touchant la longitude du Bahr-el-Abyad dans cette carte, m'a offert une explication probable de la méprise dans laquelle M. d'Abbadie paraît être tombé.

On voit dans cette carte une route marquée depuis Baso dans le Godjam jusqu'à Berry, passant par le Gouderon, le Djima, le Gouma, l'Enaréa, Kolla, Kaffa, Bakko et Bakka-Kolla; et cette route se prolonge de Berry, qui est une grande ville à marché, jusqu'à Bellénia sur le Bahr-el-Abyad, par 5° lat. N. environ. Des notes de M. d'Arnaud (3) on peut raisonnablement inférer que jusqu'à Berry cette route n'est pas le résultat d'informations personnelles qu'il aurait prises à Bellénia, mais qu'elle lui avait été fournie par M. Blondeel van Cuelebrook, que M. d'Arnaud rencontra à son retour au Sennâr en 1842, et qui, avec M. Bell, venait d'y arriver du Godjam.

En analysant la route d'après cette supposition très fondée, nous pouvons admettre que M. Blondeel avait été informé dans le Godjam que la route de Baso passe (comme cela est en effet) près du Gouderon ou par le Gouderon même, puis par le Djimma, le Gouma

(1) *Bulletin de la Société*, 3e série, t. III, p. 313 et suiv.

(2) *Athenæum*, n° 1041.

(3) *Bulletin de la Société*, 2e série, t. XVIII, p. 379.

et l'Enaréa, et enfin par Kolla, c'est-à-dire par le k'olla ou *vallée* du Godjeb, « entre Yigga et le désert de Kankatti (1) » jusqu'à Kaffa. Au-delà de Kaffa, on fait passer la route par un lieu ou un pays appelé Bakko, puis par Bakka-Kolla, et de là à Berry. M. d'Abbadie, parlant dans une occasion précédente de la carte de M. d'Arnaud, dit qu'il n'y a pas de *ville* nommée Bakko (2); mais dans une lettre récente, insérée dans l'*Athenæum* (3), il admet, ce qui est important, que « le pays étendu situé à l'ouest du Baro est appelé *Bago* (Bako), et non Oualléga. » Voilà donc le *Bakko* de M. Blondeel; et sa Bakka-Kolla est tout simplement le *k'olla*, ou vallée, *de la rivière Bakka*, — Bago ou Baca (4), — située *à l'ouest* de la rivière Baro, et, par une conséquence nécessaire, *également très loin à l'ouest du Kaffa.*

C'est donc dans cette direction, vers l'ouest *et à une faible distance au sud du Kaffa*, qu'il faut placer la grande rivière Godjeb, Ouma, Bago, Bako, Bakka, Baca, de quelque nom enfin qu'on l'appelle, que traversent les caravanes qui vont aux marchés de Berry, non seulement venant de l'Enaréa et du Kaffa (5), mais aussi de Fadassi sur le Yabus (6). Si, au contraire, on maintient la vallée (k'olla) du Bakka dans la position que lui attribuent également et la carte de M. d'Arnaud et celles de M. d'Abbadie publiées dans

(1) *Bulletin de la Société*, 3e série, t. III, p. 314.

(2) *Ibid.*, p. 135.

(3) N° 1042, du 16 octobre 1847.

(4) Dans une des cartes de M. d'Abbadie (*Athenæum*, n° 1042), le nom est écrit *Baca*.

(5) *Bulletin de la Société*, 2e série, t. XVIII, p. 379.

(6) *Ibid.*, t. XIX, p. 95.

l'*Athenæum*, il est évident que ce fleuve ne pourrait être traversé par les routes qui vont de ces pays à Berry.

Le résultat semble concluant quant à ce fait que la rivière dont il s'agit n'est autre que le cours supérieur du Saubat (Sobat), Talfi, Ta, Bahr-el-Mekadah ou rivière de Habesch des expéditions égyptiennes, rivière que M. Russegger a aussi connue sous le nom de Bahr-el-Abyad (1).

Si maintenant il est permis de hasarder une conjecture sur l'origine de la méprise de M. d'Abbadie au sujet de cette rivière, on peut supposer que cette méprise provient de ce qu'il aura considéré qu'en conduisant le Godjeb (Uma ou Baka), loin de Kaffa *vers le sud*, de manière à ce qu'elle rejoignît le Bahr-el-Abyad au-dessus du point extrême atteint par la seconde expédition égyptienne, il avait un guide sûr dans M. d'Arnaud, qui, *d'après son observation personnelle*, aurait rencontré cette rivière à mi-chemin en remontant depuis le pays de Pulunch par 4° lat. N., au lieu qu'en réalité *c'est seulement M. Blondeel qu'il a suivi* dans sa détermination hypothétique du cours inférieur du Godjeb (Uma ou Baka), c'est-à-dire seulement *des informations orales obtenues dans le Godjam*.

S'il restait encore le moindre doute à cet égard, il suffirait pour le dissiper de se rappeler ce fait que *ya Bakka k'olla* est une expression abyssine (amharique) signifiant *la vallée du Bakka*, expression qui a dû naturellement être employée par ceux de qui M. Blondeel recevait ses informations dans le Godjam,

(1) *Reise in Europa, Asien und Afrika*, t. II, 2e partie, p. 88. Voy. aussi *Journal of the Royal Geogr. Soc.*, vol. XVII, p. 41.

mais qu'il n'est pas vraisemblable que M. d'Arnaud ait entendue dans la bouche d'aucun des habitants de la vallée du Bahr-el-Abyad.

Croyez-moi, monsieur, etc.

CHARLES T. BEKE.

DE LA DÉTERMINATION DES COTES SEPTENTRIONALES DE LA SIBÉRIE

Par MM. de WRANGELL et ANJOU.

1821 — 1823.

Communiqué par M. le prince EMMANUEL GALITZIN, de Saint-Pétersbourg, membre correspondant de la Société.

Le résultat le plus frappant des expéditions accomplies avec tant d'énergie par MM. de Wrangell et Anjou dans le nord de la Sibérie, est sans contredit la détermination définitive de la longue étendue de côtes qui s'étend de l'embouchure de l'Olének, vers l'est, jusqu'auprès du détroit de Behring, dans une étendue totale de plus de 60 degrés de longitude. Il y a *vingt-sept ans* seulement que la géographie de cette partie du globe demeurait encore inexplorée. Malgré les efforts éclairés du gouvernement de l'impératrice Anne pour mettre un terme aux ténèbres répandues sur ces régions, aucun résultat n'avait été obtenu qui fût propre à satisfaire aux justes exigences de la science : c'est au règne de l'empereur Alexandre qu'appartient l'honneur du résultat. L'histoire des grandes entre-

prises dans le domaine de la géographie l'a consigné dans ses annales, et elle a marqué une place brillante aux hommes courageux qui se sont acquittés avec une si noble abnégation de la pénible et laborieuse tâche que la confiance du gouvernement leur avait confiée. Il suffit de lire la relation de M. de Wrangell, dont nous avons donné une traduction française en 1843, pour connaître les privations sans nombre que les voyageurs eurent à supporter dans un climat horrible, au sein de plaines de neige hérissées de rochers de glace, bien souvent forcés de bivouaquer sans feu par un froid de trente degrés.

Non seulement M. de Wrangell et ses compagnons eurent à supporter le froid le plus âpre, le manque de feu, d'abri, de nourriture; ils furent en outre exposés plus d'une fois aux plus grands dangers. Ils coururent le risque de disparaître sous la glace, qui s'effondrait au passage des traîneaux, et ils finirent même par être emportés à la merci des flots de l'océan Glacial le jour où la plaine glacée sur laquelle ils voyageaient se rompit autour d'eux. Il est à présumer que les difficultés que M. Anjou (actuellement contre-amiral) aura eu à supporter n'auront guère été moindres; par malheur, l'histoire de sa relation n'a point encore vu le jour : il est, dit-on, question de l'imprimer. Toutefois les relèvements astronomiques de ce dernier voyageur sont acquis à la science, et ce sont ces relèvements, joints à ceux de M. de Wrangell, qui ont servi conjointement de données au tracé définitif des côtes septentrionales de la Russie asiatique.

La relation de M. le baron de Wrangell ayant été communiquée par moi aux lecteurs français, il ne me resterait rien à y ajouter aujourd'hui, si je n'avais dé-

couvert dernièrement, dans un recueil de documents publié en 1824 par l'amirauté de Saint-Pétersbourg, une notice intéressante de l'astronome Schubert. Cette pièce, qui présente *le Compte-Rendu* de l'examen que ce savant avait été chargé de faire des *Cahiers astronomiques* rédigés pendant le voyage par les deux explorateurs, est propre à en faire ressortir la haute valeur, et à confirmer l'exactitude du tracé actuel de la côte sibérienne. J'ai pensé que la Société de Géographie de Paris ne se montrerait pas indifférente à la communication de cette notice, et c'est ce qui m'a engagé à la traduire du russe : la voici reproduite textuellement.

Opinion exprimée en 1824 par M. Schubert, membre honoraire du département de l'amirauté, sur les opérations astronomiques faites pendant deux expéditions aux côtes septentrionales de la Sibérie par MM. les lieutenants de marine de Wrangell et Anjou.

« Le département impérial de l'amirauté m'ayant chargé de lui faire connaître mon opinion sur les observations faites en Sibérie par MM. de Wrangell et Anjou en 1821, 1822 et 1823, j'ai soumis leurs *Cahiers astronomiques* à l'examen attentif qu'ils méritent à tant d'égards, examen dont je consigne ici le résultat.

Cahiers de M. de Wrangell.

» Le nombre de points déterminés tant en latitude qu'en longitude par cet officier est de 110 : ils ont donné lieu à la série d'observations qui suit :

1° Pour la détermination du temps vrai et de la marche des chronomètres,

340 hauteurs simples du soleil, 22 hauteurs d'étoiles, 6 hauteurs de Saturne, et 135 hauteurs correspondantes doubles du soleil;

2° Pour les déterminations en latitude,

145 hauteurs méridiennes du soleil, 8 hauteurs de la lune, et 1 hauteur d'étoile;

3° Pour les déterminations en longitude,

465 distances de la lune au soleil, 17 distances des étoiles, et 3 éclipses des satellites de Jupiter.

» En outre, la déclinaison de l'aiguille a donné lieu à 165 observations d'azimuts du soleil, et son inclinaison à 6 observations.

Cahiers de M. Anjou.

» Ce voyageur a déterminé la longitude et la latitude de 65 points, au moyen des observations suivantes :

1° Pour la détermination du temps,

276 hauteurs simples du soleil, 110 hauteurs d'étoiles, et 4 hauteurs doubles correspondantes du soleil;

2° Pour les déterminations en latitude,

59 hauteurs méridiennes du soleil et 3 hauteurs de Mars;

3° Pour les déterminations en longitude,

354 distances de la lune au soleil, 113 des étoiles, 49 de Saturne, et 23 de Mars.

» La comparaison des intervalles de temps avec les différences des hauteurs ou des distances lunaires m'a démontré que les observations de l'un et de l'autre voyageur sont aussi exactes qu'il est possible de les faire à l'aide des instruments dont ils disposaient (1).

(1) Voici la liste des principaux instruments mis à la disposition de l'expédition de la Kolima : 3 sextants, 3 horizons artificiels au

Mus par le désir de rendre les résultats de leurs observations aussi exacts que possible, ils ont eu recours à toute espèce de précaution, et n'ont négligé aucun genre de correction : on peut citer parmi ces dernières des corrections de réfraction par le moyen du thermomètre et du baromètre, ce qui est indispensable sous d'aussi hautes latitudes.

» J'ai soumis à des vérifications rigoureuses un nombre considérable d'observations, et n'ai découvert aucune erreur grave, trouvant presque toujours l'évaluation des longitudes et des latitudes seconde pour seconde. Habituellement il existe une différence marquée entre l'expression des distances lunaires orientales et occidentales ; mais, dans les observations faites par ces messieurs, la différence est presque nulle ; en voici un exemple frappant. Si l'on compare les observations qu'a faites M. de Wrangell en 1821, du 15 mai au 10 juin (v. s.), on trouve que les distances orientales donnent, pour la longitude de Nijné-Kolimsk, 10ʰ 43′ 15″, tandis que les distances occidentales donnent 10ʰ 43′ 45″. En général, les distances lunaires qu'il a observées donnent pour la longitude des résultats tellement satisfaisants, qu'entre les observations extrêmes et l'observation moyenne la différence atteint rarement une minute.

» Je pense d'ailleurs que l'on ne saurait trop accorder d'éloges à la fermeté, à l'activité, au soin, à l'habileté et aux connaissances déployées par ces deux officiers ; et l'on est d'autant plus porté à leur rendre

mercure, 1 sextant de poche, une boussole pour mesurer les azimuts, 3 boussoles d'arpenteur, 3 thermomètres au mercure, 3 thermomètres à l'alcool, 2 baromètres portatifs, 1 aiguille d'inclinaison, et 2 aimants artificiels.

cette justice, que leurs voyages, et principalement celui de M. de Wrangell, surpassent en difficultés de toute sorte, en fatigues et en dangers, ce qui s'était vu jusqu'à ce jour. »

SCÈNES DE LA VIE SIBÉRIENNE.

PÊCHE DE L'OMOULE DANS LA SÉLENGA.

Traduit du russe et communiqué par le même.

Parmi les diverses espèces de poissons, qui, peuplant les eaux du Baïkal, donnent lieu à une industrie lucrative pour les populations avoisinantes, et fournissent une nourriture substantielle aux habitants des districts éloignés où l'agriculture est nulle, l'omoule mérite, par l'importance de sa pêche, une mention particulière. Cette variété de la truite, à laquelle Pallas a donné le nom de *Salmo autumnalis*, a une tête effilée de forme conique, la mâchoire inférieure débordant celle de dessus, et l'iris d'un jaune pâle; elle est dépourvue des dents que possèdent les autres poissons du genre : chez elle, l'orifice des branchies est spacieux; le tronc est fourni et un peu comprimé sur les côtés; le dos est épais, de couleur bleu foncé et taillé en gouttière; la ligne latérale est droite, tachetée de points noirs; les flancs sont blanchâtres, et les écailles sont menues. Ce poisson a de 6 à 10 verchoks (le verchok équivaut à $4^{centim.},44$) de longueur; son poids dépasse 3 livres. On assure que les individus pris dans le voisinage des côtes de l'océan Glacial, ou bien dans la partie supérieure du Iénisei, diffèrent de ceux qui

proviennent du Baïkal, tant en raison des dimensions que de la disposition variée des nageoires.

Dans les derniers jours du mois de juillet ou au commencement du mois d'août, les omoules abandonnent le Baïkal, et, passant à travers les embouchures des rivières qui y versent leurs eaux, mais plus particulièrement par l'embouchure de la vaste Sélenga, ils en remontent le courant, à la recherche d'eaux moins froides, pour y déposer leur frai. Quoique ce soit alors l'époque des grands travaux, tellement pénibles pour les riverains qu'ils lui ont donné le nom de *saison des souffrances* (stradnoïe-vrémia), les villages situés sur les bords de la Sélenga se dépeuplent de leurs habitants, qu'appelle le moment favorable pour la pêche. Hommes, femmes et enfants, se mettent en marche; de lourds bateaux apparaissent venant d'Irkoutsk, et des centaines d'embarcations, chargées de tonnes vides destinées à recevoir le produit de la pêche, descendent de la partie supérieure de la Sélenga. Plusieurs villages, placés au bord du courant, servent de points de réunion. Je ne vous parlerai que des opérations de la pêche auprès du village de Tchertovkina, celle des stations qui est le plus rapprochée de l'embouchure de la Sélenga, à 12 verstes du Baïkal.

Les habitants du village, avant que les visiteurs n'arrivent, vont s'établir sur des bateaux amarrés près du rivage, tant pour y guetter l'approche du poisson que pour laisser l'espace libre aux arrivants. L'époque où l'omoule apparaît n'étant pas parfaitement déterminée, cette population continue fort souvent à habiter sur l'eau pendant un mois et même plus. Durant ce temps, barques et marchands arrivent de tous côtés, et le village se transforme en un bourg commerçant.

Les rangées de boutiques de son bazar, qui est une construction à demeure en bois, ainsi que bon nombre de huttes treillagées, s'emplissent de marchandises de toute espèce.

Trois bras, qui ont leur point de départ à 30 verstes du Baïkal, forment l'embouchure de la Sélenga. Le poisson choisissant toujours de préférence le courant le plus profond, et le fond des trois bras étant d'ailleurs sablonneux, c'est-à-dire sujet à varier de profondeur, il en résulte que ce n'est jamais par les trois bras à la fois que les omoules pénètrent dans la rivière, mais par celui qui leur offre une eau suffisamment profonde. Ils ne parcourent pas, dans leur marche, au-delà de 20 verstes par jour; circonstance qui permet aux pêcheurs, lorsque le cas l'exige, de se mettre à la poursuite du banc : ceci a lieu toutes les fois que, par défaut d'attention suffisante, ils ont manqué le moment où le poisson franchit le point où les pêcheurs ont disposé leurs filets. Afin d'éviter autant que possible de laisser échapper une aussi riche proie, ces gens ne cessent d'aller et venir entre un bras et l'autre, pour s'assurer dans chacun d'eux, au moyen d'un petit filet destiné à ces essais, si le poisson commence à y passer.

Divers indices annoncent la prochaine apparition des omoules; en voici deux remarquables. Par exemple, dès l'instant où les petits filets destinés aux essais amènent beaucoup de karïouzes (*Salmo thymullus*), ou bien sitôt que des volées nombreuses de cormorans ou de mouettes se mettent à planer au-dessus de l'eau, on en conclut que le banc d'omoules est arrivé. Les karïouzes s'avancent en bandes au-devant des omoules, dont ils forment l'avant-garde,

tandis que les oiseaux pêcheurs les suivent pour fondre sur eux et en faire leur pâture. C'est d'ordinaire lorsque le temps est sombre et fixé à la pluie que le poisson se met en route; c'est là un fait tellement connu parmi les gens du pays, qu'ils donnent au mauvais temps le nom de *temps aux omoules* (omoulévaia-pogoda).

Dès l'instant qu'il a été reconnu à des signes certains que les omoules apparaissent en phalanges nombreuses, un tableau des plus animés se déploie aux regards de l'observateur. En un clin d'œil, les pêcheurs, réunis au quartier général, se dispersent de tous côtés pour courir à leurs filets. Le large fleuve se couvre de batelets agiles, qui se croisent dans tous les sens, et vont d'un bras du fleuve à l'autre porter des nouvelles sur la marche que suivent les omoules. Ceci se prolonge pendant le jour; dès que la nuit a paru, barques et bateaux allument des lanternes revêtues de papier de diverses couleurs, qui, vues à distance, produisent un coup d'œil agréable. Le charme du tableau est encore accru par l'effet de la réflexion de ces mille feux dans le miroir du fleuve. L'activité du jour se prolonge encore pendant la nuit : on voit alors se former des groupes nombreux, qui se livrent à des entretiens animés; questions et réponses s'y succèdent coup sur coup, et toutes se rapportent au puissant motif d'intérêt qui tient les esprits en suspens : la pêche!... Cependant le jour a paru, et les bateaux se remettent en route : les uns transportent des pêcheurs; les autres, lourdement chargés, portent le produit de la pêche au rivage. Ici, le tableau est différent, mais non moins pittoresque : on y aperçoit des acheteurs, venus d'Irkoutsk, courir à la rencontre des pêcheurs qui viennent de descendre à terre, leur transmettre avec

volubilité des offres d'achat, s'efforçant à qui mieux mieux de parvenir les premiers auprès des vendeurs de poisson : chacun prétend se faire livrer de préférence la cargaison d'omoules. Plus loin, ce sont des groupes nombreux de femmes et d'enfants occupés à laver, à saler et à serrer le poisson dans des tonneaux. Des ventes de diverses marchandises s'opèrent aussi et en même temps dans le village. Une foule d'acheteurs, russes et bouriates, circulent dans les galeries du bazar et à l'entour des huttes, transformées en magasins. Beaucoup de gens qui n'avaient pas le sou la veille se trouvent en cet instant pourvus d'argent, qui provient des ventes de poisson qu'ils ont déjà faites, et ils en profitent pour s'approvisionner, sans retard, des divers objets nécessaires à leur ménage. Là, tous les visages expriment l'animation et le contentement; la rumeur est grande, et l'air retentit continuellement de clameurs joyeuses. Un tableau tout différent apparaît aux regards dans les années où la pêche est mauvaise : alors plus de joie, de chansons, d'entretiens animés!... mais l'abattement se peint sur toutes les physionomies, le silence règne de toutes parts, et les eaux de la Sélenga ne sont plus sillonnées que par quelques rares bateaux.

Dans l'intérêt des populations riveraines, et pour écarter tout sujet de trouble capable de nuire au succès des opérations de la pêche, l'autorité locale a soin de prendre quelques mesures de police. C'est ainsi qu'une limite fixe a été placée, sur les deux rives du fleuve, à une distance de 10 verstes du village, limite au-delà de laquelle la pêche est strictement interdite. Cette mesure a été adoptée parce qu'une longue expérience a fait reconnaître que pour peu que l'on effa-

rouche le poisson au moment où il commence à remonter le courant, il interrompt sa marche, et, faisant volte-face, rentre dans le Baïkal. C'est aussi dans un intérêt d'ordre que les pêcheurs présents au village sont divisés en trois principales troupes, subdivisées chacune en un nombre plus ou moins grand de bandes, dont le chiffre atteint fréquemment à cent. Les filets dont on fait usage sont fort longs : 200 sagènes est une longueur qui n'est point extraordinaire. Avant que la pêche ne commence, un inspecteur de la police rurale se rend dans le village pour tout organiser et distribuer aux diverses bandes de pêcheurs des permis de pêche numérotés, spécifiant le chef de la bande, ainsi que le nombre et la dimension des filets. Le numéro premier jouit de l'avantage d'aller s'établir à la limite même de l'espace réservé; les autres numéros s'échelonnent successivement à la suite du premier. A une époque déjà éloignée, où le poisson donnait plus abondamment que de nos jours, chaque station de pêche rendait dans la journée jusqu'à cent tonneaux d'omoules; mais actuellement vingt tonneaux est le maximum.

Dans l'état actuel des choses, le produit total de la pêche s'élève à environ 7,700 tonneaux de poisson (pour les diverses pêcheries de la Sélenga); chaque tonneau renfermant près de 1,300 poissons, il en résulte, pour les 7,700 tonneaux, un total de 10 millions d'omoules. Enfin, chaque tonneau valant 50 fr., on voit que le produit de cette pêche représente une valeur de 400,000 fr. Quoique, comme nous venons de le remarquer, le nombre des poissons ait diminué, il arrive souvent qu'à l'époque du passage du banc d'omoules les bateliers qui traversent le fleuve, en rele-

vant la rame, enlèvent un de ces poissons, qu'ils lancent hors de l'eau.

Les omoules accomplissent régulièrement chaque année leur voyage en amont du fleuve; la pêche serait toujours favorable si des circonstances particulières ne venaient en troubler le succès. Quelquefois c'est pendant la nuit qu'a lieu le passage du banc d'omoules, qui, par ce moyen, mettent en défaut toute la sagacité et l'expérience des pêcheurs. Une crue subite peut être cause que les omoules se dispersent et pénètrent à la fois dans les divers bras et canaux d'écoulement que le fleuve forme près de son embouchure. La profondeur variable du fond de la rivière, variation que l'on ne peut qu'imparfaitement apprécier, est souvent cause que le poisson se dirige par un chemin tout à fait hors de ses habitudes, de manière à déranger tous les calculs des pêcheurs vieillis dans le métier.

Tout le poisson provenant de la pêche est immédiatement transporté dans le village de Tchertovkaia. Dès qu'il y arrive, les femmes s'en emparent pour le laver d'abord, après quoi elles le déposent par rangées dans des tonneaux, en ayant soin de verser sur chaque rangée une quantité suffisante de saumure. Au reste, les procédés de la salaison sont encore très imparfaits, et sous ce rapport de grands progrès restent à accomplir.

Une des principales causes qui abrègent parfois la durée de la conservation du poisson salé dans le pays est particulière et mérite d'être rapportée. On a observé que toutes les fois que le désordre s'est mis parmi les pêcheurs, et qu'ils se sont précipités brusquement et avec des clameurs dans leurs bateaux pour s'en aller jeter le filet, au risque d'effaroucher le

poisson, les omoules sont descendus au fond de l'eau et sont allés chercher une retraite dans les nombreuses cavités que renferme le lit de la rivière. Une fois qu'ils y sont entrés, ils y demeurent pendant plusieurs jours, et ce n'est qu'après ce laps de temps qu'il devient possible de les prendre. Mais ce long séjour dans de pareilles cavités, ainsi que l'immobilité où ils sont restés si longtemps, a suffi pour donner lieu au développement de certains vers d'une espèce particulière, qui prennent toujours naissance dans la partie inférieure des branchies. Ce commencement de corruption s'accroît rapidement après que le poisson a été retiré de l'eau, et la salaison ne retarde que pour peu de temps une décomposition complète.

L'omoule, après avoir été salé et serré dans des tonneaux, est ensuite transporté dans les diverses parties de l'immense gouvernement d'Irkoutsk, qui, comme on sait, renferme une superficie d'environ 24,000 milles géographiques carrés. Dans les districts les plus éloignés, il forme la base principale des moyens de subsistance des habitants. Soumis dans des chaudières à l'action de la chaleur, ce poisson laisse écouler une huile que l'on emploie à un très grand nombre d'usages différents, et dont la vente est l'objet d'un commerce de quelque valeur. Les riverains de la Sélenga la mélangent aux couleurs dont ils ont l'habitude de décorer les toits de leurs habitations et leurs cloisons de clôture. Elle convient, et même est très employée, pour l'éclairage. Enfin, les Sibériens ne dédaignent pas de s'en servir pour l'usage de leur cuisine en manière d'assaisonnement.

Les opérations de la pêche que nous venons de décrire dans le village de Tchertovskaia ont également

lieu dans plusieurs autres établissements disséminés le long des bords de la Sélenga, sur le vaste espace qui s'étend du côté du sud jusque dans les environs de Kiakhta. Il est certain que l'omoule remonte ce fleuve à une distance qui dépasse 500 verstes, car ce poisson pénètre dans la partie de la Sélenga qui traverse le territoire chinois. Arrivé au terme d'un aussi long voyage, l'omoule dépose son frai : ceci fait, ses forces paraissent l'abandonner, et, cédant au courant, il se laisse entraîner par lui, dans un état de somnolence, jusque dans le Baïkal.

Mais la Sélenga n'est pas le seul des tributaires du Baïkal que l'omoule ait l'habitude de remonter; plusieurs autres rivières qui y débouchent sont dans le même cas, et nous citerons parmi elles la haute Angara et la Bargoumin. Les omoules que l'on pêche une fois par an dans chacune de ces rivières diffèrent suffisamment entre eux par la taille pour constituer des genres différents, très reconnaissables pour un œil exercé. Il n'y a point d'exemple, au dire des pêcheurs du pays, que le genre qui fréquente les eaux de la Sélenga se soit jamais fourvoyé dans celles de l'Angara, et *vice versâ*.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE

SUR LA LAZIQUE DE PROCOPE.

Lu à la Société de géographie dans la séance du 4 juin 1847

Par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

—

..... Les anciens n'avaient pas, comme nous, de voyageurs curieux qui missent à profit les rapports, devenus plus faciles d'État à État, pour aller étudier, dans un intérêt purement scientifique, les peuples et les pays étrangers. Chez eux, sauf un bien petit nombre d'exceptions, les recherches et les observations géographiques furent toujours le résultat, soit des relations amenées par le commerce, soit, et bien plus fréquemment, des nécessités et des occurrences de la guerre. Pour les contrées du Caucase, si les plus anciennes notions qu'en eurent les Grecs leur avaient été données par leurs établissements commerciaux du fond du Pont-Euxin, ce fut ensuite exclusivement aux expéditions militaires des Romains en Arménie et dans l'Ibérie que l'Occident dut les connaissances bien autrement étendues et circonstanciées qui se trouvent dans les géographes de l'époque des Césars.

Ces connaissances, rien ne vient les accroître durant les quatre ou cinq siècles qui suivirent l'époque des Ptolémée, des Pline et des Strabon.

..... En 387 eut lieu le premier partage de l'Arménie entre l'empereur grec et le roi de Perse, partage qui fut suivi bientôt après, en 428, de la ruine totale de la dynastie arsacide. Ce second partage de

428, qui consomma l'anéantissement de la nationalité politique de l'Arménie, loin de mettre un terme aux guerres dont ce malheureux pays était depuis longtemps le sujet et le théâtre entre les deux puissances usurpatrices, ne fit que leur donner un nouvel aliment. Le champ de la lutte se porta tour à tour sur plusieurs points du territoire. Au vi^e^ siècle, il était passé des provinces du haut Araxe sur les bords du Phase, au cœur même de l'ancienne Colchide, que la géographie byzantine désigne sous le nom de *Lazique*.

L'histoire de cette guerre nous a valu sur ces provinces maritimes du fond de l'Euxin, jusque là fort imparfaitement décrite dans les anciens auteurs, de riches et nombreux détails. C'est surtout à *Procope de Césarée* que nous les devons (1).

..... Comme Strabon et Arrien, mais d'une manière encore plus explicite et plus circonstanciée, Procope mentionne à l'orient de Trébizonde, dans l'intervalle de cette ville au Phase, un peuple désigné sous le nom de *Tzani*, Τζάνοι. Ces *Tzani* habitaient alors non plus les vallées qui débouchent à la mer, quoique plus anciennement ils se fussent étendus le long de la côte (2), mais bien le pays intérieur que des montagnes boisées

(1) Procope écrivait au milieu du vi^e^ siècle, vers l'année 550. Il ne paraît pas qu'il eût vu les pays voisins du haut Euphrate et du Caucase; mais sa position officielle à la cour de Justinien l'avait mis à même de consulter les rapports des généraux, ainsi que les autres documents officiels, et son esprit investigateur en sut tirer de précieuses notions. Aussi ses écrits sont-ils les plus précieux sans contredit, et aussi les plus instructifs, que nous ait légués la période du Bas-Empire antérieurement à Constantin Porphyrogénète.

(2) Dans Arrien, la Tzanique est séparée du territoire de Trébizonde par l'*Ophis*, un des ruisseaux qui débouchent à la côte.

et d'affreux précipices séparent du littoral (1). Cette indication nous conduit nécessairement dans les parties supérieures du bassin de Tchorokh. Ces montagnes presque impraticables où demeuraient les *Tzani*, Procope les nomme *Montagnes de la Tzanique*, Τζανιχῆς ὄρη; ce sont les *Moschici montes* de la plupart des géographes antérieurs. C'est là que commençait, pour s'étendre vers l'orient, la partie de l'Arménie alors soumise aux Romains. Il faut remarquer que la géographie géorgienne de ces contrées, dont la population originaire est de sang géorgien, connaît encore dans la position de la *Tzanique* de Procope, entre la haute vallée du Tchorokh et la côte, un canton de *Tchanethi* (pays de *Tchan*), où se conserve exactement l'ancien nom des *Sanni*, de même que les *Tzanicæ montes* sont représentés par une chaîne qui garde le nom de montagnes du *Tchanethi* (2); et, d'un autre côté, la dénomination

(1) Procop., *Bell. Goth.*, lib. IV, c. 1. Il faut comparer un passage d'Agathias, *De Imperio et rebus gestis Justiniani*, lib. V, initio. Agathias, qui a continué les histoires de Procope, vivait peu de temps après ce dernier, vers la fin du VIe siècle. Il est bon aussi de rapprocher de ces notions fournies par les deux auteurs byzantins celles que donne Arrien au commencement du IIe siècle.

(2) C'est dans la précieuse *Description de la Géorgie* du prince Whakhoucht, traduite en français par M. Brosset, et imprimée en 1842 à Saint-Pétersbourg (p. 129), que nous trouvons cette synonymie ignorée des voyageurs. Déjà cependant la carte générale des pays Caucasiens construite en 1738 à Saint-Pétersbourg par Delille, uniquement d'après des mémoires et des documents géorgiens, dit le titre de la carte, et, nous ajouterons, sans nul doute d'après les matériaux mêmes que vient de publier M. Brosset (voir la Préface de ce dernier, p. ij et suiv.), cette carte, disons-nous, marquait le pays de Tchanethi, qui y est écrit *Ischanéti*, dans la même situation a l'orient de Trébizonde; et cette indication avait été reproduite par d'Anville sur ses cartes

de *Djanik*, qui n'est qu'une autre forme du même ethnique, s'est propagée parmi les Turks du nord de de l'Asie-Mineure, qui seulement l'ont étendue beaucoup plus loin vers l'ouest le long de la côte, jusqu'aux environs de Samsoun (1).

L'historien, dans un autre de ses ouvrages (2), donne sur les Tzanes des détails assez étendus. Indépendants de toute antiquité, et n'étant pas même soumis à un roi, ils vivaient à la manière des bêtes sauvages. Ils ne rendaient de culte qu'aux arbres, aux oiseaux et aux choses de la nature. C'est ce que l'on rapporte, même de nos jours, de beaucoup de tribus confinées dans les hautes vallées caucasiennes. Ne quittant pas leurs montagnes couvertes d'épaisses forêts, complétement étrangers à la culture de la terre, et sans commerce avec leurs voisins, ils ne subsistaient que de vols et de brigandages. Entourés de neiges perpétuelles et d'éternels frimas, vivant sous la rude étreinte d'un climat sans étés, et foulant un sol pierreux dont le soleil ne venait jamais amollir la surface désolée, leurs collines mêmes étaient sans verdure et leurs arbres sans fruits. Ils avaient cependant parfois reconnu l'autorité romaine; mais c'était une obéissance toujours précaire. Cependant, sous le règne de Justinien, c'est-à-dire du temps même de Procope (3), on parvint à les dompter d'une manière plus durable en abattant une partie des forêts qui leur servaient de repaires, en perçant des routes à travers leur pays, et en construisant ou en réparant un certain nombre de châteaux dans

(1) Voyez notre *Description de l'Asie-Mineure moderne*, 1846, p. 449.

(2) *De Ædificiis*, lib. III, c. 6; *Add. Bell. Pers.*, I, 15.

(3) En l'année 528.

les situations principales (1). Procope en nomme sept, dont il indique les positions relatives; mais, dans l'état actuel de nos connaissances topographiques sur ces vallées sauvages, on essaierait vainement d'assigner à ces positions sur la carte moderne un emplacement précis et des synonymies. Dans le même temps, le christianisme fut porté chez les Tzanes, nouveau moyen d'adoucir leurs mœurs farouches et de les maintenir dans la soumission.

Au fond de la vallée alpestre et boisée que les montagnes des Tzanes séparent du pays littoral coule un fleuve rapide auquel les indigènes donnent le nom de *Boas;* près de la mer, ce fleuve change de nom, et c'est sous la dénomination nouvelle d'*Acampsis* qu'il débouche dans l'Euxin, — dénomination, dit Procope, qu'il doit à l'absence de sinuosités (ακαμψὸς) de son cours inférieur. Cet Acampsis ne diffère pas de l'*Absaros* des anciens auteurs, et Arrien nous montre une place de ce dernier nom à quinze stades de son embouchure, c'est-à-dire à un peu plus d'une demi-lieue de nos mesures actuelles. C'est le *Tchorokh* ou rivière de *Sber* de la géographie géorgienne; le nom même de Sber, dont les Turks ont fait *Spir*, se reconnaît sans peine dans celui d'Absar-os, qui ne diffère de la dénomination indigène que par une simple transposition de lettre (pour Asbar-os). Quant au terme de *Boas*, ce n'est autre chose que l'appellation commune de *Phase*, dérivée d'un mot (*fis*) qui signifie rivière, et qui s'est originairement appliquée non seulement au fleuve célèbre de la Colchide, mais aussi à l'Araxe supérieur et à d'autres rivières de cette région.

(1) Procop., *Bell. Pers.*, I, 15; *De Ædific.*, III, 6

La domination directe des Romains sur le pays littoral, à l'est de Trébizonde, ne s'étendait guère que jusqu'à *Rhizæum* (le Rizèh de nos cartes modernes). Non loin de là commençait le territoire d'une population libre comprise entre les Romains et les Lazes; c'est dans cet intervalle que l'on trouvait les villes d'*Athenæ*, d'*Arkhabis*, d'*Absaros*, et plusieurs autres lieux notés par les anciens périples (1). On y mentionne notamment une place de *Theodorias*, dont la position est inconnue (2).

La frontière de ce que du temps de Procope on nommait spécialement la *Lazique* ne commençait qu'au-delà de l'Acampsis. L'historien insiste expressément sur la distinction des Tzanes et des Lazes, que d'autres auteurs avaient confondus (3); ce dernier peuple occupait la contrée que les anciens avaient nommée la Colchide.

Le *Phase* traversait la Lazique; mais le pays situé à la gauche ou au sud de ce fleuve n'était guère qu'une vaste solitude où ne s'élevait aucune place notable, à l'exception de *Petra*, ville fortifiée que l'empereur Justinien, peu de temps avant l'époque où Procope écrivait, y avait bâtie au bord même de la mer, sur l'emplacement d'une bourgade auparavant insignifiante. Des rochers escarpés, qui, du côté de la terre, n'y laissaient accès que par une gorge étroite, lui avaient valu son nom (4). Petra existait encore au xe siècle, et

(1) Procop., *Bell. Goth.*, lib. IV, c. 2; *Bell. Pers.*, II, 29.

(2) Agathias, lib. V, p. 144, ed. Reg.

(3) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 1.

(4) Id., c. 2 et 13; *Bell. Pers.*, II, 17 et 29; *De Ædific.*, III, 7.

peut-être même deux ou trois siècles plus tard, car elle est mentionnée dans une liste des siéges épiscopaux de l'empire grec, communément imprimée à la suite des œuvres de Constantin Porphyrogénète (1). Un voyageur récent croyait en avoir retrouvé le site dans des ruines situées entre Osourghéti et la mer, dans le Gouria méridional (2); mais les quatre lieues d'intervalle qui séparent ces ruines de la côte sont absolument contraires à cette supposition. Un examen plus attentif qu'on ne l'a fait jusqu'à présent de la partie du littoral comprise entre Batoum et Poti permettra peut-être sinon de retrouver les restes mêmes de la ville, du moins d'en reconnaître l'emplacement si clairement décrit par l'auteur grec (3).

C'était au nord du Phase, c'est-à-dire dans le pays que les anciens Grecs avaient autrefois proprement désigné sous le nom de Colchide, que se trouvaient toutes les villes de la Lazique. *Archæopolis*, Ἀρχαιόπολις, y occupait alors le premier rang par la grandeur et l'importance. Son nom grec, qui signifie la *vieille ville*, indique l'ancienneté de sa fondation; mais Procope, ni aucun autre ancien, ne nous apprend quel nom antérieur elle avait pu porter. M. Dubois, qui a exploré le pays en archéologue autant qu'en naturaliste, a cru pouvoir, sur des raisons qui paraissent fondées, l'iden-

(1) *De Cerimon. Aul. Byzant.*, edit. Reg., p. 458.

(2 Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. II, p. 104; et t. III, p. 87.

(3) Le docteur Karl Koch, dans son premier voyage au Caucase (*Reise nach dem kaukasischen Isthmus*, t. I, p. 227), avait déjà relevé la singulière erreur de M. Dubois; mais M. Koch lui-même se trompe en avançant que Petra n'était qu'un château fort et non pas une ville. Procope (*De Ædif.*) dit formellement le contraire.

tifier avec le site moderne de *Nakalakévi*. Il y croit reconnaître aussi, mais sur des raisons peu solides, l'antique *Æa*, dont la situation n'est que très confusément indiquée par les textes anciens (1). *Koutatision*, autre ville que les Grecs des temps antérieurs nommaient *Kotiaïon* (*Cotiæum* dans la transcription latine), et les plus anciens poëtes *Kutaïa*, ne le cédait pas en antiquité à Æa ; comme celle-ci, elle se rattachait aux plus vieilles traditions poétiques de l'expédition des Argonautes. Ni son nom ni sa position ne sont changés : *Kouthathis*, sur la gauche du Rioni, est encore la capitale de l'Iméréthi ; et c'est par un adoucissement de prononciation tout à fait analogue à celui des Grecs que nos cartes européennes écrivent *Coutaïs*.

Après ces deux cités célèbres, les principales du pays étaient *Rhodopolis* et *Mokhorésis*. *Rhodopolis* (la ville des roses) est évidemment la traduction grecque d'un nom indigène. Plusieurs lieux de l'Iméréthi portent en effet des noms où le terme géorgien *vard* (rose) entre comme élément de composition. La plus notable de ces localités est Var-tsikhé (la citadelle des roses), que M. Dubois identifie avec la *Rhodopolis* de Procope (2). Mais ce rapprochement est évidemment impossible, car *Rhodopolis*, comme toutes les autres villes de la Lazique, était au nord du Phase, et les

(1) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 13 et 14 ; *Bell. Pers.*, II, 29 ; Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. III, p. 51 et suiv. Comp. Wackhoucht, *Descript. de la Géorgie*, p. 397. Nous écrivons *Nakalakévi* avec l'auteur géorgien, et non *Nakolakévi* avec le voyageur.

(2) Dubois de Montpéreux, voyage cité, t. II, p. 220. Comp. Brosset, dans le *Bulletin scientifique de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, t. VI, col. 156.

ruines de Var-tsikhé sont à la gauche, ou au sud du fleuve. De plus, Var-tsikhé est au sommet d'une hauteur, et Rhodopolis était située dans la plaine. Il faut donc en chercher le site sur un autre point. La conjecture du docteur Koch, qui le placerait à Tzikhé-Darbazi, entre Kouthaïs et Var-tsikhé, n'est pas sans quelque probabilité (1); mais ce n'est qu'une simple conjecture qui ne s'appuie sur aucun fait direct.

Mokorésis ou *Moukheïrésis* donnait son nom à un canton particulier, le plus fertile et le mieux peuplé de toute la Lazique (2). C'est ce que l'on peut dire aujourd'hui encore du district de *Vaké* (3), qui s'étend à l'ouest de Kothathis jusqu'au Tkhénis-tsqâli, dans la position même que plusieurs indications assignent au territoire de Moukheïrêsis. Ce dernier nom, sous ses formes géorgiennes de Mtsqéris, Mtqouris, Moukhar, etc., qui toutes font allusion à des plantations de chênes, est fréquent dans le Kartvéli et dans l'Iméréthi. Il y a encore aujourd'hui une ville de *Moukhaour* à environ huit de nos lieues communes dans l'est de Kothathis; mais la situation de la *Moukheïrésis* de Procope, à une journée seulement d'Archéopolis, dans la plaine fertile qu'arrose le Rioni, ne permet pas de se porter si loin vers la frontière orientale de la province. Une place du nom de *Moukhour*, que nous trouvons indiquée sur la droite du Rioni, un peu au-dessous du confluent de Tékhouri et à 7 ou 8 lieues de Nakalakévi, nous paraît répondre complétement, indépendamment de l'identité des noms, à toutes les conditions

(1) *Reise nach dem kaukasischem Isthmus*, t. I, p. 183.

(2) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 14; *Bell. Pers.*, II, 29. Comp. Agathias, lib. II, p. 56, édit. de Paris.

(3) Dubois de Montpéreux, t. III, p. 137.

données par les indications de Procope et d'Agathias (1) pour l'emplacement de *Moukheïrésis*. Nous ne pouvons donc souscrire au sentiment de M. Dubois de Montpéreux, qui a cru retrouver Moukheïrêsis dans un site beaucoup plus rapproché de Kothathis, et où il y a de belles ruines connues dans le pays sous le double nom de *Tzikhé-Darbazi* et de *Tamara-tzikhé* (2). Nous reconnaîtrions plus volontiers dans ce site de Darbazi, nous l'avons déjà dit, l'emplacement de Rhodopolis.

On mentionne encore d'autres places fortes dans l'intérieur de la Lazique. Les plus fréquemment citées, parce que leur position leur assignait un rôle éminent dans l'histoire des guerres locales, sont *Skanda* et *Sarapanis* (3). Toutes deux existent encore sous les noms identiques de *Skanda* et de *Chorapani*, la première dans l'intérieur des terres, la seconde sur les bords mêmes de la branche méridionale du Phase, que les Géorgiens distinguent par le nom de *Qvirila*. Une autre forteresse, citée sous le nom d'*Onougouris* par un auteur contemporain de Procope (4), était au voisinage d'Archæopolis; la situation de ce lieu, que l'on supposait avoir pu être fondé par les Lazes en mémoire de quelque victoire anciennement remportée sur les Huns Onogoures, et qui était plus communément désigné sous le nom d'*Agios Stephanos* depuis qu'une église y avait été érigée sous l'invocation de saint Étienne, cette situation n'est pas spécifiée d'une manière plus précise. M. Dubois de Montpéreux, l'habile explorateur de la Géorgie, a cru pouvoir identifier Onougouris avec la

(1) Agathias, lib. III, p. 78.

(2) Dubois de Montpéreux, t. II, p. 112 et 200.

(3) Proc., *Bell. Goth.*, IV, 13.

(4) Agathias, lib. III, p. 77, ed. Reg. Comp. lib. II, p. 60.

ville actuelle de *Khoni*, située à quelques lieues vers l'est de Nakalakévi, et dont l'église principale est dédiée à saint Étienne, l'apôtre des Lazes. Mais le nom d'*Ounaghira* que porte encore dans le pays une chaîne de hauteurs qui couvre Nakalakévi à l'ouest, et qui forme de ce côté la ceinture extrême de l'Iméréthi (1), nous disposerait à croire que c'est là qu'il faut chercher le site d'une place forte destinée probablement à défendre les approches du pays. Ajoutons que, d'après une indication d'Agathias (2), Onougouris se trouvait près d'une rivière que l'historien nomme *Katharis*. Ce nom ne se rencontre dans aucun autre auteur. Si l'on veut bien y admettre une transposition de syllabes, ce que tant d'exemples autorisent dans la nomenclature géographique des anciens auteurs, le mot *Thakaris*, ou plutôt *Takharis*, reproduira presque sans altération le nom de la *Tékhouri*, qui passe en effet à Nakalakévi, et baigne la base des hauteurs d'Ounaghira.

Toutes les indications que fournissent les écrits de Procope sur la géographie du pays des Lazes témoignent d'une connaissance très circonstanciée et généralement exacte de cette région, ce qui ne doit pas nous surprendre, puisque, selon toute apparence, les notions de l'historien étaient principalement tirées des rapports militaires adressés à l'empereur Justinien. Procope, de même que Strabon, applique le nom de *Phase* au plus méridional des deux grands bras supérieurs du fleuve (3), à celui que les Géorgiens nomment *Qvirila*, et qui n'est pour eux qu'un affluent du *Rioni*. Ce dernier, qui vient du massif même du Cau-

(1) Wakhoucht, *Descript. de la Géorgie*, p. 397.

(2) Lib. III, p. 80.

(3) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 2.

case, et qui passe à Kothathis avant de recevoir la Qvirila, est en effet de beaucoup le plus considérable des deux. Procope le connaît sous son nom indigène, qu'il écrit *Rheôn*, Ῥεών (1). Il fait naître le Phase dans les montagnes qui confinent au fertile district des Meskhi, c'est-à-dire à la haute vallée du Koûr (2), ajoutant que, jusqu'aux gorges étroites que la rivière franchit pour pénétrer de l'Ibérie dans la Lazique (3), elle porte chez les indigènes le nom de *Boas*, et que c'est seulement à la sortie de ces gorges étroites qu'en devenant navigable elle prend le nom de *Phasis*, qu'elle garde jusqu'à la mer (4). Le Rheôn ou Rioni serait ainsi regardé comme la branche affluente, tandis que chez les Géorgiens c'est le contraire qui a lieu. Nous savons d'ailleurs que le mot *Boas* n'est qu'une des formes indigènes du terme appellatif *Phase*, dont la signification primitive n'est autre que celle de fleuve ou de rivière. Procope ne mentionne nulle part l'antique cité de *Phasis* qui existait à l'embouchure même du fleuve; mais elle est citée dans Agathias, son contemporain et son continuateur (5).

Les parties hautes de la Lazique, du côté du nord,

(1) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 14.

(2) Dans un autre endroit (*Bell. Pers.*, lib. II, c. 29), l'historien, moins exact, fait naître le Boas dans les montagnes qui dominent la Tzanique, c'est-à-dire vers les confins septentrionaux du canton actuel d'Adjara, qui appartient à la vallée inférieure du Tchorokh. Il y aura eu dans ces indications contradictoires quelque cause d'erreur provenant de la confusion de noms semblables appliqués à des cours d'eau différents. La même inexactitude se rencontre dans des géographes antérieurs, où peut-être Procope l'aura puisée.

(3) *Bell. Pers.*, lib. II, c. 29.

(4) Comp. Strab., lib. XI, p. 500, Casaub.

(5) Agathias, lib. III, p. 95, édit. Paris.

étaient principalement occupées par le pays des *Skumni* et des *Souani*, Σκυμνία et Σουανία, l'un et l'autre tributaires des rois lazes, quoique gouvernés par des chefs particuliers (1). Actuellement encore, *Letchkhoumi* et *Souanéthi* sont deux grands pays du nord de l'Iméréthi. Ptolémée (2), et longtemps avant lui le géographe Eudoxe (3), avaient mentionné sur le versant nord du Caucase un peuple *Skumnite* (Σκυμνῖται ou Σκυμνίδαι), qui paraît avoir été une tribu gétique, et qui peut-être s'était fixé, dans les premiers siècles de notre ère, au sein des vallées méridionales où Procope nous montre les *Skumni*. Dans un autre passage de ses histoires (4), Procope cite un peuple *Souniti*, Σουνῖτοι, qu'il dit être voisin des Alains, c'est-à-dire des parties centrales de la haute chaîne caucasienne. Il semble, comme l'a conjecturé M. Saint-Martin (5), que ces Sounites ne doivent pas être distingués des Souanes. Peut-être le mot grec n'est-il en effet qu'une transcription vicieuse du géorgien *Souanéthi*, qui signifie pays des Souanes.

Dans l'énumération géographique qui se trouve au commencement de la Chronique Paschale, les noms de *Salli* (pour *Sanni*) et de *Sanitæ*, sont mentionnés

(1) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 2. Il y a de nombreux et curieux détails sur les Souanes et leur pays, dans les fragments qui nous sont parvenus de l'Histoire de Menander, *Excerpta de Legationibus*, p. 138 et suiv. Sur Menander et son ouvrage, voyez la page suiv., note 4.

(2) *Geograph.*, lib. V, p. 9.

(3) Dans Étienne de Byzance, au mot Σκυμνίδαι. Eudoxe vivait dans le IIe siècle avant notre ère, vers l'an 130.

(4) *Bell. Pers.*, I, 15.

(5) Notes sur l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, t. VIII, p. 139; 1827.

comme synonymes (1). On trouve de même fréquemment, dans les derniers auteurs de la période byzantine, *Tzannidæ* pour *Tzanni* (2).

Agathias, dont il ne faut pas séparer les notions de celles de Procope, parce qu'elles se rapportent au même temps, et que sans doute elles dérivent en partie des mêmes sources, Agathias mentionne fréquemment (3) la tribu montagnarde des *Misimiani* (Μισιμιανοί), dont les vallées confinaient vers l'ouest à celles des Souanes. Les Misimiani, sous le nom légèrement modifié de *Mindimiani*, figurent dans le curieux récit de l'ambassade envoyée en 567 par Justin, successeur de Justinien, au grand kakhan des Turks de l'Altaï (4). Ils étaient, comme les Souanes, soumis aux rois lazes; mais ils parlaïent une langue particulière. Cette circonstance paraît indiquer une origine étrangère au Caucase, car on sait que la langue des Souanes n'est

(1) *Chronic. Pasch.*, p. 34; comp. les variantes de ce passage, *ibid.*, p. 496, édit. Paris. Cette chronique anonyme, éditée dans le Corps des écrivains byzantins, est du IVe siècle.

(2) Voyez notamment Chalcocondylas, p. 34, etc. Le texte a par corruption Τζανιδαι, au lieu de Τζαννιδαι.

(3) Particulièrement au livre III, p. 91, de l'édition du Louvre. Le pays des Misimiani était entre le nord et le levant de celui des Apsiliens, dont nous verrons bientôt la situation.

(4) Dans Menander, *Excerpta de Legation.*, p. 109. Menander, qui vivait sous l'empereur Maurice, à la fin du VIe siècle et au commencement du VIIe, avait écrit une *Histoire* en huit livres commençant à la trente-troisième année de Justinien, où se termine la chronique d'Agathias, et s'étendant jusqu'à la quatrième année de Tibère, c'est-à-dire de l'an 560 à l'an 582 de J.-C. Il ne nous reste de cette histoire que quelques extraits imprimés dans la Collection Byzantine parmi les *Excerpta de Legationibus*, où se trouvent d'importants détails, tant historiques que géographiques, sur les peuples et les pays d'au-delà du Caucase.

qu'un rameau du tronc géorgien. Des différentes places, ou plutôt, probablement, des différents villages que possédaient les *Misimiani*, le plus fort était *Tzakar*, surnommé le Château de Fer (1). Quoique ni Strabon ni Ptolémée n'aient mentionné ce peuple, il nous paraît impossible de ne pas le reconnaître dans les *Messimiani*, que Pline (2) compte au nombre des tribus sarmates, à côté des Zighes et les Dandares, que l'on sait avoir occupé une partie au moins du bassin du Kouban. Il en résulte qu'au 1er siècle de notre ère les *Misimiani* demeuraient encore au revers septentrional du Caucase, ce qui s'accorde bien avec ce que nous avons remarqué de la différence de leur idiome par rapport à celui des peuples lazes.

Quant à ce dernier peuple, qui joue un si grand rôle dans l'histoire du Caucase occidental à partir des Ve et VIe siècles, on voudrait pouvoir remonter avec certitude à son berceau et le suivre dans les phases diverses de son développement. Quelle est son origine? d'où vient son nom? Ce nom de Lazes, qu'aucun ancien écrivain grec n'a mentionné, et qui durant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne se montre seulement çà et là dans les auteurs, en quelque sorte accidentellement, sans que rien le distingue des autres tribus barbares de cette partie de la côte pontique, sans que rien non plus fasse pressentir la place éminente qu'il va y occuper bientôt, pourquoi surgit-il tout à coup sur la scène historique parmi les noms principaux de l'ethnographie caucasienne, et domine-t-il dès lors exclusivement sur ces belles contrées du

(1) Agathias, lib. IV, p. 124.

(2) *Histor. natur.*, lib. VI, c. 7, Hard.

Phase antérieurement désignées sous le nom de Colchide? Ce pays même, siége de leur puissance politique, les Lazes l'ont-ils occupé de tout temps, ou n'y sont-ils venus qu'à une époque comparativement récente?

Sur toutes ces questions, l'histoire ne donne que des renseignements tout à fait incomplets et insuffisants, là même où elle ne garde pas un silence absolu.

On voit seulement qu'à l'époque des guerres des Romains contre Mithridate et de l'expédition de Pompée dans le Caucase, les Lazes, alors nommés pour la première fois, n'avaient aucune importance politique. Il ne paraît pas que cette importance se fût beaucoup accrue lorsque, deux siècles plus tard, sous les règnes de Trajan et d'Adrien, ils recevaient leurs chefs de la main des empereurs, de même que les autres populations barbares riveraines du fond de l'Euxin, telles que les Absiles, les Abasges et les Sanighes; c'est seulement à l'époque où les démêlés entre les Romains et les Perses eurent pour théâtre les provinces de l'Araxe et du Phase, que le nom des Lazes, grandi tout à coup par une suite de circonstances inconnues, acquiert dans cette dernière région une prééminence qu'il devait conserver longtemps. Les traditions historiques des Géorgiens, que l'on est porté naturellement à interroger sur les origines d'un peuple dont la domination eut pour siége une province géorgienne, sont encore moins satisfaisantes, s'il est possible, que les auteurs de l'Occident. Le nom même des Lazes ne s'y rencontre que très tard et sans aucun des détails dont nous voudrions le voir accompagné. Il est vrai que dans ce que l'on a publié jusqu'à présent des annales géorgiennes il existe une grande lacune pour les premiers

siècles de notre ère ; mais toujours est-il que rien dans les traditions plus anciennes ne se rapporte au peuple qui nous occupe. Le nom d'*Egros*, ou de Mingrélie, est le seul que de tout temps les populations centrales du Kartvel paraissent avoir appliqué à la province maritime que les Grecs des temps antiques désignèrent sous le nom de Colchide. Les chroniqueurs byzantins, Procope comme les autres, s'accordent tous à dire que les Lazes sont le même peuple que les anciens Kolkhes, et qu'il n'y a entre eux de changé que le nom. Ceci est vrai dans le sens de l'habitation géographique, mais n'explique pas le fait dont précisément nous voudrions nous rendre compte, l'apparition dans ces localités d'un ethnique auparavant inconnu.

Cette explication, nous avons cru la trouver dans quelques rapprochements fort simples.

A l'autre extrémité de l'isthme caucasien, séparé du bassin de la Colchide par la vallée du Koûr, il existe un peuple qui dans tous les temps s'est fait redouter par ses courses déprédatrices sur les terres voisines (1), et en particulier dans toute la Géorgie jusqu'aux montagnes qui la limitent à l'occident : ce sont les Lesghi.

C'est dans les Lesghi que nous croyons retrouver la souche du peuple laze.

Peu de mots nous suffiront pour exposer les motifs, selon nous déterminants, qui justifient cette identification.

Et d'abord nous ferons remarquer que ce n'est pas seulement pour des incursions passagères que les Lesghi descendent de leurs vallées ; il leur est souvent

(1) Voyez ce que Strabon dit des Albaniens, qui sont nos Lesghi, lib. XI, p. 502, édit. Casaub.

arrivé de former loin de chez eux des établissements à demeure, constatés par des témoignages contemporains. Toutes les races montagnardes se ressemblent d'ailleurs à cet égard. Soit par le défaut de moyens de subsistance réguliers et assurés, soit par suite d'un trop grand accroissement de population ou par toute autre cause accidentelle, on retrouve presque partout chez les montagnards des habitudes d'émigrations périodiques; et ces émigrations, ordinairement temporaires, se changent parfois en véritables colonies. C'est ainsi que, sans sortir de la région où nous conduit Procope, nous trouvons des tribus de Souanes (les *Sanni* ou *Tzanni*) établies sur la côte Pontique jusqu'à Trébizonde, fort loin de leurs vallées natales, situées au-dessus de la Mingrélie et de l'Iméréthi; que nous voyons des tribus abazes envahir à diverses époques plusieurs parties de la Mingrélie, et descendre très probablement beaucoup plus bas encore le long de la côte (les *Makrons*); que même une tribu qui habite aujourd'hui près des bouches du Kouban, les Chapsough, se trouve, aux premiers siècles de notre ère, sous le nom grécisé d'*Apsiles*, vers les bouches du Phase.

Il en a été de même des Lesghi. Encore aujourd'hui il y en a d'établis à demeure dans la haute vallée du Koûr, entre Gori et Akhaltzikhé, d'où ils infestent le pays environnant. Klaproth, au mois d'avril 1808, accompagna une expédition militaire dirigée contre ces Lesghi du Trialéthi (1). Macdonald Kinneir en a rencontré jusque dans la vallée du Mourad-tchaï, sur le

(1) *Voyage au Caucase*, t. II, p. 81 et suiv. et p. 109; etc., etc.

bord occidental du lac de Vân, où un corps d'entre eux était entré dans la garde du pacha de Moûch (1). Nous pourrions multiplier ces exemples.

Il reste donc avéré que le fait du passage et de l'établissement d'un corps de Lesghi dans le bassin du Phase, au revers occidental des montagnes qui sont encore aujourd'hui, ou qui étaient du moins, il y a peu d'années, le terme habituel de leurs courses en Géorgie, il reste avéré, disons-nous, que ce fait n'a par lui-même rien d'improbable.

Nous ajoutons que d'autres indices paraissent en donner une confirmation directe.

D'abord le nom.

Celui de *Lesghi*, que nous donnons aux peuples montagnards du Daghestan, n'est en réalité qu'une altération purement européenne de la forme indigène, — nous pourrions dire de la forme géorgienne, car le nom, quoique connu et accepté des montagnards eux-mêmes, paraît être géorgien d'origine. Or les Géorgiens disent *Lek*, et plus communément *Leks*. C'est sous cette forme de *Leks* que le nom est écrit dans les Mémoires du prince royal Davith, publiés par M. Brosset (2); le prince Wakhoucht (3), dans sa *Description de la Géorgie*, traduite en français et publiée par le même savant, écrit *Lécethi*, pays des *Lèces* ou *Leks* (4).

(1) *Journey through Asia Minor, Armenia*, etc., p. 379 et 388.

(2) Dans ses *Mémoires relatifs à l'histoire des pays géorgiens*. Paris, 1833, in-8°.

(3) Ondoit prononcer, et la traducteur français aurait dû écrire, Vakhoucht. Le Wakhoucht avec le double *w* est une forme allemande étrangère à l'orthographe française.

(4) Wakhoucht, p. 427.

La même forme se retrouve dans les écrivains orientaux. Tous les anciens géographes arabes ont *Leks*, *Legs*, *Leksèh*, *Leksi* (1), et aussi *Lakz*. Cette dernière consonnance, qui nous donne presque intégralement le nom des *Lazes*, se trouve dans Maçoudi et dans Aboulféda (2). On sait combien les voyelles sont aisément variables dans la transcription des mots orientaux, surtout pour les noms de peuples et de tribus que l'écriture n'a pas fixés, et combien aussi certains sons qui flottent indécis entre les sons arrêtés de nos cinq voyelles sont parfois difficiles à exprimer nettement avec les alphabets européens. Josapha Barbaro, qui visita l'Arménie, la Perse et la Géorgie dans le XVe siècle, mais qui paraît avoir puisé à des sources arabes ce qu'il rapporte des pays du Caucase oriental, où il n'avait pas pénétré, donne aux Lesghi les noms de *Lokzi* et de *Lezikh* (3). Enfin, quant à cette mutation fréquente de l'*e* en *a*, et réciproquement, dans certains sons étrangers, nous en trouvons encore ici un exemple particulièrement frappant, en ce qu'il se rapporte à une grande tribu du nord-ouest de la Perse, qui présente, au moins par le nom, une grande analogie avec les Leksi du Daghestan, et que M. Morier dit être indifféremment nommée *Lek* ou *Lak* (4). Nous ajouterons, quoique nous n'attachions à ce fait qu'une

(1) Dorn, *Geographica Caucasia*, 1847, in-4°, p. 50 et 78; Reschid-eldîn, traduit par M. Quatremère, p. 399.

(2) Maçoudi, traduction anglaise de M. Sprenger, I, 310; Aboulféda de Reisk, dans le Büsching's *Magazin*, t. V, p. 308, 318 et 359.

(3) J. Barbaro, *Viaggio nella Persia*, dans Ramusio, t. II, 1574, p. 109, A et D. *Lezikh* est la forme plurielle de l'ethnique *Lezi*.

(4) Morier, *Some account of the Iliyats*, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VII, p. 232.

importance secondaire, que pour les Turks *Lazes* et *Lezghi* sont un seul et même nom (1).

La langue est le second point à considérer. Il existe encore actuellement dans les sombres montagnes qui dominent la côte à l'est de Trébizonde jusque vers l'embouchure du Tchorokh, une population à demi sauvage à laquelle la tradition a conservé, et qui se donne aussi à elle-même, le nom de *Lâz*. Ce sont bien indubitablement les descendants des Lazes de l'antiquité, de ceux que nous décrit Procope : seulement, comme ces âpres vallées étaient occupées antérieurement par d'autres tribus, notamment par les *Tzanni* (dont le nom, nous l'avons vu, s'est perpétué, à l'orient de Trébizonde, dans l'Ischanéthi de la géographie géorgienne, et à l'ouest dans le Djanik des Turks), et que les Tzanni, de même probablement que d'autres tribus antérieures, appartenaient à la famille des populations géorgiennes dont les Souanes sont un rameau; comme les Lazes, d'un autre côté, ne sont vraisemblablement descendus dans ces vallées de l'ancienne Tzanique qu'au xe siècle de notre ère, époque où leur domination fut renversée, au nord du Phase, par les Bagratides de Géorgie, et que sans nul doute ils devaient être alors numériquement inférieurs aux tribus qui occupaient déjà le pays, il a dû résulter de cet ensemble de circonstances, joint à l'action des huit ou neuf siècles écoulés depuis lors, que les différents dialectes ainsi mis en contact se sont plus ou moins rapprochés et confondus, et que dans cette fusion totale ou partielle il y aura eu absorption de l'un des

(1) Hadji-Khalfa, *Description du livah de Trébizonde*, imprimée dans notre *Description de l'Asie-Mineure moderne*, p. 655.

éléments par l'autre, selon le degré de leur prédominance relative. C'est ce qui est toujours arrivé, l'histoire et l'ethnologie nous l'attestent, dans tous les cas analogues.

Or, ici que voyons-nous?

Plusieurs voyageurs ont recueilli des vocabulaires du dialecte laze tel qu'il se parle actuellement dans le gouvernement de Trébizonde. Le comte Potocki le premier rapporta de Constantinople, il y a une soixantaine d'années, une liste de mots que l'abbé Hervas publia dans son *Vocabulario Poligloto* (in Cesena, 1787, in-4°, p. 65) sous le titre fautif de *Vocabulaire lesghi*, méprise qui provenait sans doute de ce que les Turks, comme nous l'avons dit, donnent aussi le nom de Lesghi à ces montagnards de la côte Pontique. Klaproth reproduisit partiellement ce vocabulaire dans l'édition originale de son *Voyage au Caucase* (1), et avec plus d'étendue dans l'édition française qu'il en donna plus tard (2), ainsi que dans son *Asie Polyglotte* (3). Mais un jeune savant prussien, le docteur George Rosen, qui a parcouru en 1843 ces vallées sauvages de compagnie avec le docteur Koch, en a rapporté des documents ethnographiques bien autrement étendus que ceux qu'avait pu se procurer le comte Potocki, et il en a fait l'objet d'un travail spécial, accompagné d'un vocabulaire de plus de six cents mots, qu'il a publié dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin (4). On est donc parfaitement à

(1) *Reise in den Kaukasus*, th. II, 1814, p. 14 et suiv.

(2) *Voyage au Caucase*, 1823, t. II, p. 539.

(3) *Asia Polyglotta*, 1823, p. 122.

(4) *Ueber die Sprache der Lazen*, dans les *Abhanl. der königl. Akad.*

même de reconnaître le degré de connexion ou de parenté qui existe entre le dialecte laze et les autres langues de l'isthme caucasien. Un seul coup d'œil suffit pour apercevoir cette parenté. Klaproth l'avait déjà signalée, et les études du docteur Rosen n'ont fait que la confirmer. Le dialecte laze est un rameau de la souche géorgienne, et il se rapproche surtout, comme on pouvait le prévoir *à priori*, du mingrélien et du souane; mais, ainsi qu'on pouvait le présumer aussi d'après l'état de barbarie des montagnards du Lazistan et la diversité des éléments qui se sont fondus dans leur idiome, cet idiome est très grossier, les éléments constitutifs y ont subi beaucoup d'altération, et un grand nombre de mots grecs et turks s'y sont introduits, ce qui s'explique assez par la domination successive des Grecs de Trébizonde et des Turks Osmanlis, à laquelle les Lazes ont été soumis depuis leur établissement dans la Tzanique.

Un point important pour la solution de notre problème restait à examiner. Il fallait rechercher si au milieu des éléments mêlés et corrompus dont se compose actuellement le dialecte laze il s'y trouve encore quelques traces d'anciens rapports avec les dialectes multiples des montagnards du Daghestan. Nous avons comparé tous les mots du vocabulaire de M. Rosen avec le vocabulaire des langues lesghi donné par Klaproth dans la partie linguistique de son voyage (1), et nous avons vu avec satisfaction, mais sans surprise,

der Wissensch. zu Berlin, für 1843. Berlin, 1845, in-4°, partie philologique, p. 1 à 38.

(1) *Kaukasische Sprachen*, p. 74 et suiv., ou t. II de l'édition française, p. 306.

que de nombreuses analogies s'y laissent en effet reconnaître.

Si donc la linguistique comparée n'apporte qu'un faible secours dans la question qui nous occupe, elle concourt cependant jusqu'à un certain point à vérifier la solution où d'autres considérations nous ont conduit, — elle y concourt, ajouterons-nous, dans la mesure que les indications de l'histoire pouvaient faire pressentir.

D'autres faits, que nous avons développés dans un travail antérieur (1), en nous faisant reconnaître dans le peuple célèbre des Héniokhes une tribu lesghi (les montagnards du Caucase oriental recevant encore aujourd'hui des Tcherkesses le nom de *Hhannoâtché*), nous autorisent d'ailleurs à faire remonter la présence des Lesghi sur la côte orientale du Pont-Euxin à une très haute antiquité. Dans le mémoire que nous venons de rappeler, nous avons montré qu'à une époque voisine de notre ère les Héniokhes, que Scylax, environ 500 ans avant J.-C., connaît sur la côte actuelle des Abazes, étaient descendus au sud jusqu'aux environs de Trébizonde, là où d'autres tribus de même sang devaient revenir dix siècles plus tard sous le nom de Lazes; que les montagnes qui séparent le haut bassin du Koûr du système fluvial du Phase, montagnes nommées dans Pline *Heniochorum montes*, portent dans la géographie géorgienne le nom correspondant de monts *Lekhi* ou montagnes des Lesghi; enfin, que dans l'*Alexandra* de Lycophron, ce poëte érudit de l'école d'Alexandrie contemporain de Ptolémée Phi-

(1) *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase avant les guerres de Mithridate*, lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1847, in-8°, p. 28 et suiv.

ladelphe, conséquemment du IIIe siècle avant notre ère, Koutaïa ou Kouthaïs, l'antique métropole de la Colchide, est surnommée la Ligustique, Κυταία ἡ λιγυστικὴ (1), épithète qui emporte nécessairement le sens de *terre des Lighyes*, et qui doit s'appliquer aux Lesghi, Λίγυες étant précisément le nom (analogue au *Lékhi* géorgien) sous lequel les Lesghi sont désignés dans la recension que fait Hérodote des peuples voisins des bords occidentaux de la mer Caspienne (2).

Si cet ensemble de témoignages et de rapprochements a quelque valeur, il en résulte nécessairement que depuis les temps les plus reculés les Lesghi, Lekhi, Leksi ou Lakzi du Caucase oriental ont poussé des incursions et formé des établissements à l'extrémité opposée de l'isthme, sur la côte du Pont-Euxin; qu'après s'être portés sur différents points de cette côte et des montagnes qui la contournent, depuis les confins du pays tcherkesse jusqu'aux environs de Trébizonde, il vint une époque, au commencement du VIe siècle de notre ère, où par suite d'événements que l'histoire ne nous a pas conservés ils établirent leur domination sur la Colchide, c'est-à-dire sur la Mingrélie et l'Iméréthi; qu'à dater de cette époque les historiens grecs contemporains, Procope notamment, ne connaissent plus l'ancienne Colchide que sous le nom de Lazique; enfin, que ce dernier mot n'est que le nom même des Lesghi, appelés par les auteurs

(1) Lycophronis *Alexandra*, ed. Meursio, 1697, p. 88. Eustathe, dans son Commentaire sur Denys le Périégète (*ad vers.* 76, p. 15 de l'édition de Londres, 1688), fait allusion à ce passage de Lycophron pour établir qu'une colonie des Lighyes d'Europe s'était fixée en Colchide.

(2) Herodot., lib. VII, c. 72.

orientaux, géorgiens et arabes, *Leksi* et *Lakzi*, l'articulation médiale du nom s'étant effacée dans la prononciation grecque, toujours portée à adoucir le son des mots étrangers.

D'autres écrivains avaient entrevu déjà cette identité des Lesghi et des Lazes (1); mais aucun, que nous sachions, n'avait cherché à l'étayer des preuves qui la peuvent justifier.

Poursuivons maintenant l'exposé des notions de Procope sur la géographie du pourtour oriental de l'Euxin.

La zone maritime du pays laze, à partir des environs du Phase et remontant vers le nord, était, comme au temps de Pline et d'Arrien, occupée par les *Apsiles*, Ἀψιλίοι (2). Menander, dans sa relation de l'ambassade de Zemarkh (3), nous les montre dans la même situation. Le pays qui leur est ainsi attribué répond à l'*Odichi* ou *Odikhi* de la géographie géorgienne, qui s'étend sur la côte jusqu'à Anakopi, à une dizaine de lieues dans l'ouest de la Kodor. On reconnaît en effet à Anakopi même, dans une passe étroitement resserrée entre le front abrupte d'une montagne et la mer, un défilé que décrit Procope sous le nom de *Trakhea*, comme formant la seule entrée du pays des Apsiles dans celui des Abasges (4). La Tzkhénis-tsqali

(1) Notamment Gärber, dans ses Remarques sur le mémoire où Bayer (t. X des *Commentarii Petropolit.*), examine la géographie de Constantin Porphyrogénète (*Anmerkungen*, etc., dans Müller, *Sammlung russischer Geschichte*, t. IV, p. 149).

(2) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 2.

(3) *Excerpta de Legat.*, p. 110, ed. Reg.

(4) Procop., *Bell. Goth.*, IV, 9; comp. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. I, p. 274.

(l'ancien *Hippos*) lui servait de limite du côté de l'Iméréthi (1). L'Odichi porte aussi chez les Géorgiens le nom de *Méégrel* ou *Mégréli*, d'où les Européens ont fait Mingrélie. Ce dernier nom, que les chroniques karthlosiennes rattachent à Égros, un des fils de Thargamos, mais qui dérive beaucoup plus probablement de la rivière d'Égouri (l'Engour de nos cartes), la plus considérable de celles qui arrosent ce pays, ce nom de Mingrélie, disons-nous, n'a été mentionné ni par Procope ni par aucun autre écrivain de l'antiquité, à l'exception de Ptolémée (2), qui compte les *Manrali* au nombre des peuples de la Colchide (3). Dans la Géographie de Moïse de Khorên, écrite à peu près à la même époque que les livres de Procope, ce qui se rapporte à ces provinces extrêmes de la Géorgie est ainsi conçu : « La Colchide, ou le pays d'*Egher*, est à l'orient de la mer de Pont et dans le voisinage de la Sarmatie; elle est divisée en quatre petits pays, nommés *Manrhéghia* (mot qu'il faut prononcer *Manrhéliu*), *Akrhédighé*, *Ghasiv* (prononcez *Laziv*), et *Djaniv*, qui sont les Khaldéens (4). La Colchide contient une grande quantité de montagnes, de fleuves, de cantons, de villes, de forteresses, de bourgs et de ports (5). »

(1) Wakhoucht, *Descript. de la Géorgie*, p. 393 à 403.

(2) *Geogr.*, lib. v, c. 9, Wilb.

(3) On a cru y reconnaître aussi l'*Ecretice* de Pline, VI, 4; mais ce nom doit plutôt s'appliquer au district même de l'Egour, comme le montre le passage de Moïse de Khorèn que nous citons ci-après.

(4) L'auteur arménien confond évidemment ici les *Tzanes* méridionaux de Tchorokh, qui touchaient aux Khaldi de l'Arménie occidentale, avec les *Sanni* ou Souanes du nord de la Lazique.

(5) Géographie de Moïse de Khorèn, traduct. franç. de M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 357, avec les corrections de la page 388.

Sur l'origine du nom des Apsiles, non plus que sur celle du nom des Lazes, nous ne trouvons aucune indication ni dans les auteurs, ni dans l'étude même de la topographie locale. Il semble résulter d'un passage où ils sont nommés dans Agathias (1), que leur langue ne différait pas de celle des Lazes. On les trouve mentionnés dans les auteurs arméniens sous le nom d'*Aphschel* ou *Aphschegh*, mais sans autres détails (2). Le comte Potocki, dans son *Histoire primitive des peuples de la Russie* (3), a signalé l'analogie de ce nom avec celui des *Chapchigh*, ou, plus correctement, *Chapsugh*, tribu tcherkesse qui demeure actuellement aux environs du bas Kouban, et qui s'étend aussi sur la côte assez loin vers le sud. Ce rapprochement nous paraît d'autant plus naturel, que les anciennes informations mentionnaient les Chapsough comme étant d'extraction abaze (4), ce qui leur suppose une habitation autrefois plus méridionale. Parmi les tribus tcherkesses, il n'y en a guère dont le nom ne soit écrit avec des différences d'orthographe beaucoup plus grandes que celles qui se trouvent entre le nom des *Apsiles* et celui des *Chapsough*. Les mots tcherkesses et abazes sont d'ailleurs hérissés d'articulations gutturales extrêmement difficiles à saisir pour une oreille étrangère; et il ne faut pas oublier combien les Grecs se faisaient peu scrupule d'adoucir l'âpreté des noms barbares.

(1) Lib. III, p. 91.

(2) Saint-Martin, dans ses notes sur Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. IX, p. 206.

(3) Page 240, édit. Klapr.

(4) Pallas, *Voyage dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie*, traduct. franç., in-4°, t. I, p. 421.

Les *Abasghi*, Ἀβασγοί, succédaient aux Apsiles (1). Arrien, qui nous fournit une indication analogue, étend leur territoire à l'ouest jusqu'à la rivière actuelle de Chakhé : une partie des vallées maritimes comprises dans cet intervalle sont encore occupées aujourd'hui par plusieurs petites tribus désignées par leurs voisins les Tcherkesses sous la commune appellation d'*Abaza* (2). Les Abasghi sont les *Abkhaz* de la géographie géorgienne, dont les princes, bientôt après le temps de Procope, firent une grande figure dans l'histoire de ces régions. Les Abasges adoraient les arbres des forêts; la trace de ce grossier fétichisme se retrouve chez leurs descendants, mêlée aux pratiques dégénérées du christianisme, qui fut porté chez eux du temps de Justinien. Leurs princes enlevaient les enfants les plus beaux du pays, et ils les vendaient aux Romains, après en avoir fait des eunuques. Le commerce des esclaves sur cette côte est en vigueur depuis les temps les plus anciens, et il s'y est perpétué jusqu'à nos jours (3). Il paraît que les Abasges proprement dits étaient principalement confinés dans les vallées supérieures, et que la côte était occupée par les *Saghides*, Σαγίδαι, sur le territoire desquels s'élevaient les villes de *Sebastopolis* (antérieurement appelée *Dioskourias*) et de *Pityûs* ou *Pityunta*. Cette dernière place est la *Bitchvïnda* des chroniqueurs géorgiens, nommée plus

(1) Procop., *Bell. Goth.*, lib. IV, c. 3.

(2) Stan. Bell, *Journal of a Residence in Circassia*, vol. II, p. 481.

(3) Il faut rapprocher de cette indication ce que Procope (*Bell. Pers.*, II, 28) et Agathias (lib. III, p. 76 et suiv.) disent des relations commerciales des Lazes avec les Romains. Comp. Peyssonel, *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, in-4°, 1765, p. 55.

habituellement *Pitziunta* dans les relations européennes. Ces deux places, autrefois célèbres et florissantes, étaient grandement déchues au VIe siècle ; Procope ne les qualifie que de châteaux, ainsi que Justinien dans une de ses Novelles. Les Saghides sont du reste indubitablement le même peuple qu'Arrien, et avant lui Pline et Memnon, nomment *Sanighes;* mais l'orthographe de Procope serait la véritable forme du mot, si les Saghides, comme cela paraît probable, retrouvaient leur synonymie dans la tribu abaze de *Sakhi*, maintenant confinée à l'extrémité occidentale du territoire que les anciens auteurs leur attribuent.

A mesure que l'historien s'éloigne des pays du Phase, ses notions sur une côte à demi sauvage, avec laquelle les Romains n'avaient depuis longtemps que peu de rapports, deviennent plus maigres et moins précis. Il y a même dans son texte (1) une confusion qui semble placer les *Zekkhi* entre les Abasges et les Saghides, arrangement directement contraire aux indications d'Arrien, ainsi qu'à la réalité des faits. Les *Zekkhi* ou *Zikhs* sont les *Adighé*, que nous connaissons sous le nom de Tcherkesses, et qui ont occupé de toute antiquité l'extrémité nord-ouest du massif caucasien jusqu'au Kouban inférieur. Chez les Géorgiens, le nom des Adighé prend la forme de *Djik* (2), tout à fait analogue au *Zikh* des Romains et des Grecs.

Au-delà des Zikhs, c'est-à-dire vers les bas Kouban, sur les pentes septentrionales du Caucase, et le long de la Méotide jusqu'au Tanaïs, habitaient au temps de

(1) *Bell. Goth.*, IV, 4. Dans un autre endroit de ses Histoires (*Bell. Pers.*), II, 29), Procope énumère les Abasges et les Zèkhes (c'est ainsi qu'il y écrit leur nom, Ζῆχοί) sans nommer les Saghides.

(2) Wakhoucht, p. 409.

Procope différentes tribus hunniques (1). La plus puissante était celle des *Sabires;* leur nom figure perpétuellement dans l'histoire des guerres dont les pays caucasiens furent alors le théâtre entre les Perses et les Grecs. Les *Outourgours* occupaient, au-dessus des Sabires, la partie des plaines sarmatiques qui borde à l'orient le Palus Mœotis. Les Goths dits Tetraxites, Γότθοι Τετραξῖται, demeuraient sur le Bosphore, siége antique du peuple kimmérien.

Sur le reste du Caucase, Procope se borne à quelques généralités. Il dépeint bien la prodigieuse élévation de ces montagnes énormes, dont la partie supérieure est couverte de neiges éternelles, et qui portent leur front sourcilleux bien loin au-delà de la région du ciel où se forment les orages (2). Deux principaux défilés qui traversent la chaîne ouvraient les contrées du midi aux redoutables incursions des hordes du nord : l'un de ces défilés, connu de toute antiquité sous le nom de *Portes Caspiennes* (3), coupe le centre même du massif caucasien au-dessus de l'Ibérie; l'autre, que notre auteur appelle *Tzour,* est, selon toute probabilité, la passe de *Dzour-zdouk* de la géographie géorgienne, qui conduit des hautes vallées de l'Aragvi à la

(1) *Bell. Pers.*, II, 29; *Bell. Goth.*, IV, c. 3 et 4. Il faut rectifier, par le premier de ces deux passages, ce qu'il y a d'inexact dans l'énoncé du second.

(2) *Bell. Goth.*, IV, 3.

(3) M. Walckenaër a parfaitement démontré que cette dénomination de Portes Caspiennes s'était toujours appliquée, dans les auteurs anciens, à la passe centrale de la chaîne, aujourd'hui connue sous le nom de Passe de Dariel, nonobstant l'assertion contraire de Pline (Mémoire sur les dénominations de Portes Caspiennes, Caucasiennes, etc., 1816, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VI).

vallée des Kistes arrosée par le Koï-sou, à quelque distance à l'orient des Portes Caspiennes (1). Il est vrai que les Arméniens appliquent communément le nom de *Djor* à la passe de Derbend, les *Portes Albaniennes* de Ptolémée (2); mais les notions géographiques de Procope, dont l'ensemble se rapporte exclusivement aux parties occidentales de la chaîne, ne semblent guère permettre de s'éloigner autant vers l'Orient. Le géographe arabe Edrisi, qui énumère douze passes principales du Caucase entre le défilé de Dariel et la mer Caspienne, y nomme aussi la porte de *Tsoul*, qui paraît devoir être distinguée dans son énumération de la passe de Derbend (3). Les *Alains* étaient maîtres du pays où sont situées les Portes Caspiennes (4). Plus à l'ouest, entre les Alains et les Abasges, les *Broukhi*, Βρουχοι, tenaient quelques unes des hautes vallées de la chaîne. On trouve encore aujourd'hui dans les mêmes lieux une tribu de *Brakhi* ou *Barakaï*, de sang abaze, sur un des affluents supérieurs de la Laba, tributaire du Kouban.

(1) Wakhoucht, *Description de la Géorgie*, p. 455. Il faut rapprocher sa carte du Karthli septentrional des cartes beaucoup plus exactes que l'on doit aux Russes.

(2) Notes de M. Kabaragy Garabed, à la suite de sa traduction française de l'*Histoire d'Élisée*, p. 309; Add. Saint-Martin, dans son édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, t. VI, p. 269.

(3) Géographie d'Edrisi, traduct. franç. du comte Am. Jaubert, t. II, p. 329; traduction qu'il faut rapprocher de celle de Klaproth, dans le *Magasin Asiat.*, t. I, p. 261.

(4) *Bell. Goth.*, lib. IV, c. 3.

PROGRÈS

DE LA COLLECTION GÉOGRAPHIQUE

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

NEUVIÈME RAPPORT.

(Pour l'année 1847.)

—

L'espoir et le vœu exprimés à la fin du rapport de l'année 1846 pour le progrès de la collection géographique de la Bibliothèque royale ne se sont pas réalisés, malgré la bienveillance souvent manifestée par le ministre sous les ordres duquel est placé ce grand musée littéraire. Différentes causes ont ralenti les acquisitions, et rien n'a été fait pour faire jouir le public des nombreux objets précédemment acquis et recueillis non sans peine. La branche la plus nouvelle, celle qu'il est le plus urgent de compléter, ne devait pas souffrir des plaintes, plus ou moins fondées, auxquelles a donné lieu l'absence du catalogue des livres imprimés : or la stagnation est bien plus fâcheuse pour une institution naissante que pour des établissements dès longtemps constitués et aussi riches que le sont les départements des livres, des antiques, des estampes et des manuscrits. Un peu plus de quinze cents articles, formant environ deux mille cinq cents pièces, sans comprendre le dépôt légal, sont entrés au Cabinet de géographie cette année, au lieu de cinq à six mille pièces qui l'avaient enrichi chaque année depuis 1839. Heureusement, et comme par une sorte de compensation, beaucoup de dons, et plusieurs importants, sont venus

suppléer le manque d'acquisitions. La collection a déjà au dehors un commencement de renom; plus connue peut-être dans l'étranger qu'à Paris même, elle a excité l'attention des académies et des compagnies savantes, comme celle des géographes et des savants illustres, dont s'honorent l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. Citer ici le suffrage de Carl Ritter, du baron de Humboldt, d'Adrien Balbi, du colonel Leake, de MM. Pasini, Gråberg de Hemsö, Lelewel, Beke, etc., c'est prouver l'estime dont jouit au dehors la nouvelle collection.

Le conseiller Werlauff a ajouté encore quarante-trois cartes à son riche présent de l'année dernière de cartes sur la Scandinavie, tellement qu'on peut regarder le Cabinet de Paris comme aussi riche en ce genre que pas une autre collection de cartes géographiques. Le gouvernement de la Grande-Bretagne a adressé les nouvelles cartes de Hong-Kong; le duc de Luynes, une ancienne carte chinoise; le comte de Saluces, la carte des États sardes de terre-ferme; M. Morse, citoyen des États-Unis, son atlas cérographique exécuté par un procédé nouveau; M. Rafn, le secrétaire de la Société des antiquaires de Copenhague, une carte du Groënland; M. de Chateaugiron, consul à Nice, la carte de la ville et de la campagne de Nice; l'amirauté britannique, soixante-dix-sept cartes hydrographiques récentes sur toutes les parties du monde; le dépôt de la marine de France, soixante-huit cartes; M. Mollien, de la Havane, plusieurs cartes sur l'île de Cuba; le professeur Lepsius et M. Pergameni, une nouvelle carte de la presqu'île de Sinaï, avec l'exposé de l'opinion du savant prussien sur la situation qu'il assigne au mont Sinaï; M. de Pourtales Gorgier, la carte sous-aqueuse du lac de Neuchâtel; le ministre

des travaux publics, la carte géologique de France; le ministère de la marine, le grand Neptune du Cattégat; le ministre de la guerre, la carte forestière de l'Algérie; M. Viquesnel, la carte géologique de l'Europe, par M. Boué; M. Vattemare, le bassin du Mississipi, de M. Nicollet; le docteur Beke, son Essai sur le Nil; M. de Caumont, ses cartes agronomiques du Calvados et d'Argentan; M. Gråberg de Hemsö, une collection d'opuscules géographiques; M. Biot (Édouard), la notice des météores observés en Chine; M. Sédillot, les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes; M. D'Avezac, ses mémoires sur les découvertes dans l'Océan et sur le voyage de Bethencourt; le chevalier de Falbe, plusieurs ouvrages sur l'ancien Danemark (*Origines Hafnienses*, etc.).

Nous passons sur d'autres envois gratuits de cartes et opuscules géographiques; cette énumération succincte suffit pour prouver le désir des savants étrangers, comme des savants français, de voir la nouvelle collection se compléter de plus en plus. Puisse l'administration en apprécier assez l'utilité pour la constituer définitivement! Les services qu'elle peut rendre aux ingénieurs, aux voyageurs, aux marins, au commerce, aux savants, à ceux qui s'occupent de l'histoire, au public français et étranger, doivent engager le gouvernement à prendre des mesures efficaces pour tirer parti d'un dépôt déjà considérable, fruit d'un travail assidu de dix-huit années, mais qui n'est encore pour ainsi dire qu'un simple magasin. Nous arrivons au détail des acquisitions.

La PREMIÈRE CLASSE, consacrée à la *cosmographie* et à la *géographie mathématique*, ne s'est augmentée d'aucune pièce très importante; il n'est guère entré en ce

genre au Cabinet que la Carte de l'éclipse annulaire de 1847, et un Catalogue des météores observés par les Chinois.

La SECONDE CLASSE, *chorographie* et *hydrographie*, s'est enrichie beaucoup davantage : voici une liste succincte des principales pièces.

ASIE. — L'Ile de Hong-Kong, récemment publiée en Angleterre en quatre grandes feuilles, ouvrage du lieutenant Collinson; une très grande carte de la Chine, ancien ouvrage chinois; un atlas d'Arabie, de Zimmermann, et une carte générale de l'Arabie; l'Empire chinois, par Weiland et Kiepert; l'Indostan, par Allen, en six grandes feuilles; la presqu'île de Sinaï, par le docteur Lepsius, avec la situation nouvelle qu'il assigne au mont Sinaï.

EUROPE. — *Angleterre*, un grand plan de Londres récent en six feuilles; — *Belgique et Hollande*, trois nouvelles feuilles de la grande carte topographique de la Belgique; — *Scandinavie*, quarante-trois feuilles des cartes diverses et anciennes relatives au Danemark, à la Norvége, à l'Islande, et carte d'une partie du Groënland; — *Russie*, environs de Saint-Pétersbourg, par le bureau topographique, carte russe; — *Pologne*, plan de Cracovie, par Koczicka; — *Allemagne*, la suite de l'atlas de Hanovre, par Papen; plan de Hambourg et environs, par Nagela, 1845, six grandes feuilles; six nouvelles feuilles de la carte de *Wurtemberg*, par le bureau topographique de Stuttgard; plan de Cassel, par Boekel, à 1 : 3000; carte spéciale de Mersebourg, par Albert Platt; — *Prusse*, la suite de la Westphalie, par l'état-major prussien; les Environs de Schweidnitz, en quatre feuilles, 1845, par Hoffmann; la Prusse entre la Meuse et le Weser, par Schmidt, 1846;

une grande carte de la Prusse en dix feuilles à l'usage des postes, publiée par le bureau des postes de Prusse; carte topographique des environs de Berlin, par V. Falckenstein, une grande feuille; la carte topographique de la province de Brandebourg, par l'état-major prussien; — *États autrichiens*, Royaume d'Illyrie et duché de Styrie, par l'état-major autrichien, en trente-six feuilles; la Carte générale du royaume lombard-vénitien, en quatre feuilles; — *Turquie et Grèce*, l'Europe ottomane, par Kiepert; Carte grecque de la Turquie d'Europe (Belestina); le Détroit de Coustantinople, par Kephala, en grec; — l'*Italie*, carte topographique de la ville et de la campagne de Nice; les États sardes de terre ferme, excellente carte, par l'état-major de Turin, quatre feuilles à 1 : 25000; — *la Republica romana*, carte gravée à Rome en l'an VI (1798), représentant l'État romain avec sa division en huit départements; — *Suisse*, le Canton de Genève, en quatre feuilles, par le colonel Dufour; l'Atlas topographique de la Suisse, par le même, les deux premières feuilles; — *France*, dix nouvelles feuilles de la Carte topographique de la France, par le Dépôt de la guerre; une suite de cartes des anciennes provinces de France; plusieurs cartes spéciales de nos départements, publiées sur les lieux, ouvrages qui déposent d'un progrès réel dans les travaux géographiques et dans l'intérêt que les administrations locales et le public leur accordent; par exemple, trois feuilles du département du cher, l'atlas des Ardennes par cantons, le département de la Haute-Marne, l'atlas du département du Rhône par cantons, de M. Rembielinski; enfin quelques bons dessins de localités diverses dessinés à une grande échelle; à quoi il faut joindre plu-

sieurs départements tirés de la grande carte de France du dépôt de la guerre par le procédé du transport.

Afrique. — La région du Nil, carte revue par Kiepert, 1846; l'Afrique du nord-ouest, par le même; un Plan administratif de la ville d'Alger, en quatre feuilles coloriées, 1847; deux cartes manuscrites de l'Ile-de-France de 1772, avec le détail du terrier et l'état des possesseurs du temps.

Amérique : — la carte de *Massachusetts*, en quatre feuilles; un atlas d'*Amérique*, par M. Morse, publié par un procédé dont nous parlerons plus loin; — le *Pérou* central, par Arenales, Buénos-Ayres, 1830; — l'Ile de *Cuba*, par D. José de la Torre; Plan de la Havane et Port de Cienfugos, à la Havane, 1847; — le *Mexique* et la *Californie*, par Kiepert.

Océanie; — *Australie*, une grande feuille, par Wieland, 1847.

Atlas généraux : le nouvel atlas publié par Rudolph Gross, imprimé en couleur et d'une belle exécution; l'Atlas universel en quatre-vingts cartes, publié par Ewald, Stuttgard, imprimé en couleur d'après le procédé de Bauerkeller; l'Atlas général de Ziegler, en vingt-quatre feuilles, d'après les leçons de Carl Ritter.

Hydrographie : le Neptune du Cattégat, de Claret de Fleurieu, soixante-dix feuilles; suite de l'Atlas des Phares, de M. Coulier; cartes de l'amirauté britannique, publiées pendant l'année précédente, au nombre de soixante-dix-sept feuilles, relatives à toutes les parties du globe; cartes du Dépôt de la marine de France, soixante-neuf feuilles; deux anciens atlas de la mer Adriatique et d'une partie de la Méditerranée, dessinés par un ingénieur de la république de Venise, F.-G. de Lato, en 1729, formant cent soixante-qua-

torze feuilles, comprenant tous les lieux, îlots et châteaux, dessinés en perspective, ouvrage inédit qui fut acheté récemment à Lodi par un voyageur anglais.

A cette deuxième classe se rapporte un ouvrage de Pierre Boyer, sieur Duparq, formant un grand atlas général en deux volumes manuscrits, du temps de Louis XIII, intitulés *Cathalogue de cartes idrographiques et géographiques de la mer occéane*, etc., et une autre série de cartes diverses, également inédites, sur l'Europe, sur la France en particulier et ses colonies.

Troisième classe; *Géographie physique; — cartes géologiques :* Carte générale géologique de France, imprimée à l'Imprimerie royale à vingt-deux couleurs, par de nouveaux procédés; Carte géognostique des environs de Paris, par Cuvier et Brongniart; Essai d'une carte géologique du globe et une de l'Europe, par M. Boué; publications de la Société géologique de Londres; la Carte géologique de New-York, faite par ordre de la législature, en quatre feuilles; Carte géologique de la Manche, par M. de Caumont; la Carte géognostique du lac Laach, par M. OEynhausen, en huit feuilles; la Carte géologique des provinces australes du Brésil; la Carte géognostique de Saxe, par Naumann, 1845; *Hydrographie continentale :* plusieurs cartes spéciales des rivières et canaux de France; Carte du fond du lac de Neuchâtel, avec toutes ses sondes; Cours de l'Adige, carte à une très grande échelle (1 : 288), publiée à Inspruck; un Atlas général de Sydow, en vingt-sept feuilles, montrant principalement l'hydrographie continentale; l'Embouchure de la Seine, une très grande carte en deux feuilles, par M. Saint-Genis, ingénieur civil; le Panorama du lac de Constance, par Brandmayer, en huit feuilles; le

Cours de Rio-Bermejo, par Descalzi, Buénos-Ayres, 1831; Panorama du Danube, d'Ulm à Vienne, par Grüber, en quinze feuilles; le Bassin hydrographique du haut Mississipi, par Nicollet. *Orographie et cartes physiques :* Carte orographique de la région du Caucase, d'après l'état-major impérial russe, 1842; le Mont-Cénis, au 5000e, par Thuillier, carte publiée anciennement par l'Institut; la Carte physique de la France et une Carte générale de France, par le baron Walckenaër; Carte climatérique de Varsovie, par Jaczelbowski, 1846; la Carte physique des environs de Fréjus, par M. Ch. Texier.

Quatrième classe; *géographie statistique, administrative, économique.* — Ici se classent les cartes des chemins de fer, cartes qui, naturellement, se multiplient beaucoup en Europe, en même temps que ces lignes de communication rapide :

1° Le réseau des chemins de fer italiens, Racchia, 1846; les Chemins de fer entre Berlin, Dresde, etc., par Hammer; Berlin, 1842; Atlas des chemins de fer allemands, par de Perthes; le Chemin de fer du Nord, Paris à Amiens, et les autres chemins de fer de France; les Chemins de fer de la Bavière, par Bauern;

2° L'Atlas administratif des États prussiens, exécuté par ordre du ministre du commerce de la Prusse, en vingt feuilles; la Carte forestière de l'Algérie, 1847; suite de Cartes forestières de la France; Carte des vignobles de l'union douanière, en deux feuilles, par Hellrüng, Augsbourg; Cartes agronomiques du Cavaldos et d'Argentan, par M. de Caumont;

3° Carte manuscrite du diocèse de Toulouse, provenant de la bibliothèque d'un archevêque de ce diocèse, le cardinal de Loménie; plusieurs cartes des

anciens diocèses de France et autres cartes ecclésiastiques (*Hispania Benedictina*, *Italia benedictina*, etc.).

Cinquième classe; *géographie historique*. — Cette classe se subdivise, comme les deux précédentes, en plusieurs branches : 1° *Géographie ancienne et comparée :* une carte de *forum Julii* et des anciennes carrières de Fréjus, par M. Texier; 2° le *Théâtre de la guerre :* la collection des Cartes du général Guilleminot sur les campagnes d'Allemagne, d'Italie, etc., en cent quarante-cinq articles; une série de cartes militaires pour les campagnes du XVIIe siècle et du XVIIIe (avant 1789); une autre suite relative au théâtre de la guerre pendant la Révolution; deux cartes de la dernière guerre au Penjab, une en quatre feuilles par Zimmermann, 1846, et une autre par Wyld; l'Atlas des campagnes du prince Eugène de Savoye, par Kausler, en trente-quatre feuilles; 3° *Atlas historiques :* l'Atlas historique et géographique de Wedell; 4° *les Voyages :* suite du Voyage de Russegger en Asie et en Afrique, et Voyage de Waddington en Éthiopie; du docteur Desborough-Cooley, Histoire générale des découvertes maritimes; Voyage de Della Cella, de Tripoli d'Afrique vers l'Égypte; Voyages de Franklin et de Richardson à la mer Polaire; Voyage de découvertes aux régions arctiques, par John Barrow, et divers autres voyages avec cartes; 5° *Cartes orientales :* les cartes en turc des guerres maritimes des Ottomans, par Kiateb-Tchelebi; Ebn-Haukal, géographe du Xe siècle; une carte arabe de l'an 1009 de l'hégire (1600 de J.-C.), sur parchemin, par le Tunisien Mohammed-ebn-Aly-ebn-Ahmed-el-Cherfy, natif de Sfax, Mappemonde faite d'après la géographie d'El-Edrisi : il est à remarquer que le père et le fils de ce cartographe arabe se sont, comme lui, adonnés à la géographie; cette na-

tion a fourni aussi plusieurs voyageurs recommandables; 6° *Monuments de la géographie :* une Carte vénitienne du xve siècle, par de Giroldis, datée de 1422, acquise à Lodi, et représentant la Méditerranée, la mer Noire, etc.; un volume de trente et une cartes anciennes de la moitié du xvie siècle; une petite carte d'une partie des côtes de l'Océan et de la Méditerranée, sur parchemin, avec une rose des vents en bas-breton; enfin, le fac-simile du globe de Martin Behaim, dont il a été question dans un des rapports précédents.

Le reste des acquisitions de l'année 1847 se compose de plusieurs articles qui ne rentrent pas exactement dans les cinq classes précédentes. En dictionnaires de géographie, on a reçu la onzième livraison du Dictionnaire géographique de feu Adrien Guibert, que l'éditeur, M. Renouard, s'efforce de rendre digne des premières livraisons; plusieurs dictionnaires géographiques des États de Lorraine et du Barrois; le Dictionnaire de la Moselle; la suite du Dictionnaire topographique de l'Allemagne, par Eugène Huhn; celle du Dictionnaire géographique de l'Autriche, par Raffelsberg; la Topographie des États prussiens, par Messow, par ordre alphabétique; pour les recueils géograghiques périodiques, la suite des journaux de la Société géographique de Paris et de celle de Londres; du Recueil de Ludde; du Moniteur des Indes de Siebold; des Nouvelles Annales des Voyages; des Progrès de la géographie, par Froriep; en ouvrages divers, plusieurs volumes ou opuscules de géographie de M. Gråberg de Hemsö sur le Maroc, l'Algérie, l'Italie, la mer Noire, les Kirghis, sur les navigateurs génois, sur les progrès de la géographie depuis 1840, les découvertes dans l'Amérique et dans l'Afrique centrale, etc.; — le Ta-

bleau des établissements publics en Algérie pour 1845, adressé par le ministère de la guerre; les hauteurs des points de la carte de Suisse, par M. Osterwald, 1847; les *Symbolæ ad geographiam medii avi*, par M. Werlauff; les opuscules et ouvrages déjà cités, offerts au Cabinet de géographie par MM. le docteur Beke, Sédillot, Falbe et D'Avezac. Quant aux atlas composés par M. Morse, citoyen des États-Unis, ils sont publiés à l'aide d'un procédé particulier qu'il appelle *cérographique*. Ce n'est pas le lieu de faire la description de sa méthode; il suffit de dire qu'elle est propre à généraliser de plus en plus les connaissances en géographie et même à populariser tout à fait cette étude, attendu que par ce moyen on multiplie indéfiniment le tirage des cartes géographiques de manière à en abaisser le prix considérablement. Une seule carte en relief a été déposée cette année; elle est encore l'ouvrage de M. Bauerkeller; elle représente l'Espagne et le Portugal.

Tel est, en abrégé, le résultat des acquisitions dont s'est enrichie la Bibliothèque royale en 1847; quelques unes sont assez précieuses pour compenser l'infériorité du nombre des pièces. Puisse la sympathie manifestée par les savants étrangers pour la nouvelle collection, et leur bienveillance pour celui qui lui a consacré tous ses efforts, éveiller en France un sentiment semblable, démontrer l'utilité de cet établissement public, et provoquer des mesures salutaires et efficaces, changer enfin un simple dépôt en un lieu de hautes études et de recherches scientifiques à la hauteur des connaissances du XIXe siècle!

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DU COLONEL MARIENI,

AU SERVICE D'AUTRICHE,

Datée de Vienne le 21 novembre 1847.

—

Au mois d'août dernier, j'ai fait un séjour à Tamagrai (royaume de Pologne), pour convenir avec le lieutenant général russe Tenner des moyens d'opérer la jonction de la triangulation qu'il dirige dans cette partie de l'empire de Russie avec la triangulation autrichienne du royaume de la Gallicie. J'espère que, dans le cours de la prochaine année, on mettra à exécution les travaux que demande cette liaison, laquelle aura lieu dans les environs de Cracovie et de Tamogrod, c'est-à-dire sur deux points. On aura donc ainsi la preuve de l'exactitude des opérations trigonométriques autrichiennes, si peu connues jusqu'à présent.

Le général Tenner réunit et coordonne les travaux trigonométriques russes, qui se poursuivent avec une grande célérité.

A l'aide de ces travaux on obtiendra dans peu d'années la mesure d'un arc de méridien de 25°, lequel s'étend depuis Ismaïl, sur le Danube, par Jacobstadt, Borysat et Tornea, jusqu'au cap Nord.

Je m'occupe en ce moment de la mise en ordre des travaux trigonométriques qui, dans ces dernières années, ont été exécutés en Transylvanie, pour pouvoir ensuite les publier l'année prochaine, et procurer ainsi la description géométrique d'un pays jusqu'à présent si peu connu sous ce rapport.

COMPTE RENDU

Des Recettes et des Dépenses de la Société pendant l'exercice 1846-1847.

RECETTES.

Reliquat du compte de 1845-1846; intérêts des fonds placés; souscription du Roi; renouvellement des souscriptions annuelles et produit des diplômes délivrés aux nouveaux membres; vente du Recueil des Mémoires et du Bulletin.	10 107fr. 70c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer; impression du Bulletin; médailles décernées en 1847.	8 978 89
En caisse le 31 décembre 1847. . .	1 038fr. 81c.

Plus, une inscription de 600 fr. de rente 5 p. 100.

Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé par l'Assemblée générale.

Signé CHAPELLIER.

Paris, le 14 janvier 1848.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 5 novembre 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Constant Dufeu, architecte, écrit à la Société que, conformément à l'autorisation qui lui a été donnée, il vient de faire au tombeau du contre-amiral Dumont d'Urville les restaurations des peintures et quelques autres réparations. Les procédés qu'il a employés pour les peintures sont peu dispendieux et assurent une longue durée à cet ouvrage. M. Dufeu soumet à la Société quelques observations au sujet des inscriptions, et il la prie de vouloir bien lui donner son avis sur la rectification qu'il propose. Cet objet est renvoyé à l'examen de la commission spéciale du monument.

M. Verger écrit à la Société pour lui offrir en son nom et au nom de M. Le Sant une Géographie élémentaire du département de la Loire-Inférieure, et il appelle son attention sur ce travail.

M. le président met sous les yeux de l'assemblée un dessin représentant douze caractères hiéroglyphiques gravés par les anciens Indiens Chibchas de la Nouvelle-Grenade sur un rocher de la province de Velez, au nord de Bogota, et envoyés au colonel Acosta. M. le président invite ensuite MM. les membres qui auraient des renseignements sur le nouveau voyage de M. Rae, officier de la Compagnie de la baie d'Hudson, à la terre de Boothia-Felix, à vouloir bien les communiquer à la Société.

M. le vicomte de Santarem fait hommage à la Société de plusieurs volumes de son ouvrage sur les relations politiques et commerciales du Portugal avec les différentes puissances du monde, depuis le commencement de la monarchie portugaise au XIIe siècle jusqu'à nos jours. Il offre aussi le premier volume de sa Collection des documents relatifs aux relations extérieures du Portugal, ayant pour titre *Corpo diplomatico*. M. le vicomte de Santarem fait observer que, dans les volumes déjà publiés et renfermant les sommaires de plus de six mille documents, pour la plupart inédits, on en rencontre un grand nombre qui appartiennent à l'histoire de la géographie et qui intéressent cette science. D'après le désir manifesté par la Commission centrale, M. de Santarem signalera ces documents dans une prochaine notice.

M. D'Avezac présente des observations sur la nomenclature et le classement des îles et archipels de la mer de Madagascar.

Le même membre donne des explications sur le calendrier de l'Atlas vénitien de la bibliothèque de M. le baron Walckenaër.

M. Roux de Rochelle présente un compte rendu des

derniers tableaux de la situation des établissements français en Algérie, publiés par le ministère de la guerre.

Séance du 19 *novembre* 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale asiatique de Londres adresse la troisième partie du dixième volume de son journal.

M. le vicomte de Santarem communique la première feuille de la grande mappemonde de Fra-Mauro, de 1459, publiée pour la première fois en entier et de la grandeur de l'original, avec ses nombreuses légendes, si importantes pour la géographie du moyen âge et pour l'histoire des découvertes du xve siècle. Il annonce que les autres feuilles paraîtront successivement de mois en mois.

M. le président, en adressant des remercîments à M. le vicomte de Santarem, au nom de la Commission centrale, rappelle qu'en 1843, à son retour d'Italie, il a rendu compte à la Société de son voyage, et qu'entre autres cartes anciennes de différentes villes qu'il avait fait copier ou décrites, il a insisté sur la beauté du travail de la grande carte de Fra-Mauro, transportée de Saint-Michel de Murano au palais ducal de Venise, ainsi que sur son admirable conservation sous le rapport du dessin, des écritures et des couleurs.

M. Roux de Rochelle fait hommage du second volume de son Histoire de l'Italie.

M. le président annonce que M. Forchhammer est présent à la séance, et il l'invite à faire une communication à la Société sur ses voyages.

M. de Froberville lit une notice sur les Va-Nghindo, peuplade de la côte orientale d'Afrique. M. le président l'invite à vouloir bien détacher un fragment de cette notice pour le lire à la prochaine assemblée générale.

M. D'Avezac annonce qu'il a reçu de M. Édouard Dulaurier, professeur de malai à l'école spéciale des langues orientales vivantes, l'offre de deux morceaux géographiques d'un grand intérêt, pour être compris dans le recueil de Voyages et de Mémoires publié par la Société. Le premier de ces morceaux est la relation d'un voyageur indigène dans l'intérieur de la péninsule malaie, traduite sur le manuscrit original; le second est la relation espagnole du célèbre Mendaña, avec la traduction faite également par M. Dulaurier. Cette offre est accueillie avec empressement, et renvoyée à l'examen de la section de publication.

M. D'Avezac entretient ensuite la Société d'un document génois vulgairement intitulé *Itinerarium usus-maris;* ce document, signalé en 1667 par Soprani, en 1802 par M. Graberg de Hemsö, et très bien caractérisé par Akerblad, fut l'objet, en 1809, de savants aperçus de la part de M. Walckenaër; enfin une copie entière en fut envoyée en 1824 par M. Graberg à la Société de Géographie. M. D'Avezac, qui avait provoqué en 1832 des vérifications en Italie pour retrouver le manuscrit original, annonce qu'il a repris personnellement ces recherches en 1842, et qu'il est possesseur d'une recension nouvelle qu'il se dispose à publier; il donne quelques détails sur les diverses parties dont se compose le manuscrit, sur la date de chacune d'elles, et sur la nature, l'origine et l'auteur présumé de cette compilation.

Séance du 3 décembre 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

A l'occasion du procès-verbal, M. le président rappelle qu'il a été question de plusieurs manuscrits susceptibles d'entrer dans la composition des mémoires inédits, et que la section de publication pourra s'en occuper, en même temps que de ceux qui viennent de lui être signalés.

M. le colonel Corabœuf communique une lettre de M. le colonel Marieni, au service de l'Autriche, relative aux moyens d'opérer la jonction de la triangulation dirigée en Pologne par le général russe Tenner, avec la triangulation autrichienne du royaume de Gallicie. Un extrait de cette lettre est renvoyé au comité du *Bulletin*.

M. Jomard donne lecture d'une lettre de M. le docteur Beke, ainsi que de ses observations relatives à la source de la principale branche du fleuve Blanc. — Renvoi au comité du *Bulletin*.

Le même membre fait les communications suivantes :

1° Il résulte de sa correspondance avec M. Carl Ritter, au sujet du voyage au Soudan (*das Buch des Sudan*) que M. Rosen vient de traduire du turc en allemand, que le voyageur tunisien, Mohammed-ben-Ali-ben-Zaid-el-Abidin-el-Tounsi, est autre que le cheykh Mohammed-el-Tounsi, auteur du Voyage au Darfour et d'un Voyage au Ouadây, dont les dessins ont été communiqués à la Société. Tous deux y sont allés par l'Égypte, et sont revenus du Ouadây à Tunis par le Fezzan et Tripoli; mais le cheykh seul est revenu de Tunis au Caire. Celui-ci ne parle aucunement de rui-

nes, de sarcophages, d'inscriptions sur tables de cuivre avec les signes du soleil, etc., mentionnés dans le *Buch das Sudan*, ni d'un Français voyageant à Ouadây à la même époque. Ces divers points seront examinés dans la préface du Voyage du cheykh au Ouadây.

2° M. le docteur Squier est occupé à la publication de ses recherches sur les anciennes enceintes ou circonvallations et les *tumulus* américains qu'il a fouillés, et sur divers sujets curieux d'antiquités américaines. Plusieurs planches de son ouvrage représentant en plan et en coupe des enceintes et des *tumulus* situés sur les bords des rivières Print-Creek, Little-Miani et Brush-Creek, sont déposées sur le bureau ; la dernière présente la singulière conformation d'un serpent et d'un œuf (ou ovale) à son extrémité.

3° M. Gustave Klemm, directeur du musée de Dresde, en continuant ses recherches au sujet du *casque asiatique* trouvé dans un marais dans la seigneurie de Beitzsch (cercle de Guben, régence de Francfort), s'est assuré que le poignard et les bracelets trouvés au même lieu sont d'une matière et d'une forme tout à fait différentes de celles des armes et ustensiles conservés dans sa collection et dans toutes les collections connues.

M. de Bruyn adresse d'Amsterdam une grande carte de la Palestine, qu'il vient de publier, et il exprime à la Société le désir de connaître son opinion sur ce travail. — M. Poulain de Bossay est prié d'en rendre compte.

M. Jomard offre, en son nom, une brochure de M. Geoffroy Saint-Hilaire sur l'acclimatation et la domestication de nouvelles espèces d'animaux.

M. Adolphe d'Hastrel fait hommage de la troisième

et dernière livraison de son Album de l'île Bourbon.

Séance du 17 *décembre* 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président lit une lettre de M. le comte Molé par laquelle il prie la Commission de vouloir bien remettre la séance générale qu'il doit présider au mois de janvier prochain, l'état de ses yeux ne lui permettant pas de remplir ce devoir avant un mois. La Commission fixe la séance au vendredi 14 janvier.

M. le prince de Craon, vice-président du Comité central de l'œuvre française pour le mont Carmel et la protection des chrétiens d'Orient, écrit à la Société qu'après avoir aidé au rétablissement de cet hospice, le Comité dont il est l'organe avait pensé aussi à réorganiser la bibliothèque qui fut détruite par l'armée française lors du siége de Saint-Jean d'Acre, et qu'il comptait sur les sympathies de la Société. La Commission centrale, désirant contribuer, pour sa part, à la réalisation de cette pensée du Comité central, que la réédification du mont Carmel est non seulement une question de religion, mais encore d'humanité, décide qu'elle mettra à la disposition de ce comité une collection de son *Bulletin* et de son recueil de Mémoires.

M. le président annonce la perte douloureuse que la Société vient de faire dans la personne de deux de ses correspondants étrangers, M. le comte Gråberg de Hemsö à Florence, et M. le général Visconti, directeur du dépôt géographique et hydrographique de Naples. La Commission centrale décide que l'expression de ses regrets sera mentionnée au procès-verbal.

Il annonce ensuite le départ pour Ceylan de M. Jauge fils, qui se rend à Colombo pour un long séjour, et se met à la disposition de la Société.

M. le président informe aussi la Société du passage à Paris de M. Layard, qui a fait des découvertes importantes aux bords du Tigre, sur l'emplacement de la ville de Nemrod, et en rapporte de nombreux dessins; on y compte plusieurs palais, des temples et divers bâtiments; les sculptures sont d'une grande richesse, et rappellent celles de Khorsabad ou Ninive, avec certaines particularités. Les bas-reliefs représentent un passage de rivière, une chasse aux lions, des marches militaires, des combats, et d'autres sujets historiques. M. Layard a vu la pyramide citée par les auteurs grecs; elle a 180 pieds environ.

Le même annonce qu'il a reçu de M. Pasini, secrétaire de l'Institut de Venise, une nouvelle édition italienne de Marco-Polo, qu'il vient de publier avec un Commentaire de M. Lazari. Le texte de la Société de Géographie a été choisi pour cette version, comme le plus complet. Une longue Introduction, dans laquelle est cité M. Roux plus d'une fois, précède tout l'ouvrage, qui est accompagné d'une carte des voyages de Marco-Polo, avec les deux nomenclatures.

Il donne lecture d'un rapport du général Edhem-Bey, ministre de l'instruction au Caire, sur l'état actuel des écoles publiques en Égypte.

Enfin, il communique le récit d'un voyage en caravane dans les déserts de Californie, où se trouve décrit un phénomène extraordinaire de mirage.

M. le baron de La Pylaie donne, à cette occasion, quelques détails sur les mirages qu'il a observés en France.

M. le docteur Ewald écrit à la Société pour lui offrir les livraisons 8-10 de son Atlas universel.

M. le vicomte de Santarem fait hommage d'une nouvelle planche de son Atlas de mappemondes et de cartes du moyen âge; cette planche renferme les monuments suivants :

1° Une mappemonde tirée d'un manuscrit de Macrobe du x° siècle; 2° un autre monument tiré du même manuscrit; 3° une mappemonde du xii° siècle tirée du *Liber Guidonis* de la Bibliothèque royale de Bruxelles, d'après un fac-simile envoyé par M. le baron de Reiffenberg; 4° une autre mappemonde tirée du même manuscrit; 5° une mappemonde du xiii° siècle tirée d'un manuscrit islandais, et publiée dans les *Antiquitates americanæ;* 6° un monument du xiv° siècle, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, pour servir de démonstration aux théories de quelques cosmographes du moyen âge; 7° un monument tiré d'un manuscrit du xiv° siècle de la Bibliothèque royale de Paris, pour servir d'explication aux théories de quelques cosmographes du moyen âge; 8° une mappemonde du xiv° siècle, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris. — M. de Santarem donne l'analyse de ces monuments dans le texte explicatif de son Atlas.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 *novembre* 1847.

Par M. le vicomte de Santarem : Quadro elementar das relaçoes politicas e diplomaticas de Portugal com as diversas potencias do mundo, desde o principio da monarchia portugueza até aos nossos dias. Tomes II,

III, IV, V. Paris, 1842-1845. — Corpo diplomatico Portuguez contendo todos os tratados de paz, de alliança, de neutralidade, de tregua, de commercio, de limites, de ajustes de casamentas, de cessões de territorio e outras transacçoes entre a coroa de Portugal e as diversas potencias do mundo, desde o principio da monarchia até aos nossos dias. Tome I. Paris, 1846.

Par MM. Le Sant et Verger : Géographie élémentaire de la Loire-Inférieure. Nantes, 1847. 1 vol. in-18.

Par les auteurs et éditeurs : Annales de la Société d'agriculture de la Charente. Mars et avril. — Séances et travaux de l'Académie de Reims, n° 4. — Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques. Tome III. 1847. — L'Abolitioniste français. 5e livraison. — Revue de l'Orient et de l'Algérie. Septembre. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Octobre. — Journal des Missions évangéliques. 10e livraison. — Bulletin spécial de l'Institutrice. Octobre. — Annales de la propagation de la Foi. Novembre.

Séance du 19 *novembre* 1847.

Par la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande : Journal de cette société. Volume X, partie III. Londres, 1847. In-8°.

Par M. C. Ritter, au nom du docteur Georges Rosen : Das Buch des Sudan oder Reisen des Scheiz Zain el Abidin in Nigritien. Broch. in-8°. Leipzig, 1847.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales. Octobre. — Journal asiatique. Septembre. — Recueil de la Société polytechnique. Septembre. — Bulletin spécial de l'Institutrice. Novembre.

Séance du 3 *décembre* 1847.

Par le ministère de l'Agriculture et du Commerce : Documents sur le commerce extérieur (n°s 383 à 385). In-8°.

Par M. Adolphe d'Hastrel : Album de l'île de Bourbon. 3e et dernière livraison. In-fol.

Par M. Bruyn : Palæstina ex veteris ævi monumentis ac recentiorum observationibus illustravit M. D. de Bruyn. Amstelodami. 1844. 1 feuille.

The journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia. N°s 1, 2 et 3 (july, august, september 1847). Singapore. In-8°.

Par M. Jomard : Acclimatation et domestication de nouvelles espèces d'animaux (extrait de la *Revue Indépendante*), par M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire. Broch. in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Revue de l'Orient et de l'Algérie. Octobre. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Novembre. — Journal asiatique. Octobre. — Boletin de la Sociedad economica de Amigos del pays de Valencia. Septembre. — Journal des Missions évangéliques. Novembre.

Séance du 17 *décembre* 1847.

Par M. le capitaine sir James Clark Ross : A Voyage of discovery and research in the southern and antarctic regions, during the yars 1839-1843. 2 vol. in-8°. Londres, 1847.

Par M. le vice-président du Comité : Œuvre française du Mont-Carmel. Broch. in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Journal d'éducation populaire. Septembre et octobre. — Séances et travaux de l'Académie de Reims. — Bulletin spécial de l'Institutrice. Décembre. — Tableaux de mars et avril de la Commission hydrométrique de Lyon.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VIIIe VOLUME DE LA 3e SÉRIE.

N°s 43 à 48.

(Juillet à Décembre 1847.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

Explorations dans la Tartarie mongole et au Thibet, de 1844 à 1846, par MM. Gabet et Huc, missionnaires français. Fragment inséré au cahier de juillet 1847 des *Annales de la Propagation de la foi*, et analysé par M. Albert-Montémont, membre de la Commission centrale. 5

The wild sports of southern Africa; being the narative of an expedition from the cap of Good Hop through the territories of the chief Moselekatse, to the tropic of Capricorn; by captain Harris. — Scènes sauvages de l'Afrique méridionale, ou récit d'une expédition depuis le cap de Bonne-Espérance, à travers les contrées placées sous la domination du chef Moselekatse, jusqu'au tropique du Capricorne. (Analyse par M. Albert-Montémont, membre de la Commission centrale.). 27

Antiquités américaines: — Lettre de *M. Samuel F. Haven*, membre et bibliothécaire de la Société américaine des antiquaires des États-Unis, à M. Jomard, membre de l'Institut de France. 47

Ouvrages ou Mémoires offerts à la Société de géographie, dans les dernières séances. Notice par M. Albert-Montémont. . 49

Voyage dans l'Afrique australe, notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres Amazoulous et Makatisses et

jusqu'au tropique du Capricorne; exécuté durant les années 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 et 1844, accompagné de dessins et cartes, par M. Adulphe Delegorgue. (Analyse par M. ALBERT-MONTEMONT, membre de la Commission centrale.). 65
Des Notations géographiques. (Extrait d'une lettre de M. le colonel JACKSON à M. JOMARD, membre de l'Institut. . . . 81
Fragment d'écriture libyenne. J—D. 83
Sur la langue des Muyscas ou la langue chibcha. J—D. . 85
Enseignement géographique. J—D. 89
Histoire de la navigation, par M. DE NAVARRETE. J—D. . . 90
Note sur le *public domain* des États-Unis. J—D. 91
Extrait d'une lettre de M. Antoine D'ABBADIE à M. JOMARD. . 94
Notice sur les antiquités de la Nouvelle-Grenade, par M. VALEZ. 97
Antiquités de la Régence de Tunis, par M. DE SAINTE-MARIE, capitaine au corps royal d'état-major en mission à Tunis. . 109
La Cimbébasie. (Extrait d'une lettre de M. Théod. DE SAISSET, lieutenant de vaisseau. 117
Manuel du négociant français en Chine, ou commerce de la Chine, considéré au point de vue français, par M. *C. de Montigny*, attaché à l'ambassade du roi en Chine. (Analyse par M. ALBERT-MONTÉMONT.) 119
Observations sur la nomenclature et le classement des îles et archipels de la mer de Madagascar (lues à la Société de géographie, dans sa séance du 5 novembre 1847), par M. D'AVEZAC. 129
Fragments d'une Notice sur un Atlas manuscrit de la bibliothèque Walckenaer. Fixation des dates des diverses parties dont il se compose, par M. D'AVEZAC. 142
I. Introduction . . . . . *ib.*
II. Calendrier lunaire formant la première page de l'Atlas. . 151
III. Calendrier solaire formant la deuxième page de l'Atlas . 160
IV. Conclusion. 171
Note de M. le colonel CORABOEUF sur un Recueil des hauteurs au-dessus de la mer, publié par M. OSTERVALD. 172
Notice sur les anciennes Sagas de l'Islande, par M. C.-C. RAFN, secrétaire de la Société royale des Antiquaires du Nord. . . 174
Renseignements sur les Voyages et Albums pittoresques de M. D'HASTREL, et sur les travaux chorographiques de M. La-

GUILLERMIE, par M. BERTHELOT 177
Note sur la publication, préparée par M. JOMARD, d'un Recueil de cartes du moyen âge, sous le titre de *Monuments de la géographie*. 180
Notice d'une carte des Vents et des Courants de l'océan Atlantique septentrional, par M. MAURY, lieutenant de la marine des États-Unis, directeur de l'Observatoire de la marine à Washington. 185
Dissertation géographique sur l'Amérique, communiquée à la Société de géographie par M. FRANCIS LAVALLÉE. 193
Revue des ouvrages, mémoires et journaux offerts à la Société de géographie pendant le mois d'octobre 1847 204
Lettre de M. ANTOINE D'ABBADIE à M. D'Avezac. 231
Discours prononcé par M. le comte MOLÉ dans l'assemblée générale tenue à l'hôtel de ville le 14 janvier 1848 249
Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur le progrès des découvertes et des études géographiques pendant l'année 1847, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. 253
Notes sur les mœurs, coutumes et traditions des Amakoua, sur le commerce et la traite des esclaves dans l'Afrique orientale, par M. EUGÈNE DE FROBERVILLE 311
Notes sur les Amakoua 312
Notice sur l'expédition envoyée par le gouvernement français dans l'Amérique du Sud, sous la direction de M. le comte DE CASTELNAU. 330
Les antiquités américaines au point de vue des progrès de la géographie, par M. JOMARD. 345
Lettre de M. BEKE adressée au président de la Société de Géographie. 356
De la détermination des côtes septentrionales de la Sibérie par MM. DE WRANGEL et ANJOU. 362
Scènes de la vie sibérienne. Pêche de l'omoule dans la Sélenga 367
Extrait d'un Mémoire sur la Lazique de Procope, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. 376
Progrès de la collection géographique de la Bibliothèque royale. 408
Extrait d'une lettre du colonel *Marieni* relative aux moyens d'opérer la jonction de la triangulation dirigée en Pologne

avec celle de la Gallicie 419
Compte rendu des recettes et dépenses de la Société pendant l'exercice 1846-1847 420

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (de juillet à décembre 1847) 57, 122, 188, 241, 421
Ouvrages offerts à la Société 59, 126, 245, 430
Membres admis dans la Société 126, 192
Table des matières 433

FIN DE LA TABLE DU 8e VOLUME.